Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Michel Zévaco

LES AMANTS DE VENISE

12 juin – 16 décembre 1901 – *La Petite République socialiste*
Suite du *Pont des soupirs*
1909 – Arthème Fayard, Le Livre populaire n°50



Texte établi d'après l'édition *UNIDE Club de Chez Nous*, 1976.

Table des matières

I

LES SOUTERRAINS DE SAINT-MARC[1]

En ce temps-là, le chef de la police vénitienne était un certain Gennaro – Guido de son prénom – homme d'une quarantaine d'années, brun de poil, énergique de tempérament, et, comme tous les fonctionnaires de cette république tourmentée par les révolutions d'antichambre et les batailles autour du pouvoir, doué d'un solide appétit d'ambitieux.

Guido Gennaro convoitait la place de Dandolo, comme Altieri convoitait la place de Foscari, comme Foscari convoitait de transformer la couronne ducale en couronne royale.

Il était, disons-nous, chef de la police visible et occulte de Venise, et n'avait au-dessus de lui comme supérieur direct que le grand inquisiteur. C'est assez dire que le personnage était redoutable.

Du reste, il exerçait son métier avec une sorte de conscience et n'avait d'autre passion que de flairer une bonne conspiration, de l'inventer au besoin de toutes pièces, pour avoir la joie et l'honneur de la déjouer. Il ne jouait pas, comme cela arrivait à maint seigneur qui se ruinait aux dés. Il ne faisait pas grande chère, et pourtant, recevait magnifiquement deux fois l'an, à Pâques et à Noël. On ne lui connaissait ni femme ni maîtresse. Son grand plaisir était de se promener seul, le soir, dans Venise, déguisé tantôt en bourgeois, tantôt en marinier ; il frô-

---

[1] Le récit précédent a pour titre : *Le pont des soupirs*.

lait alors les groupes de promeneurs, entrait dans les cabarets, dont tous les patrons étaient ses créatures. Maître Bartolo le Borgne, patron de l'Ancre-d'Or, était de ses amis. Le résultat de ces promenades était généralement que deux ou trois pauvres diables étaient saisis dans leur lit au moment où ils s'y attendaient le moins et se voyaient condamnés, les uns à deux ans de plombs, les autres aux galères, les autres à cinq ou six ans de puits : la sinistre manne du tribunal était inépuisable. Alors le seigneur Guido Gennaro se frottait les mains. Il avait coutume de dire que, dans une ville policée, le principal monument, le seul vraiment utile, c'était la prison. Il était l'âme visible de la prison. Il rêvait d'une prison gigantesque où il eut enfermé toute la ville, et d'une organisation sociale qui n'eût admis que deux catégories de citoyens : les prisonniers et les geôliers.

Le lendemain du jour où nous avons vu Bembo évoluer de l'Arétin à Sandrigo et de Sandrigo à Imperia, vers la nuit tombante, le chef de la police, Guido Gennaro, achevait de se grimer devant un grand miroir.

Ayant achevé de travailler sa tête, il passa dans un cabinet où étaient accrochés d'innombrables costumes, et choisit un habillement complet de barcarol aisé dont il se revêtit, soigneux des détails et attentif au moindre accessoire.

« Hum ! grommelait-il tout en s'habillant, voici l'occasion ou jamais. Dandolo était fait pour être grand inquisiteur comme je suis fait, moi, pour être roi d'Espagne. Et encore !... Le voici sur les dents. Il me laisse tout le soin de la surveillance et ne veut même plus écouter mes rapports. Bien mieux, il disparaît, sous prétexte de soigner le mari de sa fille, blessé, dit-on... blessé par qui ? comment... Je donnerais bien un mois de mes appointements pour le savoir... Mais le palais Altieri est devenu une tombe où nul ne pénètre... Le diable n'y verrait goutte... Toujours est-il que Dandolo n'est plus grand inquisiteur que de nom... et encore, d'après ce que j'ai cru comprendre, il ne tarde-

ra pas à résigner. Qui sera grand inquisiteur ?… Oui, Gennaro, mon ami, qui va s'emparer de ces magnifiques et redoutables fonctions ? »

En posant cette question, il se regardait dans le miroir et arrangeait un pli de son bonnet de marin.

« Pourquoi ne serait-ce pas moi ? fit-il tout à coup. Je ne suis point patricien ? La belle affaire ! Je suis en somme convenablement apparenté ! Je fais bonne figure. Et puis, tous les grands inquisiteurs ont-ils été des patriciens de souche ? Et les doges ? Et les évêques ? Bembo est un rien du tout… Oui, oui, Gennaro, voici l'occasion ou jamais ! »

Il s'assit dans un fauteuil, se replaça devant le miroir et dit :

« Si l'homme que je vois là dans ce miroir était le doge, voici ce que je lui dirais : « Monseigneur le doge, vous êtes dans une triste situation, et l'État court avec vous un grand péril. Que suis-je, moi ? Simplement le premier sbire de la république. C'est quelque chose, certes. Un sbire, monseigneur, c'est une oreille ouverte sur le silence, un œil ouvert sur la nuit, une main qui tâte le néant, une ombre qui glisse dans l'ombre. Silence, nuit, néant et ombre lui révèlent leurs secrets. Il n'y a pas de secrets pour moi, monseigneur. Veuillez m'entendre. Vous avez culbuté la famille des Candiano. Le vieux doge, vous l'avez aveuglé, c'est parfait. Le diable sait ce qu'il est devenu. Malheureusement pour vous et pour l'État, le vieux loup a laissé un louveteau qui a grandi. Gare au louveteau, monseigneur. Il a maintenant les crocs fort aigus. La grande erreur de votre règne, je vais vous la dire : il fallait laisser vivre le vieux Candiano et aveugler Roland. Le vieux serait mort de douleur, et Roland serait impuissant. Mais on ne peut tout prévoir. Il eût fallu prévoir que Roland Candiano percerait des murs épais de dix pieds et que le pont des Soupirs serait pour lui une simple promenade

comme peut l'être le Rialto pour tel jeune seigneur courant parader devant sa belle. Passons. Venez avec moi, monseigneur. Entrons dans ces cabarets : vous y entendrez exalter la mémoire de Candiano. Parcourons le port, le Lido, les quais ; partout, c'est la légende de force, de courage et d'intrépidité. Monseigneur, si vous voulez étouffer la légende de Roland le Fort, coffrez tout le peuple de Venise. C'est impossible, dites-vous ? Alors, emparez-vous de Roland !… Ah ! ah ! c'est là que je vous attends !… Peste ! s'emparer de Roland Candiano ? Diable ! Oh ! oh ! voilà le chef-d'œuvre. Roland est à Venise. Il y est seul. Il brave archers et sbires. Il est où il veut. On croit le tenir ? Il n'y est plus ! On cerne l'île d'Olivolo ? Il s'évanouit ! On envahit la maison du port ? Il s'envole en fumée. Diable d'homme… Eh bien, monseigneur, ce terrible Roland, qui s'est créé roi de la Montagne et duc de la Plaine, qui a derrière lui deux mille fanatiques, ce Roland que les barcarols chantent à voix basse, dont les femmes rêvent, et en qui espèrent les hommes, ce Roland, qui va vous pulvériser, le voici, je le tiens, je vous l'apporte, prenez-le !… Monseigneur, pour un tel service, faites-moi grand inquisiteur. »

Et Guido Gennaro s'inclina positivement devant le miroir.

En se redressant, il regarda autour de lui, comme si, en vérité, il eût été surpris de ne pas entendre la réponse du doge.

Il éclata de rire et se frotta les mains.

« Voilà, dit-il, voilà le discours que je tiendrai bientôt à maître Foscari, doge de Venise par la grâce du diable. Bientôt !… Qui sait ? Demain, peut-être !… Allons ! allons ! à l'œuvre !… Ce Roland est certainement un être plein de ruse. Il eût été un chef de police presque aussi fort que moi. Mais moi, je suis encore plus fort que lui. En effet, lui ne me devine pas, et moi, je le devine. Lui s'imagine qu'il n'aime plus Léonore, et moi, dans tous ses actes, je vois éclater son amour. Lui est convaincu qu'il ne

doit plus aller à l'île d'Olivolo, et moi je sais que c'est là qu'il reviendra tôt ou tard ! Ah ! ah ! la belle Léonore qui était là et qui nous ordonnait de nous retirer ? Pourquoi ? Oui, pourquoi ?… Roland, mon bel oiseau bleu, tu reviendras au nid, c'est moi qui te le prédis… au nid, à la cage ! Allons visiter la cage !… »

Comme on peut s'en rendre compte, Guido Gennaro, pour un chef de police, raisonnait raisonnablement.

Il se frotta encore les mains, c'était peut-être une manie chez lui, puis s'étant assuré par un dernier coup d'œil au miroir qu'il était méconnaissable, il sortit et se mit en route vers l'île d'Olivolo. Il n'y alla pas directement. Selon son habitude, il s'arrêta en deux ou trois cabarets et parvint ainsi à l'Ancre-d'Or.

Maître Bartolo le Borgne le reconnut aussitôt, malgré son déguisement, et vint à lui avec un sourire qui montrait ses dents aiguës. On eût dit un chacal rencontrant tout à coup un tigre et s'apprêtant à lui faire compliment.

« As-tu du nouveau ? demanda le chef de police.

– Le terrible Scalabrino, le bras droit de Roland Candiano, celui qui a démantelé le pont des Soupirs d'un seul coup de poing, dit-on…

– Eh bien, achève…

– Mort ! »

Le chef de police eut un éclair de joie dans les yeux.

« Si tu dis vrai, Bartolo, tu as gagné dix ducats pour la nouvelle. Mais la chose est-elle sûre ?

– C'est moi qui l'ai tué, seigneur.

– Toi !

– Moi-même. Il est venu ici, je l'ai grisé, il s'est endormi… pour ne plus se réveiller.

– Bartolo, passe chez moi demain matin ; des serviteurs comme toi doivent être récompensés.

– Ce n'est pas tout, seigneur ; Sandrigo…

– Ne me parle pas de celui-là ; c'est inutile.

– Il est donc pris ?

– Mieux : il a pris du service. »

Et laissant le Borgne stupide d'effarement, Guido Gennaro s'élança au-dehors ; plus que jamais l'épiderme de ses mains eut à subir les rudes manifestations de sa joie.

« Scalabrino tué ! grommelait-il, cela est un coup de maître ! Roland, Roland, je te tiens !… »

Il était près de dix heures lorsque le chef de la police arriva près de l'île d'Olivolo. Il modéra alors sa course, s'éclipsa, rampa dans les zones d'ombre, pareil à une larve nocturne.

Il atteignit ainsi le mur d'enceinte du jardin Dandolo.

Quelques instants plus tard, il était dans l'intérieur. En tombant du haut du mur, il n'avait pas fait plus de bruit que n'en peut faire une feuille sèche tombant d'un arbre.

Guido Gennaro demeura dix minutes à la place même où il était tombé, ne respirant pas ; la nuit étant opaque, il avait fer-

mé les yeux et concentré en ses oreilles toute sa force d'inquisition.

Aucun bruit suspect ne lui parvint.

Alors, lentement, il se redressa.

« De deux choses l'une, songea-t-il. Ou Roland est ici, et je cours chercher dix hommes ; alors, mort ou vif, il est à nous. Ou il n'y est pas, et je trouve le vieux Philippe. Il y a longtemps que je veux faire connaissance avec cet imbécile, il peut servir. Allons… »

Alors il rampa à travers les massifs dépouillés de leur feuillage.

Parvenu vers le milieu du jardin, il s'arrêta net ; la maison lui était visible. Et par les interstices d'un volet du rez-de-chaussée filtrait un mince filet de lumière.

Le cœur du chef de police se mit à battre sourdement.

« De la lumière à cette heure-ci !… Le vieux domestique ne veille pas tout seul… Qui est là ?… Oh ! ne pouvoir, d'ici, percer ces murs, voir l'homme qui est là ? Pourtant, il faut que je le voie !… Allons !… »

Il se remit à ramper et arriva contre la maison.

Voir était impossible. Gennaro se mit à écouter.

À genoux près du volet du rez-de-chaussée, l'oreille collée à la fente par où s'échappait le filet de lumière, pétrifié, statue insensible à tout ce qui n'était pas la voix de l'intérieur, le chef de police eût provoqué l'admiration de l'observateur qui eût pu l'examiner à ce moment.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Gennaro se mit alors à reculer lentement.

À cet instant, le même observateur l'eût trouvé effroyable. Un rictus déformait sa bouche. Il était devenu plus souple encore, si possible, dans son mouvement de retraite, il s'entourait de plus de silence et de nuit.

Voici les dernières paroles que le chef de police avait nettement entendues :

« Monseigneur, passerez-vous la nuit ici ?

– Oui, Philippe. Je suis las. J'ai besoin d'une bonne nuit de repos, peut-être la trouverai-je ici. »

Gennaro avait reconnu les deux voix. La première était celle du vieux Philippe, la deuxième celle de Roland.

Un autre se fût trahi par quelque mouvement précipité.

Gennaro, qui avait mis un quart d'heure à gagner la maison, mit une demi-heure à retraverser le jardin.

Il atteignit le mur et se redressa. Et cette fois, sûr de lui, il murmura avec un indicible accent de joie folle :

« Je le tiens ! »

À ce moment, une ombre se dressa près de lui, une main s'abattit sur son épaule. Gennaro ne tressaillit pas, ne cria pas.

Toutes les forces de sa pensée se concentrèrent sur cette pensée : se débarrasser, sans faire de bruit, de cet assaillant quel qu'il fût.

La main de l'inconnu avait glissé de l'épaule à son bras gauche qu'elle serrait comme un étau.

Gennaro chercha son poignard à sa ceinture.

Mais il n'eut pas le temps de dégainer.

L'autre main de l'inconnu venait de s'abattre sur son bras droit.

Le chef de la police se sentit paralysé. Tout mouvement lui était impossible. Son sang-froid ne l'abandonna pas. D'une voix basse qui ne tremblait pas, il dit :

« Mille ducats si tu me lâches ! »

Pour toute réponse, l'inconnu serra plus violemment ses mains de fer dont les doigts s'incrustèrent dans les bras de Gennaro.

Le chef de police se sentit soulevé en l'air.

Le formidable inconnu qui venait de l'agripper se mit en marche silencieusement. Alors Gennaro essaya une suprême défense.

Les doigts de fer s'incrustèrent plus tenaces, et cette fois, un cri de douleur échappa au chef de police.

L'inconnu, toujours portant le policier qui, maintenant, n'essayait plus aucune résistance, traversa rapidement le jardin, atteignit la maison et frappa du pied. La porte s'ouvrit, et, au jet

de lumière, Gennaro reconnut son mystérieux et rude adversaire.

« Scalabrino ! » murmura-t-il d'une voix étouffée.

Le géant déposa le chef de police dans la pièce du rez-de-chaussée, où plus d'une fois déjà le lecteur a pénétré. C'était, on se le rappelle, l'ancienne salle à manger de Dandolo.

Là se trouvaient Roland Candiano et le vieux Philippe.

Gennaro, libre de ses mouvements, se frotta l'un et l'autre bras.

« Pardieu, compère, dit-il avec une gaieté qui n'avait rien d'affecté, je vous fais compliments sur les tenailles d'acier qui vous servent de mains. »

Roland interrogea Scalabrino d'un coup d'œil.

« C'est bien simple, dit le colosse ; lorsque je suis parti, il y a une heure, j'ai eu l'idée de faire en flânant le tour du mur. J'ai vu monsieur qui sautait. J'ai sauté après lui, je l'ai suivi pas à pas, et je l'ai saisi au moment où il allait s'en aller par le même chemin.

– Vraiment ! s'écria le chef de police avec admiration, les choses se sont-elles passées comme vous dites ?

– Puisque vous voilà !

– Eh bien, je vous félicite. Je ne pensais pas que quelqu'un fût capable de me suivre à la piste sans que mes yeux, mes oreilles ou mon nez m'avertissent.

– Qui êtes-vous ? demanda Roland.

– Un pauvre barcarol qui se confie à votre générosité. Vous pouvez, seigneur, me livrer aux sbires, et je serai condamné. De cinq ans peut-être, je ne reverrai plus la lumière du jour…

– Que veniez-vous donc chercher ici ? Parlez franchement, je ne suis pas un homme à vous livrer aux sbires. »

Si maître de lui que fût Gennaro, il eut un mouvement comme pour se frotter les mains ; heureusement la douleur l'arrêta net.

« Bon ! songea-t-il. La chose est limpide, maintenant. Il va me renvoyer en me donnant quelque pièce de monnaie. Dans une demi-heure, je viendrai… la lui rendre. »

En même temps, il baissa la tête, comme honteux d'avoir à avouer sa faute.

« Eh bien ? insista doucement Roland, parlez donc, et surtout dites la vérité…

– C'est que cette vérité est dure à dire, seigneur, et je suis d'autant plus honteux, maintenant, que vous m'avez promis de ne pas me livrer.

– Je tiendrai ma promesse si tu me dis la vérité. Mais songes-y bien avant de parler ; tu n'es libre qu'à cette condition. Si tu mens, je ne me croirai tenu à aucune indulgence.

– Soit donc ! La vérité tout entière, je vais vous la dire. Depuis quelque temps mes affaires vont mal.

– Tes affaires de barcarol ? »

Gennaro sourit.

« Vous ne le pensez pas, seigneur. Je ne suis barcarol qu'en apparence et vous avez l'œil trop fin pour ne pas vous être aperçu que je porte un déguisement. De plus, je me suis vanté tout à l'heure de ne m'être jamais laissé prendre… excepté par ce digne compagnon, ajouta-t-il en désignant Scalabrino. Non, non, mon métier n'est pas de pousser les gondoles le long des canaux, en chantant des poésies, et de ronfler sur les quais, les pieds au soleil tout l'après-midi… Métier de paresseux, seigneur !

– Quel est donc le tien ?

– Vous l'avez deviné, j'en suis sûr ; c'est me glisser la nuit dans les maisons mal gardées, de les visiter en tout bien tout honneur, sans réveiller personne, puis de me retirer poliment. Ces visites, je ne les fais qu'à des maisons dignes d'être vues, et telle est en général mon admiration pour les choses que je vois, que je m'en vais rarement sans emporter un petit souvenir, quelque bijou précieux ou quelque argenterie, ou même quelque sac rempli de ces médailles qu'on appelle des ducats et des écus. Vous ne pouvez vous figurer à quel point j'aime les médailles… »

Roland s'était assis et, le menton dans la main, regardait Gennaro avec une sorte de gravité.

« Bon, pensa le chef de police, il va me faire un cours de vertu ; pourvu que cela ne dure pas trop longtemps ! »

« En un mot, dit Roland, vous exercez le métier de voleur ?

– Hélas ! Il faut bien faire quelque chose en ce monde. Or, comme je vous le disais, seigneur, mes affaires vont mal depuis quelque temps. Point d'aubaine. Plus de franche lippée. La misère ! Et ce soir, j'allais, vagabond, triste et morose, lorsque je vis cette maison. J'entrai dans le jardin, je m'approchai, j'entendis des voix, je vis une lumière et je me retirai fort désap-

pointé. J'allais de nouveau enjamber le mur, me promettant de revenir demain… vous voyez que je suis franc jusqu'au bout… lorsque je sentis s'abattre sur moi les tenailles de ce rude compagnon… Vous savez tout, seigneur. »

Roland, comme nous avons dit, avait écouté gravement cette histoire, et pas un signe extérieur ne put laisser croire à Gennaro qu'il en eût reçu une impression défavorable.

Le chef de police attendit pourtant sans trop d'inquiétude.

La connaissance qu'il avait du caractère de Roland lui donnait une assurance qu'il n'eût certes pas eue devant un de ses sbires.

À ce moment retentit dans le jardin un coup de sifflet doucement modulé. Roland et Scalabrino tressaillirent. Gennaro dressa les oreilles. Alors Roland se leva et, se dirigeant vers la porte, dit :

« Scalabrino, surveille étroitement pendant mon absence le seigneur Guido Gennaro, chef de la police vénitienne, qui veut bien nous rendre visite. »

Et il sortit, laissant Gennaro foudroyé, hébété de stupéfaction.

Dans le jardin, Roland marcha jusqu'au cèdre. Là, il répéta le coup de sifflet qu'il avait entendu. Presque aussitôt, un homme se dressa près de lui et dit :

« Monseigneur, c'est pour cette nuit.

– Et tu peux nous conduire ?

– Oui, monseigneur, sans danger.

– C’est bien, attends-moi ici. »

Roland rentra dans la maison.

« Monsieur, dit-il à Gennaro, vous êtes mon prisonnier. »

Le chef de police avait essayé d’employer ces quelques minutes à trouver une issue au traquenard où il s’était jeté.

Mais cette fois il était pris de court.

« Vous êtes mon prisonnier, reprit Roland. Et je vais vous appliquer le traitement même que vous m’eussiez appliqué si le hasard m’avait fait votre prisonnier.

– Je ne feindrai pas plus longtemps, dit alors Guido Gennaro. Je suis en effet celui que vous dites. Je me borne donc à vous demander quel traitement vous prétendez m’appliquer ? »

Le chef de police avait repris tout son sang-froid.

« Je suis perdu, songea-t-il, mais je ne mourrai pas comme un imbécile. Montrons à cet adversaire que je suis digne de lui. Une suprême joute de ruse et d’audace n’est pas une banale agonie. »

On conviendra que l’homme qui, en de si terribles circonstances, était capable de penser et de combiner avec une pareille lucidité, ne manquait pas de courage.

« Qu’auriez-vous fait de moi, si vous m’aviez pris ? demanda Roland.

– Je vous eusse livré au tribunal. Là s’arrêtait ma mission.

– Et qu'eût fait de moi le tribunal ?

– Il vous eût livré au bourreau, répondit Gennaro.

– Et qu'eût fait de moi le bourreau ?

– Il vous eût tranché la tête à moins qu'il ne se fût contenté de vous aveugler. Mais je crois sincèrement que vous auriez eu la tête tranchée. J'ajoute qu'on n'eût pas attendu, cette fois. Pris maintenant, vous auriez été jugé cette nuit même, et dès demain matin, l'échafaud se fût dressé pour vous. »

Guido Gennaro avait tenu le langage qu'il croyait le plus propre à impressionner fortement Roland.

Il cherchait avidement sur la physionomie de Roland les traces de cette émotion qu'il espérait provoquer.

Mais cette physionomie demeurait impénétrable, d'une froideur telle que le chef de police, détournant son regard, sentit le premier frisson d'angoisse mortelle grimper à sa nuque.

Il se répéta :

« Je suis perdu. »

Mais cette fois, aucune pensée de bravade ne vint le réconforter. Il attendit la parole qui allait tomber des lèvres de Roland.

Et cette minute de silence fut poignante.

Roland suivit d'un œil attentif les dégradations successives qui faisaient passer le regard de Gennaro de l'audace à la fermeté, de la fermeté à l'indécision, et de l'indécision à la terreur.

Ce fut quand il le vit dans cette dernière phase qu'il prononça :

« Guido Gennaro, vous êtes venu m'attaquer chez moi sans que je vous aie jamais fait le moindre mal.

– Je voulais sauver l'État, c'était mon devoir.

– Dites que vous vouliez vous présenter au Conseil des Dix ma tête à la main, et pour prix de cette tête que vous lui eussiez jetée, lui réclamer sans doute quelque faveur nouvelle. Me suis-je trompé ?

– Eh bien, non ! Vous ne vous trompez pas, s'écria Gennaro, l'ambition m'a poussé en effet. »

Un rapide et insaisissable éclair de joie passa dans les yeux de Roland. Mais le chef de police ne s'en aperçut pas.

« Donc, reprit Roland, vous m'avez attaqué. Vous êtes vaincu. Vous m'auriez livré au tribunal de la république. Je vais vous livrer au tribunal de la montagne qui vous jugera selon des lois plus justes que celles que vous m'auriez appliquées.

– Le tribunal de la montagne ? » murmura Guido Gennaro.

Il ne connaissait que trop cette redoutable institution qui fonctionnait dans les montagnes de la Piave.

« Dites-moi tout de suite que vous voulez me faire tuer !

– Le tribunal jugera », répondit Roland.

À ce moment, on gratta au volet d'une façon spéciale.

« Entre ! » fit Roland.

L’homme que nous avons entrevu sous le cèdre du jardin se montra dans l’entrebâillement de la porte et dit :

« Monseigneur, il est temps.

– C’est bien, partons », répondit Roland qui, d’un coup d’œil, désigna le chef de police à Scalabrino.

Roland se mit en marche sans plus s’occuper de son prisonnier.

Scalabrino, d’une main, avait empoigné Gennaro par le bras, et de l’autre avait tiré sa dague, en disant :

« Un cri, un geste, et vous n’aurez pas la peine d’être jugé.

– C’est bon, fit Gennaro, je me tairai. »

Au moment où Roland passa près de l’église, onze heures sonnèrent.

La petite troupe, Roland en avant, Gennaro entre ses deux gardes, atteignit le canal. Parmi les gondoles amarrées à quai, une seule avait encore son fanal allumé – un petit fanal rouge placé au bout recourbé de la proue.

Roland marcha jusqu’à cette gondole et fit entendre le sifflement modulé qui lui avait déjà servi de signal dans le jardin d’Olivolo.

Presque aussitôt deux hommes surgirent de la tente, et l’un d’eux, sautant à terre, le bonnet à la main, s’approcha en disant :

« Où faut-il vous conduire, monseigneur ?

– À Saint-Marc », dit Roland en prenant place dans l’embarcation.

Guido Gennaro fut invité à entrer sous la tente et à s’y tenir tranquille. Roland demeura près des rameurs.

La gondole se mit à filer le long des canaux, et une demi-heure plus tard, s’arrêta près de la place Saint-Marc.

Les quatre passagers débarquèrent, c’est-à-dire Roland, le chef de police, Scalabrino et son compagnon.

Celui-ci, dès lors, marcha le premier.

« Où me conduisent-ils ? » songea le chef de police.

Il avait d’abord supposé que la gondole allait sortir de Venise et qu’on allait le conduire dans la montagne. Cela lui laissait un jour de réflexion, et puis il comptait sur les hasards de la route.

Or, on le faisait débarquer devant Saint-Marc.

Silencieusement, on longeait le pied du vaste et sombre monument.

Enfin, on s’arrêta devant une petite porte basse pratiquée sur l’un des flancs de la cathédrale.

L’homme qui, depuis le jardin, servait de guide à Roland, sortit de ses vêtements une clef et ouvrit. Quelques instants plus tard ils étaient dans l’intérieur de l’église, vaguement éclairée par quelques lumières placées en des chapelles latérales.

« Vite ! dit l’homme. Il va être trop tard. »

Il entraîna ses compagnons derrière le maître-autel, ouvrit une autre porte et commença à descendre un escalier.

Au bout de trente marches, il s'arrêta.

Là, l'obscurité était complète. L'homme alluma une lanterne sourde.

Gennaro constata qu'il se trouvait dans une des cryptes de Saint-Marc. C'était une salle assez vaste autour de laquelle étaient rangés des tombeaux.

L'homme se dirigea vers l'un de ces tombeaux, poussa un ressort et dérangea une dalle. Roland entra dans le tombeau.

Scalabrino l'y suivit, entraînant le chef de police.

Alors la dalle reprit sa place.

Au centre de cette dalle, un trou en losange avait été percé, sorte de fenêtre grillagée.

Par cette fenêtre, de l'intérieur du tombeau, on pouvait voir et entendre ce qui se passait et ce qui se disait dans la crypte.

« Regardez et écoutez ! fit Roland d'une voix grave ; mais pas un mot, ou vous êtes mort. »

Scalabrino montra son poignard.

« Ne craignez rien », dit Gennaro frappé d'étonnement.

À ce moment, la faible lueur qui éclairait la crypte s'éteignit ; l'homme qui avait conduit Roland s'était éloigné.

Un quart d'heure s'écoula dans le plus profond silence.

Tout à coup, les sons lointains, graves et tristes du bronze se firent entendre en haut, comme très loin. Gennaro compta douze coups.

« Minuit ! » murmura-t-il.

Les dernières vibrations du bronze résonnaient encore sourdement lorsque la crypte s'emplit de lumière.

« Regardez bien », souffla Roland.

Et il se recula pour laisser place à Gennaro.

Le chef de police colla son visage au grillage de la minuscule fenêtre du tombeau, et le spectacle qu'il eut sous les yeux l'absorba au point qu'il oublia la situation où il se trouvait.

Une douzaine d'hommes venaient d'apparaître dans la crypte.

Ils portaient des torches. Et c'était la rouge lueur de ces torches qui venait d'éclairer soudain la crypte.

Ces hommes se rangèrent autour de la salle et fichèrent leurs torches, qui sur des dalles, qui sur le socle d'une statue.

Ils étaient douze.

Il y eut ainsi douze torches rangées symétriquement autour de la salle. Chacun des hommes demeura debout près de sa torche.

Gennaro remarqua alors que cette disposition formait une sorte de fer à cheval autour d'une estrade basse sur laquelle étaient placés plusieurs sièges.

Un quart d'heure s'écoula encore.

Alors, des hommes descendant tous par le même escalier commencèrent à apparaître dans la crypte. Ils arrivaient isolément, ou par groupes. Mais tous étaient masqués, tous étaient silencieux ; chacun d'eux, en arrivant dans la salle, prenait place près de l'une des torches. Au bout de vingt minutes, il y eut ainsi autour de chaque torche une dizaine de ces fantômes.

Gennaro comprit que les hommes aux torches devaient être des chefs de groupes.

À ce moment, il y avait en tout une centaine d'hommes dans la crypte. Sur l'estrade, quatre avaient pris place et s'étaient assis.

« Qui sont ces hommes ? songeait le chef de police dont la stupéfaction grandissait. Que veulent-ils ? Sont-ils pour moi ?… Est-ce donc là le terrible tribunal de la montagne ?… Mais non !… Roland Candiano serait avec eux et ne se cacherait pas !… Mais alors !… oh ! savoir… comment savoir !…

À cette minute, l'un des hommes qui se trouvaient sur l'estrade se leva et s'avança jusqu'au bord de l'estrade.

Alors, il détacha son masque et le laissa tomber à ses pieds.

Le chef de police retint à grand-peine un cri d'effarement.

Cet homme, qui venait de montrer son visage, cet homme qui paraissait être le chef de cette mystérieuse assemblée, c'était le capitaine général de l'armée vénitienne.

C'était Altieri.

« Seigneurs, amis et frères, dit Altieri d'une voix calme, veuillez, selon l'usage à chacune de nos réunions, découvrir vos visages, afin que la trahison ne puisse se glisser parmi nous. »

Tous les masques tombèrent à la fois.

Le chef de police était stupide d'étonnement. Avec une sorte d'angoisse, il examinait les visages des gens qui venaient de se démasquer. Et après avoir reconnu le capitaine général Altieri, il reconnaissait des personnages de l'entourage du doge, des officiers supérieurs de la flotte vénitienne, des patriciens de marque.

Que faisaient là ces hommes ?… Quel était le but de cette mystérieuse réunion ?

Et surtout, oh ! surtout cela, pourquoi Roland qui pouvait le tuer, Roland qui avait parlé de le livrer au tribunal de la montagne, l'avait-il conduit dans les cryptes de Saint-Marc ?… Oui ! Pourquoi l'avait-il fait spectateur invisible de cette scène étrange ?

« Seigneurs, amis et frères, reprit Altieri qui paraissait être le président de cette assemblée, je crois que nous sommes au complet. Tous vous avez compris que l'heure de l'action est proche, et je vous remercie d'être venus vous serrer autour de moi. »

Il parlait avec l'autorité d'un futur maître.

Et sans doute nul ne songeait à lui contester cette autorité, car un murmure général de sympathie accueillit l'exorde du capitaine.

« Un seul d'entre nous manque à cette suprême et dernière réunion, reprit Altieri, et non des moins importantes, c'est Dandolo. »

Un silence inquiet indiqua à Gennaro que l'absence de Dandolo était peut-être une grave déception pour ces hommes.

L'autorité personnelle du grand inquisiteur n'était pas considérable. Mais de par les hautes fonctions qu'il occupait, et surtout de par le prestige du nom glorieux qu'il portait si mal et pour les forces policières dont il disposait, Dandolo était considéré comme un élément indispensable dans une entreprise de ce genre.

Altieri s'aperçut qu'on attendait de lui des explications :

« Seigneurs et amis, continua-t-il aussitôt, le bras que je porte en écharpe vous dit assez que j'ai été blessé. Je me suis battu en effet, battu contre Dandolo. Oui, pour l'intérêt supérieur de notre cause, je n'ai pas hésité à tirer l'épée contre le père de la femme qui porte mon nom… Mais j'avoue que ma main a tremblé ; c'est une faiblesse excusable. Dandolo n'a pas eu pareille faiblesse, lui, et son épée a touché le mari de sa fille. »

Un silence haletant… Toute la salle suspendue aux lèvres du président…

« Pourquoi je me suis battu, le voici : Dandolo m'a brusquement annoncé qu'il ne voulait plus être des nôtres. Il m'a dit avoir réfléchi, et que le bien de l'État exigeait que Foscari demeurât au pouvoir, et que l'intérêt de Venise était de ne rien changer dans la république. »

Les murmures menacèrent.

« Bref, toute la défaite d'un homme non pas décidé à trahir, je me hâte de le dire, mais décidé à se retirer.

– Et qui prouve qu'il ne trahira pas ? » s'écrièrent plusieurs voix.

Altieri sourit :

« J'ai arraché à Dandolo sa parole d'honneur de ne rien révéler de ce qu'il sait. Mais j'ai fait mieux : Dandolo est gardé à vue dans mon palais, et ce soir je l'ai obligé à signer la démission de ses fonctions de grand inquisiteur. Nous n'avons rien à craindre de ce côté, j'en donne la formelle assurance. » Un homme monta sur l'estrade.

« L'amiral des flottes ! murmura Gennaro qui frémissait dans toutes ses fibres et dans son instinct de policier.

– Seigneurs et frères, dit l'amiral, ce qu'a fait notre cher compagnon, futur doge de la république, est tout ce qu'il pouvait faire. Je conçois, vous concevez tous la douleur qu'il a dû éprouver de la défection de Dandolo. Oui, en y songeant, il ne pouvait aller plus loin. Mais nous n'avons pas, nous, les mêmes motifs de famille. Il faut que Dandolo périsse.

– Oui, oui, qu'il meure dès cette nuit !

– Dès cette nuit, c'est mon avis, reprit l'amiral. Voici ce que je propose. Le sort va désigner trois d'entre nous. Ces trois se rendront au palais Altieri où Dandolo est gardé à vue. Ils lui proposeront un loyal duel. S'il n'accepte pas, un coup de dague fera justice. S'il accepte, l'un des trois se battra, puis le deuxième s'il le faut, puis le troisième, jusqu'à ce que Dandolo soit tué. »

Une acclamation prouva que l'assemblée acceptait cette solution.

L'amiral descendit de l'estrade.

Un nuage passa sur le front d'Altieri.

On sait en quelles conditions Dandolo était installé au palais Altieri ; on sait que loin d'être le prisonnier du capitaine général, c'était lui au contraire qui le menaçait et lui dictait des lois. Il n'y avait en somme de vrai dans le récit d'Altieri que la résolution de Dandolo de se retirer, et sa démission qu'il avait signée dans la soirée pour se consacrer plus sûrement à Léonore.

Qu'adviendrait-il de cette visite de trois des conspirateurs ?

À quelles extrémités Léonore, poussée par le désespoir, se porterait-elle ?

Altieri demanda le silence et parla ainsi :

« Seigneurs et frères, je combats la proposition qui vient de vous être soumise. Dandolo tué dans mon propre palais, comment expliquerai-je cet événement ?... J'affirme que le père de ma femme est gardé à vue et qu'il ne sortira pas de mon palais. Si nous le tuons maintenant, nous éveillons des soupçons ; au contraire, si nous attendons au lendemain de la réussite, Dandolo mort ou vif demeure jusque-là inoffensif. Je demande donc que vous vous en rapportiez à moi seul de tout ce qui concerne le grand inquisiteur. »

Altieri parlait avec une visible émotion.

Cette émotion fut par tous attribuée aux sentiments que devait éprouver le capitaine général, placé dans la nécessité de frapper le père de sa femme.

En outre, on avait en lui une confiance inébranlable.

Puisqu'il affirmait que Dandolo était gardé à vue, on pouvait s'en rapporter à lui. L'assemblée signifia sa volonté dans ce sens, et l'amiral lui-même déclara que la proposition du président était la plus raisonnable.

Gennaro vit le visage d'Altieri s'éclairer.

« Je ne savais pas, songea-t-il, que le capitaine général aimât à ce point le grand inquisiteur. Il me semblait qu'au contraire… Mais écoutons.

– Que les chefs de groupes, dit Altieri, nous communiquent leurs rapports, et nous prendrons ensuite les suprêmes résolutions. »

Le chef de police vit alors les douze premiers conspirateurs qui étaient arrivés avec des torches se détacher l'un après l'autre et remettre à Altieri des listes sur lesquelles il darda vainement un regard de curiosité intense.

« Sans doute les listes complètes de tous les conspirateurs ! » murmura Gennaro.

Altieri, cependant, aidé de deux ou trois assesseurs, parcourait les papiers qui lui avaient été remis, puis les classait.

Quand ce fut fini, Altieri se dirigea vers l'un des tombeaux.

Une douzaine de conspirateurs déplacèrent la dalle.

Les papiers furent placés là.

Puis la dalle fut remise en place.

Gennaro tressaillit de joie… Décidément, il oubliait Roland et Scalabrino qui, derrière lui, assistaient à toutes les péripéties de la réunion.

Un murmure confus régnait maintenant dans l'assemblée.

Altieri et les douze chefs de groupes conféraient sur l'estrade.

La conférence dura une heure.

Au bout de ce temps, les chefs de groupes allèrent reprendre leurs places, chacun près de sa torche.

Le silence se rétablit, profond et solennel.

Les définitives paroles allaient être prononcées.

En effet, Altieri se plaça de nouveau au bord de l'escalier, et ce fut d'une voix grave, qu'il parla :

« Seigneurs, amis et frères, nous avons avec nous tout ce qui compte dans Venise ; tout ce qui porte un nom, tout ce qui occupe un rang honorable dans notre société est prêt à agir dans le sens que nous voudrons. Quant à la tourbe du peuple, ne nous en occupons pas. Le peuple verra tomber avec joie Foscari qu'il redoute, et me verra d'un œil indifférent prendre sa place. Les fonctions que chacun de vous doit occuper dans le nouvel État que nous fondons sont connues dès longtemps.

« Seigneurs, en présence de vous tous, nos frères, en présence des morts qui m'entendent peut-être, en présence de Dieu

qui est dans ce temple, je jure de respecter fidèlement toutes nos conventions ; je jure de respecter les garanties que nous avons débattues et convenues ; je jure de donner à chacun, dès le jour de la réussite, ce qui a été promis à chacun, honneur, argent ou places, chacun ayant demandé en toute liberté, et la demande de chacun ayant été discutée, adoptée par tous. Je jure en un mot de continuer à être votre président lorsque vous aurez placé sur ma tête la couronne ducale. Que Dieu et les morts soient témoins de mon serment de fidélité. De même, souvenez-vous que vous m'avez juré la même fidélité. »

Tous, d'un mouvement spontané, étendirent la main.

Pendant quelques secondes, on n'entendit que le bruit des voix répétant la même formule sous les voûtes de la crypte mortuaire :

« Je jure… je jure !… »

Puis, à nouveau, le silence retomba sur les tombeaux muets.

Alors Altieri continua :

« Tout est prêt. Chacun de nous connaît son poste et ce qu'il doit faire. Seul, le jour de l'action reste à fixer. C'est ce dernier point que nous venons d'arrêter. »

Altieri s'arrêta une seconde, comme pour être plus sûr de l'attention générale. Mais cette précaution était inutile. Les visages des assistants révélaient l'ardeur passionnée de leurs esprits.

« Nous ne nous verrons plus, dit alors le capitaine général. Cette réunion est la dernière. Nous avons donc choisi un jour tel qu'il ne soit plus besoin de nous prévenir… Vous n'ignorez pas,

seigneurs et frères, que le doge Foscari n'a pas encore accompli l'antique et traditionnelle cérémonie du mariage du doge avec l'Adriatique. Il a de mois en mois et d'année en année reculé cette cérémonie, qui devait le consacrer. Peut-être espérait-il une autre cérémonie. Or, sur mes instances, et aussi d'après le mécontentement des mariniers, Foscari a résolu d'exécuter cette année la cérémonie. Elle doit avoir lieu bientôt, bien que le jour n'en soit pas fixé encore. Seigneurs et frères, ce jour-là sera le nôtre. Le mariage du doge et de l'Adriatique sera aussi le mariage du doge et de la mort… L'heure même où retentiront les bombardes sera notre heure. Le signal de la fête sera le signal de l'action pour chacun de nous. Tout cela vous convient-il ? »

Une longue acclamation éveilla encore une fois de sourds échos dans la crypte.

« Adieu donc ! proclama Altieri, jusqu'au jour du mariage du doge et de l'Adriatique !… »

Toutes les mains se tendirent vers Altieri qui, ému en apparence d'une puissante émotion, salua ses alliés, serra des mains, prononça des paroles de cordiale affection et se dirigea vers l'escalier.

Un quart d'heure plus tard, tous les conjurés étaient partis.

Les chefs de groupes reprirent leurs torches, et s'étant masqués, s'éloignèrent à leur tour.

La crypte retomba dans une profonde obscurité.

Une demi-heure s'écoula, pendant laquelle le chef de police tourna et retourna mille fois cette question dans son esprit :

« Pourquoi Roland Candiano m'a-t-il fait assister au dernier acte de cette formidable conspiration ? »

Soudain, une faible lueur se montra.

L'homme qui avait conduit Roland apparut dans la crypte, une lanterne sourde à la main.

Comme il avait fait en arrivant, il poussa le ressort. La dalle se déplaça. Roland sortit le premier, puis le chef de police, puis Scalabrino. On remonta l'escalier, et on se retrouva dans la nef de la cathédrale.

Guido Gennaro, encore tout étourdi du spectacle auquel il venait d'assister, palpitait d'une joie profonde : la joie de l'artiste qui se trouve soudain en présence de l'œuvre parfaite. Jamais, dans ses rêves de policier, il n'avait osé concevoir une aussi magnifique occasion, une conspiration parfaite, sur le point d'aboutir, tous les fils dans sa main.

Il se surprit à se frotter les mains.

« Superbe ! proclama-t-il en lui-même ; admirable ! Depuis longtemps, Venise, le mystérieux réceptacle des conspirations, n'aura eu une pareille conspiration ! Le capitaine général ! L'amiral ! Les grands dignitaires du palais ! Tous en sont ! Tous… excepté moi ! moi qui vais sauver l'État ! »

Comme il en était là, il s'aperçut que ses guides, ou plutôt ceux dont il était le prisonnier, s'étaient arrêtés et que lui-même, machinalement, s'était arrêté aussi.

Il leva les yeux et regarda autour de lui.

Il vit qu'il se trouvait derrière le maître-autel de Saint-Marc, et que six hommes assis en demi-cercle, graves, immobiles, muets, semblaient l'avoir attendu.

Près de lui, Scalabrino.

À deux pas, Roland Candiano.

Trois cierges avaient été allumés et éclairaient cette scène bizarre.

« Quelle nouvelle scène se prépare ? » songea-t-il.

Lentement, il étudia les six hommes assis en demi-cercle.

Ils avaient des visages hâlés par la vie au grand air et portaient des costumes à demi guerriers. À leurs ceintures, il vit reluire des crosses de pistolets et des lames de poignards nues.

« Qui sont ceux-là ? » se demanda-t-il.

Ses yeux se baissèrent, un peu hagards.

Aux pieds des six hommes, dans le demi-cercle, sur les dalles, il vit un objet long, une sorte de boîte oblongue.

« Qu'est-ce là ? demanda-t-il à haute voix, sans y songer.

– Ton cercueil », répondit une voix.

Guido Gennaro sentit ce frisson mortel, qui des talons remonte rapidement jusqu'à la nuque, le parcourir, et il devint livide.

« Chefs de la montagne, dit alors Roland, et sa voix, sous les voûtes de Saint-Marc, avait de sourdes sonorités, le rendez-vous que nous avions dans l'île d'Olivolo aura lieu ici. Nous y sommes en parfaite sûreté. Mais avant de nous occuper de nos affaires, et puisque nous voilà réunis, je vous prie tout d'abord de vous constituer en tribunal pour juger cet homme.

– Anto nous a mis au courant, dit alors l'un des hommes, et, vous le voyez, maître, nous avons pris nos précautions pour le cas où celui-ci serait condamné. »

Du geste, il désignait successivement le cercueil et Gennaro.

Anto, disons-le tout de suite, c'était l'homme qui avait introduit Roland dans l'église d'abord, puis dans les cryptes, puis dans le tombeau.

Celui qui venait de parler reprit :

« Qu'a fait l'accusé ? Qui l'accuse ?

– Moi, dit Roland.

– Parlez, maître. Nous écoutons, et, selon les lois de la montagne, nous jugerons en toute équité, en toute indépendance.

– Mon accusation, dit Roland, tient dans un seul mot : cet homme est Guido Gennaro, le chef de la police de Venise. »

Les six juges regardèrent le faux barcarol sans curiosité apparente.

« La chose est-elle prouvée ? demanda celui qui avait déjà parlé.

– Il est venu ce soir même dans l'île d'Olivolo pour m'arrêter. Est-ce vrai, Guido Gennaro ?

– C'est vrai, dit le chef de police. Mais en cherchant à vous arrêter, je faisais mon devoir, je remplissais mes fonctions.

– L’aveu est formel, reprit le juge de sa même voix calme et tranchante ; il est donc inutile d’insister davantage et nous n’avons qu’à appliquer la loi de la montagne. »

Il se leva.

« Guido Gennaro, poursuivit-il, votre fonction est de nous traquer, nous qui rêvons l’indépendance et la liberté pour tout un peuple opprimé. Nous avons déclaré la guerre à la société vénitienne que vous représentez ici. Votre loi veut la mort pour quiconque d’entre nous vous prenez. Notre loi vous considère comme ennemi et vous condamne à mort. Guido Gennaro, préparez-vous à mourir.

– Je demande pour l’accusé le droit de se défendre », dit Roland.

Les six juges regardèrent Candiano avec étonnement.

« Soit ! qu’il parle, dit celui qui semblait les présider. Guido Gennaro, vous avez entendu ? Nous vous considérons comme ennemi parce que vous nous considérez comme ennemis ; nous vous condamnons à mort parce que vous condamneriez à mort celui de nous que vous prendriez. Notre cher et vénéré maître, celui qui nous a arrachés à l’ignorance et nous a enseigné le sens des choses et de la vie, celui-là veut que vous puissiez vous défendre. Défendez-vous donc, si vous pouvez. Et essayez de nous convaincre que nous ne devons pas vous tuer. Si vous y parvenez, votre vie sera respectée. Parlez, car vous serez écouté en toute équité.

– Vous n’êtes pas des juges, dit Gennaro.

– Ceux qui nous condamnent le sont-ils davantage ?

– Oui, car ils jugent au nom de nos lois.

– Et nous jugeons au nom des nôtres. Vous jugez selon le mensonge et l'iniquité, vous frappez le faible et le pauvre, vous exaltez le riche et le puissant ; notre loi à nous, c'est la vie, le droit de vivre pour tout homme, le droit d'être heureux pour tout ce qui vit. Vous instituez des juges. De qui en tenez-vous le mandat, sinon de vous-mêmes ? Ne soyez donc pas surpris que nous ayons institué des juges émanés de nous-mêmes. »

Le chef de police écoutait avec stupéfaction ces paroles prononcées avec une sorte de fermeté qui ne manquait pas de grandeur.

« Soit, dit-il, vous êtes des juges. En toute équité, vous ne pouvez me condamner pour avoir rempli mon devoir.

– Vous avez appelé votre devoir l'obligation de tuer vos semblables, ou de les saisir et de les livrer au bourreau.

– Non pas nos semblables, mais ceux qui attaquent l'ordre social.

– C'est-à-dire ceux qui vous attaquent vous-mêmes. Notre devoir est donc de tuer qui nous attaque.

– En ce cas, dit Gennaro, vous qui vous vantez d'avoir des pensées de plus de justice que nous, vous êtes en tout point semblables à nous-mêmes.

– C'est vrai ; bien que nos buts soient différents, nos moyens sont les mêmes. Ce sont les moyens de la guerre.

– En ce cas, c'est en vain que j'entreprendrais une défense. Je suis votre prisonnier après le combat, voilà tout. Faites de moi ce qu'il vous plaira. Je ne dirai plus rien. »

Gennaro baissa la tête. Si près de mourir, le courage qui l'avait jusque-là soutenu commençait à l'abandonner…

À ces derniers mots, Roland répondit :

« Voilà, monsieur, ce que je voulais vous faire dire à vous-même, en vous laissant libre de présenter une défense. Vous êtes notre prisonnier après combat et nous devons vous traiter comme un ennemi acharné.

– Tuez-moi donc, puisque vous en êtes le maître. »

Le chef de police croisa les bras et attendit le coup fatal.

Roland Candiano s'approcha de lui et lui mit une main sur l'épaule.

« Guido Gennaro, dit-il, au moment où vous allez mourir, écoutez-moi. Mon père vivait au palais ducal dans le respect des lois et de la liberté de tous. Son crime fut d'avoir pensé que le dernier des mariniers était devant la justice et la loi égal au plus hautain des patriciens. Par la traîtrise, félonie et brigandage, mon père fut saisi et aveuglé ; ma mère mourut de douleur, moi, je demeurai six ans dans les puits et ma vie fut brisée. Guido Gennaro, ceux qui accomplirent ces forfaits s'appellent Foscari, Bembo, Altieri. Ils sont tout-puissants. Vous connaissiez leur crime. Vous saviez que leur puissance était cimentée de larmes et de sang. Et pourtant vous les serviez aveuglément !

– Ô justice ! murmura sourdement Gennaro.

– Pourquoi dites-vous que vous faisiez votre devoir en venant m'arrêter ce soir dans l'île d'Olivolo ?… Vous saviez que j'étais le justicier accomplissant une œuvre nécessaire ; comme Jean de Médicis, comme tant d'autres, vous pouviez choisir en-

tre le crime et la justice. Vous avez servi le crime ! Jetez bas le masque. Mettez votre âme à nu. Dépouillez votre pensée des verbes sonores et mensongers dont vous voilez votre turpitude. Devoir ! Loi ! Justice !… Et remplacez tout ce fatras par un seul mot qui résume tout ce que vous avez de pensée et de sentiment, vous et vos pareils : intérêt ! Intérêt sordide, calcul ignoble, ambition forcenée ! Alors, vous aurez dit la vérité.

– Ô justice ! » répéta Gennaro.

Et cette fois, comme sous la parole brûlante de Roland, une révolution s'opérait dans son cœur, ses yeux s'emplirent de larmes.

« Guido Gennaro, reprit Roland, une seule larme rachète bien des erreurs. Méditez sur tout ce que vous avez entendu et vu dans cette nuit sous les voûtes de Saint-Marc. Allez, vous êtes libre.

– Libre !… »

Ce fut une rauque exclamation qui s'échappa de la gorge enflammée du chef de police.

Il répéta :

« Libre ! »

Et il tomba à la renverse, évanoui.

Lorsqu'il revint à lui, les personnages qui l'entouraient avaient disparu ; la nuit profonde l'entourait.

Affolé, bouleversé, il se leva et vit qu'il n'était plus dans l'église.

On l'avait transporté sur les bords du canal.

Le chef de police jeta un long gémissement et se mit à courir, éperdu.

Rentré chez lui, il se laissa tomber sur un fauteuil, mit sa tête dans ses deux mains, et sa longue méditation commença par ce mot qui tomba sourdement de ses lèvres :

« Justice !… »

*
* *

Les décisions promptes jaillissent tout à coup d'un cerveau chargé de pensées comme la foudre jaillit soudain d'un ciel d'électricité. Roland Candiano, en allant à Saint-Marc, savait ce qu'il allait y trouver. Dans la grande conspiration d'Altieri contre Foscari, peut-être avait-il joué un rôle actif, bien qu'occulte. Il est certain, en tout cas, que quelques-uns des conspirateurs lui étaient dévoués. Par eux, il était au courant des intentions du capitaine général.

L'idée de mettre ses deux ennemis en compétition était un trait de génie. Foscari ou Altieri succomberait sûrement. Quoi qu'il advînt, lui, Roland, divisait l'adversaire et par conséquent l'affaiblissait. Il paraît prouvé que ce fut notamment sur ses instances que l'amiral prit fait et cause pour Altieri.

Ainsi le doge et le capitaine général entraient en lutte sans se douter que Roland les armait l'un contre l'autre.

Donc, le soir où Roland fut prévenu par une de ses créatures que la dernière réunion des conspirateurs allait se tenir dans les souterrains de Saint-Marc, il connaissait d'avance le specta-

cle qui l'attendait là. Ce fut à ce moment que le hasard lui livra le chef de police Guido Gennaro. Il l'entraîna avec lui.

Dès que, sous son déguisement de barcarol, il eut reconnu le chef de la police vénitienne, dès cet instant lui vint la pensée que Guido Gennaro devait être un élément actif dans le dispositif de ses forces et l'accomplissement de l'œuvre qu'il poursuivait avec une terrible patience.

Instantanément, les deux idées de la conspiration et du chef de police s'associèrent en lui.

Révéler à Guido Gennaro tout ce qui se tramait, et les noms des conspirateurs, et le chef de l'entreprise, tel fut le plan immédiatement conçu et exécuté comme on a vu.

Les conséquences de cette décision pouvaient être formidables.

Ce pouvait être la guerre civile entre les patriciens partagés en deux camps, c'est-à-dire l'extermination ou tout au moins l'épuisement de tous ceux qui avaient intérêt à asservir le peuple et Venise.

Une fois Gennaro informé par le spectacle qu'il avait sous les yeux, Roland lui faisait grâce ! Une fois le tigre armé de dents solides, il le lâcherait. C'était formidable comme conception.

*

* *

Guido Gennaro revint au bout de deux ou trois heures du prodigieux étonnement qui avait d'abord paralysé sa pensée. Peu à peu, son émotion se calma aussi, et il se mit à réfléchir.

Mais, par une sorte d'étrange pudeur, toutes les fois que ses réflexions s'arrêtaient à Roland Candiano, il faisait effort pour songer à autre chose. Cependant, c'était à Roland qu'il revenait toujours comme malgré lui. Et de ce côté, l'étonnement persistait : étonnement de se voir encore vivant, étonnement de cette scène de la condamnation, qui se terminait par cette secousse violente :

Roland lui disant : « Vous êtes libre… »

Il mit fin au trouble qui l'agitait en grognant :

« Mon devoir est de l'arrêter. Je l'arrêterai. Mais voyons d'abord au plus pressé. »

Et tout son instinct de policier réveillé, il se mit à rire silencieusement, en songeant au vaste coup de filet qu'il allait préparer. Longuement, il se promena à pas lents, se frottant les mains, continuant son effort.

« Cette fois, conclut-il, je crois que je serai grand inquisiteur… »

Puis, après un tressaillement soudain :

« Et quant à lui… oui… il faut que je l'arrête ! »

II

JUANA EN MARCHE

Juana était arrivée à Venise le lendemain du jour, où, dans la scène à laquelle elle avait assisté, elle avait dit adieu à Roland et à Scalabrino. Elle n'eut pas un instant la pensée de se réfugier dans la vieille maison du port.

Elle choisit un modeste logement situé dans l'une des tortueuses ruelles qui aboutissaient à la place Saint-Marc.

Elle n'avait aucun plan arrêté.

La pauvre fille n'avait qu'une idée fixe et précise : sauver Sandrigo, le sauver des coups de Roland.

Le problème était redoutable.

Elle voulait sauver Sandrigo, mais elle voulait avec non moins de force empêcher Sandrigo de frapper Roland ou Scalabrino.

Elle se trouvait ainsi prise dans un tourbillon de pensées qui tantôt la poussait d'un côté, tantôt la rejetait d'un autre, malheureuse épave s'en allant à la dérive du flot qui l'emportait.

Il se passait en elle un étrange phénomène. Ce réveil soudain d'un amour qu'elle avait pu croire assoupi, sinon éteint, l'étonnait et la bouleversait.

Elle avait aimé Sandrigo avec toute la foi naïve, toute la pureté chaste de sa première jeunesse. Puis, Sandrigo disparu pendant des années, elle avait fini par croire qu'elle ne le verrait plus jamais, et que sans doute elle l'oublierait à la longue.

Le bandit avait soudain reparu dans sa vie.

Elle avait dès lors compris que l'homme aimé était toujours présent dans son cœur et qu'il était inutile de résister à cet amour.

Arrivée à Venise, elle se demanda tout d'abord comment elle retrouverait Sandrigo et fut obligée de convenir que le hasard seul pouvait la mettre sur la voie.

Pendant quatre jours, elle erra dans Venise, parcourut surtout le port et les quais.

Le soir du quatrième jour, comme elle traversait la place Saint-Marc, elle vit tout à coup Sandrigo à quelques pas d'elle, et s'arrêta stupéfaite, se demandant d'abord si c'était lui.

Sandrigo en officier des archers !

Sandrigo accompagnant le cardinal-évêque de Venise !

Lorsqu'elle revint de son étonnement, Sandrigo avait disparu dans l'intérieur du palais de Bembo.

Elle alla se poster dans un coin, près de la Loggia, et attendit, tremblante, la tête pleine de bourdonnements confus, cherchant vainement à mettre un peu d'ordre dans ses pensées.

Sandrigo demeura une demi-heure environ chez Bembo.

Juana le vit sortir seul. Elle le suivit.

Sandrigo s'arrêta devant une maison de médiocre apparence.

C'est là qu'il demeurait. Il n'avait nullement remarqué qu'il était suivi, et d'ailleurs, sûr qu'il était de la forte position qu'il avait conquise, il ne s'en fût pas autrement inquiété.

Il occupait au premier étage de cette maison un logis composé de deux petites pièces. Il s'était logé là en attendant mieux. Et ce mieux, dans son esprit, ne pouvait être que le palais qu'il pourrait louer sur le Grand Canal lorsque la prise de Roland Candiano l'aurait enrichi.

Au moment où il poussait la porte de son logement, une main légère se posa sur son bras, et une voix tremblante murmura :

« Sandrigo… »

L'officier se retourna brusquement déjà prêt à frapper. Mais dans la demi-obscurité, il reconnut Juana, et un sourire d'ironie dédaigneuse plissa ses lèvres.

« Toi à Venise ? fit-il.

– Oui, je suis venue pour te parler, Sandrigo.

– Entre donc, ma chère *cara mia,* entre. Tu vois combien je suis heureux de ta visite. »

Avec sa politesse narquoise, il s'effaça. Juana entra, calme et grave. Sandrigo entra après elle et referma la porte.

« Assieds-toi, petite Juana », dit-il.

La pauvre femme tressaillit. C'est ainsi qu'il l'appelait jadis, dans leurs longues conversations, alors qu'elle écoutait avec une admiration attendrie le récit de ses bienfaits, comme elle eût écouté quelque belle légende.

Cependant, elle refusa d'un signe de tête l'invitation.

Son cœur battait fort, et maintenant qu'elle se trouvait en présence de l'homme aimé, toute sa résolution s'évaporait.

« Tu as donc renoncé à ton métier de gardienne pour vieillards et petites filles ? demanda Sandrigo railleur. Je te félicite. Je ne comprends pas comment une belle fille comme toi, en plein éclat de jeunesse, en pleine maturité de beauté, telle qu'une grenade qui s'ouvre au soleil, ait pu consentir à s'enterrer vive près de ce fou. Tu avais perdu la tête, petite Juana. Mais te voilà, c'est bien. Que viens-tu faire à Venise ?... Si tu veux, je te trouverai une situation... Oui, je devine ta pensée. Tu regardes mon modeste logis, et tu te demandes ce que je pourrais bien faire... Ne te fie pas aux apparences. D'ici peu, je serai une manière de personnage indispensable, ayant acquis toutes sortes de droits, et qui saura en user, je t'en réponds... Parle, petite Juana. Je t'ai conservé toute mon affection, bien que tu m'aies reçu un peu fraîchement lors de la visite que je te fis à Mestre. Je fus même obligé, si je m'en souviens, de te ficeler quelque peu et de te bâillonner. Mais j'espère que tu ne m'as pas gardé rancune, dis ? C'était de la politique, vois-tu, et la politique, ma chère, est un despote très exigeant. Ce jour-là, elle exigeait que tu fusses liée, bien que mon cœur saignât de cette exigence. Je te le répète, Juana, je puis, si je veux, te procurer une agréable position ; avec ta beauté et ton intelligence, je ne doute pas que tu arrives à te débrouiller alors. Voyons, que dirais-tu d'un poste de première camériste dans une honnête et riche maison de Venise ? Je connais un de mes amis intimes qui va se marier prochainement, très prochainement, et qui, pour toutes sortes de motifs que je t'expliquerai plus tard, ne serait pas fâ-

ché de placer près de sa jeune femme une fille dévouée, capable de tout comprendre. Je puis te recommander à cet ami qui, j'en suis sûr, t'accueillera favorablement. Qu'en dis-tu ? Que penses-tu ? Que rumines-tu ?…

– Sandrigo, dit Juana, je suis venue pour te sauver.

– Me sauver ? De qui donc ?

– De Roland Candiano. »

Sandrigo bondit ; il se leva si brusquement que l'escabeau sur lequel il s'était assis se renversa. Cette teinte d'ironie qu'avait prise son visage fit place à une indicible expression de haine.

« Encore cet homme ! gronda-t-il. Cet homme qui m'a humilié, qui a infligé à mon orgueil une inguérissable blessure ! Oh ! je le hais de toute mon âme. Juana, tu es une bonne fille, et je te demande pardon de n'avoir pas toujours été avec toi aussi fraternel que j'aurais dû l'être. Tu viens exprès à Venise pour me prévenir. C'est beau, sais-tu, ce que tu fais là ! Car enfin, je t'ai bien maltraitée à Mestre. Donc, cet homme est à mes trousses ! Damnation, je donnerais dix ans de ma vie pour me trouver seul à seul avec lui ! Tu ne sais pas ce qu'il m'a fait, Juana. Ah ! j'ai beau être officier des archers de Venise, j'ai beau porter un costume que l'on salue, j'ai beau être admis dans la société vénitienne, j'ai beau avoir la gratitude de certains personnages comme l'évêque et le doge, je n'arrive pas à oublier les ivresses de la vie libre de la montagne… J'en ai été chassé, Juana ! Chassé comme un laquais, moi qui en étais le roi redouté ! Un homme s'est trouvé qui m'a vaincu, qui m'a fait crier de douleur et pleurer de rage devant nos bandes. J'ai fui honteusement. Mais ces larmes que j'ai dévorées, ce sont autant de gouttes de fiel qui sont tombée dans mon cœur… Ainsi donc, Roland Candiano vient sur moi ? Oh ! merci, petite Juana, d'être venue me

prévenir !… Le misérable ! Tu vas tout me dire, n'est-ce pas ? Tu as surpris ses intentions ? Tu sais sans doute où il se cache ?… Ne crains rien, Juana ; dis-moi où je puis le rencontrer, et dans une heure, Roland Candiano aura vécu.

– Sandrigo, dit Juana, tu ne tueras pas Roland Candiano.

– Qui m'en empêchera ?

– Moi.

– Tu es folle ?

– Regarde-moi, fit-elle tristement, ai-je l'air d'une folle ?

– Je ne te comprends pas. Tu dis que tu veux me sauver de Roland Candiano, et en même temps tu m'annonces que tu m'empêcheras de le frapper.

– J'ai dit ce que j'ai dit, Sandrigo. Écoute : si Roland te frappe, je mourrai de désespoir. Et c'est pourquoi je suis venue te sauver. Mais avant que tu le frappes, toi, il faudra que tu me tues moi-même. »

Sandrigo éclata d'un rire violent :

« Que signifie cette polenta ? Tu veux et tu ne veux pas…

– Je ne veux pas que tu meures, et je ne veux pas qu'il meure ; pardonne-moi, Sandrigo, de te dire si mal ce que je pense pourtant avec toute mon âme ; ne vois-tu pas combien je suis troublée, et que tes regards de colère me bouleversent ?

– Tu ne veux pas qu'il meure, et tu prétends me sauver ? Ah ! çà, tu n'as donc pas entendu ce que je t'ai dit ? Que je hais cet homme plus que tout au monde, que je l'exècre au point qu'il

n'y aura pas de repos pour moi tant qu'il vivra ? Que je l'aie à portée de ce poignard, une bonne fois ! »

D'un coup furieux, Sandrigo enfonça dans une table le poignard qui vibra pendant quelques instants.

Mais aussitôt, il songea que s'il effrayait Juana, il ne saurait rien.

« Voyons, reprit-il d'une voix plus calme, puisque tu ne veux pas que je touche à Roland Candiano, explique-moi comment tu prétends me sauver ?

– Je vais te le dire, Sandrigo. Venise est à Mgr Roland. C'est son champ de bataille. Tu ne sais pas, tu ne peux savoir ce qu'il a souffert ; je le sais, moi ! Et je sais combien juste est l'œuvre qu'il poursuit. Eh bien, sache-le, il va passer ici comme passent les brûlants météores qui parfois ravagent la plaine, déracinent les arbres et renversent les maisons. Malheur à qui se trouve sur le passage des tempêtes et des justiciers… Pourquoi te trouverais-tu sur ce passage, Sandrigo ? Va-t'en. Je sais qu'il ne te poursuivra pas. Je sais que tu ne seras point frappé si tu ne lui fais obstacle…

– Ah ! ah ! je commence à comprendre ! ricana l'officier.

– Que veux-tu dire ?

– Que Roland Candiano t'a envoyée à moi. Il a donc bien peur ?

– Tu te trompes, dit gravement Juana. Mgr Roland ne m'a point parlé de toi. C'est moi qui ai parlé. Et j'ai lu dans ses yeux que tu serais épargné, pour l'amour de moi, si tu te retires du champ de bataille.

– C’est-à-dire si je quitte Venise ? »

Juana joignit les mains.

« Oui, dit-elle, c’est cela. Voilà le vrai. Partons ensemble, Sandrigo. Le veux-tu ? Je te suivrai. J’irai où tu voudras. Je te servirai. Je serai ta servante, ta sœur ou ton amante. »

Une fois encore le rire terrible de Sandrigo retentit.

« C’est pour me proposer cela que tu es venue à Venise ?

– Oui !

– Eh bien, dit-il froidement, ta petite combinaison en vaut une autre. Seulement, il y a un petit empêchement…

– Ta haine ? Oh ! si tu connaissais Roland Candiano…

– Allons, tais-toi ! gronda-t-il ; si je connaissais cet homme, ce serait pour le haïr davantage ! Mais ce n’est pas la haine qui m’arrête, petit Juana.

– Qu’est-ce donc alors ?

– L’amour. »

Elle demeura étourdie sur le coup, toute blanche, souffrant à cette minute toutes les tortures qu’un cœur de femme est capable de subir sans se briser.

« Eh oui ! continua Sandrigo avec une volonté féroce d’écraser la pauvre femme, j’aime, je suis aimé, et samedi, dans Saint-Marc, le lieutenant Sandrigo se mariera, aux yeux de Venise assemblée pour cette belle cérémonie… Cela a l’air de t’étonner… Cela est, cependant. Maintenant, si tu tiens absolu-

ment à connaître ma fiancée, je n'ai rien à te cacher : c'est Bianca. »

Juana, qui jusque-là était demeurée debout, se laissa tomber sur l'un des escabeaux qui garnissaient la chambre.

« Tu vois, acheva froidement Sandrigo, qu'il m'est impossible de quitter Venise en un pareil moment… Allons, petite Juana, il se fait tard, tu peux t'en aller, car à la nuit noire, tu serais exposée à de mauvaises rencontres… J'espère que tu reviendras me voir ?… Et même, quand je serai installé dans le palais que je dois habiter avec Bianca, tu seras toujours la bienvenue… »

Depuis quelques minutes, et tout en parlant, le bandit avait discuté avec lui-même s'il poignarderait Juana ou s'il la retiendrait prisonnière pour l'empêcher d'aller retrouver Roland. Mais il se dit qu'en la laissant partir, il saurait peut-être ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire la véritable retraite de Roland. En effet, il ne doutait pas que Juana ne lui eût été envoyée par lui.

Quant à Juana, les dernières paroles de Sandrigo semblaient l'avoir privée de sentiment. C'était toute une vie de rêve qui s'écroulait. Jusque-là, elle avait espéré vaguement, sans que son espoir eût jamais pris une forme précise. Maintenant, tout était fini.

Elle se leva et se dirigea péniblement vers la porte.

« À bientôt », dit Sandrigo.

Elle balbutia quelques mots inintelligibles et s'en alla, si abattue, si courbée, qu'on l'eût cru soudainement vieillie. À peine eut-elle disparu dans l'escalier que Sandrigo s'élança à son tour et se mit à la suivre de loin. Il la vit entrer dans une maison qu'il nota soigneusement puis s'éloigna.

Une demi-heure plus tard, il reparaissait, accompagné d'un sbire.

« C'est là, lui dit-il. Il faudra savoir exactement où elle loge, de façon qu'on puisse entrer chez elle sans se tromper.

– Ce ne sera pas difficile.

– Bon. Vous monterez la garde devant la maison, jusqu'à ce que vous soyez relevé. Si elle sort, vous la suivrez. Si quelqu'un vient la voir, je devrai en être prévenu tout aussitôt.

– Les ordres de Votre Seigneurie seront exécutés de point en point. »

Sandrigo rentra alors tranquillement chez lui.

Dans son pauvre logis, Juana sanglotait…

*
* *

Pendant que Juana se désespérait et pleurait, pendant qu'elle se penchait, avec ce vertige particulier de l'affolement, sur le nouvel abîme qui s'ouvrait dans son cœur, et qu'elle se demandait avec terreur si elle allait se mettre à être jalouse de Bianca, pendant ce temps, Sandrigo, rentré chez lui, faisait une toilette soignée.

On venait de lui apporter un costume de grande tenue qu'il allait endosser pour la première fois. Ce costume se composait d'un haut-de-chausses violet, d'un pourpoint de velours de même couleur, d'un manteau court doublé intérieurement de soie violette et d'une toque à plume blanche sur le galon de laquelle était brodé en or le lion de Venise. Un baudrier de soie

brodée soutenait l'épée de parade, tandis qu'à la ceinture pendait un court poignard à manche d'or, accroché à une chaînette d'or.

S'étant revêtu de ce costume, Sandrigo se regarda dans une glace et murmura :

« Qui donc reconnaîtrait en moi le bandit Sandrigo ? Personne, je pense. »

Un nuage voila soudain le sourire qui avait éclairé sa physionomie.

« Non, personne… pas même mes anciens compagnons de la montagne. »

Il avait fait tomber cette barbe un peu hirsute qu'il portait jadis, et ses cheveux noirs bien peignés, naturellement ondulés, n'encadraient pas sans une sorte de grâce un visage qui, au repos, pouvait inspirer à des indifférents une certaine sympathie.

À ce moment, ce visage n'eût inspiré que de la terreur.

Les sourcils froncés, les dents aiguës à demi découvertes par un rictus de menace, les yeux durs, Sandrigo songeait :

« Cette bonne Juana ! Grâce à elle, je vais retrouver celui qui m'a chassé, qui m'a volé la royauté de la montagne. Et ce jour-là, malheur à lui ! Allons, petite Juana, va retrouver ton cher protecteur Roland Candiano ; va ma fille, montre-nous le chemin… »

La sombre expression disparut soudain, et le visage se détendit.

Sandrigo venait d'achever sa toilette en posant sa toque sur sa tête, et ses pensées prenant un autre cours, il murmura :

« Allons !... La conquête que je vais entreprendre ce soir est moins difficile ! »

Sandrigo se trompait. Semblable à tous les « beaux garçons » il avait de lui-même trop bonne opinion, ou des autres trop mauvaise opinion, comme on voudra.

En réalité, il lui était peut-être plus aisé de tuer Roland, tout doucement, au détour de quelque ruelle, que de mener à bien la conquête de Bianca. Car c'est à cette conquête-là que songeait Sandrigo.

Il sortait de chez Bembo où Juana l'avait vu entrer.

Et Bembo lui avait assuré que tout serait prêt pour la cérémonie du surlendemain ; on était au jeudi soir et le mariage dans Saint-Marc, avec bénédiction épiscopale, chants et hautbois, en présence de la meilleure société de Venise, devait avoir lieu le samedi.

Ce soir-là, Imperia donnait une grande fête à laquelle elle avait convié tout ce que Venise comptait de patriciens ou d'artistes. Cette fête devait être une sorte de célébration des fiançailles. Le mariage, qui déjà faisait du bruit dans la ville, devait être officiellement annoncé. Sandrigo devait être présenté, ainsi que Bianca.

On comprend dès lors tout l'intérêt que cette soirée avait aux yeux de Sandrigo.

Mais il n'était pas le seul à s'intéresser à cette fête.

Dans la maison de l'île d'Olivolo, Roland et Scalabrino se préparaient, eux aussi, à y assister.

Roland revêtait un costume pareil à celui qu'il portait dans cette nuit à jamais mémorable en son existence où il avait délivré Imperia sur les quais d'Olivolo.

Par bravade, peut-être, ou parce que cela rentrait dans son plan, Roland ne changea rien à son visage et ne se livra à aucun déguisement de la tête. Mais il mit un loup noir. Dans Venise, cité du mystère, le loup était non seulement toléré, mais accepté comme faisant presque partie du costume. En plein jour, les jolies Vénitiennes portaient un loup pour garantir leur visage contre les ardeurs du soleil, comme on met parfois des écrans devant certaines pêches pour leur conserver leur duvet. Dans beaucoup de fêtes, les hommes portaient également un loup, soit pour ne pas être reconnus, soit simplement par cette passion du mystère qui caractérisait les Vénitiens. On aimait alors à « intriguer » dans les fêtes, c'est-à-dire à faire chercher qui pouvait bien être tel beau cavalier qu'on ne reconnaissait ni à sa taille ni à son costume. Il va sans dire que lorsqu'il s'agissait d'une fête chez une courtisane telle qu'Imperia, la majeure partie des invités cachaient soigneusement leurs visages. Seuls les jeunes gens et ceux qui n'avaient rien à craindre de la médisance venaient à visage découvert.

La fête devait commencer à dix heures pour se terminer à deux heures du matin. On en parlait dans Venise depuis trois jours, et les initiés vantaient d'avance les merveilles grâce auxquelles Imperia comptait éblouir Venise accourue chez elle.

Au moment où Roland acheva de s'habiller, il était onze heures et demie, c'est-à-dire que la fête de la courtisane devait battre son plein.

Roland descendit dans cette pièce du rez-de-chaussée où, la veille, Scalabrino lui avait amené – apporté si mieux l'on aime – Guido Gennaro, le chef de la police.

Là, plusieurs hommes étaient rassemblés.

Et si le même Gennaro se fût trouvé là, il eût précisément reconnu ceux qui, derrière le maître-autel de Saint-Marc, l'avaient jugé et condamné.

Chacun de ces hommes avait sans doute reçu des instructions antérieures, car Roland se contenta de leur dire.

« Vos hommes sont prêts ?

– Ils seront à leurs postes à deux heures, maître.

– Bien ; à deux heures et demi précises, je sortirai du palais. Alors, c'est qu'il ne faudra rien faire. Si, au contraire, je n'ai point paru, l'attaque commencera lorsque tintera la demie. »

Les chefs se levèrent, saluèrent gravement celui qu'ils appelaient « maître » et sortirent sans bruit.

« Réussirons-nous, monseigneur ? » demanda alors Scalabrino d'une voix tremblante.

Roland sourit.

« Rassure ton cœur paternel, dit-il de cette voix douce, grave et tendre qui produisait une si profonde impression sur Scalabrino ; rassure-toi, mon brave compagnon ; nous sommes deux cents pour cerner un palais et faire capituler une femme…

– C'est vrai, monseigneur, pardonnez-moi. Je devrais avoir ce soir la confiance sans limites que j'ai en vous. Je sais que

vous me rendrez ma fille ; j'en suis sûr uniquement parce que vous me l'avez promis. Et pourtant… Je redoute je ne sais quel malheur imprévu.

– Ce soir à huit heures, Bianca était encore dans son appartement au fond du palais de sa mère ; je m'en suis assuré… »

Scalabrino garda un moment le silence.

« Monseigneur, reprit-il tout à coup, vous avez assigné à chacun son rôle excepté à moi. Que devrais-je faire ?

– Toi, rien. Tiens-toi sur le quai, en face la porte d'entrée du palais Imperia. Et attends là jusqu'à l'heure convenue, c'est-à-dire jusqu'à la demie de deux heures.

– Pourquoi n'aurai-je rien à faire, moi ? » fit Scalabrino. Roland plaça sa main sur l'épaule de Scalabrino.

« Parce que, pauvre père, ta pensée vacille, ton cœur frémit ; ta main tremblerait ; songe qu'une hésitation pourrait tout compromettre. Crois-moi, laisse-nous faire, nos compagnons et moi. Ce qui a réussi une fois en de mauvaises conditions, doit réussir ce soir où les conditions les plus favorables sont réunies. »

Scalabrino s'inclina, vivement ému.

« Monseigneur, dit-il, j'admire avec quelle délicatesse vous savez tout prévoir et tout dire. Vous avez raison… je me sens nerveux au point que j'aurai de la peine à ne pas me ruer dans ce palais… dans cette caverne, devrais-je dire.

– À deux heures et demie, songes-y !

– Soyez tranquille, monseigneur, je saurai me contenir. »

C'est en effet la colère et l'emportement de Scalabrino, que Roland avait redoutés, plutôt que son hésitation.

Il sortit en faisant un dernier signe de la main à Scalabrino ; une demi-heure plus tard, c'est-à-dire un peu après minuit, une gondole le déposait devant le palais d'Imperia.

*

* *

Nous revenons maintenant à Juana.

La nouvelle du mariage de Sandrigo et de Bianca, apprise de la bouche même de l'homme qu'elle aimait, l'avait tout d'abord comme assommée.

Juana était une nature impulsive.

Sa pensée du moment se traduisait aussitôt par l'acte qui condensait cette pensée.

Or, après la première crise de sanglots, sa pensée fut celle-ci :

« Il est impossible que Bianca épouse Sandrigo. »

Pourquoi impossible ? Elle le décrétait ainsi, et n'avait d'ailleurs aucune idée de ce qu'il faudrait faire pour que l'impossibilité souhaitée fût une réalité.

Seulement, derrière cette affirmation sans bases, s'en dressait une autre qui la dominait et qui, celle-là, était parfaitement solide :

« C'est samedi qu'a lieu le mariage, et nous sommes à jeudi soir ! »

Le choc de ces deux éléments l'affola. Un instant, elle se tordit les mains. Puis elle se dit qu'il était inutile de résister à la destinée, et qu'elle n'avait plus qu'à disparaître.

Elle se vit marchant vers un canal quelconque et se laissant glisser dans l'eau noire. Un petit bouillonnement, et ce serait tout : elle aurait fini de souffrir.

Tout en songeant ainsi, Juana avait rafraîchi ses yeux mouillés par les larmes, puis, presque inconsciente, sans trop savoir où elle allait et ce qu'elle voulait, elle descendit et se mit à marcher.

Le sbire que Sandrigo avait laissé à sa porte la suivit pas à pas.

Juana marcha pendant une demi-heure à l'aventure, se répétant avec cette morne obstination des idées fixes :

« Il est impossible que Sandrigo épouse Bianca… »

Tout à coup, elle s'arrêta, et vit qu'elle était sur le bord du Grand Canal. Quelques barcarols causaient et riaient, assis sur les bords du quai, les jambes pendantes au-dessus de l'eau.

Juana toucha l'un deux à l'épaule.

« Voulez-vous, dit-elle, m'indiquer le palais d'Imperia ? »

Le barcarol, sans répondre, allongea le bras.

Juana regarda dans la direction indiquée. À cent pas de là, dans un flamboiement de lumières enfermées en des verres de couleurs différentes, elle vit resplendir une façade de marbre.

« Est-ce là le palais Imperia ? dit-elle, comme pour se donner le temps de réfléchir.

– C'est là, dit le barcarol. Le palais est en fête. Il paraît que la grande courtisane a une fille et qu'elle marie cette fille. »

Juana avait tressailli. Toute pâle, elle s'éloigna vers le palais qui, dans la nuit bleuâtre, élevait ses marbres baignés de lumières.

Une petite foule stationnait non loin de l'entrée.

Des mendiants, des pauvresses, des gens qui venaient prendre leur part de la fête en admirant au passage les invités de la courtisane ; les mendiants dans l'espoir de récolter quelque aubaine, les petits bourgeois dans l'espoir de raconter à leurs bourgeoises les merveilles entrevues.

Lorsque Juana s'arrêta dans cette foule, une gondole venait d'accoster au pied du large escalier de marbre, et un homme vêtu avec une rare magnificence, escorté de trois laquais chamarrés, monta les marches avec une majestueuse emphase du geste et du pas. Comme cet homme avait le visage découvert, quelques-uns le reconnurent, et son nom circula dans la foule qui, béat d'admiration :

« L'Arétin ! L'illustrissime poète Arétin !… »

Presque au même moment, une autre embarcation très simple accosta près de la gondole superbe de l'Arétin, qu'un Nubien vêtu d'une tunique de soie blanche avait manœuvrée.

L'homme qui en descendit et qui entra aussitôt dans le palais était masqué ; personne ne reconnut donc en lui le cardinal-évêque de Venise, le vénéré Bembo.

III

MÈRE OU COURTISANE

Une courtisane comme Imperia était un État dans l'État. Elle faisait partie de l'organisme social. Loin d'être soumise au caprice de l'amant qui paie, elle était au contraire le centre d'attraction ; ce n'était pas un satellite empruntant son éclat doré au prince ou au bourgeois ; c'était un astre brillant de sa lumière et décrivant dans le ciel des existences fastueuses un orbe volontaire. Les grands étaient ses tributaires. Son palais avait rang de cité comme le palais d'un Dandolo. Ses amants passaient dans sa vie comme des ombres. Il y avait à Venise, le doge, l'évêque, le grand inquisiteur, la courtisane, le capitaine général. Elle exerçait une fonction, presque un sacerdoce.

Imperia, superbe par la beauté, éclatante par l'intelligence et les grâces de l'esprit, eût sans doute joué un rôle important si sa nature violente ne l'eut livrée tout entière aux passions qui se succédaient dans son cœur et sa chair. Par là, elle fut inférieure à elle-même et à sa situation. Mère d'une adorable enfant, qui, par un charmant contraste, était toute pudeur, grâce et modestie, elle eût pu se rehausser de cette antithèse même ; la jalousie affreuse que la passion soudainement déchaînée en elle fit éclore dans son cerveau fut pour elle le pavé qui fait dévier le char magnifique lancé sur une route bien droite.

Cette fête avait été décidée par Imperia le soir même où Bembo lui avait indiqué le jour du mariage. Elle l'avait organisée en trois jours. Il lui avait suffi pour cela de dresser un pro-

gramme et de donner l'ordre à son intendant de l'exécuter de point en point.

Il y avait toute une petite population dans le vaste palais qu'elle tenait de Jean Davila ; le nombre de ses femmes, caméristes, suivantes, lectrices, masseuses, femmes de chambre, s'élevait à quinze. Douze valets chamarrés n'avaient d'autres fonctions que de parader et de recevoir. Elle avait trois secrétaires, et sa correspondance était assez volumineuse pour justifier ce nombre de scribes. Elle entretenait des joueurs de guitare et des poètes. Nous ne comptons pas les cuisinières, les lavandières, les barcarols attachés à ses gondoles luxueuses, enfin tout le menu fretin de la domesticité. Ce monde était gouverné par un intendant qui, à la mort d'Imperia, se retira, dit-on, avec une fortune de cent mille ducats d'or.

Le jour de la fête arrivé, Imperia, suivie de son intendant, fit le tour de son palais à l'extérieur et à l'intérieur, critiqua certaines dispositions, fit déplacer une ou deux statues, un ou deux massifs de fleurs, modifier l'ordonnance des rafraîchissements, sorbets, confitures et vins, fit placer quelques tapis, et satisfaite enfin, rentra dans son appartement.

Elle paraissait nerveuse, riait hors de propos, puis tout à coup pâlissait ou s'assombrissait sans motif apparent.

Vers cinq heures elle pénétra dans l'appartement réservé à Bianca qui, comme on l'a vu, vivait presque en recluse dans le fond du palais. Cette réclusion s'était même renforcée d'une active surveillance depuis que Sandrigo avait ramené la jeune fille à sa mère. Dans les rares promenades qu'elle faisait avec Bianca, la courtisane se faisait maintenant escorter de valets armés, et elle ne sortait plus le soir comme jadis.

C'était donc une fort triste existence que menait Bianca auprès de sa mère. Cette existence même se trouvait modifiée, et

cette tristesse accrue par le sentiment intime qu'avait la jeune fille qu'un abîme inconnu venait de la séparer d'Imperia. Autrefois, c'étaient entre elles deux des effusions de tendresse, de longues causeries, et Bianca n'avait aucune inquiétude : c'était ce côté mystérieux de la vie de sa mère qu'elle n'arrivait pas à éclaircir. Maintenant plus d'effusions, plus de causeries. De plus en plus, il semblait à Bianca que sa mère s'éloignait d'elle.

Les apprêts de la fête vinrent surexciter ses sourdes inquiétudes. Elle entendit les allées et venues ; ses femmes lui dirent qu'il s'agissait d'une grande surprise qu'on lui réservait.

Bianca frémit.

Pendant ces deux ou trois journées elle ne vit pas sa mère.

Lorsque Imperia entra dans sa chambre, elle lui vit une physionomie dure et froide qu'elle ne lui avait jamais vue.

La jalousie se déchaînait en effet dans le cœur de la courtisane.

Elle entra, suivie d'une femme qui portait une cassette.

« Déposez cela ici, dit Imperia, et allez chercher le reste. » La femme obéit et revint bientôt, portant une robe de soie blanche qu'elle déposa sur un canapé ; puis ce fut le tour des autres menus objets de toilette, écharpe, ceinture, souliers de soie.

Bianca considérait ces apprêts avec presque de la terreur. Quand la femme fut sortie, Imperia appela près d'elle sa fille, l'embrassa au front, puis ouvrit le coffret.

Elle en sortit un collier de perles d'une inestimable beauté, un peigne également orné de perles blanches, et une boucle de ceinture incrustée de perles. Enfin, une sorte de petite couronne

composée d'un rang de diamants, d'un rang de rubis, le tout surmonté par une perle monstrueuse.

« Que dis-tu de ces joyaux, mon enfant ? demanda la courtisane.

– Ils sont admirables, ma mère.

– Ils seront plus admirables encore quand ils seront sur toi.

– Sur moi, mère ?…

– Oui, je veux voir, c'est un caprice ; tu peux bien me passer un petit caprice ? Je veux voir comment t'iront ces bijoux et cette robe blanche…

– Ma mère, que voulez-vous de moi ? s'écria la jeune fille. Oh ! dites-le, j'aime mieux savoir la vérité, si terrible qu'elle soit…

– Eh ! est-ce donc une chose si terrible que d'assister à la plus belle fête qui ait été de longtemps donnée dans Venise ?

– Ainsi, mère, c'est pour que j'assiste à la fête dont j'ai entendu les préparatifs que vous avez fait venir ces bijoux ?

– Oui, mon enfant, je veux que tu sois belle, toi déjà si belle ! Je veux que ce soit un étonnement, et que tu apparaisses à Venise comme un rêve de poète ou une madone d'artiste. Je veux être fière de toi. Écoute, mon enfant, tu n'es pas d'âge à te renfermer comme tu fais ; les pensées de ta solitude finiront par te tuer. Or, je veux que tu vives, moi ! Tu sais bien que je n'ai que toi au monde, que tu es mon seul amour… »

Ces paroles d'affection et de tendresse, Imperia les prononçait avec une rage qui faisait violemment contraster le sens avec le ton.

Elle s'arrêta soudain, regarda profondément sa fille, et murmura :

« Oui, tu es belle !... Celui qui t'aimera, celui qui sera à toi éprouvera en effet une passion définitive... tandis que moi... »

Bianca épouvantée saisit les mains de la courtisane.

« Qu'avez-vous, ma mère ? s'écria-t-elle. Que signifient ces étranges paroles que vous venez de prononcer ? Oh ! vous me faites peur, vous, ma mère ! »

Imperia fit un effort sur elle-même. Elle parvint à sourire et à rendre à son visage une physionomie apaisée.

« C'est vrai, dit-elle en riant, je suis folle ; pardonne-moi, mon enfant. Je suis un peu nerveuse... C'est la pensée que, pour la première fois, tu vas paraître dans une fête. »

Elle se tourna vers le canapé où la robe était déposée.

« Regarde, Bianca, dit-elle, continuant à sourire, cette robe te siéra merveilleusement ; j'en ai moi-même surveillé l'exécution, et une fois habillée, une fois parée de tes bijoux, tu seras comme une reine... que dis-je ! il n'y aura pas de reine qui ne t'envierait... Mais il va être temps, mon enfant... je veux t'habiller moi-même, afin que pas un détail ne vienne détruire l'œuvre harmonieuse que j'ai rêvée pour toi...

– Ma mère, dit Bianca, je n'assisterai pas à cette fête. »

Imperia tressaillit, et quelque chose comme un rayon d'espoir éclaira sa physionomie convulsée. Pourtant, il fallait décider Bianca. La jalousie et l'amour maternel se livrèrent dans son âme un combat acharné.

Bianca eût couru un danger, que sa mère, sans aucun doute, sans nulle hésitation, fût morte pour la sauver. Mais Bianca, aimée de Sandrigo, devenait simplement une rivale. Et quelle rivale ! Dans tout l'éclat de sa jeune beauté, plus belle encore, à ce moment, de l'animation qui mettait une flamme dans ses yeux et une vive rougeur sur ses joues toujours un peu pâles.

« Vous savez, reprit la jeune fille, l'horreur que les fêtes données en ce palais m'ont toujours causée. Vous savez combien j'en ai souffert, et les efforts que j'ai faits pour vous arracher à cette vie dont le côté mystérieux me pèse.

– Oh ! si elle pouvait me résister, songea ardemment Imperia ; si elle pouvait se dérober, ne pas venir… qu'il ne la voie pas !…

– Que ferai-je parmi ces gens que je ne connais ni ne veux connaître ? continua la jeune fille.

– C'est nécessaire, mon enfant, dit Imperia d'une voix étouffée.

– Nécessaire ! Je ne comprends pas. Et c'est cela qui me tue, qui hante mes pensées, qui affole mes nuits sans sommeil, c'est de ne pas comprendre ce qui se passe autour de moi. C'est de ne pas comprendre, ma mère !

– Que veux-tu dire ? balbutia la courtisane.

– Écoutez ; depuis longtemps et surtout depuis mon voyage à Mestre, il y a des choses qui m'étouffent et qu'il faut que je vous dise. Je sens que l'heure est grave, et qu'il est temps de parler. Ouvrons nos cœurs, ma mère, et tâchons de nous entendre. »

Bianca parlait avec une étrange fermeté.

Sa mère ne l'avait jamais vue ainsi. Elle l'admirait. Mais en même temps, elle la redoutait davantage. L'affreux duel de l'amour et de la jalousie se précisait. Elle sentait que les coups définitifs allaient être portés.

« Parle donc, dit-elle, je te répondrai selon mon cœur, comme tu me le demandes.

– Eh bien, donc, avant tout, je veux savoir pourquoi ma présence à cette fête est nécessaire ; c'est vous qui avez dit le mot ; pourquoi aujourd'hui plutôt qu'hier ? pourquoi voulez-vous que je paraisse dans vos salons, alors que jusqu'ici vous mettiez tous vos soins à ce que je n'en entende même pas les bruits ?

– Parce que les temps sont changés, mon enfant : parce que… ne comprends-tu pas que tu arrives à l'âge où des préoccupations nouvelles doivent entrer dans l'esprit ? Hier encore enfant, aujourd'hui jeune fille, demain tu seras une femme…

– Ce qui veut dire que vous songez à me marier ? fit Bianca.

– C'est vrai !

– Vous avez déjà choisi l'homme que vous me destinez ?

– C'est encore vrai, dit Imperia en s'assombrissant.

– Et si je vous disais que je ne veux pas, que mon bonheur est de rester comme je suis, si je vous priais une fois encore de m'emmener loin de Venise, de partir avec moi ?

– Je te répondrais que ton mariage est nécessaire.

– Encore ce mot ! Nécessaire à qui ? Ah ! parlez, mère, puisque vous avez commencé.

– À moi ! » fit sourdement Imperia.

Il y eut entre la mère et la fille un de ces silences qui présagent l'orage. Imperia baissait la tête. Ses yeux lançaient des éclairs. Bianca, au contraire, cherchait le regard de sa mère, et bien que très émue elle-même, paraissait décidée à aller jusqu'au bout de l'entretien. La soudaine annonce de son mariage l'avait bouleversée. Mais elle comprenait qu'il lui restait bien des choses à apprendre et qu'il lui fallait conserver ses forces.

« Voilà, dit-elle lentement, ce qui m'épouvante, ma mère. Il y a en vous quelque chose d'obscur que je veux éclairer ; souvent, dans mes longues nuits où je laissais mes pensées enfiévrées m'emporter au gré de leurs tourbillons, je me suis demandé pourquoi mon enfance s'est écoulée loin de vous ; je me suis demandé pourquoi, m'ayant ramenée près de vous, vous avez mis un mur entre nos deux existences. Pourtant, je sens que vous m'aimez, et moi je vous aime… Il y a donc quelque chose qui nous sépare !… Vous ne me faisiez sortir que le soir, à la nuit tombée ; et vous aviez bien soin de voiler mon visage ; vous-même, on eût dit que vous vouliez être impénétrable ; ici, dans votre palais, dans votre maison, dans la demeure familiale où j'aurais dû être partout chez moi, je vivais retirée comme dans une maison à part. J'ai bien souffert de cette existence, ma mère et ce qu'il y avait de plus terrible en tout cela, c'est que je comprenais que vous, de votre côté, vous en étiez aussi malheureuse que moi, et qu'il y avait, pour tant de mystère, une raison plus

puissante que vous !... Mais ce n'est pas tout. Je me suis demandé aussi pourquoi vous ne m'avez jamais parlé de mon père.

– Ton père ! interrompit sourdement Imperia.

– N'ai-je donc pas un père, moi ? Suis-je donc une fille sans nom ? »

La question jaillit des lèvres de Bianca avec la violence du sentiment longtemps comprimé qui se fait jour enfin.

Imperia s'était écroulée sur un fauteuil. Dans sa vie de courtisane, elle n'avait pas prévu que sa fille, un jour, se dresserait pour lui demander le nom de son père.

Ah ! pourquoi avait-elle une fille ! Pourquoi aimait-elle cette enfant ! Pourquoi ce sentiment s'était-il glissé et peu à peu fortifié dans son misérable cœur ! Pourquoi, ayant une fille, elle, la courtisane, fallait-il que cette fille fût un ange de pureté, un esprit droit et ferme, une intelligence lucide, douée des plus nobles qualités !...

Imperia éprouvait à cette minute une mortelle angoisse.

Elle oubliait tout ! Sandrigo et Bembo et la fête et le mariage !

Une honte effroyable l'accablait.

« Tais-toi ! balbutia-t-elle. Tais-toi ! ô Bianca, tu ne sais pas ce que tu remues de honte... »

À peine eut-elle prononcé ce mot que la hideur de sa vie lui apparut comme si un voile se fût soudain déchiré devant ses yeux.

Bianca avait saisi les deux mains de sa mère, et attachait son regard brûlant sur ses yeux, comme si elle eût voulu lire jusqu'au fond de sa pensée.

« Des hontes ! murmura-t-elle d'une voix brisée, des hontes ! Ah ! ma mère, vous en dites trop ou trop peu…

– Je t'en supplie, Bianca. »

La jeune fille étreignait sa mère dans ses bras.

« Parle », dit-elle avec fermeté.

Imperia cacha son front dans le sein de la vierge, et ce fut ainsi, comme si les rôles eussent été intervertis et qu'elle eût été la fille avouant une faute à sa mère, ce fut ainsi qu'elle parla :

« Tu le veux donc ?

– Oui, je le veux !

– Ma vie, pauvre enfant… une vie de hasard et de turpitudes… Sais-tu le nom que porte ta mère !… Tu parles de ton père… un bandit qui ne t'a jamais vue, qui ignore même ton existence…

– Horreur !… Terreur !…

– Oui, ma Bianca, horreur et terreur, voilà le secret que tu me demandes, puisque tu m'obliges à te dire que lorsque je passe et qu'on me reconnaît, les gens, avec une insultante admiration, se disent entre eux : Voici Imperia, la célèbre courtisane !… »

Bianca pâlit affreusement.

Mais elle contint ses larmes, elle mordit ses lèvres jusqu'au sang pour que la clameur de désespoir et de honte qui montait de son cœur ne franchît pas ses lèvres.

Et tandis qu'Imperia sanglotait, elle la berça dans ses bras.

Puis Bianca dit, d'une voix infiniment tendre :

« Plus jamais un mot de tout cela, mère, mère chérie ; ces paroles que je vous ai arrachées, je les oublie… plus jamais, oh ! jamais, ni ma pensée, ni mes paroles ne réveilleront en vous ces souvenirs. Mort le passé, la vie s'ouvre devant nous, belle encore. Nous partirons ensemble, nous irons dans un pays où nul ne nous connaîtra, où nous pourrons vivre à visage découvert, où je serai fière de dire de vous : « Celle-ci est ma mère bien-aimée. »

Ces derniers mots opérèrent une révolution dans l'esprit d'Imperia. Elle fit un effort, dompta, écrasa pour ainsi dire son émotion.

Partir ! Quitter Venise ! Ne plus revoir Sandrigo !

Cela lui sembla une monstruosité.

La mère avait un instant dominé : la courtisane reparaissait, avec ses passions foudroyantes qu'une heure suffisait à déchaîner, comme une heure parfois suffisait à les abattre, avec son tempérament de feu, avec son cynisme et son impudeur…

Ce qu'elle venait de dire l'avait simplement soulagée.

« Partir ! dit-elle, hélas ! ce serait mon bonheur ; mais c'est impossible !

– Impossible ! s’écria Bianca stupéfaite de voir sa mère insister après l’effroyable aveu qui la faisait palpiter, elle, comme si son cœur eût été près d’éclater.

– Ne m’interroge pas davantage, reprit fiévreusement la courtisane. Sache seulement que, de ma vie passée, des circonstances sont nées qui m’acculent au désespoir, et que je suis perdue si tu ne consens à me sauver.

– Parlez, ma mère, je suis prête.

– Eh bien, mon enfant, ce mariage… c’est ce mariage qui peut me sauver. Ne crois pas au moins que je veuille sacrifier ton bonheur. L’homme qui m’a avoué son amour pour toi – elle eut une crispation des sourcils en parlant ainsi – cet homme occupe dans Venise une situation enviée. Il est fort, il est jeune, il est beau… si beau que bien des jeunes filles voudraient être à ta place… Le lieutenant Sandrigo, Bianca, est destiné au plus bel avenir. Près de lui, tu seras riche, considérée, estimée et ta mère mourra heureuse, te sachant heureuse. »

La courtisane éclata de nouveau en larmes.

Elle s’apitoyait sur elle-même à l’évocation de Sandrigo et admirait vraiment le sacrifice qu’elle faisait à sa fille oubliant d’ailleurs ce qui était convenu avec Bembo.

« Ni celui-là, ni un autre, s’écria Bianca frémissante, jamais !

– Tu dois l’aimer, poursuivit Imperia, comme si elle n’eût pas entendu, ne fût-ce que par reconnaissance, puisque c’est lui qui t’a sauvée et ramenée près de moi.

– Jamais !… oh ! celui-là surtout ! Je le hais !

– Pourquoi ? Que t'a-t-il fait ? »

Bianca rougit et pâlit coup sur coup.

« À moi… rien !

– À qui, alors ? Voyons, parle… »

La courtisane redoubla d'attention.

« À mon tour, ma mère, je vous en supplie, ne m'interrogez pas davantage, bégaya Bianca.

– Veux-tu que je te dise ce qui se passe en toi, Bianca ? »

La jeune fille frémit.

« Tu hais Sandrigo, parce que tu aimes.

– Moi !…

– Tu aimes celui qui hait Sandrigo ; tu aimes, malheureuse ! Tu aimes Roland Candiano !

– Roland Candiano ! fit Bianca avec un étonnement sincère. Je ne connais pas cet homme.

– Tu le connais ! C'est celui qui t'a enlevée d'ici, celui qui s'est présenté d'abord à moi comme médecin, celui qui se cachait dans la maison de Mestre, celui qui a juré mon malheur et ma mort ; celui que je hais, moi, tu l'aimes, tu aimes Roland Candiano. »

Bianca jeta un cri déchirant. Cette double révélation qui était faite de son amour et du nom de l'homme qu'elle aimait,

éclaira tout à coup son cœur et son esprit d'une aveuglante lumière.

Elle se renversa en arrière, évanouie.

Imperia jeta sur sa fille étendue sans vie un regard où se levait la flamme de pensées confuses, encore inconnues d'elle-même, peut-être. Elle s'assit, méditative, le coude sur le genou, et le menton dans la main. Elle ne songea pas à secourir son enfant.

Bianca, toute blanche, les paupières fermées comme des voiles jetés sur des astres de douceur et d'amour, le sein immobile, paraissait morte aux pieds de sa mère.

Dans les dix minutes qui s'écoulèrent alors, la pensée de la courtisane oscilla d'un pôle à l'autre du monde des passions.

Oui, c'était tout un monde de passions qu'elle roulait parmi les nuées fuligineuses de ses désirs obscurs.

L'un de ces pôles s'appelait Sandrigo.

L'autre, Roland Candiano.

Et voici ce qui s'établit peu à peu dans son esprit où elle cherchait à ordonner tant de désordre et à classer tant d'incohérence :

Elle avait aimé Roland. Aussi loin qu'elle remontât dans la succession vertigineuse de ses amours, elle ne retrouvait pas la même impression. Les princes, les cardinaux, les capitaines, les patriciens, et, au hasard des caprices, les barcarols, les chevriers, les bandits, tous ces gens s'étaient succédé dans son amour d'une année, d'un mois, d'un jour, d'une minute. Tous avaient emporté d'elle l'inépuisable sensation du désir. Tous,

elle les avait affolés. À tous, son étreinte douce ou rude, emportée ou languissante, avait laissé ce souvenir que rien ne détruit. Oui, vraiment, elle les avait aimés tous. Mais aucun ne lui avait laissé, à elle, une trace dans le cœur ou l'esprit. Elle les avait pris, puis rejetés, semant les désespoirs, traversant une société comme un bolide enflammé traverse les airs, admiré, redouté, magnifique et effroyable.

Seul, Roland Candiano demeurait debout sur ces ruines.

Elle l'avait aimé, celui-là !

Elle l'aimait…

Or, un soudain caprice des sens l'avait jetée aux bras de Sandrigo. Qu'était-ce que Sandrigo pour elle ? Une apparence de force brutale, un être semblable à elle-même pour la pensée ; beau, sans doute, non sans une sorte d'élégance physique, sans scrupule, violent, narquois, le rire goguenard, le regard sauvage, quelque chose comme le mâle d'une Imperia. Elle avait trouvé là l'homme fait à sa mesure. Et ce caprice nouveau ne ressemblait pas à ses anciens caprices. Elle frémissait en songeant à lui… Oui, Sandrigo était plus que les autres ! Oui, sa passion pour lui était véritable.

Voilà ce qu'Imperia songea devant sa fille évanouie à ses pieds.

Et elle comprit qu'il y avait autre chose encore, qu'il lui fallait descendre plus profondément dans l'abîme, ou tout au moins y jeter une torche pour tâcher d'y voir clair.

Pourquoi, songeant que Sandrigo aimait Bianca, était-elle furieuse ?

Et en même temps, pourquoi la certitude que Bianca aimait Roland Candiano lui causait-elle une douleur inouïe ?

Tout à coup, la vérité lui apparut aveuglante :

Elle aimait Sandrigo de toute sa chair, et elle aimait Roland de tout son cœur.

Sa passion réelle pour le bandit ne servait qu'à masquer son amour impérissable pour Roland !

Elle était à Sandrigo et toutes les fureurs de la volupté jalouse s'éveillaient en elle à la pensée que Sandrigo aimait Bianca.

Mais elle fût morte pour un sourire de Roland.

Et la pensée qu'une autre femme aimait Roland lui fut intolérable. Et cette autre femme, c'était sa fille !

Peu à peu, à mesure qu'elle descendait dans sa pensée et qu'elle y découvrait sa haine pour cette fille tant adorée jusqu'à ce jour, elle se penchait lentement vers elle.

Et elle se trouvait à genoux, son visage près du visage de Bianca, lorsque d'affreuses conclusions se dressèrent sur sa rêverie.

Bianca, à ce moment, revint à elle.

Ses paupières se soulevèrent. Elle vit. Elle entendit.

Elle vit un visage qu'elle ne reconnut pas tout d'abord ; elle entendit des paroles qui la glacèrent d'épouvante et d'horreur. Et ce visage convulsé par la haine, avec des yeux flamboyants,

des lèvres crispées, c'était celui de sa mère. Et les paroles d'horreur, c'était Imperia, c'était sa mère qui murmurait :

« Oh ! si elle pouvait ne plus se réveiller… être morte !… »

Bianca referma les yeux, avec la foudroyante intuition que sa mère était peut-être sur le point de la tuer.

« Bianca ! » appela la courtisane.

La jeune fille attendit quelques instants, puis rouvrit les yeux.

« Tu as eu un étourdissement, dit Imperia, mais ce ne sera rien.

– Non, rien, j'en suis sûre.

– Tiens, bois, reprit Imperia en présentant à sa fille un cordial.

– Non, non, s'écria Bianca avec une terreur dont le sens échappa à sa mère.

– Tu ne veux pas boire ?

– C'est inutile, je me sens tout à fait remise, je vous le jure… Mais que disions-nous donc, au moment où cet étourdissement m'a prise ? Ah oui ! que vous donniez une grande fête, n'est-ce pas ?

– En effet, mon enfant ; nous disions aussi autre chose.

– Ne parlons de rien, je vous en supplie, de rien que de cette fête.

– À laquelle tu refuses d'assister.

– Ai-je dit cela ?… Eh bien, je me suis trompée… Je veux y assister, je veux voir…

– Vraiment ? s'écria Imperia stupéfaite.

– Oui, oui, vraiment… Allez… laissez-moi m'habiller… je veux être belle, comme vous disiez. »

Imperia, étourdie, sortit sans avoir remarqué que Bianca ne prononçait plus le nom de *mère,* qui d'habitude revenait à chaque instant sur ses lèvres, sans avoir remarqué non plus la volubilité fiévreuse des paroles de sa fille. Elle était d'ailleurs trop préoccupée de ce qui se passait en elle-même. Et ce fut avec toute la rage des jalousies contradictoires qu'elle murmura :

« Pourquoi a-t-elle changé d'avis ?… Pourquoi maintenant veut-elle se faire belle pour être à cette fête ?… »

Bianca demeurée seule commença par s'enfermer dans sa chambre.

Et comme ses femmes frappaient à la porte pour venir l'aider à s'habiller, elle leur signifia qu'elle s'habillerait elle-même, et qu'on eût à ne pas la déranger sous aucun prétexte.

Alors elle se mit à rassembler en un petit paquet quelques menus objets auxquels elle tenait.

Elle se vêtit chaudement, enveloppa sa tête d'une cape, et entrouvrit la porte qui donnait sur le couloir où Bembo s'était montré une fois. Ce couloir séparait l'appartement de Bianca du reste du palais. À droite, il aboutissait aux offices, cuisines et divers logements domestiques. À gauche, il arrivait à un étroit escalier que Bianca connaissait bien ; c'est par là qu'elle sortait

jadis le soir avec sa mère, pour ses promenades solitaires qui lui plaisaient tant, le long des quais du Lido.

Le couloir était désert.

La jeune fille, d'un pas léger et tremblant, s'engagea dans le couloir, arriva à l'escalier, le descendit et se trouva devant une porte basse qui était fermée en dedans d'énormes verrous. Bianca n'eut qu'à pousser ces verrous et la porte s'ouvrit ; l'instant d'après, elle était dehors. Elle s'éloigna vivement, sans autre pensée, d'abord, que de mettre le plus de distance possible entre sa mère et elle.

Il était à ce moment environ huit heures du soir, c'est-à-dire qu'il faisait nuit, mais que les quais des canaux et les ruelles étaient encore inanimés.

Bianca s'arrêta à cinq cents pas du palais, dans une petite rue qui débouchait sur un canal qu'elle ne connaissait pas.

Alors seulement son cœur se mit à battre violemment et elle connut l'horreur de sa situation.

Où aller ? Que faire ? Que devenir ?

Pas d'amis, plus de mère, plus de maison.

Seule, presque sans ressources, à part un peu d'argent et quelques bijoux qu'elle avait emportés.

L'angoisse la prit.

Un instant, elle fut sur le point de rétrograder, de rentrer dans le palais, quitte à braver sa mère, à lui tenir tête et à lui résister violemment. Mais l'affreux souvenir se présenta forte-

ment à son esprit : le visage convulsé d'Imperia à deux pouces de son visage, et la terrible parole :

« Oh ! si elle pouvait être morte ! »

Alors, ce qui l'avait frappée dans le tourment de l'entretien acheva de lui apporter le surcroît d'alarme : qu'était-ce que sa mère ? Une courtisane ! Elle l'avait dit. Elle l'avait affirmé, avoué. Une courtisane ? Bianca avait entendu parler de cela, et la notion de l'existence fastueuse et impure ne lui était pas étrangère. Sa mère, une courtisane !…

Eh bien, cela eût glissé sans aucun doute sur son esprit. Avec quelle joie elle eût consolé sa mère ! Avec quel bonheur elle eût feint d'ignorer et d'oublier un tel passé. Mais sa mère, courtisane, agissait en courtisane.

Oh ! si elle pouvait être morte !

Bianca, éperdue, se sauva droit devant elle et parvint rapidement au canal. Elle s'approcha du premier gondolier qu'elle aperçut.

« Voulez-vous me faire passer la grande lagune ?

– Pas moi, signora ; ma gondole est trop petite, et il y a quelquefois des coups de vent. Il faut aller au Grand Canal, vous y trouverez ce qu'il faut.

– Le Grand Canal ? balbutia Bianca… Par où faut-il passer ?

– Si la signora le permet, dit le gondolier, avec cette exquise politesse des gens du peuple vénitien, j'aurai l'honneur de la conduire. »

Bianca fit un signe de tête. Le barcarol se mit à marcher ; elle le suivit. Dix minutes plus tard, ils étaient sur le bord du Grand Canal, et Bianca tressaillit de terreur en apercevant à deux cents pas la façade du palais Imperia que l'on commençait à illuminer.

« Ohé ! Pietro », cria le barcarol.

Un homme se leva d'une grande gondole à voiles.

« Qu'y a-t-il ?

– Une passagère pour toi.

– Bon, fit Pietro en sautant à terre. La signora veut voyager ?

– Je veux traverser la grande lagune.

– Bon ; c'est mon affaire ; la *Sirena* va vous la faire passer comme une flèche, elle connaît le chemin. Si la signora veut s'embarquer ? »

Bianca se retourna pour récompenser d'une pièce de monnaie le barcarol qui l'avait conduite, mais celui-ci avait disparu.

La jeune fille s'appuya au poing que le patron de la *Sirena* lui tendait, et sauta dans l'embarcation. Déjà, maître Pietro avait réveillé deux matelots et un mousse endormis à l'avant ; les rames furent armées, et, Bianca installée sous la tente, la *Sirena* commença à voguer.

« Sur quel point du littoral faut-il déposer la signora ?

– Sur quel point ?

– Oui, la lagune est large…

– Eh bien, près de la route de Mestre. »

IV

L'HOMME BRUN DES FORÊTS

Il était onze heures et demie lorsque la *Sirena* toucha le sable, ayant traversé la grande lagune qui séparait Venise de la terre ferme.

Dix minutes plus tard, la gondole s'éloigna et Bianca, demeurée seule sur la plage, la vit disparaître comme une silencieuse hirondelle de mer qui s'enfonce dans la nuit. Le patron lui avait offert ses services pour l'accompagner ou la faire accompagner, mais la jeune fille avait préféré s'en aller toute seule, peut-être dans la crainte d'une indiscrétion ou d'une trahison ; et puis l'idée d'être dans la nuit, avec un homme inconnu lui faisait peur.

Elle demeura donc seule. Tant que la gondole fut visible à ses yeux, elle s'applaudit de sa résolution ; mais lorsqu'il n'y eut plus autour d'elle que de la nuit, lorsqu'elle n'entendit plus les frémissements de la mer qui se lamentait sur les sables, lorsqu'elle ne vit plus au ciel que de grands nuages livides qui couraient, poussés par un vent froid, un soudain frisson la prit, et elle ressentit les premières atteintes de la terreur. Elle s'éloigna du rivage pour éviter les embruns que le vent lui jetait au visage ; la route de Mestre était là toute proche ; Pietro la lui avait indiquée d'un geste : elle s'y engagea et se mit à marcher d'un bon pas.

De chaque côté de la route, de grands cyprès se balançaient tristement et il lui sembla que de leurs noirs rameaux sortaient des voix plaintives :

« Où vas-tu petite Bianca ? où vas-tu ainsi toute seule ? Quoi ? Toute seule, vraiment ? Tu n'as donc ni père, ni mère, ni frère, ni mari, ni amant, rien au monde ? Toute seule, dans cette nuit terrible, si noire et si triste… »

Et Bianca songeait avec ferveur :

« Là-bas, dans la petite maison de Mestre si calme et si douce, je retrouverai une sœur, une mère : Juana, ma bonne Juana ; je retrouverai le vieillard paisible… je retrouverai… oh ! peut-être… il reviendra, lui… lui dont un seul regard me console, dont une seule parole me rend forte… »

Avec une pareille vision dans le cœur, Bianca marcha courageusement pendant une heure, au bout de laquelle elle se trouva à l'orée d'une forêt qui traversait la route.

Là, elle s'arrêta frissonnante.

Des masses d'ombres grises sur lesquelles flottaient des masses d'ombres noires, voilà comment se présenta la forêt aux yeux de Bianca.

Des frémissements, des froissements, des glissements et des chuchotements mystérieux au fond de ces profondeurs.

Elle s'enfonça plus avant.

Peu à peu, les lueurs confuses qui tombaient des nuages livides s'effacèrent à leur tour. Bianca venait de pénétrer sous une voûte de branchages entrelacés et ce fut la nuit dans son horreur.

Tout à coup, sur sa gauche, retentit un appel rauque et tragique, où il y avait du bêlement exaspéré, du rugissement du fauve, un cri de férocité grave ; cela bêla, cela rugit, cela mugit, et c'était d'une angoisse indéfinissable.

C'était un cerf qui bramait, là, tout près d'elle.

Si elle l'eût su, cela l'eût rassurée.

Elle ne savait pas. Et le déchaînement de la voix rude, violente, âprement rugissante, fut le signal du déchaînement de la peur dans son âme. Elle se mit à courir.

Alors, sur sa droite, les mêmes clameurs de menace retentirent ; puis, plus loin, de tous côtés, la nuit s'emplit de rugissements, ce fut la nuit elle-même qui se mit à rugir par des bouches inconnues qui devaient être effroyables…

Bianca, trébuchante, les mains étendues devant elle, courut au hasard, ou crut courir.

Une pensée la talonnait.

C'est que l'homme brun des forêts venait sur elle.

Qui ? L'homme brun des forêts ?…

Une création fabuleuse, un type de légende, l'un de ces êtres inconsistants qui peuplent les ruines, les forêts, les mers, les déserts, tout ce qui est profond, immense et mystérieux.

Chaque forêt avait sa légende. Celle-ci avait la sienne.

Bianca la connaissait. Juana la lui avait racontée de cet air grave des gens qui croient. À Venise, on la lui avait répétée.

Oui ! L'homme brun des forêts était sur ses talons.

Il la poursuivait, se rapprochait, s'éloignait pour mieux l'affoler, pour se jouer d'elle… Et c'était lui qui hurlait, rugissait, tantôt tout près d'elle, tantôt au loin…

Et la légende tout entière se dressa dans son esprit affolé.

L'histoire véridique indiscutée, indiscutable de l'homme brun des forêts se présenta à son imagination.

Elle se la récita à elle-même, telle que Juana la lui avait contée.

L'homme brun des forêts !… Qui était-ce ?

Elle avait trébuché, était tombée sur ses genoux, et la tête cachée dans ses mains, attendait le coup fatal.

*
* *

La chose remontait aux premiers âges de la fondation de Venise. La légende, brouillant un peu les époques, et dédaigneuse d'une savante chronologie – eût-elle été légende sans cela ? – plaçait un château fort au milieu de la lagune, en ces siècles reculés où les premiers Vénètes eurent la pensée hardie d'établir une ville au milieu de la mer, ville toute militaire, probablement nid de pirates.

Donc, en ces temps-là, la grande lagune s'étendait beaucoup plus à l'Ouest et au Nord. Mestre n'existait pas, ni la forêt. Là où s'élevaient les maisons de Mestre, c'étaient des écueils marins, et des vagues échevelées roulaient sur l'emplacement des chênes, des cyprès et des cèdres.

À peu près vers le milieu de ce qui était devenu la forêt, s'élevait donc un château fort flanqué de quatre tours, solidement construit sur une île, ou plutôt sur un rocher, comme un nid de goélands.

Là habitait un certain Catenaccio qui n'est pas sans avoir quelque accointance de physionomie avec notre Barbe-Bleue.

Catenaccio, qualifié baron par la légende, bien qu'il n'y eût pas encore de baron à l'époque lointaine indiquée par la légende elle-même, Catenaccio vivait dans son château avec cent hommes d'armes et avec ses domestiques.

De larges bateaux plats le transportaient avec ses hommes tout équipés et à cheval, soit sur la terre ferme, soit sur la ville naissante qui devait devenir la reine des mers.

Chaque fois que, de loin, on apercevait les grands bateaux plats quitter le château fort, tout tremblait, les femmes pleuraient, les hommes se préparaient à une résistance désespérée. En effet, le baron Catenaccio ne sortait de son repaire que pour piller, voler, incendier.

Et c'était surtout contre Venise naissante qu'il exerçait ses ravages et sa rage. En effet, seul maître jusqu'alors de la grande lagune, ce n'était pas sans une fureur jalouse qu'il avait vu s'établir près de lui dans les îles sablonneuses, ces voisins hardis qui venaient lui disputer l'empire des mers et de la terre circonvoisine. Aussi, tous les trois ou quatre ans, il apparaissait avec ses hommes d'armes, débarquait tout à cheval, bardé de fer, la lance au poing, et de grands massacres commençaient. Il détruisait les pilotis sur lesquels s'édifiaient des maisons, inondait les palais à peine élevés, tuait le plus qu'il pouvait, et finalement reprenait le chemin de son nid, emmenant en captivité les plus belles d'entre les jeunes Vénitiennes.

Il est vrai qu'à chaque expédition, Catenaccio s'en revenait meurtri, ayant laissé sur le carreau un grand nombre de ses compagnons. Mais à peine rentré, il s'occupait de remplacer les morts ; quant aux blessés, il ne s'en inquiétait pas : une fois pour toutes, il avait donné l'ordre de les entasser sur un bateau que l'on conduisait à l'endroit qui devait être le canal Orfano, de sinistre mémoire ; et alors, tout simplement, on coulait le bateau. Catenaccio, par ce système, avait persuadé ses hommes qu'il était urgent de vaincre ou de mourir sur place. Les survivants étaient magnifiquement récompensés en or, en bijoux et en femmes. Pendant les quelques jours qui suivaient l'expédition, c'était dans le château une débauche effroyable. De loin, les Vénitiens entendaient les cris de leurs femmes qui essayaient encore de se défendre, et on conçoit que leur colère et leur terreur allaient en grandissant. Quant à Catenaccio, à peine avait-il reformé sa troupe de brigands qu'il montait sur la tour de l'Est qui regardait Venise ; alors, pendant des journées, il contemplait avec rage les Vénitiens, qui bravement se remettaient à l'œuvre, et il préparait une nouvelle expédition.

Il y avait quatre tours au château, disait encore la légende. Chacune de ces tours était habitée par une femme, une de celles qu'il avait emmenées en captivité. Chacune de ces femmes, à son tour, devait subir ses étreintes. Or, au retour de chaque expédition, voici ce qui se passait :

Dans la cour du château, Catenaccio choisissait dans le lot des captives les quatre qui lui convenaient le mieux, et il avait soin de les choisir de beautés différentes ; puis il abandonnait le reste à ses soldats. Alors, il prenait par la main l'une des quatre qu'il s'était réservées, et la conduisait, la poussait plutôt vers la tour de l'Est. Là, en présence de la femme qui y était déjà, il commençait par violer la nouvelle venue. Puis il saisissait l'ancienne par les cheveux, et d'un seul coup, lui tranchait la tête. Cette même opération, il la renouvelait dans les trois au-

tres tours. C'est ainsi que Catenaccio procédait à l'installation de ces quatre nouvelles femmes, à chaque expédition.

Le voisinage d'un pareil gaillard était, dit la légende, une véritable calamité. L'Homme Brun accumulait les forfaits sans qu'il fût possible de prévoir la fin de ces désastres. L'Homme Brun, c'était Catenaccio, ainsi surnommé à cause de sa longue barbe noire.

Les Vénitiens tentèrent divers remèdes héroïques pour se débarrasser du fléau. D'abord, ils voulurent entourer d'un rempart leur ville en fondation. Mais le rempart était détruit par l'Homme Brun au fur et à mesure qu'il se construisait. Puis ils essayèrent d'attaquer le château ; mais mal armés, mal équipés, ils furent repoussés et subirent des pertes terribles. Enfin, une armée, réduite à une poignée, désespérée, ayant inutilement invoqué saint Pierre et saint Paul – lesquels d'ailleurs n'avaient pas encore vécu à cette époque – ils prirent la triste résolution d'abandonner leurs îles et de se réfugier au loin.

Or, vivait alors dans Venise un jeune homme du peuple, qui s'appelait Marc. Il était fiancé à une belle jeune fille qu'il aimait de toute son âme, comme il en était aimé. La jeune fille fut enlevée par Catenaccio et subit le sort commun à ses compagnes. Elle s'appelait Giovanna. Le désespoir de Marc fut immense. Mais loin de se répandre en gémissements inutiles comme ses compatriotes, il garda pour lui ses pensées, enferma sa désolation dans son cœur et songea à se venger. Mais comment ? Il était impossible de pénétrer dans le château. Jamais Catenaccio n'y laissait entrer un homme, refusant même de recevoir les pèlerins qui, se rendant en terre sainte, venaient lui demander l'hospitalité. Hâtons-nous de déclarer que la légende n'explique pas comment il y avait une terre sainte et des pèlerins, à l'époque indiquée, qui précède la vie du Christ. Il refusait donc jusqu'aux pèlerins, et quant aux prisonniers, on sait déjà qu'il n'en faisait pas, ayant l'expéditive habitude de tuer tout.

Une année vint où Catenaccio, l'Homme Brun, prépara une nouvelle descente sur Venise.

On assure que dans la nuit qui précéda le départ, Satan, qui protégeait Catenaccio, lui apparut et lui déconseilla fortement cette expédition.

« Pourquoi donc ? gronda l'Homme Brun ; pourquoi n'irais-je pas renouveler cette fois une provision de belles femmes pour mon lit, de bon vin pour mes caves, et d'or pour mes hommes ?

– Je ne puis te le dire, répliqua Satan ; en effet, saint Marc me l'a expressément défendu. Et tu sais que saint Marc, qui a pris les Vénitiens sous sa protection, est un terrible saint qui m'exterminerait si je lui désobéissais.

– Bon ! au diable saint Marc et toi-même ! J'en ferai à ma tête. »

Satan hocha la tête et se retira désolé, comme il avait l'habitude de se retirer, c'est-à-dire en s'enfonçant sous terre au milieu de la fumée et du bruit.

« A-t-on jamais vu un pareil capon ! » se contenta de grommeler Catenaccio qui, tout aussitôt, donna ses derniers ordres en vue de l'expédition projetée.

Au soleil levant, les hommes d'armes, à cheval, casqués, cuirassés, les brassards et les jambards de fer fixés par des courroies, la lance et la masse au poing, prirent place sur les larges bateaux plats qui démarrèrent, les triples rangs de rames frappèrent l'eau en cadence, au chant des rameurs et des soldats, ce qui faisait une terrible musique.

Catenaccio et ses hommes, accueillis par une nuée de flèches, n'en débarquèrent pas moins ; une mêlée effroyable s'ensuivit, et bientôt les Vénitiens, vaincus, se mirent à fuir. Catenaccio, songeant aux conseils de son ami Satan, se mit à rire. Le pillage commença et dura toute la journée et toute la nuit.

Le lendemain matin, les hommes du château, Catenaccio en tête quittèrent Venise incendiée, ruinée une fois de plus, emmenant une cinquantaine de femmes et de jeunes filles.

Dans la cour du château, l'Homme Brun passa les malheureuses en revue, et selon sa coutume, en choisit quatre pour lui, qui étaient sinon les plus belles, du moins celles qui lui plaisaient.

Aussitôt, et toujours selon ses détestables mœurs, il en prit une par le bras et l'entraîna dans la tour de l'Est, celle qui regardait Venise.

Il entra dans une vaste salle où se tenait l'infortunée que Catenaccio allait égorger après avoir assouvi sa passion sur la nouvelle venue.

Cette malheureuse était dans un coin à genoux, un poignard à la main. Dès qu'elle aperçut celle qui devait la remplacer, elle tressaillit, et eut toutes les peines du monde à retenir un cri.

« Giovanna, gronda Catenaccio, écoute-moi bien ! »

Ce fut au tour de la nouvelle prisonnière de tressaillir. Car cette nouvelle prisonnière n'était autre que Marc, le beau jeune homme fiancé à Giovanna. Après la bataille, il s'était habillé en femme, ayant conçu ce plan audacieux de pénétrer dans le château grâce à ce subterfuge. Comment fut-il réellement pris pour une femme ? Comment Catenaccio le choisit, lui premier, pour

l'entraîner dans la tour de l'Est ? La légende, avec ce beau dédain des vulgaires vraisemblables qui caractérise toutes les légendes, n'en dit pas un mot. Et comme nous ne faisons que répéter, nous ferons comme elle.

« Giovanna ! s'écria donc Catenaccio, écoute-moi ! Tu m'as résisté grâce à ce maudit poignard que tu tiens de saint Marc, mais ta dernière heure est venue ; si je n'ai pu te violer, je pourrai du moins t'égorger ! »

Marc apprit ainsi, on peut penser avec quelle joie, que sa chère fiancée était restée vierge.

Alors Catenaccio se tourna vers Marc :

« Et toi, femme, comment t'appelles-tu ?

– Tu vas le savoir ! » répondit Marc d'une voix éclatante.

En même temps, d'un tour de main, il se débarrassa de sa robe de femme et apparut avec une armure étincelante, une épée à la main.

« Je m'appelle Marc, continua-t-il, et je suis envoyé par le saint dont je porte le nom, afin de te punir de tous tes crimes. »

Aussitôt, et avant que Catenaccio fût revenu de la stupéfaction et de l'effroi que lui causaient ce nom et cette apparition soudaine, Marc se précipita sur lui et lui enfonça son épée dans la gorge.

L'Homme Brun tomba dans une large mare de sang et Giovanna se jeta toute frémissante dans les bras de son fiancé devenu son libérateur.

À ce moment, Satan apparut et se pencha sur l'Homme Brun qui râlait, à l'agonie, en s'écriant :

« Que t'avais-je dit ?

– Tu avais raison, dit Catenaccio. Emporte-moi, puisque c'est convenu entre nous. »

Satan éclata d'un rire terrible, saisit Catenaccio par les cheveux et frappant les dalles qui s'ouvrirent, il s'enfonça dans les entrailles de la terre. Aussitôt, les murailles du château maudit se disloquèrent avec un bruit épouvantable, et un instant plus tard, le château et le rocher qui le portait s'engloutirent dans les flots.

Marc et Giovanna se retrouvèrent, on ne sait par quel miracle, dans une barque qui vint atterrir à Venise. Les deux fiancés furent reçus en triomphe, se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Telle était la légende de l'Homme Brun des forêts que dans les chaumières de la haute Italie on raconte encore non sans frayeur, et non sans avoir au préalable fermé portes et fenêtres.

Voici ce qu'on ajoute :

L'âme de l'Homme Brun fut condamnée à errer à perpétuité sur le théâtre de ses crimes. Aussi, tant que la grande lagune exista dans ses proportions primitives, les pêcheurs, que leur mauvaise étoile entraînait jusque sur l'emplacement du château maudit, aperçurent-ils une sorte de barque fantôme d'où parfois montait un cri strident. Alors, ils fuyaient à toutes rames, car la barque fantôme les poursuivait, et l'Homme Brun cherchait à s'emparer des femmes des pêcheurs.

Des siècles s'écoulèrent. Les sables firent leur œuvre, la lagune se combla en partie, des terres remplacèrent la mer là où s'était élevé le rocher de Catenaccio ; les herbes, les plantes poussèrent ; puis toute une forêt se dressa entre le rivage et Mestre, forêt qui a disparu elle-même aujourd'hui.

Mais qu'on ne croie pas que Catenaccio renonça pour si peu à ses maléfices. Il avait été l'Homme Brun de la barque fantôme ; il devint l'Homme Brun des forêts. Au lieu de naviguer à la poursuite des pêcheurs, il courut à pied, voilà tout.

Et c'était toujours aux femmes, aux jeunes filles assez dépourvues de bon sens pour s'aventurer la nuit dans la forêt, qu'il s'en prenait.

Il les poursuivait, les traquait de fourré en fourré, de buisson en buisson, et malheur à elles quand il les atteignait.

On citait nombre de jeunes filles qui avaient disparu dans la forêt, et ces disparitions étaient mises au compte de l'Homme Brun.

*
* *

Bianca était un esprit ferme et droit. La superstition avait peu de prise sur elle et elle avait d'ailleurs reçu une certaine éducation qui lui servait de palladium.

Mais si l'on prend une jeune fille dans l'état d'affolement où se trouvait Bianca, éperdue, la raison vacillante, si on la place en pleines ténèbres, au fond d'une forêt où les mugissements du vent prennent des allures de plaintes mystérieuses, où les bramements des cerfs frappent l'oreille comme des clameurs de bêtes féroces, où l'obscurité indéchiffrable pour les yeux se peuple pour l'esprit de visions ondoyantes, si on éveille tout à coup

dans la mémoire de cette enfant le récit maintes fois entendu d'une légende telle que celle dont nous venons de nous faire le modeste restaurateur, on n'aura pas de peine à comprendre et à expliquer l'épouvante irraisonnée qui, fatalement, s'empara de son être tout entier.

Nous avons dit qu'elle était tombée à genoux, la figure cachée dans ses deux mains, et répétant d'une voix de terreur :

« L'Homme Brun des forêts !… L'Homme Brun est là qui me poursuit !… »

Combien de temps passa-t-elle ainsi ?…

Il était peut-être deux ou trois heures du matin lorsque glacée, transie de froid, n'essayant plus de lutter contre la peur, elle se remit en route d'un pas vacillant, l'oreille aux écoutes, les yeux dilatés, le corps agité de frissons rapides.

Tout à coup, derrière elle, elle entendit un pas.

Un pas rapide, furieux, lui sembla-t-il.

Et cette fois, ce n'était plus une illusion créée par l'épouvante. Cette fois, réellement, quelqu'un courait derrière elle…

Bianca rassembla toutes ses forces.

Elle se mit à courir droit devant elle, sans nul espoir d'échapper à l'Homme Brun des forêts, mais mue par un dernier instinct.

Le cri aigre et strident d'une chouette déchira le silence. À ce cri, signe de malheur, elle répondit par un cri de désespoir, et

pour la deuxième fois, elle s'affaissa sur ses genoux, sentant déjà sur sa nuque l'haleine de l'Homme Brun des forêts.

En un instant l'homme, l'inconnu qui courait derrière elle, l'atteignit. De dessous son manteau, il sortit une lanterne sourde et en dirigea le jet de lumière sur Bianca.

Un indéfinissable sourire passa alors sur les lèvres de cet homme.

Et si Bianca eut levé les yeux à ce moment, elle eût, avec plus de terreur encore que de se trouver en présence de l'ombre de Catenaccio, elle eût reconnu l'horrible figure du monstre penché sur elle.

V

SUITE DE L'HOMME BRUN DES FORÊTS

Cependant, à dix heures, les invités d'Imperia avaient commencé à entrer dans le palais. Aussitôt les orchestres de guitares et de hautbois attaquèrent ces musiques douces, lascives, inspiratrices d'amour, comme on en jouait chez la courtisane, musicienne accomplie elle-même. Plusieurs de ces airs avaient été composés par Imperia ; les décors fastueux et tendres des grandes salles inondées de lumières, car plus de trois cents flambeaux de cire y brûlaient, les parfums répandus, les musiques, les fleurs à profusion, la délicatesse des friandises et des rafraîchissements, tout concourait à faire des fêtes d'Imperia des réjouissances de haut goût auxquelles on briguait l'honneur et la joie d'assister. Et à chaque nouvelle fête, la courtisane s'ingéniait à présenter à ses invités un spectacle nouveau. Tantôt, c'étaient des danses de pays lointains ; tantôt, des comédies pastorales, prétextes à nudités ; tantôt des pantomimes où les Éros, les Phœbé, les Astarté, les Léandre, les Daphnis jouaient leurs rôles passionnels en des costumes qui affolaient les spectateurs.

Mais ce soir-là Imperia avait prévenu ses hôtes qu'il s'agissait d'une simple réunion, sans spectacle et sans danses.

Le but de cette réunion était en effet d'annoncer à Venise que la courtisane avait une fille, ce dont les amis intimes seuls se doutaient, et que cette fille allait se marier, ce que tout le monde ignorait. En outre, elle voulait présenter Sandrigo

comme le fiancé de sa fille, et dès la première idée qu'elle avait eue de cette présentation, elle avait songé en souriant :

« Parmi tant de spectacles que j'ai offerts aux Vénitiens étonnés, celui de Bianca, éblouissante de pierreries, traversant mes salons en s'appuyant à la main du lieutenant Sandrigo ne sera pas le plus banal. »

On a vu que peu à peu cette idée s'était modifiée, et quelles jalousies avaient fini par se lever dans l'esprit de la courtisane à l'heure même où la fête devait commencer.

Cette fête battait son plein ; nous y avons vu arriver Sandrigo et Bembo, tandis que Roland Candiano se préparait à s'y rendre. Les invités d'Imperia, des hommes en majorité ; la plupart masqués, des femmes de grande beauté, rivales de la célèbre courtisane, circulaient dans les vastes salons, et pourtant la courtisane elle-même n'avait pas encore paru.

Voici, en effet, ce qui s'était passé :

En quittant sa fille, après la scène de violente émotion à laquelle nous avons fait assister le lecteur, Imperia était rentrée dans son appartement, en proie à toutes les fureurs de sa double jalousie.

Jalousie, parce que Sandrigo aimait Bianca.

Jalousie, parce que Bianca aimait Roland Candiano.

Persuadée que sa fille s'habillait pour paraître à la fête, la courtisane commença à s'habiller elle-même et bientôt se livra à l'espoir d'éclipser la beauté de sa fille à force d'art.

Trois ou quatre femmes l'entouraient. Elle les faisait manœuvrer d'un geste, d'un signe, d'un froncement de sourcils.

L'œuvre capitale fut la coiffure et la tête ; une multitude de brosses fines, une armée de flacons, de pots contenant des cosmétiques de toutes nuances étaient étalés sur le marbre d'une table immense, et tout cela était remué sans bruit par les femmes qui lui présentaient, sur un signe, l'arme dont elle avait besoin.

Ce long travail dura deux heures, au bout desquelles Imperia, debout devant un miroir qui occupait tout un panneau de la chambre depuis le plancher jusqu'au plafond, se regarda.

« Admirable », dit-elle lentement.

C'était vrai.

Imperia, telle qu'elle venait de se créer, avec sa chevelure relevée à la mode grecque, sa robe simple aux formes flottantes, ses bras nus, sans un bijou, Imperia, d'une simplicité d'attitude et de draperie qui la rendait pareille à une statue de beau marbre, Imperia, avec son sourire de perverse innocence et de tendresse craintive, c'était vraiment un chef-d'œuvre.

Sûre d'elle-même, Imperia se dirigea vers l'appartement de sa fille. Elle vit avec surprise que la porte du couloir était entrouverte et entra. Sur le canapé, la robe blanche était étalée. Sur la table le coffret aux bijoux rutilait.

« Pas habillée ! songea Imperia dont le cœur se mit à battre. Elle ne viendra pas. »

Elle courut à la porte du fond qui ouvrait sur le logis des femmes de Bianca : cette porte était fermée. Imperia appela. Les femmes lui répondirent de l'intérieur. Elle s'aperçut alors que la clef était sur la serrure et elle ouvrit.

« Où est Bianca ?

– Elle était là, signora.

– Eh bien, elle n'y est plus. »

Imperia s'efforça de donner à ces paroles un frémissement d'inquiétude. En réalité, c'est de joie qu'elle palpita. Il n'y avait aucun doute dans son esprit : Bianca était partie.

Les servantes se mirent à pousser les cris de surprise dramatique par lesquels tout bon domestique cherche à prouver la part qu'il prend au malheur de ses maîtres.

Mais Imperia leur imposa silence.

« Pas un mot sur cette affaire », ordonna-t-elle.

Et pour plus de sécurité, elle fit comme avait fait Bianca : elle enferma les servantes dans l'arrière-logement. Puis elle se retira chez elle, et s'examina dans un miroir. L'émotion n'avait nullement altéré ses traits. Seulement ses yeux lui parurent briller d'un étrange éclat. Elle s'assit.

De loin, lui arrivaient des bouffées de musique. Et cela berçait les sentiments subtils qui se heurtaient à ce moment dans sa pensée.

Imperia aimait sa fille, cela est indiscutable et ses lettres en font foi ; elle souffrait réellement de sa disparition, mais non de la même manière que la première fois. Lorsque Bianca avait été enlevée par Roland Candiano, elle n'avait été que mère, et elle avait pleuré en mère. Cette fois, certes, elle souffrit encore, et ressentit au fond d'elle-même ce tourment qu'elle avait déjà éprouvé. Mais Sandrigo ne verrait pas Bianca… et la joie l'emporta sur le tourment. La nature compliquée d'Imperia re-

çut le choc de ces sentiments inverses sans que son visage en portât la trace.

Alors elle se décida à entrer dans les salles de la fête.

Elle apparut radieuse, éclatante, si jeune, si vraiment belle qu'une sorte d'acclamation enivrée l'accueillit. Imperia, dès lors, fut dans son véritable élément. L'admiration qui éclatait dans tous les yeux lui apporta cette plénitude de satisfaction qu'elle avait eue parfois dans sa vie de grande amoureuse, toujours à la recherche du raffinement, dans la joie comme dans la douleur. Elle oublia tout, s'exalta de toute l'exaltation qui l'enveloppait, et d'un geste de reconnaissance émue envoya un baiser à cette foule qui la saluait et l'acclamait, se donnant toute à tous. Alors, ce fut un délire d'enthousiasme qui ne se calma qu'au moment où Sandrigo lui offrit la main pour la conduire à un fauteuil, sorte de trône couvert d'un dais de soie blanche.

Sandrigo s'assit près d'elle, répondit par des sourires, par des paroles, par des gestes aux compliments hyperboliques parmi lesquels ceux de l'Arétin, plus empressé que tous.

Cependant, un homme s'inclinait devant elle, tout près d'elle.

Imperia tressaillit en reconnaissant cet homme malgré son masque. Elle se leva, faisant signe à Sandrigo de l'attendre.

L'homme masqué lui offrit la main que la courtisane accepta.

La première émotion calmée, la foule des invités cherchait maintenant à s'amuser, se formant par groupes, les uns écoutant la musique, d'autres formant des cours d'amour.

Imperia, accompagnée de l'homme masqué, promena sa triomphale beauté, tandis qu'un entretien à voix basse commençait.

« Où est Bianca ? demandait l'homme d'une voix sourde ?

– Elle ne paraîtra pas.

– Vous n'oubliez pas ce qui est convenu ? reprit-il, plus menaçant. Après le mariage, Bianca est à moi…

– Le mariage n'aura pas lieu… du moins après-demain. »

Cette fois l'homme tressaillit. Sous son masque il devint très pâle.

« Que voulez-vous dire ?… Elle refuse ?…

– Écoutez, Bembo, je vais vous apprendre une chose que je vais tenir secrète pour tous, même pour l'homme qui nous dévore des yeux, là-bas, se demandant ce que nous complotons. »

Bembo jeta un regard du côté de Sandrigo. Et, à travers les trous du masque, ce regard darda une telle flamme que Sandrigo, les dents serrées, se leva, et chercha à rejoindre le couple.

« Hâtez-vous donc, alors, dit Bembo, car il vient !

– Bianca a disparu, il y a moins de deux heures, dit Imperia. Ne frémissez donc pas ainsi… Je soupçonne qu'elle a dû chercher à rejoindre Roland Candiano dans la maison de Mestre. Voilà. Maintenant, agissez selon votre inspiration. »

Bembo porta la main à son front comme s'il eût été menacé d'un afflux de sang. Mais il se remit aussitôt, s'inclina profondément devant la courtisane, un peu pâle de ce qu'elle venait de

faire, et s'éloigna au moment même où Sandrigo rejoignait Imperia.

La courtisane sourit de son sourire le plus enchanteur.

« Qui est ce mauvais oiseau ? demanda Sandrigo.

– Un de mes amis, qui deviendra le vôtre, j'espère ; un charmant seigneur de Venise. »

Sandrigo fut rassuré plus par le sourire que par la réponse.

Il n'avait pas imaginé qu'Imperia fût si belle, pût être d'une beauté si différente de celle qu'il connaissait. Il était ivre de volupté. Ce fut d'un ton presque indifférent qu'il demanda :

« Je ne vois pas encore Bianca ?

– Tout à l'heure, ami... »

Sandrigo se laissa entraîner...

Bembo avait fait le tour des salles de fête, sans se hâter, réfléchissant sur ce qu'il venait d'apprendre. Il atteignit des chambres désertes, puis le couloir ; à la porte de l'appartement de Bianca, il écouta un instant, puis essaya d'ouvrir comme il avait fait une fois.

La porte s'ouvrit. La chambre était déserte. Bembo aperçut la robe et les bijoux...

« Elle a dit la vérité ! » murmura-t-il avec un frisson de joie.

Quelques instants plus tard, il était dehors, et sautait dans une gondole en disant au patron :

« Au-delà de la grande lagune, route de Mestre, vite ! je paie double. »

Bientôt la gondole s'élança.

Vers le milieu de la lagune, Bembo, assis à l'avant, entrevit une masse sombre qui s'avançait. Il la montra au patron.

« Une barque qui revient sur Venise », dit celui-ci.

Bembo tressaillit, frappé d'une idée soudaine.

« Pouvez-vous parler aux gens de cette barque ?

– C'est facile, quand nous serons bord à bord. »

Et le gondolier gouverna pour ranger au plus près l'embarcation qui venait. Au bout de quelques minutes, les deux gondoles étaient dans les mêmes eaux, marchant à contre-bord.

« Ohé, de la barque ! cria le patron.

– Qu'y a-t-il ? répondit une voix dans la nuit.

– D'où venez-vous ? demanda Bembo impérieusement. Répondez, ou vous aurez affaire à la police du port.

– Nous venons de la route de Mestre ! répondit la voix.

– Vous avez conduit une jeune femme ?

– C'est cela même, Excellence !

– C’est bien, vous pouvez continuer votre route, reprit la voix sévère de Bembo ; mais si vous avez menti, prenez garde ! Le nom de votre bateau ? »

Cette fois le patron de la *Sirena* se garda de répondre, et persuadé qu’il avait affaire à un policier, fit force de rames et de voiles.

La *Sirena* disparut au milieu de la nuit.

Bembo eut un instant l’idée de la poursuivre ; mais il réfléchit qu’il perdrait un temps précieux, et qu’en somme il savait ce qu’il voulait.

Lorsque Bembo toucha terre, il ordonna au gondolier de l’attendre et s’élança sur la route de Mestre.

Il était simplement armé du poignard qui ne le quittait jamais et avait emprunté une lanterne sourde à la barque. Bientôt il fut à l’entrée de la forêt.

« Fou que j’ai été, grommelait-il tout en courant ; je vais arriver à Mestre, c’est bien ; mais sur quel point de la ville devrai-je me diriger ? Précipitation imbécile ! J’aurais dû me renseigner à Imperia… »

Et il courut plus vite, son seul espoir étant de rejoindre Bianca avant qu’elle atteignît Mestre.

Quant à se tromper de chemin, il n’y avait pas moyen. La route était droite, et il était difficile de supposer que la jeune fille, en pleine nuit, eût essayé de prendre quelque chemin de traverse.

« Et si je l’atteins, que ferai-je ? » songea-t-il tout à coup.

La question fit battre ses tempes. Une sève de passion furieuse monta à sa tête, et il se vit saisissant Bianca, la renversant, la prenant là, sous la forêt, dans le mystère de la nuit et des profondeurs, sous le coup de vent âpre qui faisait craquer les branches mortes comme le vent de folie passionnelle faisait vaciller sa pensée.

Et puis après ?…

Après ? Il ne savait plus.

Irait-il à Mestre ? Retournerait-il à Venise ?

Bembo était parti du palais Imperia tout frémissant, poussé par une seule idée fixe : rejoindre Bianca, sans réfléchir, sans faire de plan. Maintenant, les difficultés se présentaient. Il finit par se mettre en repos en grondant : Que je l'atteigne ! qu'elle soit à moi ! Et nous verrons bien après…

Il courait, les dents serrées, les yeux exorbités, cachant soigneusement sa lanterne sous son manteau, ne la sortant parfois que pour éclairer un instant la route lorsqu'il entendait un bruit devant lui.

Tout à coup, il s'arrêta net, très pâle, secoué d'un soudain frisson qui fit claquer ses dents.

Bianca était devant lui, à vingt pas.

L'émotion fut si violente qu'il demeura pétrifié, comme dans ces cauchemars où l'on cherche vainement à s'élancer.

La résolution lui revint dès que la jeune fille eut à nouveau disparu. Alors il se mit à courir, bondit, enfiévré, la tête perdue ; quelques secondes plus tard, il fut sur elle, et la vit agenouillée, râlant de terreur.

Un sourire de triomphe plissa ses lèvres.

Cette fois, elle était à lui !…

VI

LA GONDOLE D’AMOUR ET DE MORT

Roland Candiano, un peu après minuit, avait fait le tour du palais Imperia pour s’assurer que chacun était à son poste. Le nouvel enlèvement de Bianca avait été préparé par lui avec le calme et le soin méticuleux qui assurent la réussite aux entreprises les plus difficiles. Or, celle-ci était relativement aisée. Roland, donc, en revenant à la façade du palais, sur le canal, et en y retrouvant Scalabrino qu’il avait laissé là, put affirmer à son compagnon que deux heures plus tard, une fois la fête finie, Bianca serait en sûreté.

Scalabrino remercia d’un signe de tête.

Roland pénétra dans le palais.

D’un coup d’œil il fit le tour de la salle immense où il venait d’entrer. Il vit Imperia souriante, admirablement belle, sous son dais de soie blanche, dans l’éclat des lumières douces que répandaient les cires parfumées ; près d’elle, il reconnut Sandrigo ; le couple était entouré d’une petite cour qui adressait ses compliments autant à Sandrigo qu’à la courtisane.

Sandrigo, reconnu pour l’amant en titre de la belle Imperia, avait acquis du coup droit de cité dans la société vénitienne.

Le soir encore, simple lieutenant inconnu, il devenait tout à coup un personnage par la toute-puissance de la magnifique courtisane.

Roland marcha de groupe en groupe, cherchant Bianca.

Il ne la vit pas.

Une sourde inquiétude commença à le gagner.

Certain que la jeune fille n'était pas dans cette fête qui était donnée pour elle, il revint dans le salon où trônait Imperia.

Elle s'était levée de son siège, et s'était approchée avec Sandrigo d'une fenêtre ouverte qui donnait sur le canal.

Roland, après l'avoir cherchée quelque temps, finit par la découvrir dans l'embrasure de cette fenêtre, à demi cachée par les grands rideaux de brocart qui retombaient lourdement.

Il s'approcha, s'assit contre le rideau.

Imperia et Sandrigo, accoudés à l'appui de velours, regardaient dans la nuit.

De loin en loin, ils échangeaient de vagues paroles.

« Ainsi, fit soudain Sandrigo, reprenant sans doute une conversation que la courtisane avait laissé tomber, ainsi elle n'a pas voulu assister à cette fête ?...

– Je l'ai vainement suppliée ; mais ne parlons pas de cela, cher : laissez-moi pour ce soir encore tout mon bonheur ; demain, vous penserez à Bianca ; ce soir, vous êtes tout à moi... voulez-vous ?

– Soit...

– Folie, si vous voulez, cher, très cher… mais cette fête m’ennuie, je soupire après le moment où nous serons seuls…

– La nuit s’avance…

– Oui, et savez-vous ce que je voudrais, tout à l’heure, quand ce monde qui m’assomme sera parti ?

– Dites… »

Imperia, peu soucieuse d’être vue, avait entouré de ses deux bras un bras de Sandrigo, et laissé tomber sa tête sur son épaule.

« Eh bien, écoutez… J’ai fait préparer une gondole, ma grande gondole de cérémonie ; la tente en est intérieurement recouverte de satin ; des coussins de velours sur une peau d’ours blanc, cela fait un nid bien doux pour des étreintes d’amour… c’est là que je voudrais, tout à l’heure, dans le rêve de la nuit, dans le doux balancement des vagues, être toute à vous, toute à toi… »

Roland n’entendit plus rien qu’un murmure confus. Il s’éloigna.

« Bianca est renfermée chez elle, songea-t-il. La prévenir de ce que nous allons faire tout à l’heure ?… Oui, sans doute… Ce sera une grosse émotion évitée à cette enfant… Allons ! La mère, triste mère, est occupée ici… allons ! »

Dix minutes plus tard, il avait constaté l’absence de Bianca.

Roland rentra dans les salons.

Cette fois, Imperia causait en riant avec quelques jeunes seigneurs.

Dans un groupe, Pierre Arétin pérorait de sa voix tonitruante et cherchait à prouver que le Tasse n'avait aucun talent.

Roland le toucha à l'épaule et lui fit signe de le suivre.

L'Arétin, étonné, mais flairant, selon son habitude, quelque aubaine, suivit cet homme masqué qu'il ne reconnaissait pas.

Mais dès qu'ils furent perdus dans la foule, par un mot, Roland se fit reconnaître. L'Arétin frémit en songeant à toutes les haines qui entouraient cet homme, et que le palais d'Imperia était à ce moment le foyer de ces haines.

« Allez dire à Imperia que vous avez une grave nouvelle à lui communiquer en secret, dit Roland.

– Quelle nouvelle ?

– Ne vous en inquiétez pas, et suivez simplement cette femme où elle vous conduira. Le reste me regarde. »

L'Arétin s'élança.

Roland le vit manœuvrer pour s'approcher de la courtisane, lui parler à voix basse : et quelques minutes plus tard, il vit Imperia, escortée de l'Arétin, quitter lentement les salles de fête.

Il les suivait pas à pas.

Imperia traversa deux ou trois pièces désertes et parvint enfin à ce petit salon retiré, sorte de boudoir, où Roland avait déjà pénétré.

La courtisane entra. L'Arétin fit un pas pour la suivre.

Mais à ce moment, Roland le prit par le bras, l'arrêta, et franchissant le seuil à la place du poète, referma la porte.

Imperia s'était assise en disant :

« Je vous écoute, mon cher, nous sommes seuls. »

En parlant ainsi, elle leva machinalement la tête et vit que ce n'était pas l'Arétin qui était devant elle, mais un homme masqué qu'elle ne connaissait pas.

Elle bondit et voulut s'élancer vers la porte.

« Madame, dit froidement Roland, faites un pas, jetez un cri, et je vous tue. »

Au son de cette voix, Imperia tressaillit de terreur.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle.

Roland fit tomber son masque.

Elle recula, livide, hagarde, et alla retomber, palpitante, sur le fauteuil qu'elle venait de quitter.

« Rassurez-vous, madame, reprit Roland en s'asseyant à son tour ; il me déplairait souverainement de voler au bourreau ce qui lui appartient, et si vous consentez à m'écouter tranquillement, je ne vous toucherai pas.

– Parlez », dit Imperia.

Elle se remettait peu à peu.

Sa première épouvante se transformait en une ardente curiosité, et pour tout dire, elle se sentait instinctivement protégée par la générosité chevaleresque de son adversaire.

« Madame, dit alors Roland, vous avez organisé dans votre palais une fête magnifique dont je viens d'admirer l'éclat et la somptuosité ; mais, ou j'ai été trompé, ou c'est dans un dessein bien précis que vous donniez cette fête.

– Que voulez-vous dire ?

– Ceci : on m'a affirmé, et je suis sûr de l'exactitude du renseignement, que cette fête avait pour but de présenter votre fille Bianca devant la société vénitienne. Est-ce vrai ? »

Imperia tressaillit.

Cependant, ce fut d'une voix tranquille qu'elle répondit :

« C'est vrai.

– Si mes renseignements continuent à être exacts, reprit Roland, il ne s'agissait pas seulement d'une présentation, mais de véritables fiançailles entre votre fille Bianca et le lieutenant Sandrigo.

– C'est encore vrai !

– Or, je viens, comme je vous le disais, de parcourir vos salons. J'y ai vu le fiancé. Mais j'y ai vainement cherché la fiancée. Et l'idée m'est venue de vous demander, madame : pourquoi Bianca n'est-elle pas présente à la fête que vous donnez pour elle ? »

Un frémissement agita la courtisane.

Elle comprit ou crut comprendre ce qui avait poussé Roland Candiano.

Roland aimait Bianca.

Et s'il était audacieusement venu à cette fête, lui, le proscrit, s'il risquait sa tête dans cette folle démarche, c'est qu'il était poussé par le désespoir et l'amour.

Elle comprit que si elle frémissait, c'était d'une jalousie furieuse.

« En vérité, dit-elle d'une voix altérée, je pourrais vous demander au nom de qui et de quoi vous venez me poser de pareilles questions…

– Il me semble que nous avons eu déjà un entretien de ce genre et que je vous avais convaincue du droit que j'ai de vous surveiller, d'analyser vos actes, et enfin de vous interroger. »

Roland avait prononcé ces mots avec une froideur pleine de menaces.

« Je vous répondrai donc, dit Imperia. Ma fille n'est pas présente à cette fête parce qu'elle n'a pas voulu y assister.

– Vous mentez, madame », dit Roland avec le même calme.

Sous l'insulte, Imperia baissa la tête.

Elle répondit avec une sorte d'humilité qui stupéfia Roland :

« Épargnez-moi… Si je vous dis que ma fille n'a pas voulu assister à cette fête, c'est que je ne puis vous dire autre chose.

– Il faut cependant que vous parliez, reprit Roland avec une fermeté menaçante. Je veux, entendez-vous, je veux savoir ce que Bianca est devenue.

– Ah !… cria la courtisane, vous l'aimez donc ! »

Toute sa jalousie fit explosion dans ce cri de douleur et de rage. À ce moment, Bianca fût apparue soudain qu'elle se fût peut-être jetée sur elle.

Devant la révélation de ce sentiment, Roland demeura quelques secondes frappé d'étonnement.

Imperia conçut ce silence comme un aveu, comme une proclamation de l'amour de Roland pour Bianca.

Dès lors, toutes les fureurs se déchaînèrent en elle.

Elle se leva, livide, le visage plaqué de taches bilieuses, et la magnifique beauté de cette femme parut s'évanouir dans une sorte de décomposition spectrale.

« Tu l'aimes ! bégaya-t-elle d'une voix entrecoupée et sifflante, tu l'aimes ! bon ! nous allons rire !… Apprête-toi à subir la plus effroyable des tortures, la torture même que tu m'as infligée ! Ah ! tu m'as dédaignée, méprisée, bafouée ! ah ! tu m'as condamnée au rare supplice de conquérir d'un seul coup d'œil tous les hommes, excepté un seul, excepté toi, que j'aime !… Ah ! tu n'as eu ni pitié ni miséricorde dans ton cœur pour la misérable qui se roulait à tes pieds… Et maintenant tu viens me dire que tu aimes à ton tour ! Ce n'est plus Léonore, n'est-ce pas ? C'est Bianca ?… Eh bien, sache d'abord une chose, que tu ignores peut-être : c'est que Bianca t'adore ! Oui, la fille t'adore comme la mère t'a adoré ! »

Roland tressaillit.

Il ne douta pas un instant de la vérité qu'il avait déjà entrevue.

Un instant, ses poings se serrèrent.

Mais il se contint, voulant tout savoir.

Imperia, avec cette lucidité particulière qu'elle gardait jusque dans le déchaînement de ses passions, remarqua ces nuances ; elle vit Roland pâlir.

« Oui ! continua-t-elle avec plus de fièvre, tu t'indignes de ce que j'ose parler ainsi de ta nouvelle idole, comme tu t'indignas jadis quand je te parlai de Léonore… Ma bouche de courtisane profane la pureté de tes amours, n'est-ce pas, monsieur l'honnête homme ? »

Elle s'arrêta un instant, et comme Roland demeurait silencieux, sévère et grave, elle reprit en distillant ses paroles goutte à goutte comme un poison corrosif :

« Sache donc d'abord ceci : Bianca t'aime. Ne le savais-tu pas ? Tant mieux, car ce m'est une double joie de te l'annoncer. Mais ce n'est pas tout, acheva-t-elle dans un éclat de rire délirant, ce n'est pas tout, mon cher ! Cette Bianca que tu aimes, un autre l'aime aussi. Tu le connais… c'est un de tes meilleurs amis… c'est ton bon ami Bembo… à qui tu l'as disputée une fois… Eh bien, maintenant que tu sais tout cela, souffre comme un damné, apprends la fin… Sais-tu où est Bianca ? Sais-tu où est la chaste fille de la courtisane avilie ? Dans les bras de Bembo où je l'ai jetée moi-même ! Cherche où ils sont, et trouve si tu peux ! »

Elle se tut brusquement, et s'affaissa dans un fauteuil en proie à une crise nerveuse, secouée par cet éclat de rire qui fusait sur ses lèvres tordues.

Roland s'était levé. Une furieuse colère gronda en lui.

« La dernière heure de cette femme est venue ! » pensa-t-il. Et froidement, il tira son poignard.

Mais son bras levé ne s'abattit point.

Lentement, il remit le poignard au fourreau et murmura :

« Non, ce n'est pas à moi à faire justice d'un tel crime ! »

Il jeta sur Imperia un regard glacial et sortit, songeant :

« Pauvre, pauvre petite Bianca ! Perdue ! Ah ! la malheureuse enfant !… Trop tard ! Je suis arrivé trop tard !… »

Il sortit du palais, et courut à l'un des chefs qui étaient postés aux environs.

« Prends vingt hommes, dit-il, cours au palais de l'évêque, entres-y de gré ou de force, fouille le palais tout entier, et si Bembo y est, amène-le-moi dans Olivolo, mort ou vif… »

L'homme s'élança.

« Si Bembo y est ! songea tristement Roland. Hélas ! faible chance !… »

Un immense chagrin lui venait.

Quoi ! Bianca, cette hermine immaculée aux mains du hideux Bembo !

Quoi ! une telle profanation était possible, et c'était la mère de Bianca qui l'avait préparée !...

« Que meure donc cette misérable, gronda-t-il, puisque je ne l'épargnais que pour son amour pour la pauvre petite !... »

Il avait remis son masque et s'était enveloppé d'un manteau qui le rendait méconnaissable.

Il revint alors vers la façade du palais.

Scalabrino était toujours à son poste, attendant avec une mortelle anxiété l'heure convenue.

« Pauvre père ! murmura Roland ; pauvre vieux compagnon de mes douleurs ! Oh ! suis-je donc vraiment maudit que tout ce qui me touche et m'entoure est frappé comme je l'ai été moi-même ! »

À ce moment, Scalabrino aperçut Roland.

Il pâlit et s'avança vivement.

« Eh bien, maître ? demanda-t-il.

– Suis-moi », répondit Roland.

Il se mit à parcourir lentement les bords du canal, examinant attentivement les nombreuses gondoles amarrées qui avaient amené les invités d'Imperia.

« Ma fille, maître ? interrogea sourdement Scalabrino.

– Viens, viens... »

Il paraissait chercher quelqu'un ou quelque chose.

Enfin, il s'arrêta devant une belle gondole de cérémonie dont la tente, d'une richesse inouïe, formait dans la nuit un dais scintillant et se terminait en haut par une couronne en or.

De lourdes tentures de soie remplaçaient les rideaux de cuir qu'on mettait à ces tentes. L'intérieur en était capitonné ; des coussins de velours s'empilaient pour le repos de la fastueuse propriétaire de cette gondole, à l'arrière de laquelle un homme, enveloppé d'un manteau pour se garantir de la fraîcheur attendait, assis.

« Tu vois cette gondole ? dit Roland.

– Oui, maître, répondit Scalabrino en frémissant ; mais Bianca…

– Patience… Cette gondole appartient à la courtisane Imperia, tu entends ?

– J'entends, maître !…

– Tout à l'heure, les invités d'Imperia vont se retirer ; le palais va devenir silencieux et muet ; mais tu ne t'en iras pas. Tu attendras…

– Ici, maître ?…

– Ici… ou peut-être ailleurs, comme tu voudras, comme ton cœur t'inspirera… Écoute, lorsque tout le monde sera parti, tu verras Imperia venir prendre place dans cette gondole, accompagnée de Sandrigo… comprends-tu ?…

– Oui, oui, maître !… Ma fille ! ma fille !… Qu'est-il arrivé ?

– Patience, encore une fois. Donc, Imperia et Sandrigo vont tout à l'heure se promener dans cette gondole. Je ne t'en dis pas plus en ce qui concerne cet homme et cette femme. Le reste te regarde… »

Scalabrino comprit qu'il allait apprendre le malheur qu'il sentait dans l'air, selon son expression.

« Maintenant, reprit Roland, suppose une catastrophe… »

Scalabrino poussa un gémissement.

« Ta fille, mon bon compagnon, ta fille, nous ne pouvons te la rendre ce soir.

– Oh ! j'aime mieux savoir la vérité, si horrible qu'elle soit ! Bianca est morte, n'est-ce pas ?

– Non ! pas morte ; du moins, je l'espère… Mais écoute… »

Roland saisit les deux mains de son compagnon, et longuement, à voix basse, il lui parla, lui versant le mal avec le remède, lui prodiguant les consolations…

Lorsque Roland eut fini de parler, Scalabrino ne pleura pas, ne gémit pas. Il murmura :

« C'est bien, maître… »

Roland s'écarta doucement, mais il ne s'éloigna que de quelques pas et alla s'abriter dans un coin d'ombre d'où il ne perdit pas de vue Scalabrino.

Le colosse, après quelques instants pendant lesquels la douleur le paralysa, pour ainsi dire, se secoua comme un san-

glier qui va foncer. Un rauque soupir, peut-être un sanglot, peut-être un rugissement, gonfla sa vaste poitrine.

Roland le vit s'approcher de la gondole qu'il lui avait signalée. Il l'entendit interpeller l'homme qui était assis à l'arrière. Et il murmura :

« Il a compris… Imperia est condamnée. »

Alors, il s'éloigna dans la direction du palais de Bembo.

*
* *

Ni Roland ni Scalabrino, tout entiers à la violente préoccupation qui les obsédait, n'avaient remarqué une femme qui s'était approchée d'eux.

Cette femme, d'abord confondue parmi les curieux qui admiraient la façade de ce palais derrière laquelle des gens s'amusaient, était peu à peu demeurée presque isolée. En effet, au moment où Roland sortait du palais Imperia, les curieux s'étaient lassés d'examiner les lanternes de couleur, qui d'ailleurs s'éteignaient une à une, de détailler les richesses des gondoles, et de dévisager au passage les invités qui commençaient à se retirer. Il ne restait donc plus sur le quai que quelques rares mendiants, semblables à ceux qu'on voit à la porte des théâtres : de tout temps le misérable a cherché quelque pécule en s'improvisant, pour une seconde, domestique volontaire du riche qui passe ; aujourd'hui, c'est l'ouvreur de portières. Alors, sur les quais de Venise, c'était l'avertisseur, celui qui, dans la nuit, appelait le gondolier du maître.

La femme que nous avons signalée avait remarqué Scalabrino dès que celui-ci était arrivé. Bien que le colosse fût mas-

qué et enveloppé d'un manteau, elle le reconnut à sa taille et à son attitude.

Dès lors, elle ne le quitta plus des yeux.

Cette femme, c'était Juana.

*
* *

Scalabrino s'était approché de la gondole d'Imperia.

Généralement, cette gondole était conduite par un Nubien, habillé de soie blanche – somptuosité que maître Pierre Arétin s'était empressé d'imiter. Mais lorsque la courtisane se promenait la nuit, comme cela lui arrivait assez souvent, soit qu'elle allât à un rendez-vous, soit simplement qu'un poétique caprice l'entraînât – elle remplaçait son noir barcarol par un Vénitien de haute taille, de force peu commune qui, le cas échéant, l'eût défendue contre une attaque des malandrins qui pullulaient et étaient presque aussi nombreux que les sbires.

L'homme, comme on a vu, était assis à l'arrière de la gondole, dont la pointe était tournée vers le quai.

Il sommeillait, attendait le caprice de sa maîtresse qui l'avait prévenu qu'elle ferait sans doute une promenade.

« Ho ! le barcarol ! » appela Scalabrino d'une voix ferme qui ne décelait aucune émotion.

L'homme se réveilla à demi et souleva la tête.

« M'entendez-vous ? reprit Scalabrino, tandis que deux ou trois mendiants s'approchaient, curieux.

– Qu’y a-t-il pour votre service ? demanda le barcarol d’Imperia.

– Un mot à vous dire de la part de la signora Imperia. »

L’homme se leva aussitôt, traversa la gondole et sauta sur le quai en disant :

« Qu’est-ce ?

– Je l’ignore ; une des femmes de la signora veut vous parler à la petite porte du palais.

– Que peut-elle me vouloir ?

– Le meilleur moyen de le savoir, c’est d’y aller.

– C’est juste. »

Le barcarol se dirigea indolemment vers la partie du palais que lui avait désignée Scalabrino. Celui-ci l’accompagnait.

La porte indiquée, c’était celle par où avait fui Bianca. Elle donnait sur une ruelle, à vingt pas de la façade.

« Il fait noir comme dans le four où le diable cuit son pain, dit le barcarol. C’est une nuit à faire un bon coup.

– Oui, un bon coup, dit Scalabrino.

– Voici la porte. Mais je ne vois pas… »

L’homme n’eut pas le temps d’achever. Scalabrino l’avait saisi à la gorge ; en un tour de main, il le bâillonna. En même temps il modula un coup de sifflet. Une dizaine d’ombres surgi-

rent de l'ombre et entourèrent le groupe formé par Scalabrino et le barcarol qui se débattait furieusement.

L'homme fut réduit à l'impuissance.

« Vous le lâcherez demain matin », dit Scalabrino.

En parlant ainsi, il s'emparait du manteau et de la toque du barcarol. Il s'en couvrit aussitôt, et tranquillement, sans plus s'inquiéter de ce qui se passait derrière lui, revint au quai.

Alors, il entra dans la gondole d'Imperia, s'assit à la place même où tout à l'heure était assis le barcarol, laissant sa tête retomber sur ses genoux, il parut s'endormir.

Si Scalabrino ne dormait pas, il rêvait du moins.

Et sa rêverie était effrayante.

*
* *

Lorsque Imperia revint à elle, après cette sorte de crise nerveuse qui l'avait, pantelante, jetée sur son fauteuil, elle vit que Roland avait disparu.

« Il cherche Bianca, songea-t-elle. Oui, cherche, cherche, et tâche d'arriver avant Bembo ! Seulement Bembo connaît la route, et tu ne la sais pas ! »

Pendant quelques minutes, elle s'enivra de cette joie horrible de penser que sa fille, à ce moment, succombait sans doute, et que Roland, le désespoir au cœur, courait Venise comme un insensé.

Mais elle n’était pas femme à s’attarder longtemps aux bagatelles. Elle se leva, se posta devant son miroir, répara le désordre de sa toilette et de son visage, puis, vivement, reprit le chemin des salons où la fête commençait à être sur son déclin.

Alors elle songea que Roland était peut-être resté là, et qu’elle allait le faire arrêter. Mais elle rejeta aussitôt cette pensée comme contraire à toute vraisemblance. Et soudain, ce fut cette question qui se présenta à son esprit :

« Pourquoi, lui ayant fait une telle blessure, ne m’a-t-il pas tuée ? »

Elle frissonna de terreur :

« Est-il possible qu’il ait eu pitié de moi ? Ou bien médite-t-il quelque vengeance ?… Mais non, pendant qu’il me tenait à sa merci, il m’eût tuée… »

Elle entra dans les salons, et vit Sandrigo qui la cherchait. Elle alla à lui, plus belle peut-être, de toutes ces émotions accumulées qui, chez elle, provoquaient une surexcitation nerveuse.

Son amour pour Roland se fondait en une passion sensuelle plus violente pour Sandrigo.

Celui-ci demeura ébloui. Certes, à ce moment, il avait complètement oublié Bianca. Et lorsque Imperia, pour expliquer son absence, lui dit qu’elle venait de voir sa fille, Sandrigo lui répondit en frémissant :

« Demain, nous parlerons d’elle, chère âme. Vous avez dit tout à l’heure que, ce soir, nous étions tout l’un à l’autre. »

Imperia vibra de passion.

Elle vit Sandrigo presque aussi surexcité qu'elle-même et comprit que cet homme ne faisait que refléter l'intense et farouche volupté qui se dégageait d'elle.

Comme ils virent qu'on les regardait, ils se reculèrent l'un de l'autre, avec la crainte étrange, fantastique, de ne pouvoir se résister davantage et de se ruer dans leur frénésie devant toute cette foule, dans ces lumières, dans ces musiques.

Peu à peu, cependant, elle parvint à se maîtriser.

Un à un, ses invités prenaient congé d'elle. Elle les recevait avec ce vague sourire que les hystériques ont dans l'hypnose, ce sourire en dedans qui découvrait à demi ses dents brillantes et humides, et soulevait sa gorge irréprochable.

Un peu après deux heures, Sandrigo et Imperia étaient seuls, accoudés à cette même fenêtre où Roland avait surpris leur entretien.

Le quai était sombre et désert.

Seul, le fanal bleuâtre d'une gondole amarrée devant le palais mettait une étoile pâle dans la nuit.

Là-haut, au ciel, des nuages bas couraient, fouettés, déchiquetés par un vent assez fort. Des frissons passaient. Il faisait froid et il faisait chaud. Du moins, Imperia éprouvait cette sensation contradictoire. Sandrigo avait passé son bras autour de la taille de la courtisane. La volupté l'emportait lui aussi, et ses yeux ardents appelaient l'amour.

« Oui, balbutia Imperia, oui, ma chère âme… aimons-nous là, dans le balancement des flots… Viens…

– Viens », dit Sandrigo en l'enlaçant.

Ce fut ainsi qu'ils s'en allèrent, enlacés, vers la gondole.

Scalabrino les vit venir.

Et lui, dans son attitude, à demi penché en avant, la main crispée sur le manche du poignard, sous le manteau, d'une effrayante immobilité, semblait les attirer, les magnétiser de ses yeux ardents, prunelles fixes, paupières dilatées, visage durci, pétrifié par la haine comme si lui-même n'eût été qu'une statue adaptée au décor.

Imperia et Sandrigo, en entrant dans la gondole, ne le virent pas.

Ils distinguèrent vaguement une ombre debout à l'arrière ; le barcarol de leur amour était là ; leurs regards ne firent que l'effleurer, puis s'enlacèrent de nouveau plus étroitement.

Seulement, Imperia, en pénétrant sous la tente, avait dit :

« Va où tu veux…

– Bon ! » rugit en elle-même la statue de haine.

Et Scalabrino, détachant les amarres, saisit la rame ; légère et rapide, la magnifique gondole glissa sur les eaux endormies.

À ce moment, la lune qui venait de jeter un regard sur ces choses, disparut derrière les voiles des nuées, comme si elle eût craint d'assister à quelque effroyable spectacle.

*

* *

À ce moment, aussi, une barque fluette et misérable se détacha du quai et se mit à glisser dans le sillage de la superbe gondole. Sur cette barque il y avait une femme.

Elle était seule, et ramait sans bruit, les yeux dardés dans la nuit, vers la gondole qui emportait Imperia, Sandrigo, Scalabrino.

*
* *

La courtisane et son amant avaient pris place sous la tente.

Scalabrino, debout à l'arrière, poussait vigoureusement sa rame et ne perdait pas de vue la tente somptueuse dont les rideaux de brocart blanc s'étaient refermés sur le couple énamouré.

« Ô ma fille ! » songeait le colosse.

Et tandis que sa pensée sanglotait, tandis que des orages de tendresse et de haine se déchaînaient dans son cœur, là, à trois pas de lui, se déchaînait la tempête de passion, dont les râles montaient jusqu'à lui.

Et dans le sillage de la gondole, invisible, glissa la petite barque où Juana songeait :

« Ô Sandrigo ! en vain je t'ai aimé. En vain ce misérable cœur t'aime encore… Bandit d'amour comme tu fus bandit d'argent, te voilà dans les bras de la courtisane en attendant que la malheureuse Bianca te soit jetée en proie… Et je t'aime encore ! »

Et ces quatre pensées éparses formaient un quatuor d'amour, de passion, de haine et de douleur.

Une heure s'écoula ainsi, une heure au bout de laquelle Sandrigo revint à lui, et avec son esprit positif, commença à calculer et à envisager froidement la situation. La gondole se trouvait maintenant au bout du Grand Canal, non loin du port, c'est-à-dire non loin du vieux logis où était morte la dogaresse Sylvia, où avait longtemps habité Juana, où Roland, enfin, avait failli être pris par Bembo.

« Rentrons au palais, dit alors Sandrigo.

– Encore un instant, ma chère âme, répondit Imperia.

– Il se fait tard…

– Cette heure ne vous enivre donc pas comme moi ? Qu'importe qu'il soit tard… Notre amour éclaire cette nuit, et le moment est si harmonieux, d'une si parfaite beauté, que je voudrais le prolonger jusque dans l'éternité.

– C'est que…

– Dites toute votre pensée.

– Eh bien, je voudrais voir Bianca. »

Le mot était si imprévu, d'une si rare impudence en un tel moment, qu'Imperia tressaillit. Pendant quelques instants, la mère se réveilla et se révolta en elle. Une étincelle de cet amour maternel qu'elle avait étouffé s'aviva. Elle frémit…

Mais presque aussitôt, elle songea à la fuite de Bianca et qu'elle avait lancé Bembo sur les traces de la jeune fille. Tant d'événements et de pensées diverses qui s'entrechoquaient dans son esprit lui donnèrent une étrange lassitude. Son cerveau, surexcité par la scène de l'apparition de Roland, exaspéré par cette

heure de passion délirante, vacilla, près de sombrer dans la folie.

« Bianca ! s'écria-t-elle avec un éclat de rire strident.

– Oui, Bianca ! fit Sandrigo, stupéfait et inquiet.

– Tenez-vous beaucoup à la voir ?

– N'est-ce pas presque mon droit ?

– Mais la voir à cette heure… il faudrait donc la réveiller…

– Elle me pardonnera ce caprice de fiancé. Et puis, tenez, j'ai comme une inquiétude qu'elle ait refusé d'assister à cette fête donnée pour elle, je voudrais savoir…

– Les motifs ? interrompit Imperia avec ce rire de folie qui finissait par provoquer une sorte d'épouvante chez Sandrigo… je puis vous les dire moi-même, mon cher. Bianca vous déteste… Bianca a horreur de vous… Pourquoi songer à elle qui vous abhorre, quand vous êtes près de moi qui vous adore ?… Regardez-moi… Je le veux ! Je veux toute ta pensée, ô mon amant, tout ton amour, je te veux tout entier… Tu veux donc que je souffre ? Tu veux donc que de nouvelles jalousies viennent encore m'enfiévrer ? »

Elle s'exaltait, enlaçait Sandrigo de ses deux bras nus.

Mais Sandrigo, cette fois, la repoussait.

« Je veux la voir ! dit-il nettement.

– Tu veux la voir ! » s'exclama la courtisane d'une voix rauque.

Maintenant ses yeux étincelaient, sa gorge s'enflammait. La folie érotique prenait la forme de folie de rage, et l'hystérie devenait fureur. Son rire éclata, plus strident :

« Cours donc après elle, comme l'autre ! »

Sandrigo lui saisit les mains, devenu livide.

« Que veux-tu dire ?

– Qu'elle n'est plus à Venise ! râla-t-elle en cherchant encore à enlacer son amant. Qu'elle s'est sauvée, entends-tu ! Et qu'en ce moment, l'évêque, le Bembo sordide et hideux, doit l'avoir atteinte… »

Sandrigo avait poussé un rugissement de rage et de désespoir. Il se rua sur la courtisane, l'étreignit, la renversa.

« Tue-moi ! dit-elle dans un sourire de folle.

– Où est-elle ? Parle, misérable, parle ! »

Il serra les mains agrippées à la gorge.

Subitement l'instinct de vivre se réveilla chez Imperia.

« Je ne sais pas, dit-elle, je le jure !

– Et Bembo ? gronda l'homme.

– Route de Mestre…

– Route de Mestre ! Oh ! Je comprends tout ! »

Il se releva d'un bond.

« Au port ! hurla-t-il au barcarol, au port ! vite ! vite ! »

Il ouvrit violemment les rideaux, les déchira, hagard, livide de rage… Au même instant, un hurlement d'épouvante lui échappa : le barcarol était debout devant la tente, et dans ce barcarol, aux rayons de lune, comme dans un effroyable cauchemar, il reconnaissait Scalabrino.

Scalabrino vivant !

Scalabrino sur la gondole d'Imperia !

Scalabrino qui avait été précipité dans la cave de l'Ancre-d'Or et de qui Sandrigo avait entendu les râles d'agonie !

« Spectre ! bégaya le bandit, spectre horrible ! »

Scalabrino ne dit pas un mot. Son bras se leva et s'abattit dans un geste foudroyant. Le poignard entra jusqu'à la garde dans le sein du bandit, et Scalabrino dédaigna de l'en retirer.

Sandrigo se renversa en arrière, sans une plainte, et tomba dans la tente, replié sur lui-même, les yeux clos, et le manche du poignard formant croix sur la poitrine.

Imperia avait assisté, glacée d'horreur, à cette scène de cauchemar.

Elle ne s'évanouit pas et vit alors Scalabrino s'approcher d'elle.

« Le père de Bianca ! » râla-t-elle.

Scalabrino entendit.

« Oui ! dit-il d'une voix grave, le père de Bianca ! »

Et il la saisit par les cheveux et l'entraîna à l'arrière de la gondole. Imperia n'opposa aucune résistance ; mais ses lèvres tuméfiées d'horreur murmurèrent :

« Addio l'amor, addio la vita !… Adieu l'amour, adieu la vie ! »

Scalabrino l'empoigna, la souleva au-dessus de sa tête dans ses bras puissants, et, debout, sur l'étroit rebord de la gondole, cria un seul mot :

« Giustizia ! »

Au même moment, il laissa retomber dans l'eau la courtisane, qui s'enfonça presque aussitôt et disparut dans un remous…

Le mouvement que Scalabrino imprima à la gondole fit chavirer l'embarcation et il tomba dans le canal.

À cet instant, à une vingtaine de pas, un cri retentit dans la nuit.

Scalabrino n'entendit pas ce cri. Il se mit à nager vigoureusement, atteignit bientôt le quai, et bientôt il eut disparu.

VII

LE PREMIER BAISER D'AMOUR DE JUANA

Le cri qui venait de déchirer l'espace s'élevait de la petite barque perdue dans la nuit, suivant le sillage de la gondole.

Juana, debout à l'avant, les bras tendus dans un geste de désespoir et d'imprécation, avait assisté, impuissante, à la terrible scène qui venait de se dérouler en quelques secondes.

Que faisait-elle là ? Quelle pensée l'avait poussée ? Quel espoir ? pensée imprécise. Espoir incertain. Elle était venue sans presque avoir conscience de ce qu'elle tenait, comprenant seulement qu'un drame se préparait et qu'elle était dans la main de la fatalité.

Juana, en quittant Mestre, en quittant Roland Candiano, en marchant sur Venise, n'avait eu qu'une idée : sauver Sandrigo – mais le sauver en l'empêchant de se dresser contre Roland.

Juana, en apprenant de Sandrigo lui-même son amour pour Bianca et le proche mariage, Juana, en venant au palais d'Imperia, avait conçu le projet d'entrer secrètement dans le palais, de voir Bianca, de lui parler, sans se demander ce qui pourrait en résulter.

On a vu qu'elle n'avait pas tardé à apercevoir Scalabrino.

Elle savait, d'autre part, que Sandrigo était dans le palais.

Son projet se trouva bouleversé.

Elle eut la certitude immédiate que Scalabrino était là pour frapper Sandrigo. Dès lors elle résolut de s'attacher à Scalabrino, de ne plus le perdre de vue. S'il y avait duel, combat, elle se jetterait entre eux.

Ainsi, cette pauvre femme était tourmentée à la fois par la jalousie et la terreur. Elle n'était plus maîtresse d'elle-même et n'agissait que sous la pensée d'impulsions au gré desquelles elle s'en allait à la dérive.

Elle vit Scalabrino prendre place dans la gondole d'Imperia, et elle devina presque ce qui allait se passer.

Sans doute, Imperia et Bianca devaient se promener, accompagnées de Sandrigo.

Elle se jeta dans une petite barque, à tout hasard, et attendit, comme Scalabrino attendait à quelques pas d'elle.

La fête se termina, les lumières s'éteignirent.

« C'est le moment ! » songea la malheureuse en cherchant à comprimer d'une main les violents battements de son cœur.

Tout à coup, l'étrange spectacle de Sandrigo et d'Imperia descendant, enlacés, les degrés de marbre du palais, frappa son regard.

Une plainte sourde râla dans sa gorge.

Imperia aux bras de Sandrigo ! Celle-là aussi ! La mère d'abord, la fille ensuite ! À ce moment, Juana souhaita sincèrement que Sandrigo fût frappé… Mais lorsque la gondole se mit en marche, lorsqu'elle vit la haute taille de Scalabrino se dresser

à l'arrière, elle frémit et, détachant rapidement la barque, se mit à suivre.

Juana put se maintenir à sa distance ; ses pensées, dans cette heure funeste, étaient comme affolées ; tantôt elle voulait, d'un cri, prévenir Sandrigo ; tantôt le mal de la jalousie lui broyait le cœur ; il lui semblait que quelques minutes à peine venaient de s'écouler, lorsque tout à coup elle vit distinctement Scalabrino marcher sur la tente, le poignard à la main.

Elle retrouva alors toute sa lucidité et, d'un mouvement désespéré, poussa violemment sa barque…

Trop tard !

Le drame s'accomplit. Horrifiée, délirante, Juana vit la gondole osciller, Imperia fut précipitée, la gondole chavira…

L'instant d'après, comme Scalabrino atteignait le quai, Juana arrivait sur la gondole qui, renversée, la quille en l'air, se balançait mollement.

« Sandrigo ! Sandrigo !… »

Aucune voix ne répondit à la clameur de la jeune femme, qui tomba à genoux sur l'avant de sa barque, les yeux rivés sur ces eaux noires, d'une morne tranquillité, dans le silence que scandait seulement le clapotis contre les flancs de la gondole.

« Mort ! râla-t-elle. Mort ! Mort mon amour ! Morte ma vie ! »

Oui, en cet instant, la malheureuse oubliait ce qu'avait été l'homme qu'elle aimait et son amour seul surnageait.

Et comme, sans forces pour pleurer, elle continuait à fixer le canal sinistre, une forme blanche flotta soudain devant elle, une robe, un corps, une femme…

Imperia !

Elle se pencha, saisit la robe, et avec un déploiement de force et d'adresse extraordinaire, parvint à soulever le corps et à le déposer dans la barque.

Alors, avec une funeste avidité, avec l'âpre désir d'enfoncer ses doigts dans cette gorge livide, ses ongles sur ce visage qui gardait une tragique beauté, elle s'accroupit près d'Imperia…

Quelques minutes s'écoulèrent…

La barque voguait à l'aventure, de conserve avec la gondole chavirée qu'elle heurtait parfois avec un bruit sourd, comme deux cercueils qui se choqueraient.

Juana détacha un moment ses yeux hagards d'Imperia, puis les ramena brusquement sur elle, craignant peut-être que ce corps ne disparût tout à coup.

Elle demeura accroupie, les coudes sur ses genoux, et dans ses mains, ses cheveux qu'elle tourmentait d'un geste mécanique, et ce même mot râlait par intervalles sur ses lèvres frissonnantes :

« Mort mon amour ! Morte ma vie ! »

Elle grelottait…

Sa vie !… Pauvre existence !… Elle défilait maintenant en larges scènes rapides et, dans chacune de ces scènes, Juana retrouvait un souvenir de celui qu'elle avait aimé.

Un mouvement du corps la fit tressaillir.

Mouvement dû à quelque secousse de la barque ? Non… La gorge se gonflait sous l'effort d'un soupir, un léger battement des paupières indiquait que la courtisane revenait à la vie.

Hagarde, Juana assistait à ce réveil sans faire un geste.

Enfin, Imperia ouvrit les yeux et son regard se rencontra avec celui de Juana.

Ces deux femmes se regardaient, échangeaient pour ainsi dire leur double folie. Imperia, d'un effort, parvint à se soulever ; elle s'assit et jeta autour d'elle un regard vague qu'elle ramena ensuite sur Juana.

« Qui es-tu ? demanda-t-elle.

– Je l'aimais ! répondit Juana.

– Tu aimais… qui ?

– Sandrigo. »

Juana, maintenant, éprouvait de nouveau ce désir féroce d'enfoncer ses ongles dans le visage de la courtisane.

Imperia éclata d'un rire strident et se dressa toute droite.

« Sandrigo ! clama-t-elle, Sandrigo !… Tiens, regarde ! »

Machinalement, Juana suivit des yeux la direction du bras tendu. Et, à son tour, elle se dressa, en proie à un paroxysme d'épouvante et à un vertige de désespoir.

Là, sous ses yeux, à la surface des flots noirs, dans la clarté spectrale d'un rayon de lune, près de la gondole chavirée, se balançait le cadavre de Sandrigo, avec le manche du poignard formant croix sur le sein.

« Sandrigo ! hurla Juana démente, mon amour, attends-moi !... »

En même temps, elle se laissa glisser dans l'eau ; d'un geste convulsif, elle étreignit le cadavre.

Ses bras enlacèrent son cou.

Les deux corps, le vivant et le mort, s'enfoncèrent.

Bientôt les têtes seules surnagèrent.

Juana, avec l'infinie tendresse de son amour demeuré pur jusqu'à la mort, colla ses lèvres sur les lèvres glacées du cadavre.

Et tous les deux coulèrent à fond.

VIII

IMPERIA

Scalabrino s'était jeté à l'eau au moment où la gondole chavirait.

Il nagea sans plus se préoccuper de ce qui se passerait derrière lui. Ayant atteint le quai, il se dirigea vers l'île d'Olivolo où il arriva grelottant, non pas tant du froid de cette nuit et de l'eau dont ses vêtements étaient trempés, que de la fièvre de surexcitation.

Roland l'attendait.

Le premier mot du colosse en le voyant fut :

« Ma fille ?

– On n'en a pas de nouvelles ; nous avons inutilement fouillé le palais Bembo. »

Scalabrino hocha la tête.

« Courage ! dit Roland en lui serrant la main ; Bianca est forte, c'est un esprit ferme ; elle a résisté, j'en jurerais… nous la retrouverons pure, saine et sauve. »

Scalabrino s'était assis près de la cheminée où flambait un bon feu et tendait ses mains.

« Sandrigo ? interrogea alors Roland.

– Je l’ai poignardé.

– Imperia ?

– Je l’ai noyée. »

Roland demeura pensif, les yeux fixés sur le rude compagnon qui avec tant de simplicité lui annonçait une pareille tragédie.

*
* *

Scalabrino se trompait au moins sur un point : Imperia n’était pas noyée.

Nous avons assisté à son réveil. Nous avons vu la courtisane – peut-être folle – revenir à elle, sauvée par Juana.

Lorsque fut accompli le dernier épisode du drame que nous venons de raconter, Imperia demeura dans la barque sans faire un mouvement.

Ses yeux ne pouvaient se détacher de l’endroit où elle avait vu Sandrigo et Juana s’enfoncer dans les flots.

Peut-être ne songeait-elle à rien.

La barque poussée, ramenée, repoussée par les ondulations des vagues, finit par aller choquer le quai où elle demeura.

Quant à la gondole, la magnifique gondole d’amour, elle fut repoussée vers le large et des pêcheurs la retrouvèrent quelques

jours plus tard dans les sables de la langue de terre qui fermait le port du Lido.

Il faisait jour lorsque Imperia se réveilla de cette sorte de prostration à laquelle elle avait succombé.

Elle releva la tête. Et elle vit alors que plusieurs personnes assemblées sur le quai la regardaient avec curiosité.

Alors elle employa ce qui lui restait de forces à écarter le souvenir de l'horrible nuit qu'elle venait de passer et à reconquérir un peu de sang-froid.

« La signora est tombée à l'eau ? demandait une femme.

– Oui, tombée, répondit Imperia en claquant des dents. Y a-t-il un barcarol qui veuille bien me reconduire chez moi ? »

Un homme sauta dans la barque en disant :

« On n'est pas barcarol, mais on sait nager tout de même. Où faut-il conduire la signora ?

– Palais Imperia », répondit la courtisane dans un dernier souffle.

Et elle s'évanouit à demi.

Le nom d'Imperia circula avec une admirative curiosité dans la petite foule qui s'était amassée. Mais déjà le gondolier volontaire faisait force de rames et, bientôt, il emboucha le Grand Canal.

Imperia revint promptement à elle, c'est-à-dire qu'elle revint au sentiment de ce qui l'entourait. Mais l'ébranlement cérébral de tant de secousses la maintint dans un état de terreur

qui paralysait sa pensée. La barque filait le long du canal. Les palais se succédaient sous ses yeux, et elle n'avait plus que la force de murmurer :

« Oh ! je n'arriverai jamais… plus vite, monsieur, plus vite, par pitié, vous serez royalement récompensé.

– Madame, dit l'homme, le plaisir d'avoir vu de près la beauté que toute l'Italie célèbre est une suffisante récompense, et je n'en veux pas d'autre. »

Imperia regarda cet homme avec étonnement. Il était mal vêtu : c'était évidemment un pauvre. Et alors ce qu'avait dit cet inconnu, l'orgueil de cette beauté que les plus riches et les plus humbles encensaient, mit une flamme de vie dans ses yeux. Elle chercha ce qu'elle pourrait bien faire ou dire pour remercier l'homme. Soudain, elle détacha de ses cheveux le magnifique peigne enrichi de pierreries qui maintenait sa chevelure.

« Pour m'avoir conduit, je ne vous offrirai donc rien, mais pour le plaisir de ce que vous venez de dire, prenez, en souvenir de moi. »

L'homme prit le bijou et dit :

« En souvenir de la plus belle parmi les plus belles. »

Imperia fit un geste de lassitude et se remit à examiner les palais qui défilaient sous ses yeux. Soudain elle se renfonça, se tapit dans le fond de la barque en poussant un sourd gémissement.

« Elle ! »

La barque passait devant le palais Altieri.

Une des fenêtres de ce palais était ouverte.

Et à cette fenêtre, une femme pâle laissait errer sur le canal un regard mélancolique.

Cette femme, c'était Léonore.

Vit-elle Imperia ?

Il sembla du moins à la courtisane que son regard pesait sur elle.

Elle joignit les mains avec force et murmura :

« Pardon ! oh ! pardon !… »

Déjà le palais Altieri demeurait en arrière et bientôt la barque s'arrêta. Imperia vit qu'elle était arrivée. Elle se leva et, quelques instants plus tard, tomba, défaillante, dans les bras de ses femmes.

On la mit au lit, on la frictionna, on la réchauffa.

La nature vigoureuse de la courtisane enraya le mal. Dans l'après-midi de ce jour, enveloppée chaudement, réconfortée par un bon déjeuner, elle se tenait, seule, dans cette sorte de boudoir où elle avait reçu Roland Candiano, croyant y introduire Pierre Arétin.

De tant de secousses différentes, il ne lui restait qu'une terreur : celle de voir tout à coup apparaître Roland ou Scalabrino.

Le reste s'enfuyait déjà de son esprit.

Sa fille ?… Elle y songeait vaguement comme une personne qu'elle aurait connue jadis. Elle s'étonnait d'une seule chose,

c'était d'avoir éprouvé pour elle une affection qu'elle ne comprenait plus, et qui, d'elle-même, s'était desséchée dans son cœur comme une plante poussée en mauvais terrain.

Bembo ? Il était certes plus mort dans sa mémoire que Sandrigo ne l'était en réalité.

Quant à Sandrigo lui-même, elle n'éprouvait, en songeant à lui, qu'un léger frisson, dernier reste de la grande tempête de passion de la nuit.

Et maintenant elle comprenait combien peu de place il occupait en elle.

Mort l'homme, évanoui le plaisir ; elle rejetait Sandrigo de son esprit, elle le chassait non pas de son cœur, mais de ses sens.

Ainsi donc, Bianca, Bembo, Sandrigo n'étaient plus que des ombres.

Mais ce qui demeurait vivant en elle, d'une vie plus puissante, comme si en lui s'étaient concentrées les vies de tous les autres, c'était Roland Candiano.

La courtisane pleura.

Elle comprit alors que depuis qu'elle était venue à Venise pour Roland, elle n'avait cessé de l'aimer. Tout le reste n'était que comédie jouée avec plus ou moins de sincérité.

Elle avait aimé, elle aimerait toujours cet homme.

Elle eût donné sa vie pour voir Roland, pour lui crier encore son amour et, en même temps, elle tressaillait de terreur au moindre bruit.

La vision de Léonore à la fenêtre du palais Altieri avait achevé de l'épouvanter, comme si cette rencontre eût été préparée en signe de fatal et suprême avertissement.

Voilà à quoi songeait Imperia retirée au fond de son palais, tandis que Roland et Scalabrino la croyaient morte.

Alors, une conclusion logique s'imposa à elle.

Elle était venue à Venise pour Roland.

Roland la méprisait, la haïssait, Roland la tuerait sûrement. Peut-être était-ce lui qui avait armé le bras de Scalabrino…

Il ne lui restait plus qu'à fuir.

Sans plus attendre, elle fit venir son intendant et eut avec lui un entretien de deux heures, au bout desquelles il se retira en disant :

« Tous vos ordres seront exécutés, signora, et je vous apporterai moi-même le produit de la vente du palais, des meubles, des tableaux…

– Excepté celui que je vous ai indiqué.

– Le portrait en question ; je n'oublie pas, signora. Il ne me reste plus qu'à apprendre en quel lieu de l'Italie je devrai vous rejoindre.

– À Rome », dit Imperia.

L'intendant disparu, la courtisane rassembla ce qu'elle avait de bijoux précieux, prit une somme en or, s'habilla comme

pour un long voyage, et, sans emmener aucune de ses femmes qui avaient l'ordre de la rejoindre à Rome, sortit à la nuit tombante de ce palais où pendant près de huit années elle avait ébloui Venise de son luxe et de sa beauté.

La gondole qui l'attendait devant le palais lui fit traverser la grande lagune.

En terre ferme, elle retrouva son intendant qui lui amenait un solide carrosse de voyage.

Imperia traversa l'Italie à toute vitesse, semant l'or pour aller plus vite. Un matin enfin, elle s'arrêta devant un de ses palais de Rome.

« Maintenant, dit-elle, je suis sauvée !... »

Elle parcourut avec une joie folle, une joie de délivrance et de vie nouvelle, ces salles du palais désert que deux serviteurs avaient gardé et entretenu pendant son absence. Déjà elle donnait des ordres pour la réparation, la restauration de ses salons, déjà elle pensait à quelque somptueuse fête par laquelle elle eût annoncé son retour à la société romaine, comme la fête qu'elle venait de donner en son palais du Grand Canal devenait un adieu à la société vénitienne.

Avec sa prodigieuse activité, dès le jour même, elle avait organisé un train de maison ; le palais qui avait dormi huit ans se réveillait ; des domestiques, des femmes de chambre s'affairaient dans les vastes pièces.

Et le soir, lorsque la courtisane ferma les yeux dans ce grand lit qui était célèbre à Rome pour sa magnificence, elle murmura avec la lassitude calme et délicieuse du repos reconquis :

« Ah ! Venise et ses sombres canaux ! Venise et ses ruelles tortueuses où les sbires vous guettent ! Venise et ses poignards et son épouvante, et tout ce qui m'accablait le cœur et me voilait le cerveau d'un nuage de terreur et d'horreur ! Adieu à toute cette tristesse ! Vive Rome et le soleil de Rome, vivent mes bons Romains qui déjà, apprenant mon retour, ont envoyé me saluer… Là-bas je n'étais que la superbe courtisane, ici je suis la reine. »

Et elle s'endormit en faisant des rêves de vie nouvelle.

Morte la pauvre Bianca, dans cette âme.

Mort Bembo ! Mort Sandrigo ! Mort Roland Candiano ! Oui ! morts, tous, depuis Jean Davila assassiné au pied du grand portrait, jusqu'à Sandrigo tué dans ses bras !

Le retour d'Imperia produisit dans Rome le grand frisson qu'elle avait espéré et qui était plus que de la curiosité.

La fête rêvée par la courtisane eut lieu quatre jours après son arrivée. Elle fut ce qu'étaient toutes les fêtes d'Imperia : magique par bon goût, rutilante par les lumières et les fleurs, exorbitante par le faste.

Sur la fin de la soirée, Imperia, radieuse, rajeunie, ivre de joie et d'orgueil d'avoir reconquis Rome d'un seul coup, recevait les adieux des seigneurs romains empressés autour d'elle.

Enfin, il n'y en eut plus qu'un seul.

Celui-là, demeuré le dernier, s'approcha à son tour, et fit tomber le masque qui couvrait son visage.

Imperia jeta un cri de terreur :

« Bembo…

– Moi-même, carissima, fit le cardinal en s'inclinant, on dirait presque que ma présence vous effraie, ou, ce qui serait pis encore, qu'elle vous ennuie. »

Imperia pâlit.

C'était bien le cardinal-évêque de Venise, avec ses yeux narquois, sa parole d'une sinistre ironie.

C'était Bembo ! Et avec lui, ce qui la poursuivait à Rome, c'était tout le passé d'épouvante et d'horreur, c'étaient les spectres de Jean Davila et de Sandrigo, c'était l'âme de sa fille abandonnée, c'était plus que tout cela, c'était le souvenir de Roland Candiano.

Bembo accouru à Rome !

Cela lui présagea quelque effroyable malheur.

« Qu'êtes-vous venu faire ici ? demanda-t-elle d'une voix tremblante. Y a-t-il donc encore quelque chose de commun entre nous ?

– Certes ! fit Bembo.

– Quoi donc ? interrogea avec hauteur la courtisane.

– Votre fille, madame ! » répondit Bembo de sa voix terriblement tranquille.

IX

BIANCA

Nous réservant de revenir à la courtisane au moment qui sera imposé par le développement logique d'événements dont il nous est impossible de modifier la marche, nous nous voyons obligé de ramener le lecteur à Venise, ou plutôt dans les environs de Venise, dans cette forêt qui s'élevait alors entre le rivage de la lagune et la petite ville de Mestre.

Au moment où Bembo atteignit Bianca, celle-ci se trouvait en proie à une terreur superstitieuse provoquée par la nuit noire, par les sifflements du vent, les craquements des branches mortes, les cris aigres des chouettes, les bramements des cerfs. Elle croyait fermement que ce qui la poursuivait, c'était le fantastique personnage de la légende qu'on lui avait maintes fois racontée.

Cependant, Bembo, haletant, la contemplait en silence. Il songeait :

« Maintenant, elle est à moi, et rien au monde ne peut me l'arracher. »

Et il éprouvait comme un étonnement de cette victoire.

Bianca, tout à coup, releva la tête, peut-être sous le coup de cette terreur extrême qui fait enfin qu'on préfère envisager le danger face à face. À l'instant même, elle reconnut Bembo.

D’un bond, elle se releva.

Une minute, l’Homme Brun et Bembo se confondirent dans son imagination, et elle crut que depuis longtemps le personnage de la légende avait pris les traits de l’évêque pour la guetter. Cette impression dura peu en présence de l’homme qu’elle haïssait, ses terreurs superstitieuses s’évanouirent pour faire place à une terreur plus positive, mais qui lui laissait au moins la volonté de se défendre.

En se relevant, elle s’était acculée au tronc d’un cyprès.

Bembo déposa sur une saillie de roc sa lanterne sourde qui éclaira cette scène d’une pâle lueur presque fantastique, et il se rapprocha de Bianca. Il ne se hâtait pas, certain qu’elle ne pouvait lui échapper et que sans doute elle ne l’essaierait même pas.

« Qui êtes-vous ? » demanda Bianca.

Bembo, d’une voix basse, suppliante :

« Ne le savez-vous pas ?

– Oui, je vous ai déjà vu, je connais ce sourire affreux, ce visage bouleversé, ces yeux qui distillent je ne sais quelle épouvante ; mais qui êtes-vous ? »

Il soupira, respira profondément.

« Est-ce mon nom que vous voulez savoir ? Vous l’avez sûrement entendu prononcer avec respect. Car je suis quelqu’un ! ajouta-t-il en se redressant avec une sorte de rage. Mon nom ? Je m’appelle Bembo. Qui je suis ? Un des grands dignitaires d’État. Je suis le cardinal-évêque de Venise. Un grand seigneur, comme vous voyez. Je suis riche. J’ai amassé des richesses en or, en pierres précieuses, en œuvres d’art, en tableaux. J’ai un

palais qui se dresse presque en face du palais ducal, et lorsqu'on passe sur la place Saint-Marc, le peuple regarde du côté du doge avec effroi et du côté de l'évêque avec angoisse. Car chacun sait que le cardinal-évêque tient le doge dans sa main, et que s'il veut les têtes tombent, et que s'il veut les portes des prisons s'ouvrent. Bembo frappe qui il lui plaît de frapper, il pardonne, il distribue des grâces. Donc, richesse et puissance, je possède ces deux choses enivrantes… »

Il s'arrêta, respira encore fortement.

« Que me voulez-vous ? demanda Bianca.

– Mettre puissance et richesse à vos pieds. Écoutez-moi, jeune fille. Je vous ai dit qui je suis. Je vais vous dire qui vous êtes. Vous vous nommez Bianca, et votre mère s'appelle Imperia. Vous êtes la fille de quelque caprice du hasard, de quelque amour de rencontre ; peu de chose en vérité, presque rien. Votre mère, écoutez-moi sérieusement, votre mère s'appelle Imperia. Savez-vous ce que signifie ce nom ? Il signifie amour vénal, honteuses passions ; c'est le nom d'une femme qui est à tout le monde, à quiconque est assez riche pour la payer. Il n'y a pas de mépris que votre mère n'ait connu. Elle est la honte qui passe. La honte, vous entendez bien, toute la honte, la honte parfaite et définitive, et vous, vous êtes la fille de toute cette honte, et quand on vous voit, nul ne songe à dire : « Voici une pauvre fille, une belle « fille » ; non, rien, quoi que ce soit, on ne dit rien que ce mot : « Voici la fille d'Imperia. » Et cela suffit pour dire que vous êtes la fille de la honte, et que vous êtes vous-même de la honte. Je crois que vous m'avez compris. Qu'en dites-vous ? »

Bianca ne répondit pas.

Mais son regard parla pour elle.

Sans doute, Bembo y lut plus que du mépris, plus que de l'horreur, car il frémit.

« Quoi ! grinça-t-il, être insulté par la fille de la courtisane, moi, Bembo, cardinal-évêque de Venise !… Heureusement, je la tiens ! »

Il continua :

« Maintenant, vous savez qui je suis, et vous qui vous êtes. Maintenant vous comprenez que ma richesse et ma puissance me font maître des plus belles femmes si je les désire, et que vous, aucun homme ne vous regardera jamais avec des yeux d'amour sincère ; on n'aime pas les filles des courtisanes… on les prend – comme leurs mères. Est-ce vrai ? Vous vous taisez, soit. Eh bien, je suis venu vous dire : Ma puissance et ma richesse, c'est à vos pieds que je les mets.

– Comme il est laid ! » murmura Bianca.

Ce mot lui vint tout naturellement ; elle ne chercha même pas à le faire entendre de Bembo ; elle dit cela avec ce frisson involontaire qu'on a devant certaines hideuses bêtes rencontrées tout à coup.

Bembo comprit et grinça des dents.

Cependant il fit un effort encore pour se dompter, avec l'espoir qu'il arriverait à obtenir Bianca d'elle-même, et qu'elle se donnerait à lui, lui à qui aucune femme ne s'était donnée de volonté.

« Je suis laid, c'est vrai, dit-il presque avec un sanglot ; mais qu'importe la laideur du visage si l'âme est belle, si l'esprit est grand. Vous ne me connaissez pas tout entier ; vous ignorez que moi, le cardinal redouté, le grand dignitaire de l'État véni-

tien, il y a quelques années j'étais moins que le dernier des barcarols ; vous êtes intelligente, certes ; voyez ce qu'il m'a fallu de patience féconde, d'imagination violente, de volonté forcenée, de courage, de science, de tout ce qui ennoblit l'homme pour conquérir une pareille situation en si peu de temps ; voyez de quoi je suis capable, et au chemin que j'ai fait, mesurez le chemin que je puis faire. Je vous parle comme je n'ai jamais parlé à personne au monde ; je vous parle comme j'ose à peine penser avec moi-même.

« Écoutez-moi, enfant. Fille de courtisane, si vous deveniez la compagne d'un pape ?… Quel rêve pour un être d'intelligence !… Et pourquoi le cardinal Bembo, considéré comme une des lumières de l'Église, appelé depuis deux ans à Rome par les plus grands parmi les grands, ne mettrait-il pas la tiare sur sa tête alors que Bembo le rustre, Bembo le scribe, pis que tout cela Bembo le pauvre s'est coiffé du chapeau rouge ! Soutenu dans mon ambition par la nécessité de plaire à une femme comme vous, que ne puis-je entreprendre et réussir !… »

En parlant ainsi, Bembo cherchait à hausser sa taille. Il essayait de mettre sur son visage un reflet d'ambition qui parvînt à l'embellir, et, en même temps, par une étrange contradiction avec le sens de son discours, sa voix était humble, suppliante, d'une ardente supplication.

Telle fut la déclaration d'amour du cardinal Bembo. Ayant achevé, il se taisait.

Il attendit un mot, un geste, un signe qui lui prouvât qu'il avait touché une fibre, une seule, sinon dans le cœur, du moins dans l'esprit de Bianca.

Rien ne vint éveiller en lui cette aube d'espoir.

« M'avez-vous entendu ? gronda-t-il sourdement.

– Non », dit Bianca.

Bembo fit un pas. Il haleta :

« Sois à moi… »

Et comme elle ne disait rien, soudain, avec une sorte de rugissement, l'œil en feu, l'esprit en délire, il se rua sur elle.

Au même instant, il bondit en arrière avec un cri de douleur.

« Ah ! gueuse ! fille de gueuse !… »

Les insultes maintenant se déchaînaient sur sa bouche convulsée, tandis qu'il tournoyait autour de Bianca en agitant sa main d'où s'échappaient de larges gouttes de sang.

Ce que tenait Bianca dans ses mains crispées, c'était une dague toute petite, toute mignonne, mais acérée, pointue, lame d'un célèbre armurier de Milan, chef-d'œuvre mortel et gracieux.

Une fois encore Bembo s'élança et recula, frappé au bras.

Bianca, immobile, attentive, sans un souffle, glacée d'horreur, épouvantée par sa propre audace, ne faisait pas un geste inutile ; un étrange sang-froid la soutenait ; sa puissance de vision décuplée par le danger lui faisait voir ou prévoir l'attaque.

Cette lutte silencieuse dura quelques instants.

Bianca comprenait que si Bembo parvenait à mettre la main sur elle, elle était perdue.

Il n'y parvint pas.

À la troisième blessure qu'il reçut, il recula de quelques pas, souffla furieusement, et essuya son visage couvert de sueur, puis il étancha le sang qui coulait des éraflures que lui avait faites la pointe de la dague.

« C'est bien, grogna-t-il enfin, c'est bien… tenez-vous au repos… je ne vous toucherai pas… »

Il grondait comme un de ces dogues qui, après quelque bataille, lèchent leurs plaies en surveillant l'adversaire. Il cherchait en lui-même un dernier moyen de réduire Bianca.

Tout à coup, il demanda :

« Qu'allez-vous devenir ? Seule dans cette forêt, où allez-vous ? Consentez au moins à revenir avec moi à Venise ? »

Cette fois Bianca ne répondit plus et se contenta de faire un signe de la tête.

« Vous ne voulez pas revenir avec moi ? » reprit Bembo avec une tranquillité qui causa à la jeune fille une sorte d'angoisse.

Elle fit le même signe.

« Eh bien, écoutez-moi une dernière fois. Après cela, je vous délivrerai de ma présence. Je veux vous ramener à Venise. Je le veux. Et cela sera. Je vous jure que pendant le voyage je ne vous dirai pas un mot. Je ne chercherai pas à vous approcher. Comprenez-moi. Vous ne voulez pas être à moi : soit. Mais je ne veux pas non plus que vous soyez à un autre. Est-ce que cela vous étonne ? »

Et comme il comprenait qu'elle l'écoutait attentivement, il reprit :

« Dans un instant, vous serez libre de m'accompagner à Venise, ou de vous en aller où vous voudrez. Pour le premier cas, vous serez respectée, j'en fais serment. Dans le deuxième cas, je me vengerai d'une manière terrible. Pour que vous puissiez décider librement de ce que vous allez faire, il est juste que je vous dise ce que sera ma vengeance…

« Je vous ai parlé tout à l'heure de votre mère. Vous croyez peut-être qu'elle est simplement une courtisane. Méprisée, soit, mais c'est tout. Vous croyez cela, n'est-ce pas ? Je vais vous détromper. Votre mère habite à Venise un superbe palais qui vaut à lui seul cinq cent mille écus. Vous ignorez, et tout le monde ignore comment elle a été mise en possession de ce palais. Oh ! d'une manière bien simple. Le maître de ce palais s'appelait Jean Davila. Il était du Conseil des Dix. C'était un patricien. Or, Jean Davila est mort assassiné deux jours après avoir fait un testament où il léguait son palais à votre mère, la courtisane Imperia… Vous ne comprenez pas encore ?… C'est votre mère qui a assassiné Jean Davila…

– Horreur ! gémit la jeune fille défaillante.

– Ah ! ah ! il paraît que je commence à vous intéresser ?… Maintenant, sachez aussi que j'ai les preuves et les témoins du meurtre, témoins irrécusables par leur caractère et leur haute situation. Qu'en dites-vous ?… Vous vous taisez ?… »

Il garda un instant le silence avant de frapper le dernier coup, tandis que Bianca, pantelante, faisait d'incroyables efforts pour ne pas s'évanouir.

« Écoutez, acheva Bembo. Si vous m'accompagnez à Venise, je ne dis rien. Si je rentre seul, dès mon arrivée, je fais ma dénonciation : votre mère est saisie au point du jour, son procès est instruit, et dans une quinzaine au plus tard, sa tête roule sous la hache du bourreau. »

Ayant dit, il tourna le dos en s'en allant paisiblement, à pas lents, s'enfonça dans la nuit.

L'instant fut terrible pour Bianca : elle eut à choisir entre sa propre mort à elle, et la mort de sa mère. L'horreur fut la plus forte de songer à sa mère saisie, jetée dans un cachot, puis traînée au supplice. Elle eut un grand frisson, puis calme, rejoignit Bembo et marcha derrière la petite lumière falote qui se balançait à la main du cardinal.

Elle marchait, très pâle, avec une singulière dignité qui la transformait.

Bembo la sentit sur ses pas et ne tourna pas la tête.

Une joie sourde et profonde montait à sa tête, en même temps qu'un orgueil farouche d'avoir dompté la rebelle et de l'entraîner ainsi dans le sillage de sa petite lumière, étoile sinistre en marche vers des crimes.

Il se remit en route.

Bientôt il atteignit les rivages de la lagune et retrouva sa gondole.

Il la désigna du doigt à Bianca.

La jeune fille eut un suprême mouvement de recul, puis la soudaine vision de sa mère traînée à l'échafaud la fit frissonner : elle prit place dans la gondole.

X

VIERGE

L'arétin était comme le lièvre de la fable : un rien lui donnait la fièvre ; il avait peur de son ombre, il ne voyait autour de lui que pièges, traquenards et embuscades. C'était un trembleur, mais un trembleur d'une espèce assez rare, puisqu'il proclamait lui-même sa lâcheté, et qu'on sait du reste qu'en général il n'y a rien de vantard et de fanfaron comme un poltron.

Pierre Arétin avait, en vertu de cette poltronnerie qu'il se plaisait à avouer hautement, quitté avec précipitation la fête d'Imperia au moment même où cette fête était dans tout son éclat, et où il eût pu, par conséquent, trouver plus d'une occasion de placer ses poésies.

La cause de ce départ, qui ressemblait à une fuite, était un accès de terreur que l'Arétin, qui se connaissait parfaitement, n'essaya même pas de surmonter.

On n'a pas oublié – ou si le lecteur l'a oublié, notre devoir à nous est de nous en souvenir – que pendant le cours de cette fête, et au plus beau moment, Roland Candiano avait suggéré à Pierre Arétin d'entraîner Imperia en quelque pièce déserte. Maître Pierre avait obéi ; au moment où il allait pénétrer avec Imperia dans le boudoir où elle le conduisit, Roland l'arrêta par le bras, entra à sa place, et l'Arétin se trouva le nez devant une porte fermée.

Tout d'abord, il n'en éprouva nulle contrariété, et satisfait d'avoir si bien réussi dans sa mission, il regagna les salles de la fête. Mais bientôt son esprit fertile en combinaisons terrifiantes et son imagination prompte à s'alarmer se mirent en mouvement. Il réfléchit qu'Imperia avait plus d'une cause de haine contre Roland. Il établit que si Roland avait voulu avoir un entretien avec la courtisane dans des conditions aussi mystérieuses, c'était sûrement que quelque drame allait se passer.

Et sans aucun doute Imperia vaincue par Roland ferait retomber sa fureur sur celui qui l'avait mystifiée, c'est-à-dire sur l'Arétin. Or, cette fureur se traduirait par quelque bon coup de poignard à lui octroyé par quelqu'un des nombreux amis de la courtisane.

Dès que cette pensée fut entrée dans son esprit, l'Arétin se considéra comme un homme mort. Il est vrai que Roland, fidèle à son traité, lui avait évité force mauvaises aventures et l'avait sauvé de quelques bastonnades. L'Arétin avait donc en lui une confiance illimitée.

« Mais, ajouta-t-il, ce serait vraiment tenter le diable que de demeurer une minute de plus dans la maison de cette femme que j'ai gravement offensée et qui sans doute en ce moment même cherche la vengeance qu'elle pourra bien tirer de moi. Qui sait s'il n'est pas trop tard ! »

Le résultat de ces réflexions fut que l'Arétin traversa les salles de fête le plus rapidement qu'il put et fendit le flot des invités en surveillant étroitement les gestes des gens qu'il coudoyait. Parvenu dehors, il se jeta dans sa gondole comme un homme qu'on poursuit, et lorsqu'il fut dans son palais, il se hâta d'en faire barricader les portes.

Les Arétines n'étaient point couchées encore.

En effet, elles avaient d'abord vainement supplié leur seigneur et maître de les emmener à la fête d'Imperia. Et comme Pierre Arétin leur avait fait comprendre qu'elles n'étaient après tout que des servantes élevées secrètement à la dignité de maîtresses, elles avaient demandé à passer au moins cette nuit en une fête intime, ce que l'Arétin leur avait généreusement accordé.

Ces charmantes filles étaient donc en pleine gaieté ; elles avaient imaginé tout un scénario, une sorte de parodie de la fête de la grande courtisane.

Perina représentait Imperia ; Margherita s'était métamorphosée en Arétin ; les autres formaient la foule des invités ; et tantôt buvant, tantôt grignotant des friandises, tantôt chantant des vers ou jouant de la guitare, les Arétines avaient de leur mieux singé les splendeurs qu'il ne leur avait pas été donné d'entrevoir.

Ce fut au plus joli moment de cette scène qui ne manquait pas d'une grâce naïve que l'Arétin fit une rentrée précipitée, et ordonna qu'on fermât les portes à triple verrou, et qu'on rabattît solidement les contrevents des fenêtres.

« Ah ! s'écria la Chiara, sommes-nous donc menacés d'un siège ?

– Ou plutôt notre maître est-il encore menacé d'être bâtonné comme il le fut un jour ?

– Silence, Pacofila ! gronda l'Arétin.

– Cependant, cher seigneur, vous paraissez tout troublé, dit Perina de sa voix douce.

– Buvez un doigt de ce vieux vin de Bourgogne », fit la Margherita en remplissant jusqu'aux bords un grand verre que maître Arétin vida d'un trait.

Ayant claqué de la langue, il s'assit, réconforté, et les Arétines l'entourèrent, se disputant à qui serait assise sur ses genoux.

« Là ! là ! grogna l'Arétin en défendant sa barbe, vous m'étouffez, brigandes !

– Étouffé de baisers, quelle mort, cher seigneur !

– La peste vous étouffe vous-mêmes, vociféra Pierre Arétin. Croyez-vous qu'il soit agréable d'entendre un tel souhait, guenons fripées, alors que je viens d'échapper au plus effroyable danger !

– Pauvre cher !

– Oh ! contez-nous cette aventure !

– Soit, asseyez-vous, et soyez sages », dit l'Arétin, qui, sans doute pour aiguiser sa mémoire, se versa une nouvelle rasade de bourgogne.

Elles s'étaient assises, curieuses, frémissantes et frétillantes.

« Je veux, commença l'Arétin, que mon sang coule comme ce vin si je mens d'un iota et si je n'ai pas échappé au plus terrible péril que puisse braver un homme seul contre dix…

– Contre dix !…

– J'ai peut-être mal compté ; peut-être bien qu'ils étaient une vingtaine.

– Oh ! les malandrins !…

– Ce n'étaient pas des malandrins, reprit simplement l'Arétin ; sans cela, où serait le mérite que j'ai eu de les mettre en fuite ?

– Des sbires, peut-être ?

– Non, mes petites lunes[2], non, mes petites curieuses. Mais écoutez-moi, je vais tout vous dire depuis le commencement, *ab ovo* selon le précepte de l'un de mes confrères nommé Horace.

– Et ce M. Horace fait aussi des vers ? demanda la Margherita.

– Il en faisait ; il est mort. Mais revenons à mon affaire. Vous saurez donc que ce soir j'ai été particulièrement distingué par l'illustre beauté à qui convient le nom d'Imperia comme les rayons du soleil conviennent au ciel de mai. Allons, paix, friponnes, ne faites pas semblant d'être jalouses ; ne savez-vous pas que je connais toutes vos grimaces ? Honoré donc de l'évidente faveur de la dame qui me fit recommencer par deux fois la récitation de mon magnifique poème sur le *grand art d'amour,* je ne fis pas attention à quelques nobles seigneurs qui se trouvaient relégués au second plan, éclipsés, j'ose dire, par ma présence. Je ne vis pas qu'ils complotaient je ne sais quoi dans les coins… qu'est-ce ! n'a-t-on pas heurté à la grande porte ?

– Non, non, cher seigneur, rassurez-vous.

---

[2] On ne sait pourquoi l'Arétin avait une prédilection spéciale pour ce mot, mais il l'employait à tout propos.

– Eh ! ventre de ma mère ! Ai-je besoin d'être rassuré ?… Vers une heure, donc, me sentant fatigué, je me retirai ; l'idée me vint de rentrer à pied.

– Quelle imprudence !

– Bah ! J'en ai vu bien d'autres ; je m'acheminais vers ce palais le plus paisiblement du monde ! lorsque tout à coup… ah ! pour cette fois, on heurte !

– Mais non, c'est ce meuble qui a craqué.

– C'est justement ce que je pensais. Tout à coup, dis-je, dans l'ombre, je vois se dresser une trentaine de spadassins, parmi lesquels je reconnus mes jaloux de tout à l'heure. Ils m'entourent et je me vois enveloppé d'épées. Alors, que fais-je ? »

Ici l'Arétin se leva, tira sa rapière et tomba en garde.

« Prompt comme l'éclair, je mets l'épée au vent, je pare tierce, je pare quarte, je frappe d'estoc, je frappe de taille, je pousse des pointes, mon épée tourbillonne… si bien que, dix minutes après, mes quarante adversaires s'enfuyaient de toutes parts… »

En parlant ainsi, l'Arétin s'escrimait dans le vide, et, mimant son récit à grands coups d'épée, se démenait avec une furie que les Arétines, bouche bée, admirèrent de confiance. Car le bon Pierre, qui ne se faisait pas honte d'avouer sa poltronnerie à un homme comme Roland ou Jean de Médicis, tenait absolument à passer pour un foudre de guerre devant celles qu'il appelait ses petites lunes. C'était une faiblesse. Quel grand homme n'a les siennes ?

Ayant fini son récit, il s'arrêta soudain, la pointe de l'épée sur le bout de son soulier, et reçut modestement l'ovation que lui firent les Arétines enthousiasmées.

L'une d'elles remplit la coupe du maître et la lui présenta.

L'Arétin la saisit et la porta à sa bouche.

Mais ses lèvres ne s'étaient pas posées encore sur les bords du verre qu'un coup violent retentit à la porte du palais.

Convaincu qu'Imperia avait envoyé à sa poursuite, l'Arétin devint blême, la coupe trembla dans sa main, son épée tomba et il s'assit en bégayant :

« Je vous l'avais bien dit, coquines, qu'on heurtait à la porte du palais. Qu'on n'ouvre pas, surtout ! Ah ! guenons perverses, vous voulez me faire assassiner ! »

À ce moment, le valet de confiance de l'Arétin entra.

« N'ouvre pas, misérable ! cria le poète terrorisé.

– Monseigneur… c'est que j'ai déjà ouvert. »

Les Arétines, épouvantées, persuadées que les fameux quarante allaient envahir le palais, prirent leur volée vers leurs chambres où elles s'enfermèrent.

Quant à l'Arétin, il était plus mort que vif.

« C'est Mgr Bembo, dit enfin le valet à voix basse.

– Et il est seul ?

– Accompagné d'une femme…

– Triple idiot, qu'attends-tu pour ouvrir ? Tu te feras bâtonner, poltron infâme ! ne t'ai-je pas donné l'ordre d'ouvrir tout courant…

– Ne grondez pas cet homme, maître Arétin, dit une voix, il a été prompt à souhait. »

Bembo apparut sur le seuil de la salle à manger où venait de se dérouler la scène que nous avons racontée en peu de mots, mais, qui, en réalité, avait conduit l'Arétin jusque vers les quatre heures du matin.

« Vous, monseigneur ! s'écria Pierre en feignant la surprise ; à pareille heure !… Mais que vois-je ? Blessé à la main… et si pâle… »

Sur un geste de Bembo, le valet s'était retiré.

En même temps que Bembo, blanche comme une morte, défaillante, se soutenant à peine, Bianca avait pénétré dans cette salle qui sentait l'orgie. Elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur le siège que l'Arétin s'empressait de lui avancer…

« Maître Pierre, dit Bembo, c'est un important secret que je confie à votre honneur. Cette enfant que vous voyez là doit demeurer cachée quelques jours dans Venise. J'ai songé que nulle part mieux que chez vous elle ne serait aussi en sûreté ; que nulle part même sa timidité n'aurait moins à souffrir, puisque chez vous, c'est à vos filles qu'elle sera confiée. »

L'Arétin s'inclina devant la malheureuse, et, non sans une sorte de pitié sincère que Bembo admira comme un effort de comédie :

« Puisque la signorina me fait l'honneur de chercher un abri dans ma maison, je puis l'assurer qu'elle y sera traitée comme chez un père. Perina ! » appela-t-il en frappant sur la table.

Bianca avait levé sur l'Arétin un regard de gratitude.

Perina, la plus jeune, la moins effrontée des Arétines, enfant au doux visage et aux yeux rêveurs, apparut à l'appel de son maître et demeura stupéfaite.

« Approche, mon enfant, dit l'Arétin ; tu vois cette jeune fille ? Je la mets sous ta garde ; considère-la comme une sœur tant qu'elle consentira à demeurer sous notre toit… Va, mon enfant… »

Cette scène eût été monstrueuse, si l'Arétin avait, comme le supposait Bembo, joué la comédie. Mais l'Arétin était sincère. La physionomie de Bianca l'avait bouleversé de compassion.

Perina s'approcha de Bianca avec un charmant sourire.

La pauvre petite, que des émotions si diverses et si violentes avaient affolée depuis le début de cette soirée, vit ce sourire : ses traits raidis se détendirent et ses larmes coulèrent enfin…

« Pauvre signorina, fit doucement Perina, venez, venez… tant que je serai près de vous, vous n'aurez rien à craindre… »

Bianca serra convulsivement les mains que lui tendait Perina, se leva péniblement, et, appuyée sur l'Arétine, disparut bientôt sans avoir jeté un regard à Bembo, qui la suivit des yeux.

On a vu dans quelles conditions la jeune fille avait consenti à revenir à Venise en compagnie de Bembo. Lorsqu'elle fut as-

sise dans la gondole qui traversait rapidement la lagune, elle fut prise d'un immense désespoir.

Rentrer dans le palais de sa mère, c'était retomber au pouvoir de Sandrigo, c'était le mariage, c'était l'horreur. L'idée seule, le souvenir de ce mariage que sa mère lui avait proposé lui causait un singulier effroi qui devenait de l'épouvante lorsqu'elle songeait à ce mot échappé à la courtisane sur sa fille évanouie :

« Oh ! si elle pouvait être morte ! »

Dans l'esprit de Bianca, le mot terrible s'associait fatalement à l'idée de mariage. Et sa mère lui donnerait à choisir entre la mort ou Sandrigo.

Pourtant une pensée plus sinistre encore, plus effroyable la faisait palpiter : tout infâme qu'elle fût, Imperia l'avait aimée, idolâtrée. Et cette mère, voilà qu'elle était menacée du bourreau…

Ah ! oui, que faire ? que devenir ?

Retourner au palais Imperia ! Jamais, oh ! jamais !…

Alors ?…

Lorsque la gondole toucha le quai, lorsque Bianca se retrouva seule avec Bembo, elle vit qu'elle se trouvait devant un palais qu'elle ne connaissait pas. Le cardinal qui, fidèle à sa promesse, n'avait pas dit un mot pendant le retour, parla alors. Il parla d'une voix calme et volontaire :

« Nous voici arrivés, dit-il. Écoutez-moi encore, et puis ce sera fini. Vous ne voulez pas être à moi, soit ! Je vous fais horreur, soit encore ! Mais je jure que vous ne serez à personne. Ce

que j'ai dit, je le ferai à l'instant, j'en jure le Christ et le salut de mon âme. Si vous consentez à vous réfugier chez un ami éprouvé à qui je vais vous confier, votre mère n'a rien à craindre. Si vous reprenez votre liberté, ce que je ne chercherai pas à empêcher, dans une heure, la courtisane Imperia, assassin de Jean Davila, sera arrêtée. Maintenant, suivez-moi ou retirez-vous, vous êtes seul juge ! »

Et comme il avait fait dans la forêt, il s'éloigna sans tourner la tête.

Bianca le suivit, comme on dit que des oiseaux suivent certains serpents qui les attirent, les fascinent.

Oui, ce fut ainsi que Bianca suivit Bembo.

Il avait marché au palais devant lequel la gondole s'était arrêtée, et avait heurté rudement.

Bianca eut alors une minute de lucidité.

Elle préviendrait sa mère !

Et lorsque Imperia aurait fuit, elle, Bianca, fuirait à son tour…

Lorsque Bianca, soutenue par Perina, eut disparu, lorsque se fut refermée la porte, Bembo et l'Arétin se regardèrent.

« C'est la jeune fille dont je t'ai parlé, dit Bembo.

– Celle qu'il s'agit de…

– De dévergonder, oui, dit froidement le cardinal.

– Qui est cette enfant ?

– Ne te l'ai-je point dit ? ricana le cardinal. La fille de la courtisane Imperia. Fille de courtisane, elle a du sang de courtisane, elle est elle-même déjà une courtisane, sinon en fait, du moins par l'ardeur de sa nature, par ses goûts de luxe, par la fièvre qui inquiète son imagination en attendant qu'elle inquiète ses sens… Qu'as-tu à dire ?

– Je la plains », dit l'Arétin.

Bembo sourit.

« Il faut donc que j'étouffe tes plaintes. Prête-moi tes outils de travail, ton bon encrier d'où sort une encre si corrosive et d'où je veux, moi, tirer une encre d'or, ta bonne plume qui fait de si cruelles blessures et avec laquelle je veux, moi, faire en ta faveur une nouvelle saignée au trésor de Venise… Si je sais compter, mon maître, il te revient cinq mille écus sur le total de la somme que nous avions convenue. Donne, poète, donne encrier, plume et papier, donne que je signe le bon, donne, que j'étouffe ta juste plainte sous une pluie d'écus, et que je panse ta pitié attendrie avec ce papier, baume souverain… donne, mais donne donc, par tous les diables !…

– C'est inutile, dit l'Arétin.

– Inutile ! gronda Bembo stupéfait.

– Oui. Garde tes cinq mille écus.

– Est-ce bien toi qui parles ? Ou est-ce que je rêve…

– Tu ne rêves pas », reprit l'Arétin avec un soupir.

Bembo nota ce soupir qui, lui semblait-il, allait à l'adresse des cinq mille écus.

En effet, l'effort de l'Arétin était considérable. Refuser un bon de quinze mille livres environ était une sorte de travail d'Hercule. L'Arétin refusait, cependant, et la vérité nous oblige à déclarer qu'au nombre des motifs qui lui faisaient une loi de ce refus, il s'en trouvait un ou deux d'avouables. D'abord, la jeunesse, la candeur de Bianca, son air si triste et si ingénu, ses regards chargés de désespoir, tout dans la jeune fille avait provoqué chez l'Arétin un commencement de pitié sincère. Et puis, Pierre Arétin, artiste à sa manière s'était dit que c'était vraiment un crime que de jeter une beauté aussi accomplie dans les bras d'un homme aussi laid que Bembo.

Là s'arrête l'énumération des motifs honorables que nous avons dû présenter aux lecteurs afin que la mémoire de l'Arétin, déjà chargée par l'histoire de malédictions fort exagérées et assez hypocrites, ne fût pas définitivement honnie grâce à nous.

Malheureusement, il y avait à ce refus étonnant d'empocher tant d'argent des motifs d'un autre ordre.

L'Arétin était encore sous le coup de la terreur que lui inspirait Imperia. Il avait la conviction que la courtisane chercherait à le faire tuer. Que serait-ce donc lorsque Imperia saurait que sa fille était détenue chez l'Arétin !... À cette seule idée, il blêmissait. Car, si fort qu'il tînt à l'argent, il y avait une chose à laquelle il tenait plus encore : c'était la vie.

Ce fut donc moitié en frémissant de terreur, moitié frémissant de pitié, un peu en soupirant de regret, et un peu en s'admirant soi-même qu'il reprit :

« Tu ne rêves pas, Bembo. C'est bien moi, Arétin, qui refuse le bon de cinq mille livres que tu viens de signer. »

En effet, le cardinal venait de prendre lui-même les objets qu'il avait demandés, encrier, plume et papier, avait signé le bon et le poussait devant l'Arétin.

« Prends donc, compère, dit-il.

– Non ! » dit l'Arétin en jetant un flamboyant regard sur le bon.

Bembo se leva, s'approcha de Pierre Arétin et grommela :

« Tu veux donc m'obliger à approfondir le mystère de ton voyage auprès de Jean de Médicis et du meurtre de ce soldat ? »

Il disait cela au hasard, ayant simplement de vagues soupçons sur l'attitude de l'Arétin dans cette affaire. Mais l'Arétin fut convaincu que le cardinal en savait assez long pour l'envoyer pourrir dans quelque puits. Il fut frappé d'épouvante.

Et comme Bembo lui tendait à nouveau le précieux papier, l'Arétin, cette fois, le prit en faisant un grand geste qui signifiait :

« Après tout, de quoi vais-je me mêler là !

– Ainsi, dit alors le cardinal, tout demeure en l'état ?

– Eh ! oui, compère. J'ai eu, je l'avoue, une minute de pitié pour cette petite…

– De la pitié ! grinça Bembo. De la pitié, parce que c'est moi qui l'aime, n'est-ce pas ? Et que moi je suis condamné à ne jamais aimer et à ne jamais l'être ! De la pitié, vraiment ! Parce que je veux élever jusqu'à moi cette fille de courtisane, parce que je veux faire sa fortune ! Ah ! si le dernier des bavards à cheveux blonds bouclés et à fine moustache l'entraînait dans la

misère avec accompagnement de guitare, tu n'aurais pas pitié d'elle ! Mais moi ! moi, il m'est défendu d'être un homme !… Et puis, que m'importe au fond ! Si je veux être ainsi, je le serai, le reste ne compte pas. »

Bembo s'apaisa soudain.

« Adieu, dit-il ; songe que je compte sur l'Arétin… et les Arétines. »

Pierre l'accompagna, le vit disparaître, et revint retomber méditatif, sur un fauteuil.

Mais bientôt, il murmura entre ses dents :

« Ah ! ça, mais je vais avoir la fièvre si je m'intéresse à ce point à une aussi vulgaire aventure d'amour. Par tous les diables, j'en ai vu bien d'autres avec ce Jean de Médicis. Que Bianca devienne ce qu'elle peut. Que Bembo fasse ce qu'il veut. Or çà, l'heure de dormir est venue, il me semble. Voilà le jour qui point… »

Et arrivé dans sa chambre à coucher, on entendit ses vociférations :

« Paolina ! Chiara ! Perina, Margherita ! Chiennes d'enfer ! Mon lit n'est pas bassiné ! Mon feu est éteint ! Vous dormez, carognes, pendant que je travaille. Attendez ! Je vais vous réveiller à coups de matraque… »

XI

LE CARDINAL-ÉVÊQUE DE VENISE

Comme on vient de le voir par les paroles de Pierre Arétin, il faisait presque jour lorsque le cardinal Bembo, ayant quitté son compère, se dirigea vers son palais. Sur le pas de la porte attendait son valet de chambre, qui se précipita vers lui aussitôt qu'il l'aperçut, en disant :

« Ah ! monseigneur, quelle nuit ! quelle alerte !

– Silence ! fit Bembo en voyant que deux ou trois passants s'arrêtaient pour le dévisager. Quoi qu'il soit arrivé, apprends une bonne fois à éviter le scandale. Rentrons d'abord. Tu t'exclameras ensuite. »

Le valet courba humblement la tête et suivit son maître.

Une fois arrivé dans son cabinet, Bembo commença par faire panser les blessures de sa main qui le faisaient cruellement souffrir.

« Maintenant, dit-il en s'asseyant, parle ; et surtout, sois bref.

– Monseigneur, dit le valet, le palais a été envahi cette nuit.

– Envahi ? fit Bembo en fronçant le sourcil. Par des voleurs ?

– Non, monseigneur, puisque ces gens n'ont touché à rien, ainsi que je m'en suis assuré après leur départ. »

Bembo commença à pâlir.

Le pillage de son palais par une bande de truands ne l'eût que médiocrement surpris et affecté. Mais ces hommes qui n'avaient rien pris, qu'étaient-ils venus chercher ? Ce fut le valet qui se chargea de le lui apprendre.

« Donc, monseigneur, il était un peu moins de deux heures ; les domestiques étaient couchés depuis longtemps ; mais je veillais, d'après l'ordre que vous m'en aviez donné. Tout à coup, on heurta à la grande porte. Ne reconnaissant pas votre signal, je me garde d'ouvrir. On heurte à nouveau. Et comme je gardais le silence, j'entends qu'on détraque les vantaux de la porte avec des barres de fer. Je me mets à crier. Les domestiques accoururent. Mais en même temps la porte s'ouvre, et une bande de démons fait irruption dans le palais. Les domestiques sont saisis et tenus en respect par quelques-uns des malandrins, tandis que d'autres allument prestement des lumières. L'un d'eux, leur chef sans doute, demande qui est le valet de chambre du cardinal. Je me nomme. Alors il vient à moi, me place un pistolet sous le nez en me disant : « Conduis-moi à la chambre de ton maître. » Je veux résister ; il arme son pistolet. Alors j'obéis ; je le conduis dans la chambre de monseigneur. Voyant que vous n'êtes pas là, il s'écrie :

– « Où est ton maître ?

– « En voyage.

– « Tu mens !

– « Non, par la Madone.

– « Fais-moi visiter le palais. »

« Alors, toutes les pièces, l'une après l'autre, sont fouillées par ces gens ; ils regardent derrière les rideaux, ouvrent les armoires, enfin accomplissent une perquisition qui dure deux heures. Après quoi, ils se retirent sans avoir fait d'autre mal, et sans avoir rien emporté, comme je le disais à monseigneur. »

Et le digne valet acheva :

« Vous m'en voyez encore tout saisi.

– Roland ! murmura Bembo livide… C'est bien, ajouta-t-il à haute voix, laisse-moi. J'ai besoin de repos. Tu me réveilleras dans trois heures exactement.

– Bien, monseigneur.

– Tu feras fermer partout, et tu iras toi-même chez le chef de police, le seigneur Guido Gennaro, en lui disant de ma part ce qui est arrivé ici cette nuit ; prie-le de me venir trouver et, en attendant, d'envoyer une garde d'une vingtaine d'archers pour protéger le palais, puisqu'en ces temps malheureux la demeure des fils de l'Église n'est pas à l'abri de l'audace des brigands. Va ! »

Le valet de chambre se hâta vers l'exécution de ces ordres que Bembo avait donnés pour dépister les recherches de ses gens. Il ne croyait nullement à un retour offensif en plein jour.

« Roland est sur moi ! songea-t-il avec accablement. Oui, il rôde dans Venise, imprenable, insaisissable, invisible. En vain tout ce qu'il y a de sbires dans cette ville est-il employé à le chercher ! Il échappe à tous les pièges ; et moi je n'échapperai pas à ses coups si je demeure ! Le cercle se resserre autour de

moi. Je suis perdu si je reste. Je n'ai même plus le temps d'exécuter ce que j'avais conçu… Il faut hâter ma fuite. »

Ce que Bembo avait conçu, on se le rappelle.

Son plan, dans la ligne générale, était de quitter Venise en enlevant Bianca. Au moment où dans une nuit de terreur, il avait résolu de fuir, Sandrigo était vivant ; le mariage était convenu pour le samedi. Le plan de Bembo avait été de tenir en effet parole à Sandrigo ; mais après la cérémonie, il faisait enlever Bianca et la faisait conduire chez l'Arétin, qui devait, au bout de quelques jours, faire sortir Bianca de Venise parmi les Arétines.

Une partie de ce plan était exécutée puisque, en suite des événements de la nuit, Bianca se trouvait au pouvoir de Bembo et déjà enfermée chez l'Arétin.

Bembo ignorait d'ailleurs la mort de Sandrigo.

Mais il n'avait plus à tenir parole en ce qui concernait la cérémonie du mariage, puisque Bianca avait fui le palais Imperia et que Sandrigo ignorait ce que la jeune fille était devenue.

Restait donc à exécuter la deuxième partie du plan.

D'abord, le travail des Arétines sur l'esprit de Bianca, qui devait demander une quinzaine de jours. Ensuite, le départ de l'Arétin, accompagné de toutes ses Arétines, y compris Bianca.

C'était cette dernière partie qui se trouvait modifiée par l'événement que le valet de chambre venait de raconter à Bembo. Ce n'était plus quinze jours qu'il fallait rester à Venise ! En ces quinze jours, Roland l'aurait sûrement frappé.

Bembo résolut d'agir au plus tôt.

« Il faut que, demain, je sois hors de Venise avec Bianca ! »

Ayant convenu toute chose avec lui-même, le cardinal se coucha et s'endormit. Il se força à dormir. Il se commanda d'oublier tout au monde, afin que son esprit fût rafraîchi et son corps reposé par quelques heures de sommeil. Et telle était en effet la puissance de cet homme sur lui-même qu'il parvint à s'endormir profondément ; mais par un phénomène bien connu, il se réveilla à l'heure même qu'il avait indiquée à son valet. Il achevait de passer une robe de chambre lorsque le valet frappa à la porte et annonça le chef de police Guido Gennaro.

Le cardinal reçut le chef de police avec un visage reposé et souriant. Il lui indiqua un siège, et ordonna de faire entrer son secrétaire.

« Vous permettez, n'est-ce pas ? dit-il aimablement.

– Je suis à vos ordres, monseigneur », répondit Gennaro.

Le cardinal se fit présenter la liste des personnes qui lui demandaient audience.

« Veuillez dire que je recevrai demain seulement, fit-il. À propos, ajouta-t-il en compulsant la liste, dites à M. le curé des Saints-Anges de Rome que je le prie à déjeuner dimanche après la grand-messe. Veuillez en outre annoncer à MM. les doyens et vicaires de Venise que je ferai une tournée la semaine prochaine ; je la commencerai mardi pour la finir vendredi ; je les préviens afin qu'ils puissent préparer les requêtes qu'ils auront à me présenter. À propos, n'oubliez pas que jeudi prochain je dois prêcher devant Mgr le doge ; vous ferez mettre en état les fauteuils qui servent au doge et à sa suite en pareil cas. »

Il congédia le secrétaire.

« Vous aurez là une semaine bien remplie », dit alors Guido Gennaro avec un sourire qui fit tressaillir Bembo.

En même temps, il s'apercevait que le chef de police avait les yeux fixés sur sa main bandée de linges ; il la cacha sans affectation et répondit :

« En effet, cher monsieur ; et je crois que la semaine qui suivra sera plus chargée encore. Mais je ne m'en plains pas. À quoi occuperais-je mon temps, sinon à remplir les fonctions de mon ministère pour le mieux de tous ? Cela n'empêche pas le pasteur d'être attaqué par les loups, d'ailleurs.

– Vous voulez parler, monseigneur, de l'audacieuse attaque qui a été dirigée cette nuit contre votre palais ?

– C'est cela même. Qu'en pensez-vous ? Je vous ai fait venir pour vous demander votre avis là-dessus.

– Je pense que l'événement est d'autant plus grave qu'il coïncide avec un autre événement que Votre Éminence ne connaît sans doute pas à l'heure qu'il est, et avec un autre événement qui ne tardera pas à s'accomplir.

– Que voulez-vous dire ? fit Bembo avec une sourde inquiétude.

– Voici d'abord l'événement en question. On a retrouvé tout à l'heure dans le canal deux cadavres enlacés. C'était le cadavre d'un homme et d'une femme. La femme s'appelait Juana. Ce nom ne dit-il rien à Votre Éminence ?

– Non, fit sincèrement Bembo, étonné de la question.

– Cette femme, continua alors Guido Gennaro, nous l'avons longtemps surveillée, puis elle avait disparu, et nous avions acquis la conviction qu'elle servait les complots du fils de l'ancien doge.

– Roland Candiano ! exclama sourdement le cardinal.

– Lui-même. Votre Éminence n'ignore pas qu'il n'a pas renoncé à la prétention de prendre la succession de son père… Quant au cadavre de l'homme, nous l'avons également reconnu. C'était celui d'un ancien bandit que, par une faveur tout à fait extraordinaire et dont plusieurs s'étonnaient ouvertement, on avait récemment créé lieutenant dans le corps des archers.

– Sandrigo ! »

Le cardinal poussa cette exclamation avec une véritable terreur. Il ne songea même pas à se réjouir de la disparition d'un aussi redoutable rival. Il frémit d'épouvante. Car la mort de Sandrigo, œuvre de Roland, à n'en pas douter, lui présageait la sienne !

Le chef de police sourit.

« Monseigneur le connaissait donc ? demanda-t-il.

– Je sais qu'il avait rendu de grands services, voilà tout… »

Et après un instant de rêverie, il ajouta :

« Ainsi, Sandrigo a été assassiné !

– Je ne l'avais pas dit à Votre Éminence. Mais elle a deviné juste. Le cadavre du lieutenant – puisqu'il était lieutenant ! – portait un poignard solidement enfoncé dans le sein. Celui qui a frappé ce coup-là, doit rarement manquer son but !

– Et que suppose-t-on ? demanda Bembo.

– On suppose, ou du moins je suppose, moi, dont c'est le métier de voir clair dans tous les mystères, je suppose donc que Sandrigo a été attiré par cette Juana dans un guet-apens, et frappé par Roland Candiano.

– Mais elle-même ?

– Elle a été tuée peut-être parce qu'elle trahissait en partie… Mais je vois que ce récit frappe l'imagination de Votre Éminence beaucoup plus que je ne voudrais.

– Non, non ! Continuez… Seulement, de pareilles horreurs sont bien faites pour émouvoir un homme aussi paisible que moi…

– Je le comprends d'autant mieux, monseigneur, que moi-même, j'ai été vivement frappé de ce double meurtre.

– Mais vous parliez aussi d'un autre événement…

– J'y arrive. Les deux cadavres ont été retrouvés dans le canal, comme je le disais à Votre Éminence. Or, non loin de là, on a retrouvé une gondole chavirée ; belle gondole, par ma foi.

– Sans doute la gondole dans laquelle avaient pris place ces deux malheureux ?

– Peut-être ! Moi, je l'ai reconnue tout de suite. C'est la gondole de cérémonie d'une femme dont Votre Éminence a peut-être entendu parler, et dont je rougirais de prononcer ici le nom.

– Cette femme ? interrogea Bembo sans relever la phrase de Gennaro, et surtout sans vouloir approfondir l'ironie de son accent.

– Une courtisane célèbre, fit lentement le chef de police, la courtisane Imperia. »

Bembo se dressa tout droit :

« Quoi ! aurait-elle été tuée, elle aussi ? »

Le visage du cardinal s'était décomposé. Ses dents claquaient de terreur. Sandrigo frappé ! Imperia frappée ! Son tour allait venir !

« Non, monseigneur, fit tranquillement le chef de police ; si vous portez quelque intérêt à cette femme, vous pouvez vous rassurer, elle n'est pas morte... »

Bembo se rassit, ou plutôt se laissa retomber sur son siège.

Guido Gennaro continua :

« La courtisane Imperia est dans son palais, je m'en suis tout doucement assuré ; d'autant plus qu'une de mes premières idées avait été que cette femme était l'assassin de Sandrigo et de Juana. Mais j'ai vite acquis la conviction qu'elle n'était pour rien dans ce double meurtre. Et cependant, elle doit, elle aussi, avoir quelque chose de ce genre à redouter. Car je sais qu'elle fait ses préparatifs de départ. Demain au plus tard, la courtisane Imperia aura quitté Venise pour se rendre à Rome. »

Bembo, maintenant, méditait profondément.

« Et quel rapport, demanda-t-il, voyez-vous entre la mort de Sandrigo et le départ de la courtisane, d'une part, et l'attaque de mon palais d'autre part ?

– Aucun rapport, monseigneur. J'ai dit seulement coïncidence. Mais la coïncidence me semble curieuse ; et je me demande si les gens qui ont frappé Sandrigo, qui obligent Imperia à fuir, ne sont pas les mêmes qui ont, cette nuit, voulu s'emparer de Votre Éminence.

– Dans quel dessein, à votre avis ?

– Que sais-je, moi ? Vengeance personnelle peut-être…

– Vous supposez donc que Roland Candiano a une vengeance à exercer contre moi ? » s'écria Bembo.

Le cardinal n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles qu'il les regretta. Le sourire qui se dessina sur les lèvres de Gennaro le convainquit que le chef de police possédait bien des secrets.

« Que m'importe après tout ! songea-t-il avec rage. Demain, comme Imperia, je serai hors de ce cercle de fer que je sens se resserrer autour de moi. Demain j'aurai fui ! Demain je serai sauvé !

– Quoi qu'il en soit, reprit Guido Gennaro, d'ici peu de jours, je saurai la vérité sur cette attaque dont vous avez été victime. Mais en attendant, si j'avais un bon conseil à donner à Votre Éminence…

– Donnez, donnez…

– Eh bien, à votre place, monseigneur, je ne coucherais pas ici ce soir, ni demain, ni pendant un bon mois. »

Bembo se leva.

« Vous vous trompez ! dit-il gravement. Un évêque doit demeurer dans son palais épiscopal. Dieu, qui m'a protégé cette nuit en m'envoyant courir au chevet d'un mourant à l'heure où je devais être attaqué, me protégera encore. Ce soir, demain et les jours suivants, je ne sortirai pas d'ici.

– J'admire le courage de Votre Éminence, fit Guido Gennaro en s'inclinant de telle sorte que Bembo ne pût voir son sourire. Mais je ferai mon devoir en vous protégeant. J'ai envoyé vingt archers pour monter la garde devant ce palais. Ils resteront en permanence tant que tout danger sera possible.

– Cela, je l'accepte et vous en remercie », dit Bembo.

Guido Gennaro prit alors congé du cardinal et se retira en grommelant à part lui, tout en se frottant les mains :

« Mes vingt archers monteront bonne garde, monseigneur, je vous en réponds !... Avant votre départ, il faut que je sache si oui ou non vous êtes resté fidèle à Altieri, si vous faites partie de la grande conspiration. Vous manquez à ma collection, monseigneur... »

Bembo, demeuré seul, se mit à rassembler activement des diamants qui constituaient une importante fortune sous le plus petit volume possible. Il les plaça dans une ceinture de cuir qu'il ceignit autour de ses reins sous ses vêtements.

Puis il brûla un certain nombre de papiers, et en serra d'autres dans une poche du justaucorps dont il s'habilla. Il acheva de s'équiper comme un cavalier qui va voyager, suspendit à son ceinturon une bonne épée et une dague, puis enfin, jeta autour de lui un long regard, non pour dire adieu aux choses

familières qui l'entouraient, mais pour se demander s'il n'oubliait rien.

Alors, il sortit de son palais par une porte dérobée, échappant facilement à la surveillance des archers de Gennaro. Une fois dehors, Bembo respira fortement. Il marcha jusqu'au bord du Grand Canal où il causa assez longuement avec un gondolier à qui il finit par donner de l'argent, sans doute le prix du passage de la lagune qu'il assurait par avance.

Cette dernière précaution prise, il se dirigea vers le palais de l'Arétin, comme la demie de midi sonnait à Saint-Marc.

L'Arétin ne fut pas surpris de voir Bembo sitôt revenu chez lui.

« Il rôde autour de la petite », songea-t-il.

Et à haute voix :

« Parbleu, j'allais me mettre à table pour réparer les émotions de cette nuit. Merci d'être venu me tenir compagnie, je vais appeler…

– N'appelle personne. J'accepte ton déjeuner, mais je ne veux pas qu'on me sache ici.

– Cependant on t'a vu entrer.

– Ton valet, seul, qui m'a introduit. Tu vas l'enfermer quelque part jusqu'à demain matin.

– Ah ! ça, que se passe-t-il ?

– Fais toujours ce que je te dis, nous causerons à table. »

L'Arétin sortit de sa chambre, où avait lieu cette conversation, et revint dix minutes plus tard en disant :

« Je n'ai pas enfermé le drôle, car il eût peut-être crié ; je lui ai donné une commission urgente pour quelqu'un qui demeure à Trévise. En ce moment, il navigue et ne sera de retour que dans deux jours.

– C'est parfait ; maintenant, tu vas faire servir ici le déjeuner et tu veilleras ensuite à ce qu'on nous laisse tranquilles. »

En même temps qu'il parlait ainsi, Bembo se cachait dans un cabinet d'où il entendit son « compère » donner ses ordres ; le déjeuner se trouva bientôt servi avec cette remarquable promptitude que l'on mettait chez l'Arétin aux choses de la table, affaire sérieuse entre toutes… Pierre ferma alors les portes et appela Bembo qui sortit de sa cachette et se mit à table.

Les deux hommes se mirent à manger en silence, chacun d'eux occupé par ses pensées. Bembo, cependant, paraissait calme, tandis que l'Arétin devenait de plus en plus nerveux et inquiet. À diverses reprises, il essaya de faire causer le cardinal. Mais celui-ci ne lui répondait que par monosyllabes.

Le repas terminé, Bembo s'installa près du feu dans un grand fauteuil et parut s'assoupir.

« Ah ! çà, grommelait l'Arétin qui, pendant ce temps, arpentait la chambre avec agitation, est-ce qu'il va prendre logis chez moi ? Le voilà qui dort. Comment tout cela finira-t-il ? »

Bembo ne dormait pas : il réfléchissait et achevait de combiner son départ. En somme, il était là en sûreté pour quelques heures ; si on essayait de l'attaquer, ce serait sûrement dans son palais. Il n'y avait plus qu'à attendre la nuit et à sortir de Venise.

Toute la question était de décider Bianca.

L'Arétin finit par se mettre dans une embrasure de fenêtre, à écrire sur une autre table qu'il avait tirée jusque-là.

De temps à autre, il jetait un coup d'œil sur Bembo, qui paraissait toujours dormir. Cependant, il observa que le cardinal était parfois agité d'un violent tressaillement.

Peu à peu, l'obscurité envahit la chambre. Le soir tomba, puis la nuit vint.

L'Arétin, depuis longtemps, avait cessé d'écrire, et accoudé sur la table, examinait Bembo avec une curiosité où il y avait un commencement d'épouvante.

Tout à coup, il s'aperçut qu'il ne le voyait plus.

Le poète frissonna et grommela un juron ; il se leva et se dirigea vers la cheminée où il voulait allumer un flambeau de cire. Mais une main se posa sur son bras, et il entendit la voix de Bembo :

« N'allume pas.

– Pourquoi ? fit l'Arétin en tressaillant.

– C'est inutile. Assieds-toi et écoute. »

Pourquoi Bembo ne voulait-il pas de lumière ? Peut-être craignait-il de laisser voir ce qu'il avait pensé et conspiré ; peut-être craignait-il simplement que son rêve de ténèbres ne s'évanouît…

L'Arétin s'était assis.

Bembo parla :

« Je t'avais demandé deux choses : la première, c'était de garder cette jeune fille chez toi pendant une quinzaine de jours, et tu me répondais qu'au contact des Arétines, ce qu'il pouvait y avoir chez Bianca de trop… jeune fille se dissiperait.

– C'est vrai, dit sourdement l'Arétin, j'ai promis cela… mais par tous les diables, j'aime encore mieux encourir la fureur d'un roi, et si tu n'avais payé…

– Tais-toi, interrompit Bembo. Tu m'avais en outre promis de faire sortir Bianca de Venise.

– C'est encore vrai.

– Eh bien, je te délivre de ces deux missions que je t'ai payées d'avance. »

L'Arétin fit un bond et, atterré, gronda :

« Il faut alors que je te rende…

– Non, rassure-toi ; tu ne me rendras rien, à une condition.

– Parle…

– Voici : j'ai résolu de quitter Venise dès ce soir. Ne t'exclame pas, c'est inutile. Mon départ est nécessaire. Je veux emmener Bianca avec moi. Ma gondole m'attend à quelques pas de ton palais pour me faire traverser la lagune… Une fois là je suis sauvé.

– Sauvé !…

– Je veux dire que le reste du voyage m'inquiète peu, voilà tout.

– Voyons la condition.

– Comment s'appelle celle de tes servantes à qui tu as confié Bianca ?

– Perina.

– Tu vas l'appeler, de façon que Bianca demeure seule. Puis, tu m'indiqueras la chambre où elle se trouve. Il faut que je décide cette enfant à me suivre.

– Que dira sa mère ? murmura l'Arétin terrifié.

– Nous allons justement la rejoindre. Ainsi, tes scrupules n'ont pas de raison d'être, dit Bembo de ce ton de formidable ironie qui était son genre d'insulte.

– L'argent que tu donnes coûte cher ! » riposta l'Arétin.

Bembo haussa les épaules et continua :

« Ainsi donc, tu appelles Perina, tu me montres la chambre où est enfermée Bianca ; je la décide, et alors tu nous fais sortir sans qu'on nous voie.

– C'est bien. Demeure ici une minute. »

L'Arétin s'éloigna.

Bembo s'était levé.

Il attendit, le cœur battant, le visage convulsé, tel enfin qu'il était apparu à Bianca dans les profondeurs de la forêt.

Quelques minutes plus tard, l'Arétin reparut et dit :

« Viens. »

Bembo frémit de tout son corps.

Il eut comme une hésitation. Puis, avec un geste de décision tragique, il suivit l'Arétin.

Celui-ci le conduisit à travers diverses pièces toutes plongées dans l'obscurité. Il s'arrêta enfin devant une porte et dit :

« C'est là ! »

XII

LA FILLE DE LA COURTISANE

On a vu, au commencement de la dernière scène que nous venons de raconter, que l'Arétin, sur la prière, ou plutôt sur l'ordre de Bembo, s'était débarrassé de son valet, en l'envoyant au loin.

Bembo avait demandé que ce valet – le seul qui l'eût vu entrer dans le palais – fût enfermé jusqu'au lendemain matin. Mais en somme, la commission lointaine répondait au but qu'il cherchait.

Ce valet, sous les yeux de l'Arétin, s'embarqua dans une gondole, et le poète rentra rassuré dans son palais.

La gondole s'éloigna.

Mais, à cinq cents pas du palais, le valet la fit arrêter et sauta à terre. Il se dirigea rapidement vers l'île d'Olivolo en évitant de passer aux abords du palais Arétin.

Il ne tarda pas à arriver dans l'île et entra dans la maison Dandolo, sans hésitation, comme s'il y fût déjà venu plusieurs fois.

Il était apparemment connu dans la maison, car le vieux Philippe le salua amicalement d'un « bonjour, Gianetto ».

Ce valet, en effet, n’était autre que le jeune marin rencontré un jour à Mestre par Scalabrino.

Celui-ci avait proposé d’entrer au service de Roland Candiano. Il paraît que Gianetto avait trouvé des avantages positifs à passer au service de Bartolo le Borgne et de Sandrigo à celui de Roland, puisqu’il avait accepté.

Roland l’avait alors placé chez l’Arétin, soit pour surveiller le poète, soit pour être au courant de ce qui se passerait dans son palais.

« Le maître est-il là ? demanda Gianetto en arrivant à la maison de l’île d’Olivolo.

– Non. Il est venu cette nuit.

– Reviendra-t-il ?

– Ce soir, peut-être.

– Je l’attendrai donc. »

Et Gianetto attendit en effet, et passa la journée dans la maison.

Cela dit, revenons maintenant à Bembo que nous avons laissé devant la porte de la chambre occupée par Bianca.

« C’est là ! » avait dit l’Arétin.

Bembo entra et vit Bianca assise près d’une table.

En le voyant, elle se leva toute droite, et d’un mouvement instinctif, se plaça derrière la table qu’elle mit ainsi entre elle et le cardinal.

En face de la porte, il y avait une fenêtre avec des rideaux.

Bembo ferma la porte, mit la clef dans la poche de son justaucorps, et sans paraître avoir vu Bianca, alla à la fenêtre. Il l'entrouvrit, se pencha.

La fenêtre ne donnait pas sur la façade, c'est-à-dire sur le canal.

Elle s'ouvrait sur une ruelle latérale.

Bembo constata que la ruelle était déserte et noire.

La fenêtre était au premier étage, c'est-à-dire environ vingt pieds au-dessus de la chaussée.

Ces constatations faites, Bembo se retourna vers Bianca, et il la vit armée de son petit poignard.

Il eut un sourire sinistre.

À ce sourire de Bembo, la jeune fille répondit par un regard si droit, si ferme, qu'il semblait un flamboyant reflet d'audace. Forte comme une guerrière antique, elle attendit l'ennemi, avec le calme farouche des extrêmes résolutions.

Au moment où Perina l'avait entraînée, Bianca, au bout de ses forces, ayant à peine conscience de ce qui se passait autour d'elle, brisée par l'effort énorme de sa lutte dans la forêt, s'était laissé emmener sans résistance. Bembo eût réussi à ce moment-là, s'il eût tenté un nouvel assaut.

Arrivée dans la chambre de Perina, elle perdit connaissance.

Le poignard qu'elle tenait à la main, véritable bijou, lame forgée par le célèbre armurier Ferrera, de Milan, tomba sur le parquet.

Perina vit l'arme.

Elle la ramassa, la contempla, méditative ; puis son regard se reporta sur Bianca. Elle hocha la tête en murmurant :

« Pauvre petite !... »

Elle avait compris !

Lorsque, grâce à ses soins, Bianca revint à elle, elle parut vivement chercher quelque chose autour d'elle. Et il y avait dans ses yeux une telle angoisse que Perina en fut bouleversée.

« Voici ce que vous cherchez », dit-elle en lui tendant la dague.

Bianca s'en saisit avidement. Alors, rassurée, elle examina sa nouvelle compagne, et lui sourit, disant :

« Vous êtes une amie...

– Oui, fit Perina émue, une amie ; ne craignez rien de moi.

– Je ne crains rien à présent. »

Elles se regardèrent et, si jolies toutes deux, se tendirent la main d'un même geste spontané.

« Où suis-je ? demanda alors Bianca.

– Dans le palais Arétin. »

Et comme Bianca avait un regard étonné…

« Vous ne connaissez pas l'Arétin ?… C'est un célèbre poète, redouté pour ses satires, admiré pour ses poésies. »

Elle parlait avec un naïf orgueil.

« Il gagne beaucoup d'argent, continuait-elle. C'est un homme qui crie beaucoup, mais qui n'est pas méchant. Nous qui le connaissons bien, nous ne comprenons pas qu'on le redoute à ce point. Il est très généreux et très bon pour nous…

– Pour vous ? »

Perina rougit tout à coup.

Dans ses suppositions, Bianca était une nouvelle servante qu'amenait l'Arétin. Elle ne savait que trop ce que devenaient les servantes de Pierre d'Arezzo. Et, maintenant, elle se reprochait cette sorte d'éloge qu'elle venait de décerner à son maître.

« Pour vous ? avait demandé Bianca.

– Nous… ses servantes…

– Vous êtes l'une des servantes du maître de ce palais ?

– Oui… nous sommes sept… »

Perina était si évidemment embarrassée que Bianca s'en aperçut et se demanda d'où venait cet embarras. Le nombre des servantes de l'Arétin ne l'étonnait pas : au palais de sa mère, il y en avait bien davantage.

« Ainsi, reprit-elle, se rassurant de plus en plus, vous dites que le seigneur Arétin est un digne homme ?

– Oui… c'est-à-dire… il est bon, mais il faut vous défier.

– De lui ?… Pourquoi ?…

– Chère signorina ! Ne m'interrogez pas… je vois tant de candeur dans vos beaux yeux que je ne sais comment m'exprimer. Mais si vous voulez répondre franchement à mes questions, peut-être pourrai-je vous être utile… Car à votre air de grandeur et d'ingénuité, je vois que vous n'êtes pas destinée à devenir… ce que nous sommes devenues.

– Qu'êtes-vous donc devenues ? s'écria Bianca étonnée.

– Écoutez-moi bien. Vous ne connaissez pas l'Arétin, dites-vous. Est-ce lui qui vous fait venir dans son palais ? Enfin, vous engage-t-il comme une nouvelle servante ? »

Bianca frissonna.

« Non, non, dit-elle. L'homme qui m'a amenée ici, c'est… celui que vous avez vu.

– Bembo ?

– Oui, c'est ainsi qu'il s'appelle.

– Oh ! celui-là est un être pervers et méchant. Malheur à vous si vous êtes en son pouvoir. Mais que vous veut-il ? Comment êtes-vous venue ici avec lui ? »

Bianca raconta simplement et naïvement son histoire.

Perina apprit ainsi que Bianca était la fille de cette illustre courtisane chez qui l'Arétin venait de passer la soirée. Et lorsque

Bianca lui eut achevé le récit de la forêt, elle comprit l'horrible vérité.

« Je vous plains, dit-elle, sans pouvoir retenir ses larmes ; si jeune et si belle, au pouvoir d'un pareil monstre !... Mais je vous sauverai. Toutes, mes compagnes et moi, nous vous défendrons. L'Arétin lui-même vous protégerait contre les entreprises de cet homme. Et s'il était assez pervers pour s'unir à Bembo contre vous, nous vous ferions sortir d'ici. Ainsi, rassurez-vous, et prenez des forces en mangeant un peu d'abord, puis en dormant.

– Sortir d'ici ! s'écria Bianca en tordant ses mains, voilà justement ce qui est impossible !

– Pourquoi donc ? fit Perina stupéfaite.

– Parce que cet homme m'a menacée d'une effroyable catastrophe ! Si je le quitte, ma mère... oh ! ma mère...

– Eh bien ?

– Elle est perdue ! Je sens que ce misérable ne menace pas en vain. J'ai compris qu'il disait vrai, et qu'il possède un abominable secret qui tuerait ma mère...

– Eh bien, donc, demeurez ici, puisqu'il le faut ! Mais je vous jure que vous serez défendue par nous toutes !... Allons, ajouta-t-elle, voyant que le désespoir s'emparait à nouveau de Bianca, laissez-nous faire... Puisque ce n'est pas l'Arétin qui vous fait venir ici, puisque c'est Bembo seul qui vous menace, nous trouverons bien le moyen de vous sauver. Calmez-vous... »

Sur les instances de Perina, qui lui jura de ne pas la quitter pendant son sommeil, Bianca consentit à s'étendre toute habillée sur le lit. Presque aussitôt, elle tomba dans un profond

sommeil coupé de rêves sinistres, mais qui, malgré tout, la reposa.

Sur le soir, elle se réveilla et vit Perina assise près du lit, qui lui souriait. Elle se laissa entraîner près de la table sur laquelle se dressait un repas tout préparé.

Le repas terminé, Perina s'apprêtait à reprendre l'entretien du matin lorsque retentit la voix de l'Arétin qui l'appelait.

« Je vous laisse un instant seule, dit-elle, mais je reviendrai dès que mon maître m'aura parlé ; sans doute veut-il me donner des ordres pour vous. »

Quelques minutes plus tard, la porte se rouvrit et Bianca vit entrer Bembo. Elle se leva et s'apprêta à une nouvelle lutte.

Bembo, comme on a vu, avait été inspecter la rue, puis, refermant la fenêtre, s'était avancé vers Bianca.

« Je vois, dit-il avec son mortel sourire, que vous avez toujours aux doigts ce joli joujou dont je porte les marques. »

Il montra sa main enveloppée de linges.

Et comme Bianca, suivant sa même tactique, gardait le silence et se contentait de serrer nerveusement le manche d'or de son poignard, il reprit :

« Vous tenez de famille. Imperia, votre mère, tua à coups de poignard l'illustre Jean Davila, dont le Conseil des Dix n'a pas encore renoncé à trouver l'assassin. »

Bianca eut un frisson d'angoisse, et Bembo s'aperçut que sur ce terrain de conversation, il était vraiment le plus fort.

Il s'assit à une certaine distance de la jeune fille.

« Vous voyez, dit-il, vous n'avez pas à craindre que je veuille employer la force, comme je l'ai fait sottement dans la forêt. Ainsi donc, écoutez-moi aussi tranquillement que je vous parle. Je dois quitter Venise cette nuit même. Mais avant de m'en aller, j'ai résolu que vous seriez à moi… Vous serez à moi… »

Elle secoua violemment la tête et montra son poignard.

« Vous ne comprenez pas, continua sourdement le cardinal ; vous serez à moi de bon gré. Je vous aime ; je vous aime comme le dernier des insensés ; et vous, vous me haïssez. Eh bien, nous accouplerons cette haine et cet amour. »

Et comme un regard de souveraine audace, un regard empli d'horreur et de courage tombait sur lui, il fut pris d'un accès de rage. Sa parole devint pâteuse, ses gestes furent incohérents. Il bégaya :

« Tu seras à moi, fille maudite, entends-tu… C'est toi-même qui vas te livrer à mes baisers ! »

Il haletait.

Ses yeux lançaient des éclairs.

Il râla :

« Écoute ! Assez d'hypocrisie, assez de violence inutile et stupide. Je t'aime, et tu vas m'aimer. Je te donne à choisir… toi dans mes bras, tout de suite, ou ta mère livrée dans une heure… »

Bianca poussa un cri déchirant. Elle recula jusque dans l'angle le plus obscur de la chambre. Bembo demeura où il était.

Il gronda :

« Viens !... »

Elle se renfonça dans son encoignure.

« Bonne fille ! ricana Bembo, qui livre sa mère au bourreau ! »

Un nouveau cri, plus faible, plus désespéré, jaillit des lèvres de Bianca. Bembo comprit que la victoire était à lui.

Il avança de deux pas.

« Ô ma mère ! cria Bianca en levant sur Bembo des yeux rayonnant d'une étrange sérénité, ô ma mère, mourons donc toutes les deux, puisque la mort seule est notre dernier refuge... »

En même temps, elle leva le bras et se frappa violemment au sein. Le sang jaillit à flots.

Elle tomba sur les genoux d'abord, puis à la renverse.

Bembo avait poussé un hurlement sauvage.

Il se rua sur la jeune fille, se jeta à genoux, et de ses deux mains tremblantes, souleva la tête déjà livide.

Bianca ouvrit un instant les yeux, et ce même regard d'ineffable sérénité monta jusqu'à Bembo, ce regard chaste et timide, mais empli d'une assurance lointaine, comme si, dans

son entrée parmi les mystères de la mort, elle eût trouvé enfin le refuge inviolable.

« Tu ne mourras pas, râla Bembo, je ne veux pas que tu meures… »

Les lèvres de la jeune fille s'agitèrent faiblement.

Bembo, hagard, à demi fou, se pencha pour recueillir la parole suprême de la mourante – et il entendit :

« Adieu, mère… adieu, Roland… »

Bembo, avec un sourd gémissement, se rejeta en arrière et laissa retomber la tête qui frappa le parquet avec un bruit mat.

Il demeura ainsi accroupi sur lui-même, la main sur les yeux, et lorsqu'il regarda, il vit que Bianca était morte.

La fille de la courtisane, la vierge pure, morte en s'immolant soi-même à la pudeur, semblait dormir dans une pose gracieuse[3].

Le cardinal contemplait ce spectacle de ses yeux dilatés par l'horreur.

« Morte ! grondait-il, est-il bien possible qu'elle soit morte et qu'elle m'échappe ! Est-ce bien vrai ! Non, ce n'est pas possible… ce n'est pas vrai… elle dort… »

---

[3] Quelques auteurs disent que la fille d'Imperia fut entraînée dans un mauvais lieu par sa propre mère qui voulait la livrer au cardinal, et que ce fut dans ce lieu que la jeune vierge se frappa pour éviter la honte. Ce que nous savons du caractère d'Imperia nous a fait repousser cette version. Le fait lui-même demeure, dans sa tragique vérité, et en le plaçant dans le palais de l'Arétin, nous avons cru nous rapprocher des probabilités historiques, tout en observant l'intérêt dramatique du récit.

À ce moment, un bruit confus retentit dans le palais.

Bembo perçut ce bruit.

Violemment ramené au sens de la situation, il se redressa sur les genoux, la tête dans les deux mains.

« Qu'est-ce ?... balbutia-t-il... Damnation !... Qui vient là !... Oh ! on accourt !... C'est à moi qu'on en veut !... Cette voix ! cette voix !... Je suis perdu !

– Bianca ! Bianca ! rugissait une voix haletante.

– Ici ! » répondait une voix de femme.

Le cardinal bondit.

Des coups furieux ébranlèrent la porte.

Bembo éclata d'un rire insensé, et, se ruant vers la fenêtre, l'ouvrit toute grande et sauta dans le vide, à l'instant où la porte s'ouvrait, ou plutôt tombait, ses gonds arrachés, éventrée.

Bembo avait sauté. Comment ne se tua-t-il pas ? Comment ne fut-il pas blessé ?

Dans les circonstances anormales, le corps acquiert peut-être une souplesse et une adresse anormales.

Bembo sauta d'une hauteur de vingt pieds et retomba debout sur ses pieds. Sans perdre un instant, il se mit à courir, à bondir éperdument vers la gondole qui l'attendait. Il s'y jeta, et alla rouler sous la tente, à demi évanoui.

La gondole se mit à filer.

Bembo ne sortit de sa prostration qu'au moment où elle toucha le sable, de l'autre côté de la lagune. Il sauta à terre sans dire un mot ; le gondolier était largement payé d'avance.

Le cardinal s'enfonça dans les terres et disparut bientôt. Il piqua droit devant lui, à travers les terres basses et sablonneuses, peut-être dans l'espoir de dépister les gens de la gondole, si ceux-ci, par hasard, cherchaient à voir dans quelle direction il partait – ou peut-être tout simplement sans but, en courant pour courir.

Il était en proie à une terreur folle qu'il avait cherché vainement à calmer pendant le trajet de la lagune. Il faut noter qu'il songeait à peine à Bianca morte. Bembo avait à peu près le tempérament d'Imperia. La courtisane s'était brusquement détachée de sa passion sensuelle pour Sandrigo dès que celui-ci avait été poignardé. La passion de Bembo était du même genre. Bianca morte, il se détachait de Bianca. Tant qu'il avait eu une ombre d'espoir de la posséder par ruse, menace ou violence, il avait âprement aimé. Maintenant que la mort mettait entre eux son infranchissable barrière, il jugeait inutile de s'attarder à des rêves impossibles. Bembo était l'homme positif. Le rêve lui-même prenait chez lui la forme d'une réalité simplement éloignée. Mais si l'objet du rêve disparaissait, le rêve s'évanouissait.

Le fait, pourtant, est remarquable et indique une force de caractère exceptionnelle. À mesure que le cardinal s'éloignait de Venise, la figure pâle et douce de Bianca semblait s'évaporer comme un fantôme.

Seule, la terreur le talonnait.

Et ce qui retentissait à son oreille, ce n'était pas la parole d'agonie de la vierge, c'était le cri de Roland appelant Bianca.

Roland était sur lui, la chose lui paraissait incontestable.

Seulement, retrouverait-il sa trace ?

Là, Bembo commençait à se rassurer.

« L'Italie est vaste. Comment supposera-t-il que je me réfugie à Rome plutôt qu'ailleurs ? Et puis, même s'il apprend que je suis à Rome, aura-t-il intérêt vraiment à me rejoindre ? Que voulait-il ? Se débarrasser de moi parce que je le gênais dans Venise. Eh bien, je cesse de le gêner, puisque je m'en vais ! Et puis encore, même s'il me poursuit de sa vengeance, Rome n'est pas Venise. Là-bas, je serai tout-puissant. Là-bas, le pape lui-même devra me protéger… »

En raisonnant ainsi, il espérait se débarrasser de ce sentiment de terreur qui le poussait à courir. Mais il n'y arrivait pas, et quoi qu'il dît, il sentait en lui-même que Roland serait implacable.

« Fuyons toujours ! »

Il allait dans la nuit comme un insensé, l'oreille aux aguets, les yeux démesurément ouverts pour pénétrer l'obscurité, tressaillant à la vue d'un buisson, se jetant à plat ventre lorsque craquait une branche derrière lui…

Au bout de deux heures de cette marche, il fit un brusque crochet sur sa gauche et rejoignit la route de Padoue, route mal tracée d'ailleurs, creusée d'ornières que les pluies avaient remplies d'eau, et que les cyprès indiquaient seuls d'une façon positive.

Il faisait jour lorsque le cardinal entra dans Padoue.

Son premier soin fut d'acheter un bon cheval et un équipement complet de cavalier ; quant aux vêtements qu'il portait, il en fit un paquet qu'il jeta plus tard dans un endroit écarté.

« L'Arétin, grogna-t-il, peut bien avoir donné une description exacte de l'équipement que je portais. »

Ainsi transformé, et s'étant copieusement restauré dans une bonne auberge où il dormit deux heures, Bembo monta à cheval, vers dix heures du matin, sortit de la ville et prit au grand trot la route de Ferrare.

Il traversa rapidement la haute Italie, passant par Ferrare et Bologne, et au bout de quelques jours, se trouva au pied des Apennins qu'il lui fallait franchir pour continuer sa marche sur Rome.

Il arriva ainsi jusqu'au village de Firenzuola, dont le nom signifie petite Florence. En effet, ce village se trouve sur le versant nord des Apennins, et Florence lui fait, pour ainsi dire, vis-à-vis sur le versant méridional.

À Firenzuola, il n'y avait qu'une auberge.

Bembo, jugeant suffisante la distance qu'il avait mise entre lui et Roland, se décida à y passer la nuit. En effet, la nuit tombait au moment où il mettait pied à terre devant l'auberge, tandis que l'aubergiste empressé accourait pour lui tenir l'étrier.

Bembo dîna de très bon appétit dans la salle commune, puis appelant l'hôte.

« Votre auberge, dit-il, ne m'a pas l'air très fréquentée.

– Hélas ! monseigneur, à qui le dites-vous ? S’il ne m’arrivait de temps à autre un cavalier de bonne prise comme Votre Seigneurie, il y a longtemps que je serais à la mendicité.

– Ainsi, il n’y a personne dans l’auberge, en ce moment ?

– Personne autre que vous, monseigneur.

– Bien ; je désire passer la nuit ici.

– Nous avons des lits excellents. Votre Seigneurie n’aura jamais aussi bien dormi.

– C’est justement ce qu’il me faut. Montrez-moi donc un de ces fameux lits.

– À l’instant même, monseigneur ! s’écria l’aubergiste en saisissant un flambeau. Si Votre Excellence daigne prendre la peine de me suivre… »

L’hôte ouvrit une porte qui donnait sur la salle commune, au rez-de-chaussée de l’auberge, et suivi de Bembo entra dans une misérable chambre, où il y avait un lit fort étroit.

« Parfait ! superbe ! s’écria Bembo.

– Ainsi, Votre Excellence passera la nuit ici ? fit l’hôte.

– Oui, mon cher, le lit me plaît, et la chambre aussi. »

L’aubergiste se retira, radieux.

Bientôt, le cardinal se jeta tout habillé sur le méchant lit, et se couvrit de son manteau. Il entendit l’hôte fermer la porte de l’auberge ; il souffla son flambeau et ferma les yeux.

Le sommeil le gagna presque aussitôt.

Mais comme il était dans cet état de demi-somnolence qui précède le sommeil complet, il lui sembla entendre un bruit de voix dans la salle commune.

Il se souleva sur un coude et écouta.

Les voix étaient celles de deux voyageurs qui venaient sans doute d'arriver à l'auberge pendant le premier sommeil du cardinal.

Bembo écouta, avec ce prodigieux intérêt du condamné à mort qui entend des pas s'approcher soudain de sa cellule : peut-être la mort qui vient.

Tout à coup, il frissonna, agrippé par la fièvre d'épouvante.

Ces voix… ces voix…

Il se jeta à bas du lit et, sur les genoux, pour éviter même un craquement de botte, se traîna jusqu'à la porte.

Le trajet dura quelques secondes ; il parut à Bembo qu'il avait duré une heure.

À la porte, il colla son oreille.

Alors, une abondante suée inonda son front, et ses cheveux se hérissèrent comme il arrive lorsque les nerfs sont portés par l'effroi à leur maximum de tension, phénomène rare, mais réel.

Il se mit à reculer, toujours sur les genoux.

En face de la porte communiquant avec la salle commune, il y avait une porte-fenêtre ouvrant de plain-pied sur les derrières de la maison.

Bembo les avait inspectés en arrivant.

À droite, il y avait une cour avec des écuries au fond ; à gauche, c'était un misérable jardinet où l'aubergiste cultivait des légumes. Le tout était entouré en partie d'une haie, en partie d'un mur démoli faute de réparations et d'entretien.

Bembo, parvenu à la porte-fenêtre, entreprit cette œuvre périlleuse et géante qui consiste à ouvrir quelque chose dans la nuit, sans faire crier une jointure, sans provoquer un grincement, alors que l'opérateur sait qu'au premier grincement, une main d'ennemi va s'abattre sur son épaule.

Il y parvint, et se trouva dehors.

Alors, il se dirigea vers l'écurie pour prendre son cheval. Mais à mi-chemin il s'arrêta court. Pour faire sortir la bête de l'auberge, il n'y avait pas d'autre moyen que de la faire passer sous une voûte qui aboutissait à la route et était fermée par une grande porte charretière. En outre, seller son cheval, le brider, le faire sortir de l'écurie sans donner l'éveil, l'impossibilité d'une pareille opération lui parut évidente.

Ses poings se crispèrent ; un sanglot de peur déchira sa gorge.

Il écouta.

Dans l'auberge, il entendit les allées et venues de l'hôte et de sa femme, empressés sans doute à préparer un repas aux nouveaux venus.

Bembo gagna le mur et l'escalada facilement à un endroit où un éboulis avait formé une brèche à mi-hauteur d'homme.

« Je m'en irai à pied », gronda-t-il en lui-même.

Il se jeta alors à travers champs, dans une course éperdue, puis, toujours courant, regagna la route qui grimpait aux flancs de l'Apennin.

Mais bientôt il réfléchit que ceux qui le poursuivaient prendraient évidemment cette route, et la sensation qu'ils étaient là, derrière lui, qu'ils accouraient, qu'il allait les voir le fit se retourner brusquement, le pistolet à la main, le visage convulsé, cherchant à percer la nuit de son regard flamboyant… Il ne vit rien.

Avec un grognement de menace, de rage et de terreur, il se remit à courir, cette fois à travers les landes de bruyères, où, par places, des bouquets de châtaigniers et de chênes-liège dressaient leurs masses confuses.

Combien de temps dura cette course folle ? Quels rochers escalada le cardinal-évêque de Venise dans la nuit, alors que le souffle de l'épouvante glaçait sa nuque ? Par quels sentiers abrupts, par quelles gorges profondes se rua-t-il ? Quels torrents, quels abîmes barrèrent sa fuite éperdue, et comment parvint-il à les franchir ? Lui-même n'eût pu le dire.

Ce qui est certain, c'est qu'au soleil levant, un pâtre sorti pour conduire ses chèvres sur les pentes de la montagne aperçut un homme étendu au fond d'une gorge étroite, et descendit vers lui.

L'homme était évanoui, mais non blessé.

Le pâtre prit sa gourde et versa sur les lèvres de cet inconnu quelques gouttes de la liqueur fermentée qu'elle contenait. L'homme ouvrit ses yeux, se releva précipitamment, et darda un tel regard que le chevrier raconta plus tard n'avoir jamais vu des yeux plus hagards, plus effrayants.

« Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? gronda Bembo.

– Un pauvre berger, Excellence, dit le chevrier tremblant.

– Et tu es seul ?

– Seul, comme Votre Seigneurie peut voir. »

Bembo regarda autour de lui, souffla fortement, puis ramena sur le pâtre un regard plus rassuré, donc moins terrible.

« J'ai aperçu Votre Seigneurie, reprit le pâtre, et croyant qu'elle était blessée, je me suis approché et lui ai versé dans la bouche un peu de ma gourde. »

Bembo fouilla dans sa ceinture de cuir et tendit une pièce d'or au chevrier ébloui.

« Prends.

– Monseigneur… c'est plus que je ne gagne en six mois, en un an, peut-être…

– Prends, mais à une condition. Si des gens passent par ici, et s'ils te demandent si un homme a traversé la montagne, tu diras que tu n'as vu personne.

– Oui, monseigneur, dit le pâtre en prenant le ducat d'or.

– Tu m'as compris ?

– Oui, Excellence, mais il était inutile de me payer pour cela ; nous autres, bergers de la montagne, nous n’avons pas l’habitude de trahir les fugitifs. »

Bembo jeta un profond regard au chevrier et baissa la tête, pensif. Puis il reprit :

« Maintenant, où suis-je ?… Loin de Firenzuola ?

– Loin ? Je crois bien. Firenzuola est de l’autre côté de l’Apennin. Ici vous êtes dans le versant de Borgo.

– Borgo ?

– Oui, Borgo, près Florence. »

Bembo tressaillit de joie. Il avait traversé l’Apennin, et il était maintenant sur le chemin de Florence, c’est-à-dire sur la route directe de Rome, c’est-à-dire la route du refuge assuré !

« Et pour aller à Borgo ? fit-il.

– Que Votre Seigneurie monte en haut de ce ravin jusqu’à cette roche, dit le chevrier, qu’elle prenne ensuite le sentier qui serpente vers une hutte accrochée aux flancs de la montagne, ce sentier-là conduira à une route qui descend vers Borgo. Mais si Votre Seigneurie désire que je l’accompagne ?

– Non, non. Adieu, berger, et rappelle-toi ce que je t’ai dit. »

Le berger étendit fièrement le bras, soit dans un geste de serment, soit pour montrer à Bembo la direction qu’il devait prendre.

Bembo se mit à escalader la ravine, trouva le sentier indiqué, rejoignit la route et parvint à Borgo dans l'après-midi.

Là, il racheta un cheval et s'élança sur la route de Florence où il arriva dans la nuit.

À partir de Florence, Bembo commença à se rassurer. Il voyagea à petites journées ; les routes devenaient plus fréquentées ; des cavaliers et des carrosses de poste passaient ; cela créait un mouvement et une animation qui l'arrachaient à ses sombres pensées.

Lorsqu'il eut traversé Siena et qu'il parvint sur les bords du lac de Bracciano, il eut la conviction pleine et entière qu'il était sauvé.

Le lendemain, il entrait dans la campagne de Rome, vaste plaine aride, brûlée par le soleil en été, marécageuse en hiver.

Le même jour, il parvint à une auberge qui n'était qu'à quelques petites lieues de Rome, et qui s'appelait l'Auberge de la Fourche parce que la route, à cet endroit, bifurquait en effet.

Le patron de l'*Osteria della Forca* assura Son Excellence qu'elle serait parfaitement tranquille dans son hôtellerie, et qu'on lui servirait un dîner dont elle garderait longtemps le souvenir.

Le cardinal s'installa donc près du feu dans la salle à manger.

Le somptueux repas annoncé par l'hôte parut sur la table sous forme d'une omelette, d'une tranche de pâté et d'un poulet étique, le tout arrosé d'un mauvais petit vin que l'aubergiste déclara être du véritable Chianti supérieur.

Bembo était gourmand, on l'a vu.

Cependant, il ne fit aucune grimace et paya sans compter, ce qui lui valut de passer du rang d'Excellence à celui d'Illustrissime Seigneurie.

« Or çà, songeait le cardinal, est-ce une folie qui m'a pris là-bas dans cette auberge de Firenzuola ?… Maintenant que je suis de sang-froid, pourrais-je bien jurer que c'était la voix de Roland Candiano ?… Certes, sur le moment, j'ai bien cru la reconnaître. »

Bembo frissonna à ce souvenir.

« Mais voyons, reprit-il, quelle apparence que Candiano m'eût poursuivi jusqu'à Firenzuola et qu'il eût perdu ma piste ? Dans les huit journées de marche qui viennent de s'écouler, ai-je seulement entrevu quoi que ce soit d'inquiétant ?… Rien !… Non, ma folle terreur m'a trompé ! Non, ce n'était pas Candiano !… Fou que j'ai été de risquer cent fois de me briser les os au fond de quelque précipice dans cette nuit épouvantable. »

Il demeura rêveur pendant longtemps.

Puis, il se leva, alla à la fenêtre, et murmura :

« C'est fini… ne pensons plus à ce cauchemar… Rome est là à deux pas… Rome ! le port ! le salut !… »

À Bianca, à la petite vierge morte là-bas dans le palais Arétin, pas une pensée de regret ou même simplement de souvenir.

Plus rien en lui que la joie d'être sauvé.

À Rome, il retrouverait Imperia !

Et Imperia était un merveilleux instrument de fortune qu'il avait appris à apprécier et dont il comptait bien jouer savamment.

Comme le soir tombait, il demanda son cheval.

L'hôte le lui amena, lui tint respectueusement la bride tandis que la fille d'auberge lui présentait le coup de l'étrier.

Bembo but d'un trait, sourit à la fille, fit un geste à l'hôte et, piquant son cheval, s'éloigna grand trot dans la direction de Rome.

*

* *

Il y avait un quart d'heure à peu près que Bembo avait disparu, lorsque deux cavaliers, dont l'un était une sorte de colosse, au visage douloureux, mirent pied à terre devant *l'Osteria della Forca*.

XIII

GENNARO PAIE SA DETTE

Comme, pas plus que le lecteur, nous n'avons le don d'ubiquité, et que de graves événements – parallèles à ceux dont nous venons de faire le récit – se sont écoulés à Venise, force nous est d'abandonner ces deux cavaliers que nous signalions à l'auberge de la Fourche, d'abandonner aussi Bembo qui se dirige sur Rome où il va retrouver Imperia. Nous engageant donc seulement à bientôt ramener ces personnages sur notre scène, c'est sur d'autres scènes que nous levons le rideau.

Nous prierons le lecteur de revenir à cette nuit de fête et d'amour et de mort où la courtisane Imperia, dans une minute de folie et de fureur jalouse, livra sa fille au cardinal, en lui indiquant par un mot le chemin qu'elle avait dû prendre. Nous le prierons de reconstituer la scène de la gondole, la mort de Sandrigo et de Juana, et de se reporter à ce moment où Imperia, dans cette petite barque ballottée au gré des flots, accostait au quai. Un rassemblement se formait. Un homme s'offrait pour reconduire la courtisane. Cependant on a vu que Scalabrino avait annoncé à Roland qu'il avait poignardé Sandrigo et noyé Imperia.

Roland, après avoir donné différents ordres, s'était éloigné, à l'aube, de la maison de l'île d'Olivolo. Scalabrino, sur ses indications, était parti dans une autre direction à la recherche de Bembo. Il ne resta dans la maison que le vieux Philippe, et on a vu que Gianetto, le valet de l'Arétin, était arrivé trop tard pour informer Roland de l'arrivée de Bembo chez son maître.

Roland, donc, s'était mis en route, seul.

Il était, lui, sur une double piste : celle de Bianca, et celle de Juana. Après le départ de cette dernière de la maison de Mestre, il ne l'avait pas perdue de vue. Il avait attaché un de ses compagnons à la jeune femme, avec mission de la surveiller secrètement, de la protéger.

« Pauvre fille ! songeait-il. Son amour pour Sandrigo la pousse peut-être à quelque catastrophe. Pour cet amour, ce misérable l'eût tuée, si cette nuit, Scalabrino... Mais le voilà mort !... Que devient-elle ?... Il faut que ce soit dans les bras fraternels qu'elle puisse pleurer ; il faut qu'elle trouve un cœur pour la consoler. Puissé-je trouver moi-même les paroles qui rendront un peu de paix à ma sœur... Ô ma mère que n'es-tu là, toi pour qui ce cœur sublime consentit le sublime dévouement que tu ne connus pas, toi qui l'appelais ta fille. »

L'esprit ainsi préoccupé, tantôt de ce qu'il dirait à Juana, tantôt de la disparition de Bianca, il cheminait le long des quais, se dirigeant vers le logis de Juana dont il avait su l'adresse exacte dès le premier jour. Il se heurta presque à un rassemblement d'hommes et de femmes du peuple qui regardaient quelque chose qui devait être extraordinaire, car Roland, ayant levé les yeux, reconnut Imperia dans la barque, Imperia, avec son costume de fête, Imperia transie de froid, blême de terreur.

Une sourde imprécation éclata sur les lèvres de Roland.

Ainsi, Imperia vivait !

Ainsi, précipitée dans le canal par Scalabrino, elle reparaissait !

Roland demeura songeur devant cette apparition.

« Pourquoi ne l'ai-je pas tuée cette nuit ? » gronda-t-il.

Comme dans une vision de cauchemar, il vit un homme se détacher du groupe, et entrer dans la barque qui s'éloigna.

Depuis quelques minutes, le rassemblement s'était dissipé déjà, et Roland demeurait à la même place, frappé d'étonnement, et presque d'horreur. Une sorte de colère grondait en lui.

Enfin, un profond soupir gonfla sa poitrine, et il allait se retirer lorsqu'on le toucha au bras. Il se retourna et vit un homme qui s'inclinait devant lui, un homme vêtu en barcarol aisé.

« Qui êtes-vous ? demanda Roland.

– Si vous voulez me suivre, je vous le dirai, répondit l'homme.

– C'est inutile. Je vous reconnais maintenant. Vous êtes Guido Gennaro, chef de police. »

Et Roland, jetant un rapide regard autour de lui, s'assura qu'ils étaient seuls et se mit en garde contre une attaque probable.

« Rassurez-vous, monseigneur, dit Guido Gennaro. Vous avez le souvenir de la voix humaine, puisque voilà la deuxième fois que vous me reconnaissez au seul son de ma voix. Mais moi, monseigneur, j'ai le souvenir des actes.

– Ce qui veut dire ?

– Que vous n'avez rien à craindre de moi, tant que je serai votre débiteur.

– Expliquez-vous…

– J’ai eu l’avantage de vous proposer de me suivre. Ici, nous serons épiés.

– Où voulez-vous me conduire ?

– N’importe où, pourvu que nous puissions causer tranquillement dix minutes. Dans cette église, par exemple. »

Roland jeta un coup d’œil investigateur sur l’église.

« Monseigneur, dit le chef de police en s’inclinant, je vous jure sur mon âme qu’il n’y a dans cette église aucun sbire caché pour vous arrêter. D’ailleurs, si vous préférez que nous allions dans un autre endroit, je suis prêt à vous suivre.

– Entrons », dit Roland.

L’église était en effet solitaire, et Roland, dès son entrée, put se convaincre que Guido Gennaro ne l’avait pas trompé. Ils se dirigèrent vers une chapelle latérale. Roland s’assit et, d’un geste, invita le chef de police à prendre place près de lui.

« Je vous écoute, dit-il.

– Monseigneur, reprit Guido Gennaro après une minute de silence, il faut d’abord que je vous prévienne d’une chose : c’est que j’aurais pu vous arrêter cette nuit à la fête de la courtisane Imperia, et que je n’ai pas voulu le faire.

– Il fallait essayer, dit Roland, c’est votre métier.

– Oui, et je crois que j’eusse réussi, malgré les forces que vous aviez amenées dans un dessein que j’ignore.

– Je vois que vous êtes bien renseigné.

– C'est mon métier, dit le chef de police en reprenant le mot dont s'était servi Roland.

– Alors, pourquoi avez-vous hésité ?

– Je vais vous le dire, monseigneur. Vous m'avez fait grâce de la vie, et je considère que vous m'êtes sacré… jusqu'au jour où je vous aurai rendu un service égal à celui que vous m'avez rendu.

– C'est-à-dire jusqu'au jour où vous m'aurez sauvé la vie…

– Ou quelque chose d'équivalent : par exemple la vie d'une personne qui vous serait aussi chère que vous-même, sinon plus.

– De quelle personne voulez-vous parler ?

– Un peu de patience, monseigneur. Laissez-moi d'abord achever ce que je voulais vous dire. J'avais donc l'honneur de vous informer que vous m'êtes inviolable tant que je n'aurai pas payé ma dette. Mais dès que je me croirai quitte envers vous, je vous préviens que tous mes efforts tendront à votre arrestation, parce que ce n'est pas seulement mon devoir de vous arrêter, mais aussi mon intérêt. »

Roland fit un geste hautain.

« Et quand vous croirez-vous dégagé de toute reconnaissance ?

– Dans dix minutes, monseigneur.

– Ce qui veut dire que dans un quart d'heure, vous essaierez de m'arrêter…

– Non, monseigneur, dit simplement Guido Gennaro, je n'entreprendrai rien avant trois jours. J'ai la prétention d'agir en adversaire loyal, et j'espère que si la fortune ne m'était pas favorable, monseigneur me ferait la grâce de ne pas l'oublier…

– Soyez tranquille », dit Roland.

Alors Guido Gennaro parut se recueillir comme s'il eût cherché en quels termes il devait parler.

« Monseigneur, dit-il tout à coup, je vous disais tout à l'heure que mon métier est de tout savoir. Ce métier, j'en ai fait une science profonde. Je ne me contente pas de savoir ce qui se passe, je cherche à savoir ce qui se pense, et souvent je réussis. »

Roland ne broncha pas et garda son impénétrable figure de statue. Guido Gennaro lui ayant jeté un coup d'œil en dessous, reprit, comme en aparté :

« C'est ce qui fait que je serais vraiment un grand inquisiteur digne de ce nom, le jour où un doge intelligent… mais passons. »

Roland ne fit pas un geste, pas un signe d'approbation ou d'improbation. Le chef de police esquissa une grimace désappointée.

« Vous comprenez bien, monseigneur, que dès le jour où j'ai eu à m'occuper de vous, et cela date du jour même de cette évasion formidable qui demeurera célèbre dans les fastes de Venise, dès ce moment, donc, j'ai tâché de savoir non seulement ce que vous faisiez, mais encore ce que vous pensiez. En d'autres

termes, j'ai essayé de saisir la pensée dominante qui inspirait vos actes… »

Ici, Guido Gennaro, par une vieille manie, se frotta les mains.

« Vos actes ! J'en ai su fort peu de chose. C'est que vous êtes un rude jouteur ! Voilà des mois et des mois que vous tenez en échec la police la plus puissante de l'Italie et peut-être du monde. Ah ! monseigneur, laissez-moi vous payer le tribut de ma sincère admiration, laissez-moi vous dire que ce sera la mort dans l'âme que j'exécuterai mon devoir lorsque je vous arrêterai… Si je n'ai pas connu vos actes, j'ai deviné partout, dans les événements de ces derniers mois, votre main terrible et pesante. J'ai flairé votre voie dans le palais de la courtisane Imperia, dans le palais du capitaine général Altieri (si maître de lui que fût Roland, il frissonna à ce nom, et Guido Gennaro nota ce frisson), dans le palais de l'évêque Bembo, et jusque dans le palais de mon chef direct le grand inquisiteur Dandolo ; j'ose ajouter encore : jusque dans le palais ducal. J'ai vu Foscari, le terrible, l'impitoyable Foscari, regarder autour de lui avec inquiétude quand votre nom était prononcé ; j'ai vu Altieri blêmir, j'ai vu Dandolo trembler, j'ai vu l'évêque frissonner d'épouvante. J'ai recueilli ces impressions fugitives, j'ai noté les actions mystérieuses qui semblent former autour de ces personnages puissants un cercle de fer qui va se resserrant de plus en plus, et j'ai compris l'émouvante, la passionnante bataille que vous aviez entrepris de livrer à vous tout seul contre tant d'éléments divers. Et si vous demeurez insaisissable, si vos gestes s'enveloppent d'un impénétrable mystère, je n'en ai pas moins la possibilité d'étudier les effets de votre pensée, et de vous suivre à la trace comme un météore qui passe sans qu'on le voie, mais dont on constate le passage par les cataclysmes qu'il laisse derrière lui. Ces cataclysmes je les vois, je les note. Bembo et Altieri autrefois amis sont ennemis. Pourquoi ? Foscari et Altieri étaient deux frères. Et l'un organise contre l'autre une conspira-

tion si savante, formée avec tant d'art, de prudence lointaine et de volonté formidable, que seule une conception de génie a pu inventer une œuvre pareille… Connaissez-vous l'inspirateur invisible, monseigneur ? Connaissez-vous la main qui tient le fil conducteur de ce labyrinthe où Foscari, Altieri, Bembo, Dandolo s'enfoncent et s'égarent ?… Moi, je crois connaître cet inspirateur, je crois avoir reconnu cette main. En tout cas, je sais que la même catastrophe menace ces hommes et est suspendue sur Venise entière. Je sais que la foudre s'est lentement, savamment amassée, et que le tonnerre va éclater, pulvérisant les uns, stupéfiant les autres jusqu'à la folie… à moins toutefois…

– Achevez, dit froidement Roland.

– À moins que je ne parvienne à arrêter Roland Candiano. »

Un pâle sourire contracta les lèvres de Roland, et Guido Gennaro, à haute voix, traduisit ainsi ce sourire :

« Peut-être est-il trop tard ? »

Il interrogeait directement, et peut-être, cette fois, Roland eût-il répondu. Il n'en eut pas le temps.

Un homme qui venait d'entrer dans l'église s'arrêtait à quelques pas de Guido Gennaro et toussait légèrement, comme pour appeler son attention. Le chef de police se retourna, vit l'homme, et se levant, alla vivement à lui.

À tout hasard, Roland tira son poignard de sa gaine, cacha la lame sous son manteau, et attendit avec cette impassibilité souveraine qui était une de ses forces.

Cependant l'homme qui venait d'entrer parlait rapidement à Gennaro et semblait lui faire un rapport. Quand ce rapport fut

terminé, le chef de police renvoya d'un geste le sbire qui venait de lui apporter quelque émouvante nouvelle.

« Le lieutenant Sandrigo poignardé ! » murmura Guido Gennaro.

Et pensif, il jeta un profond regard sur Roland.

« Je vais savoir ! » ajouta-t-il.

Il revint s'asseoir auprès de Roland.

« Monseigneur, dit-il, voulez-vous interrompre quelques minutes cet entretien que nous reprendrons ensuite, avec plus d'intérêt peut-être ! »

Roland interrogea d'un regard son interlocuteur.

« Je voudrais vous montrer quelque chose, un spectacle qui vous paraîtra curieux, j'en suis convaincu. »

Et tout à coup, prenant un parti :

« Au surplus, je puis vous dire de quoi il s'agit. On vient de retrouver dans le Lido le cadavre d'un homme que vous devez connaître. Il a été poignardé de main de maître et porte encore au sein la lame profondément engagée entre deux côtes.

– Inutile de vous déranger pour cela, mon cher monsieur, dit Roland avec cette politesse qui glaçait les gens jusqu'aux moelles. Ce cadavre est celui du bandit Sandrigo, récemment créé lieutenant d'archers en récompense de je ne sais quelle trahison. »

Guido Gennaro demeura un instant stupéfié.

« En ce cas, monseigneur, peut-être pourrez-vous me dire aussi le nom de la femme…

– Quelle femme ? fit Roland en se levant subitement.

– Une femme… dont le cadavre enlacé à celui de Sandrigo… »

Une sourde imprécation éclata sur les lèvres blêmies de Roland, et se précipitant au-dehors, il arriva au bord du quai au moment où, d'une barque, on enlevait le cadavre d'une femme qu'on plaçait sur les dalles près du cadavre de Sandrigo.

D'un geste violent, Roland écarta les gens qui entouraient le funèbre groupe, se jeta à genoux, palpa, ausculta le sein de la jeune femme, comme si un dernier espoir eût palpité en lui…

Vain espoir !

Roland laissa échapper un gémissement. Et des larmes brûlantes coulèrent de ses yeux déshabitués de pleurer.

« Ô Juana, murmurait-il d'une voix étouffée, Juana, fleur de dévouement, cœur d'ange, incarnation de la bonté, te voilà donc au bout de ton calvaire !… Pauvre victime dont la vie ne fut que souffrance et abnégation, tu as donc cessé de souffrir !… Ô Juana, ma sœur vénérée, tu n'as donc pas voulu de la paix, sinon du bonheur que je te préparais !… tu as accompli jusqu'au bout ta triste destinée, et ton rêve, pauvre courtisane, si chaste et si pure, ton rêve t'a tuée !… Adieu donc, Juana… dors dans la paix éternelle de ce rêve d'ange, pendant que moi, je poursuis l'accomplissement de ce rêve de damné… »

Il se pencha, souleva la tête livide, et sur le front déposa un long et pieux baiser fraternel.

Puis il se leva.

Il jeta un dernier regard sur le corps de Juana, puis se retourna brusquement, et la foule étonnée s'ouvrit sur son passage.

Roland chercha des yeux le chef de police.

Il le vit à quelques pas de lui.

« Monsieur, lui dit-il, vous vouliez disiez-vous, me rendre un grand service !

– En effet, monseigneur.

– Eh bien, je vais vous en fournir l'occasion ; après quoi, je vous tiendrai quitte de toute reconnaissance, puisque vous avez de la reconnaissance.

– Parlez, monseigneur.

– Je prévois que je ne m'appartiendrai pas de toute la journée… il faut que je m'occupe des vivants… les morts, monsieur, n'ont plus besoin de rien. Cependant, je désire que des funérailles soient faites à cette infortunée… »

Roland tira de sa ceinture une poignée d'or. Guido Gennaro refusa du geste.

« Prenez, dit Roland avec autorité ; c'est moi qui désire ces funérailles ; c'est moi, moi seul qui dois les payer. »

Le chef de police prit l'argent, s'inclina et dit :

« *Vos ordres* seront exécutés, monseigneur. Cette femme aura des funérailles comme une fille de patriciens.

– Je vous remercie. Maintenant, laissez-moi…

– Monseigneur…

– Quoi donc ?…

– Je vous jure que ce que j’avais à vous dire est de la plus haute importance. »

Guido Gennaro étendit le bras vers le cadavre de Juana.

« En voici une qui est morte, murmura-t-il. Peut-être y en a-t-il d’autres à sauver.

– Venez ! » dit brusquement Roland.

À ce moment, le sbire qui était entré dans l’église toucha Guido Gennaro au bras. Le chef de police s’arrêta, tandis que Roland, plongé dans une sombre rêverie, continuait sa marche vers l’église.

Le sbire, d’un geste, indiqua Roland qui disparaissait derrière la porte.

« Vous ne le reconnaissez pas ?

– Non, répondit froidement Guido Gennaro.

– Eh bien, moi, fit le sbire rayonnant de joie, je le reconnais : c’est Roland Candiano !… »

Le chef de police se tourna vers une demi-douzaine de sbires qui, en tout temps, le suivaient.

Le dénonciateur songea : « Ma fortune est faite. »

Guido Gennaro lui mit la main au col, et le jetant dans les bras des sbires accourus :

« Conduisez cet homme chez moi, dit-il, mettez-le au secret, et veillez sur lui, c'est un conspirateur. »

Au même instant, le dénonciateur fut entraîné, blême de terreur.

« Imbécile ! murmura Gennaro, imbécile qui allait me faire manquer toute ma combinaison ! »

En se frottant les mains, il entra dans l'église où il rejoignit Roland qui, adossé à un pilier, le regard perdu, évoquait dans sa pensée le terrible spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux. Et remontant le cours du temps, il évoquait aussi cette scène où Juana lui avait raconté comment, pour sauver sa mère mourante, elle s'était procuré l'argent nécessaire.

L'apparition de Guido Gennaro l'arracha à sa muette et sombre contemplation. Il secoua violemment la tête, comme pour dire :

« Je n'ai pas le droit de m'abandonner… Douleurs, joies, tout doit glisser autour de moi… je n'ai pas le droit de m'arrêter sur la route pour rire ou pleurer… »

Il fit un geste pour inviter le chef de police à parler…

« Monseigneur, reprit alors Guido Gennaro, je crois vous en avoir assez dit tout à l'heure pour vous faire comprendre que j'ai pu reconstituer votre pensée et suivre pas à pas, sinon toutes vos démarches, du moins votre volonté. Enfin, si je n'ai pas connaissance de vos actes, j'ai connaissance de vos intentions. Le dernier incident qui vient de se produire fait partie de la sé-

rie… et je m'explique la mort de Sandrigo, bien que je sois un peu dérouté par la mort de cette jeune femme…

– Passez ! gronda Roland, dont le visage se contracta sous l'effort qu'il faisait pour dompter sa douleur.

– Je passe, monseigneur. Et j'arrive à la conclusion de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous exposer. Ma conclusion logique, irréfutable dans mon esprit, c'est que tous vos actes, toute votre volonté évoluent autour d'une personne… d'une femme que je ne nommerai pas… que vous avez devinée déjà.

– Léonore ! murmura Roland qui ne put retenir ce cri de sa pensée, mais qui parla si bas que Gennaro ne l'entendit pas.

– Autour de cette femme évoluent ou ont évolué les personnages mêmes auxquels vous avez déclaré la guerre formidable dont je vous parlais tout à l'heure. J'en conclus, monseigneur, que l'illustre signora en question vous tient au cœur par des liens puissants, et que si je vous mets en mesure de lui sauver la vie, c'est réellement comme si j'avais sauvé la vôtre… »

Le chef de police garda un instant le silence, puis il dit :

« Monseigneur, je vous ai parlé avec toute la loyauté dont je suis capable. J'attends que vous m'indiquiez par un mot, par un signe, que j'ai exposé une situation juste, que je ne me suis pas trompé enfin… sans quoi ce que j'ai à vous dire encore n'aurait aucun sens. »

Roland était en proie à une de ces terribles émotions comme il en avait éprouvé quelques-unes déjà. Et ce phénomène de désorganisation morale survenait au moment où la vue soudaine de Juana morte avait déjà porté un coup à cette âme si vibrante.

Guido Gennaro connaissait évidemment que quelque grave danger menaçait Léonore.

Devait-il la sauver ?… Lui ! Sauver Léonore !… Pourquoi ?… En quoi méritait-elle qu'il s'occupât d'elle ?… Trahi par cette femme, son amour bafoué, précipité du sommet de son idéal où il la plaçait avec lui, que lui devait-il ?

Il lui pardonnait… Bien… Mais la défendre !…

Lui pardonner ! Lui accorder la charité d'un pardon, oui ! Ne pas s'occuper d'elle, oui ! Oublier même qu'elle existât, oui !

« Elle est en danger ! gronda-t-il au fond de lui-même, tandis que des soupirs atroces déchiraient sa gorge et qu'il enfonçait ses ongles dans les paumes de ses mains, elle est en danger ! Que m'importe, à moi ! S'est-elle occupée de sauver ma mère agonisante de misère et de douleur ! S'est-elle occupée de sauver mon père vivant de la charité publique, comme disait l'horrible magistrat de Nervesa ! S'est-elle occupée de me sauver, moi, pendant que je râlais au fond de mon tombeau ! Elle a empêché mon arrestation dans la maison Dandolo… la belle affaire ! Mon arrestation nouvelle l'eût troublée, inquiétée… elle n'a pas osé me dire un mot, alors. C'est elle qu'elle gardait en me gardant !… Oh ! jadis, quand j'accourais à l'île d'Olivolo, celui qui m'eût dit que Léonore n'était pas la pureté même de l'amour, l'abnégation et le dévouement réalisés dans une âme magnifique, celui-là, je l'eusse tué ! Et tandis que je creusais ma mine pour me rapprocher d'elle, tandis que mes ongles s'ensanglantaient sur la pierre, tandis que je hurlais de désespoir, elle songeait à remplacer l'amour défunt par un autre amour ! Ah ! la pauvre fiancée fidèle et chaste ! Elle est en danger ? Eh bien ! n'est-ce pas la punition qui vient ; et pourquoi irais-je me placer entre elle et le châtiment que lui a préparé la fatalité sans que je m'en mêle ?… »

Toutes ces pensées, que la parole retrace trop longuement fulgurèrent en quelques instants.

Il souffrit atrocement. Des sanglots râlèrent en lui, tandis que son visage pétrifié ne laissait voir qu'une rêverie…

Et tout à coup se produisit l'aveuglante lueur.

« Malheureux ! je l'aime encore ! Je l'aime éperdument ! Je n'ai cessé de l'adorer ! Et moi qui n'ai jamais tremblé, je tremble à la seule pensée qu'un danger la menace !… »

Par degrés d'efforts il se calma, se dompta.

Et à la question que Gennaro venait de lui poser, il répondit d'une voix basse, presque humiliée – une voix de vaincu :

« Quel est ce danger qui menace la fille de Dandolo ?…

– Monseigneur, fit vivement Gennaro, c'est vous qui l'avez nommée. Eh bien, oui, c'est d'elle qu'il s'agissait… Sachez donc, monseigneur, que j'ai eu l'idée d'utiliser le tombeau des cryptes de Saint-Marc. Bien que la réunion à laquelle il vous a plu de me faire assister d'une si étrange façon fût la dernière, je pensais à certains indices que quelques-uns des conspirateurs auraient l'idée de s'y réunir encore secrètement, c'est-à-dire à l'insu des autres conjurés, et surtout du capitaine général Altieri… En effet, vous n'avez pas oublié la discussion qui eut lieu au sujet de Dandolo lorsque les conspirateurs surent que celui-ci se retirait. C'est ici que j'aborde au point délicat de mon rapport… de notre entretien, veux-je dire !… »

Et Guido Gennaro s'arrêta un instant comme pour juger de l'effet de ce lapsus volontaire ou non.

Mais sur la physionomie fermée de Roland, il ne lut qu'une profonde attention.

Il continua donc, affectant d'ailleurs de donner à son récit la tournure d'un véritable rapport de police :

« M'étant donc, dès le lendemain soir, caché dans le tombeau en question, je vis arriver vers onze heures du soir une quinzaine d'entre les conjurés. Ces seigneurs reprirent entre eux la discussion qui avait eu lieu la veille en présence d'Altieri, chef de la conspiration. Ils décidèrent qu'il y avait lieu de se débarrasser au plus tôt de Dandolo, à cause de l'extrême danger qu'il y avait à laisser la vie à un homme qui, connaissant toute la conspiration, s'en retirait sans motif appréciable. Ce point arrêté, l'un de ces seigneurs se leva et fit remarquer que le seigneur Dandolo, depuis quelque temps vit renfermé avec sa fille, la signora Altieri. Il ajouta qu'il tenait de source certaine que la signora était au courant de la conspiration et qu'elle avait menacé son mari de la dénoncer.

« Ce récit produisit une profonde impression sur l'esprit des conjurés présents. À la suite d'une discussion rapide, la mort de la signora Altieri fut décidée, et on tira au sort pour savoir qui frapperait Dandolo et qui frapperait sa fille… »

Guido Gennaro s'arrêta encore et examina Roland.

Cette fois, il était sûr d'avoir produit son effet.

Une pâleur livide s'était étendue sur le visage de Candiano qui, peut-être pour étouffer quelque cri, se mordait les lèvres à tel point qu'elles saignaient. Et cette tache rouge dans ce visage livide était effrayante.

« Monseigneur, poursuivit Gennaro, voulez-vous le nom de l'homme qui doit frapper Dandolo ?…

– Non, répondit sourdement Roland.

– Le nom de l'homme qui doit frapper la signora Altieri ? »

Les yeux de Roland flamboyèrent.

« C'est Grimani, dit tranquillement Gennaro ; Grimani le jeune. Voici comment il doit s'y prendre : la signora, deux fois par semaine, à des jours fixes fait une promenade en gondole…

– Je sais, dit Roland, d'une voix rauque.

– Toujours la même, continua Gennaro : elle va jusqu'au pont des Soupirs, s'y arrête un moment, puis rentre dans son palais…

– Je sais, répéta Roland, et sa voix eut un accent désespéré.

– Eh bien, le seigneur Grimani doit profiter de l'une de ces occasions. J'ai fini, monseigneur. Je me permets simplement de vous demander si j'ai bien tenu parole, et si j'ai réellement payé la dette que j'avais contractée vis-à-vis de vous.

– Oui ! dit Roland.

– En ce cas, monseigneur, et dans trois jours, prenez garde au chef de police dont c'est le devoir d'assurer votre arrestation. »

Guido Gennaro s'inclina et se retira.

On a remarqué qu'au courant de toute cette conversation, le chef de police avait appelé Roland « Monseigneur ».

On a remarqué aussi qu'à deux ou trois reprises différentes, il avait presque ouvertement fait entendre que Roland serait doge un jour prochain et qu'il lui demandait la place de grand inquisiteur. Roland était demeuré impénétrable.

Une fois dehors, Guido Gennaro, selon sa vieille habitude, se frotta énergiquement les mains, en grommelant :

« Je lui ai payé ma dette, oui, certes. Mais c'est lui, maintenant, qui est mon débiteur. Or çà, je crois que j'ai assez bien travaillé. Que se passe-t-il ? Les conspirateurs sont en pleine sécurité. Le doge a désigné le jour de la grande cérémonie du mariage avec l'Adriatique. C'est ce jour-là que doit éclater la conjuration. Or moi, d'ici là, je prends position. Si les choses tournent contre Candiano, je dénonce la conspiration, et en même temps, j'arrête Candiano. Du coup, je suis grand inquisiteur. Si les choses, au contraire, tournent en faveur de Candiano, je laisse faire les conspirateurs qui ne se doutent guère de ce qui les attend. Et alors, Roland Candiano, doge me fait grand inquisiteur. Bref, que ce soit Foscari ou Candiano qui l'emporte, moi, j'ai assuré ma victoire. Pas mal, monsieur Gennaro, futur grand inquisiteur de Venise !... »

À la porte de l'église, le chef de police avait fait signe à un homme de s'approcher.

L'homme était un de ses agents secrets.

« Il y a là quelqu'un, dit Gennaro.

– J'ai vu, Excellence.

– Avez-vous reconnu ?

– Non.

– Et je vous défends de reconnaître.

– Que faut-il faire, alors ?

– Simplement suivre le quelqu'un, ne pas le perdre de vue un seul instant, et venir ce soir me dire ce qu'il aura fait.

– Très bien, Excellence.

– Si le quelqu'un a une altercation avec quelqu'un de la ville…

– Avec qui, par exemple ?

– Avec quelque jeune seigneur, comme le fils de Grimani, par exemple. Eh bien, si cette altercation se produit, et s'il y a l'un ou l'autre des combattants qui meure, il sera inutile de continuer la surveillance et vous viendrez me prévenir à l'instant.

– Compris, Excellence ! »

Guido Gennaro s'éloigna alors. Et l'agent secret, prenant position en face du portail de l'église, attendit la sortie du « quelqu'un » avec cette patience, qui distingue les sbires.

Quant à Guido Gennaro, à peine rentré chez lui, il reçut la visite d'un envoyé de Bembo, qui le priait de passer à son palais, ajoutant que la demeure du cardinal-évêque avait été envahie pendant la nuit par un fort parti de malandrins.

« Bon ! pensa le chef de police, le cercle, le fameux cercle de fer dont je parlais au futur doge de Venise se resserre d'un cran ! »

Et s'étant débarrassé de son déguisement, il se rendit tout courant au palais de Bembo.

Le lecteur a assisté à l'entretien qui eut lieu entre ces deux personnages, Bembo cherchant à démontrer par son attitude qu'il n'avait nulle envie de quitter Venise, et Guido Gennaro cherchant à frapper l'esprit de l'évêque pour essayer de surprendre une parcelle de vérité dans quelque exclamation.

On a vu que chacun d'eux avait réussi :

Bembo avait pu sortir de Venise sans avoir éveillé le moindre soupçon…

Et le chef de police avait acquis la certitude définitive que Bembo était condamné par Roland Candiano.

Un seul point demeurait obscur :

Pourquoi Roland n'avait-il pas englobé l'évêque dans cette vaste conspiration qui était comme la fournaise ardente où il élaborait quelque œuvre d'effroyable vengeance ?

XIV

SOUS LE PONT DES SOUPIRS

Roland sortit de l'église sans remarquer l'agent que Guido Gennaro avait aposté. Il est probable, d'ailleurs, que même s'il l'eût remarqué il ne s'en fût pas autrement inquiété. Il était dans une de ces dispositions d'esprit où les événements graves deviennent des événements médiocres, et où toute la pensée d'un homme s'absorbe sur un fait unique.

Le fait, le grand fait, l'unique événement dans l'âme de Roland, c'était l'étrange et puissante émotion en présence du danger que courait Léonore.

Nous dirons même que le danger passait au second plan dans la préoccupation de Roland. Ce qui l'étonnait, ce qui lui semblait d'une exceptionnelle gravité, c'est qu'il éprouvât tant d'émotion. C'était, au fond, l'indéniable preuve que son amour pour Léonore était demeuré le même que jadis, quand elle était sa fiancée, quand on les appelait les Fiancés de Venise, quand il accourait au jardin d'Olivolo et, plus tard, quand du fond de sa prison le nom de Léonore montait comme une prière désespérée. Il ne l'aimait pas davantage. Il ne l'aimait pas moins. Il l'aimait, voilà tout.

Il comprit qu'après tant de malheurs et de souffrances, *il ne vivait encore que parce que Léonore vivait encore.*

Elle morte, il mourrait.

Elle vivante, il vivait.

Il pouvait la charger de son mépris et de sa haine, ou de sentiments qu'il croyait être du mépris et de la haine. Le fait suprême qui l'épouvantait presque, c'est qu'il avait confondu sa vie avec celle de Léonore.

Dès lors, dans cette journée, tout le reste devint secondaire. Il n'y avait plus, il ne pouvait plus y avoir qu'une question :

Sauver Léonore.

Cette journée fut une des plus affreuses qu'il eût encore connues, si l'on en excepte celle où il apprit la trahison de Léonore – ou du moins ce qu'il appelait sa trahison.

Comment la passa-t-il ?

Sans doute, il erra assez longuement dans Venise, conduit simplement par la pensée qui veillait en lui. Il est certain qu'à un moment de la journée, il fut aperçu près du palais Altieri, et l'agent que Guido Gennaro avait mis à sa surveillance le vit s'arrêter, vers cinq heures du soir, près du palais Grimani.

Nous le retrouvons, nous, à la nuit tombante, non loin du pont des Soupirs. Avec son esprit analytique et sa faculté de déduction, Roland avait fini par se dire que là devait être le centre de son opération, que là devait certainement se préparer et s'accomplir le drame.

Il avait placé un loup noir sur son visage, et attendait, posté à l'avant d'une petite gondole. Il avait ainsi, à sa droite, la ligne des quais du Grand Canal, avec la place Saint-Marc.

À sa gauche, au tournant du palais ducal, il voyait le pont des Soupirs.

*
* *

Tout à coup, il vit venir à lui, du fond du canal, une barque de faible dimension que manœuvrait un homme seul. Et la vue de cet homme le fit tressaillir. Il le reconnut à l'instant même. C'était Grimani.

La barque fila devant lui et alla s'embusquer un peu en avant du pont. Il y avait là une masse d'ombres accumulées par les masses de la prison, du palais et du pont des Soupirs.

La barque de Grimani se rangea contre les flancs de la prison.

Ainsi placée, elle devenait invisible de toutes parts.

Mais Roland la voyait, lui ! Ses yeux flamboyants s'étaient attachés à l'homme et il ne le perdait plus de vue.

Quelques minutes s'écoulèrent.

À ce moment, Roland entendit un clapotis de rames.

Il se retourna vivement dans la direction de la place Saint-Marc, et aperçut une gondole qui, elle aussi, mais sans hâte, avec une sorte de nonchalance, venait vers le pont des Soupirs.

Cette fois, Roland n'eut pas un tressaillement.

Seulement, un peu de sang monta à ses yeux, et son visage qui était livide l'instant d'avant se colora d'une légère rougeur.

Puis, ses mains furent agitées d'un léger tremblement, et tout à coup, il redevint très pâle. La gondole s'avançait lentement, son barcarol à l'avant, silencieux et indolent.

Non sous la tente, mais à l'arrière, Léonore était assise.

La tête enveloppée d'une écharpe noire, les épaules couvertes d'un manteau, elle se laissait aller au balancement de sa barque.

Pourquoi ses seules promenades régulières la conduisaient-elles deux fois par semaine sous le pont des Soupirs ?

Quelles méditations, quels remords, ou quels espoirs venait-elle y chercher ?

Qui sait ? Peut-être les gémissements des prisonniers qui, parfois, troublaient le silence de ce coin sinistre…

Peut-être voulait-elle savoir comment il avait souffert !…

Roland, à la vue de Léonore, avait éprouvé cette émotion exceptionnelle qui brise les membres, qui laisse le cerveau vide.

D'un puissant effort, il se remit.

Et comme la gondole n'était plus qu'à quelques brasses de lui, il coupa l'amarre de la petite barque où il attendait, et donna un coup de rame.

La gondole de Roland vint se ranger flanc à flanc contre la gondole de Léonore.

Léonore le vit… Elle le reconnut.

Et sans voix, sans force, défaillante, elle attendit.

Et cette fois encore, malgré les forces d'amour qui les attiraient l'un vers l'autre, malgré la magnifique irradiation de leurs yeux qui s'appelaient, de leurs regards qui se fondaient en inconscientes étreintes, cette fois encore, ils ne se dirent rien des choses essentielles qui palpitaient dans leurs âmes.

Roland appela à lui toutes les puissances de sa volonté pour étouffer dans sa gorge le cri de sa passion ravie et douloureuse.

Et le miracle, en un tel moment, fut qu'il put parler… parler froidement, d'une voix qui retentit en lui-même :

« Fuyez… rentrez en votre palais… pour rien au monde ne vous montrez plus dans Venise avant un mois… »

Léonore entendit-elle ?

Elle entendit la voix.

Mais comprit-elle le sens des paroles ?

C'est peu probable.

Ce qui est sûr, c'est que la gondole de Léonore vira de bord avec précipitation et s'éloigna en toute hâte vers le palais Altieri.

Le barcarol avait entendu, lui !

Lui aussi avait reconnu Roland Candiano. Et cet avertissement jeté soudain l'avait fait frissonner de la tête aux pieds.

Ce barcarol jeta sur Roland un étrange regard d'effroi, de reconnaissance et de pitié.

Et il se mit à fuir vers le palais Altieri.

Et si Roland n'avait pas eu les yeux invinciblement attachés sur Léonore, s'il avait un instant examiné le barcarol, il eût reconnu en lui Dandolo, le père de Léonore.

La gondole disparut.

La poitrine de Roland se gonfla, il y eut un râle dans sa gorge, et ses bras qui se tendaient dans la nuit vers celle qu'il adorait, retombèrent dans un geste découragé.

Mais presque aussitôt, il tressaillit ; son regard, machinalement, venait de se porter vers le pont des Soupirs, et contre les flancs de la morne prison, il distingua la barque de Grimani.

Il se dirigea aussitôt vers elle et l'atteignit en quelques coups de rame. Grimani vit avec étonnement arriver vers lui cette gondole que conduisait un homme qui n'était pas un barcarol. Il supposa d'abord que c'était un de ces promeneurs solitaires qui, parfois, venaient rôder aux abords de la prison.

Il rangea donc sa barque contre la muraille moisie de salpêtre et s'accrocha à un crampon de fer, décidé à laisser passer le promeneur. Il n'avait d'ailleurs pas compris la scène rapide qui venait de se passer. Il avait vu venir la gondole de Léonore, puis l'avait vue virer de bord subitement.

« Ce ne sera pas pour ce soir », avait-il simplement grommelé.

Mais lorsqu'il vit la gondole de Roland se ranger près de la sienne, il commença à ressentir la vague appréhension d'un danger inconnu.

« Holà ! cria-t-il, passez au large, s'il vous plaît ! »

Roland, pour toute réponse, prononça :

« Venise et Saint-Marc. »

C'était le dernier mot de passe des conjurés.

Grimani fut aussitôt rassuré.

Roland, enjambant les bordures des deux barques, se trouva debout dans celle de Grimani et repoussa du pied sa propre gondole qui s'en alla au fil de l'eau.

Alors, il se dirigea vers l'avant et amarra la barque au crampon de fer auquel s'était accroché Grimani.

Puis il s'assit, et dit tranquillement :

« Veuillez vous asseoir, seigneur Grimani, nous avons à causer. »

Grimani avait assisté sans trop de surprise à tous ces préparatifs, persuadé qu'il avait affaire à quelque conjuré.

Aux derniers mots de Roland, il s'assit vis-à-vis de lui sur une banquette, et demanda :

« Qui êtes-vous, monsieur ? »

Roland retira son masque, et Grimani tressaillit de terreur : car cet homme qui venait de lui donner le mot de passe, il ne l'avait jamais vu parmi les conjurés. Cependant, la conspiration étendait de telles ramifications dans Venise qu'il était possible, entre tant d'hypothèses qui lui traversèrent le cerveau, que cet homme lui eût été envoyé par un des chefs.

« Monsieur, dit-il d'une voix calme, je distingue votre visage, et je vois que vous m'êtes inconnu ; cependant, vous avez prononcé un mot…

– Qui vous prouve que je fais partie de la grande conjuration. »

Grimani s'inclina, mais observa un silence prudent.

« Eh bien, dit alors Roland, vous vous trompez, je ne conspire pas, je ne suis pas des vôtres, et si j'ai employé le mot de passe des cryptes de Saint-Marc, c'est que je voulais vous aborder tranquillement, ayant à causer avec vous. »

Grimani pâlit. Un juron éclata sur ses lèvres et il se dressa subitement, le poignard à la main. Il n'avait pu faire un geste que déjà, Roland, avec cette souplesse et cette force prodigieuse que les exercices violents dans la montagne et peut-être plus encore son travail dans les puits avaient décuplées, Roland saisit le poignet de son adversaire, qui, sous cette étreinte, poussa un hurlement de rage et laissa échapper son arme.

Roland ramassa le poignard et le tendit à Grimani.

Celui-ci, stupide d'étonnement, le saisit, et balbutia :

« Que voulez-vous donc ?

– Vous allez le savoir, si vous voulez prendre la peine de m'écouter quelques minutes avec tranquillité. Mais asseyez-vous, je vous prie, les mouvements que vous faites finiront par nous faire chavirer. »

Grimani, dompté, obéit.

« Je vous écoute, dit-il.

– Monsieur, reprit Roland, je vois que vous ne me connaissez pas. Il faut donc que vous sachiez qui je suis. Vous souvient-il d'une certaine soirée chez la courtisane Imperia où, après avoir insulté le scribe Arétin, vous fûtes saisi par un laquais et jeté dehors ? »

Grimani, à ce souvenir, grinça des dents.

« Je vois que vous vous souvenez, dit Roland. Depuis, par trois fois, vous avez cherché à vous venger de ce pauvre Arétin, croyant que c'était lui qui vous avait fait jeter à la porte. Et à chaque fois, par une incroyable fatalité, votre vengeance a misérablement avorté au bon moment. »

Grimani, stupéfait et terrifié, fixait sur cet inconnu qui lui parlait ainsi un regard de fureur et de curiosité passionnée.

« Monsieur, poursuivit Roland, c'est moi qui ait fait avorter vos vengeances. C'est moi qui me suis dressé entre vous et Pierre Arétin. Je ne voulais pas que le poète fût frappé injustement. Je dis injustement, car c'est par mon ordre et non par le sien que vous avez été saisi et porté dehors, aux yeux de tous vos amis.

– Malédiction ! rugit Grimani. Qui es-tu donc ?

– Vous allez le savoir… Est-ce que votre père, le vieux Grimani, n'a pas fait partie du Conseil des Dix, en l'an 1509 ? »

Grimani tressaillit violemment, et un frisson, avant-coureur de l'épouvante, parcourut sa chair à fleur de peau.

« Est-ce que, continua Roland, votre père ne fut pas un de ceux qui condamnèrent le vieux Candiano à avoir les yeux crevés ?… Je vais vous apprendre une chose que vous ignorez. Le

vieux doge aveuglé fut abandonné sur une route et vécut six ans de la charité publique, c'est-à-dire de la misère la plus misérable que puisse connaître un être humain. Et maintenant, vous qui êtes le fils de l'un des juges, sachez que je suis, moi, le fils du condamné…

– Roland Candiano ! gronda Grimani.

– Oui, dit Roland dont la voix devenue rauque et dure semblait faire vaciller son adversaire comme un vent d'orage fait vaciller un arbre ; oui, Roland Candiano… Votre père commit une lâcheté, monsieur ; il savait, lui, que le mien n'était coupable d'aucun attentat contre la loi ; le vieux Grimani condamna le vieux Candiano, en bon père qu'il était ; car s'il commit cette effroyable lâcheté, ce fut pour assurer votre avenir. Cet avenir fut en effet assuré : et pendant que libre, insoucieux, vous promeniez votre jeunesse du Rialto au Lido, parmi les sourires de femmes, moi, au fond de ces puits, je sanglotais en me demandant quel était mon crime, je sanglotais… tenez, comme sanglotent les voix que nous entendons en ce moment. »

En effet, à ce moment, des gémissements sourds montaient des entrailles du sombre monument et passaient sous le pont des Soupirs comme une rafale de la douleur humaine.

« Patience ! dit Roland en étendant la main vers les murs couverts de salpêtre, patience, l'heure de la délivrance est proche… patience, condamnés, mes frères !… »

Roland se calma par degrés.

« Monsieur, reprit-il d'une voix plus calme, les fils ne sont pas responsables des crimes de leurs pères. Le vôtre est mort, et j'ignore si, à la minute suprême, il n'a pas expié son crime par quelque pensée de terreur et de repentir. Si donc, je vous ai rappelé ce passé qui pèsera sur toute ma vie, c'est que je voulais

vous faire comprendre le droit que j'ai d'intervenir dans votre vie, à vous, et me dresser entre vous et ceux que vous voulez frapper. »

Grimani, maintenant, se remettait. De tout ce que Roland venait de dire, il ne retenait que deux points essentiels pour lui ; d'abord, Roland Candiano, malgré les derniers mots qu'il venait de prononcer, avait contre lui de graves motifs de haine ; ensuite, fait plus essentiel encore, Roland connaissait évidemment la conspiration. À ce double point de vue il était redoutable.

Grimani était homme de courage et de sang-froid.

La première émotion passée, il concentra toutes ses ressources de réflexion rapide et de forces sur ce seul point :

Tuer Roland Candiano.

« Monsieur, dit-il froidement, vous avez voulu me parler, et vous voyez que je vous écoute avec patience, attendant qu'il vous plaise de m'expliquer ce que vous attendez de moi. »

Roland dédaigna de retenir l'ironie voulue de l'accent.

« Je suis venu, répondit-il froidement, vous proposer de choisir entre la vie et la mort. »

Grimani tressaillit.

« Voici ce que je vous propose, reprit Roland, n'ayant contre vous aucun motif de haine. Vous quitterez Venise à l'instant même, et vous n'y rentrerez pas avant un mois. Acceptez-vous ?

– Je pourrais vous dire que j'accepte, quitte à demeurer ! »

Roland sourit : « Rassurez-vous ; si vous acceptez de partir, je vous démontrerai la nécessité qu'il y a pour vous de tenir parole.

– Tout au moins, reprit Grimani, me permettrez-vous de vous demander pourquoi il est nécessaire que je sorte de Venise en un moment où je tiens fort à y rester ?

– Parce que, répondit Roland, il est nécessaire que vous ne commettiez pas, comme votre père en commit une, quelque lâcheté dont je pourrais avoir à souffrir… Je vous prie de remarquer, monsieur, que je ne m'intéresse nullement à votre état moral. Soyez un lâche, soyez un piètre et misérable bravo tant que vous voudrez – pourvu que je ne vous trouve pas sur mon chemin. Je vous prie en outre d'observer que c'est avec une entière patience que je vous donne toutes les explications qu'il vous paraît utile de me demander. »

Grimani fit un signe de tête, en forme d'ironique remerciement. Il lui parut évident que Roland Candiano le ménageait, ou tout au moins n'avait pas de mauvaise intention immédiate contre lui. Cette certitude lui laissa une liberté d'esprit suffisante pour étudier son coup.

La position était exactement celle-ci :

La gondole amarrée au crampon contre le mur de la prison, presque au-dessous du pont, s'était, sous la poussée de l'eau, rangée contre la muraille même.

À l'avant, était assis Grimani, ayant le crampon de fer à sa gauche, et Roland devant lui, sur une banquette.

Au moment où Roland lui avait tendu son poignard, Grimani l'avait rengainé.

Toute la question, pour lui, était donc de dégainer sans que Roland s'en aperçût. Alors, de la main gauche, il tirerait violemment sur le crampon pour donner une secousse à la barque et, en même temps, profitant du mouvement instinctif que ferait Roland pour se maintenir en place, il le frapperait à la poitrine.

Tel fut le plan de Grimani, homme de sang-froid, comme nous avons dit. Mais pour réussir, il fallait dégainer sans attirer l'attention de Roland.

« Qui vous dit, reprit-il, que je veuille me transformer en bravo ?

– Que faites-vous ici ? dit Roland. N'êtes-vous pas à votre embuscade ? N'attendez-vous pas celle que vous devez frapper ? Votre père, pour la réussite d'une conjuration, condamna un homme à être aveuglé et un autre à mourir lentement dans les puits. Vous, plus expéditif, voulez employer le poignard. Pour la réussite d'une conjuration, vous aussi, c'est-à-dire pour vous assurer votre part dans les dépouilles de Foscari vaincu, vous avez accepté d'attendre ici la fille de Dandolo et de l'assassiner. »

Grimani, d'un mouvement insensible, venait de réussir à ramener complètement son manteau sur ses genoux, c'est-à-dire que ses mains étaient cachées – et libres d'agir !

Roland n'avait rien remarqué. Il continua :

« Comment, seigneur Grimani, vous êtes jeune, vous êtes beau, vous êtes intelligent, la vie s'ouvre devant vous, souriante, et alors qu'on pourrait vous croire occupé de nobles pensées, vous méditez, vous, un meurtre sur une femme, pour assouvir je ne sais quelle pauvre ambition ?… Allez, Grimani, j'oublierai cette soirée, j'oublierai votre crime, j'oublierai que vous avez voulu être du parti des oppresseurs contre les opprimés ;

j'oublierai tout cela, parce que vous êtes jeune, parce que je vous crois égaré, et que peut-être une grande leçon comme celle-ci fera de vous un homme. Allez, jurez-moi de quitter Venise dès ce soir, et revenez me trouver dans un mois… »

Pour toute réponse, Grimani eut un éclat de rire funeste : il se leva, imprima à la barque une violente secousse, et rejetant son manteau, se laissa tomber de tout son poids sur Roland…

L'instant d'après, Grimani se trouva dans le canal, aveuglé, suffoqué, terrifié, son poignard disparu, et quelque chose autour du cou, comme un carcan de fer.

Que s'était-il passé ?

Ceci : que Roland n'avait pas perdu de vue un seul de ses gestes, qu'il avait pour ainsi dire suivi sa pensée pas à pas, qu'il s'était levé en même temps que Grimani, et que, loin de chercher à conserver son équilibre, il avait achevé de chavirer la barque.

Il en résultat que Grimani, au lieu de tomber sur Roland, fut précipité dans le canal ; l'instinct lui fit ouvrir les mains pour se soutenir dans l'eau, et il lâcha sa dague.

Roland avait sauté en même temps.

D'une seule brasse, d'une seule ruée, pourrait-on dire, il atteignit Grimani, et ses deux mains formèrent autour de son cou ce carcan de fer dont Grimani eut l'impression.

La lutte fut courte.

Il y eut quelques soubresauts ; l'eau fut violemment agitée, puis les deux hommes disparurent sous les flots…

*
* *

Quelques secondes s'écoulèrent.

Puis il y eut un remous des eaux.

Une tête pâle se montra… c'était celle de Roland… Il se maintenait sur l'eau attendant…

Des minutes se passèrent dans un silence terrible, que troubla seul un sourd gémissement venu du fond des prisons.

Tout à coup, à vingt brasses de lui, Roland aperçut une forme noire qui se balançait à la surface de l'eau, plongeait mollement, puis se montrait encore.

Il se mit à nager vigoureusement, et atteignit la forme noire…

C'était le cadavre de Grimani, avec sa face violette, ses yeux exorbités, sa bouche tordue par un rictus, comme si cet éclat de rire funeste qu'avait entendu Roland se fût perpétué sur les lèvres du mort…

XV

LAISSER COURRE

Roland sortit du canal aux abords de la place Saint-Marc. L'exécution qu'il venait d'accomplir ne laissait aucun trouble dans son esprit. Chose étrange, ce duel épouvantable dans l'eau, cette mort terrible de son adversaire disparaissaient déjà de son esprit. Ce n'était qu'un incident dans la bataille qu'il avait entreprise. À peine sorti de l'eau, il se dirigea vers l'un des dix ou douze refuges qu'il avait dans Venise, disséminés un peu partout, et se hâta de changer ses vêtements mouillés contre un vêtement de cavalier.

Alors, il prit le chemin de l'île d'Olivolo, devenue le véritable centre de ses opérations.

Son entretien avec Gennaro l'inquiétait peu.

Il avait percé à jour l'âme de ce chef de police, et avait acquis la conviction que Guido Gennaro ne tenterait pas de l'arrêter avant un bon mois.

En effet, la cérémonie traditionnelle du mariage du doge Foscari avec l'Adriatique était fixée à un mois, et c'était ce jour-là que devait éclater, en même temps que la conjuration, le coup de foudre longuement préparé par Roland.

Coup de foudre qui devait frapper – du moins selon ses prévisions – Altieri, Dandolo, Bembo et Foscari, tous les quatre expiant ensemble le crime qu'ils avaient combiné ensemble.

En passant devant Sainte-Marie-Formose, il fut rejoint par Scalabrino. Ses propres douleurs disparurent, dans cette âme généreuse, devant la douleur qu'il voyait peinte sur le visage de son vieux compagnon…

« Quelles nouvelles ? demanda-t-il.

– Mauvaises, maître.

– Comment cela ? As-tu appris quelque chose ?

– Rien, maître, rien ! Et c'est cela qui me désespère. Impossible de retrouver la moindre trace de Bembo ou de Bianca. »

Scalabrino poussa un profond soupir.

Roland méditait tout en continuant à avancer vers l'ancienne maison Dandolo.

« Soit ! dit-il enfin, puisqu'il n'y a rien dans Venise, nous allons battre les alentours ; je connais à peu près les endroits où Bembo aura l'idée de se réfugier ; nous laisserons un service de surveillance autour de son palais, et, tous tant que nous sommes, dès cette nuit, nous fouillerons la campagne de Venise ; nous deux, nous partirons dans la direction de Padoue, et quant aux autres… viens, je vais donner les indications nécessaires.

– Puissions-nous arriver à temps ! fit Scalabrino.

– Deux cents cavaliers vont battre la campagne ; je te jure qu'avant trois jours la piste de Bembo sera retrouvée, et une fois que je tiendrai cette piste, sois tranquille… »

Ils arrivèrent à la maison et entrèrent.

Roland fut frappé par la vue de Gianetto, qui l'attendait.

« Que se passe-t-il chez l'Arétin ? » demanda-t-il, résolu d'ailleurs à abandonner pour cette fois le poète.

C'était en effet Gianetto qui venait le prévenir toutes les fois que Pierre Arétin s'était mis dans quelque mauvaise passe. Alors Roland prenait ses dispositions pour sauver le poète, selon son traité qu'il exécutait scrupuleusement.

« Maître, dit Gianetto, le seigneur Arétin a voulu m'envoyer à Trévise.

– Pourquoi cela ?

– Pour m'éloigner, parce que j'ai vu l'évêque entrer chez lui.

– Bembo ! s'écrièrent à la fois Roland et Scalabrino.

– C'est moi qui l'ai introduit, dit Gianetto.

– Courons, maître, oh ! courons ! s'écria Scalabrino.

– Une minute ! fit Gianetto ; l'évêque était accompagné d'une jeune femme… ou d'une jeune fille, je ne sais pas au juste. »

Roland et Scalabrino échangèrent un regard flamboyant de joie, et sans en demander davantage, s'élancèrent au-dehors.

Quelques minutes plus tard, ils étaient dans une gondole que Scalabrino faisait voler sur les eaux.

Un quart d'heure après, elle s'arrêta devant le palais Arétin.

L'instant d'après, ils étaient tous les deux devant la porte. Elle était fermée !

Roland heurta rudement. Il entendit à l'intérieur un bruit d'allées et venues effarées : c'était l'Arétin qui, toujours convaincu qu'Imperia allait envoyer une vingtaine de spadassins à ses trousses, prenait des mesures de défense.

Roland heurta plus fort.

« Ouvrez donc, par l'enfer ! » gronda-t-il.

Sa voix fut sans doute reconnue, car presque aussitôt, Roland et Scalabrino entendirent le ferraillement des énormes verrous derrière lesquels Pierre Arétin se croyait à peine en sûreté.

Roland aperçut l'Arétin qui s'avançait à sa rencontre.

« Quoi ! c'est vous, maître !

– Où est Bembo ? demanda Roland d'une voix si rude que l'Arétin se mit à trembler et murmura à part lui :

– Ohimé ! Je tombe de Charybde en Scylla. Bembo, maître ?… »

Roland secoua le bras du poète :

« Pour chaque seconde perdue, je t'arracherai une dent à coups de tenailles. Réponds, misérable ! Où est Bembo ? Où est Bianca ?

– Venez, gémit l'Arétin, mais le ciel m'est témoin qu'en leur donnant à tous deux l'hospitalité, je ne croyais pas encourir votre colère. »

Il se mit à marcher rapidement.

À ce moment, il perçut un bruit de voix, un gémissement.

« Bianca ! Bianca ! rugit-il en poussant l'Arétin.

– Ici ! » répondit la voix de Perina, qui se montra aussitôt et du doigt désigna une porte.

Scalabrino se rua sur cette porte, et de ses puissantes épaules pesa sur elle.

Quelques secondes terribles s'écoulèrent, puis le bois vola en éclats, la serrure sauta, la porte s'abattit et les deux hommes se ruèrent dans la chambre.

On sait l'affreux spectacle qui les attendait…

Le premier coup d'œil de Roland fut pour la fenêtre ouverte par Bembo. Et cette fenêtre grande ouverte le fit tressaillir.

« Malédiction ! Il se sauve… il l'enlève ! »

Un sourd gémissement de Scalabrino le fit se retourner.

Alors, dans le coin le plus sombre de la pièce, il vit Bianca étendue. Près d'elle, le colosse était tombé sur ses genoux. Il n'osait ni la toucher, ni prononcer un mot.

Roland s'approcha vivement.

Tout de suite, il vit que Bianca était morte.

Ses poings se serrèrent, et de ses yeux levés au ciel, comme pour jeter à la fatalité une malédiction suprême, deux larmes roulèrent. Il toucha Scalabrino à l'épaule.

Celui-ci leva la tête.

« Elle n'est pas morte, n'est-ce pas ? Oh ! ce serait atroce ! Oh ! maître, dites-moi qu'elle n'est pas morte… Bianca ! ma fille !… Tu m'entends, n'est-ce pas ?… C'est moi… c'est ton père… Oui, ton père. Regarde-moi, ouvre les yeux seulement… Si tu trouves que je ne mérite pas d'être ton père, si cela ne te convient pas d'être ma fille, je m'en irai… mais ouvre tes yeux un peu, pour me voir, toi qui n'as jamais vu ton père… Je ne le savais pas, moi ! J'avais une fille, la plus belle de Venise, la plus pure, et je ne le savais pas. Mais je sais maintenant… Et comme ma vie a changé du jour où je l'ai su ! je n'ai plus pensé qu'à toi… toi, mon enfant… ma fille !… Quoi ! morte !

« Je ne suis réuni à elle que pour la voir morte ! Allons donc ! Elle vivra, vous dis-je ! Bianca !… Écoute-moi, puisque je suis ton père… regarde-moi un instant, un seul instant… »

Roland secoua l'épaule de son compagnon avec rudesse.

« Debout, dit-il d'une voix rauque, debout, mon compagnon !

– Donc, bégaya le géant, elle est morte !

– Morte ! » dit Roland avec une solennité d'accent qui fit que tous, l'Arétin, la Margherita et la Paolina, et toutes les Arétines accourues, et derrière elles, les valets, tous courbèrent la tête.

Perina sanglotait doucement.

Pierre Arétin se mordait les lèvres jusqu'au sang.

« Maître, dit-il humblement, j'ose espérer que…

– Silence ! » répondit Roland de cette même voix solennelle.

Scalabrino s'était levé. Il ne pleurait pas. Mais ses yeux s'étaient comme injectés de sang.

« Morte ! répéta-t-il… Maître, il ne me reste donc plus qu'à mourir moi-même.

– Tu vivras, dit Roland.

– Que voulez-vous que je fasse à présent ?…

– La venger !

– La venger ! murmura sourdement Scalabrino, dont l'œil, un moment, flamboya pour s'éteindre aussitôt.

– Retrouver le misérable qui a tué ta fille, et lui rendre souffrance pour souffrance, mort pour mort… Viens !… »

Il saisit Scalabrino par un bras et l'entraîna.

Le colosse se laissa faire comme un enfant.

Mais sur le seuil de la porte, il eut une résistance et tourna la tête vers le cadavre de Bianca.

« Tu veux donc que Bembo nous échappe ! gronda Roland et qu'arrivés trop tard pour sauver ta fille, nous arrivions trop tard pour la venger ! »

Ces mots galvanisèrent Scalabrino. Une malédiction éclata sur ses lèvres, ses poings fermés se levèrent dans un geste de menace, et, entraîné par Roland, il se précipita hors du palais Arétin.

*
* *

Dehors, l'immense étonnement de Scalabrino se fondit. Cette sorte de stupeur hébétée qui l'avait d'abord paralysé se dissipa. Une furieuse colère contre l'injustice du destin lui fit rugir des paroles insensées… puis ses sanglots éclatèrent. Il voulait rentrer dans le palais, la revoir une dernière fois, se convaincre que l'horrible vérité n'était pas une illusion de cauchemar, mais Roland l'entraînait toujours…

Roland n'avait qu'un indice : la fenêtre laissée ouverte par Bembo qui donnait sur une ruelle qui aboutissait au canal.

Ce fut donc sur le canal qu'il porta ses investigations, toujours entraînant ce géant qui pleurait comme un enfant.

Sur le canal, à la nuit venue, les gondoles étaient rangées méthodiquement, flanc à flanc, amarrées à des poteaux enfoncés dans l'eau. Roland se mit à marcher le long de la ligne des quais, inspectant les gondoles, avec la prescience que Bembo avait dû le deviner puisqu'il avait fui !… et qu'il avait dû, tout d'abord, songer à quitter Venise.

Tout à coup, il vit une place vide.

Il sauta dans la gondole voisine, et souleva les rideaux de la tente :

« Malédiction ! Personne !

– Ohé ! mon cavalier, fit une voix qui venait d'une barque. Vous cherchez une gondole pour une promenade au clair de lune ? »

Roland, sans répondre, enjamba les cordages, se trouva en face du marinier qui venait de parler, sortit son poignard et dit :

« Ce poignard dans ton ventre si tu mens d'une syllabe ; cent écus d'argent si tu dis la vérité. Que choisis-tu ? »

Au ton de la voix, le marinier comprit qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, et instantanément son choix fut fait.

« Je choisis les cent écus, par la Madone.

– Bien. La gondole qui manque… là… depuis quand est-elle partie ?

– Dix minutes à peine. Je m'apprêtais à m'endormir sous ma tente, et je l'ai vue faire force de rames.

– Qui emmène-t-elle ?

– Un homme seul, habillé en cavalier, avec un manteau noir.

– D'où venait l'homme ?

– De là ! fit le marinier en étendant le bras vers le palais Arétin…

– Cet homme… avait-il l'air tranquille ?

– Tranquille ? Comme un sanglier qui entend la meute ! Il se retournait à chaque pas, et s'est jeté sous la tente comme s'il eût eu tous les sbires de Venise à ses trousses.

– C’est lui !… tu entends, c’est lui ! » dit Roland.

Scalabrino fit un signe de tête. Roland reprit :

« Où la gondole allait-elle ?

– Vers la lagune.

– Te charges-tu de la rattraper ?

– On peut essayer !

– Embarque ! » fit Roland.

Scalabrino qui était demeuré sur le quai embarqua. Le marinier réveilla deux matelots qui dormaient dans les gondoles voisines, et bientôt l’embarcation se mit à voler sur les flots.

Scalabrino et Roland avaient pris place sous la tente, soit pour ne pas gêner la manœuvre, soit que Roland eût à parler à son compagnon.

Il lui parla, en effet, pendant la traversée, tenant ses mains dans les siennes, lui versant les consolations, sans doute, que son cœur trouvait et que le géant écoutait en continuant de sangloter doucement.

Roland s’éloignait de Venise en un moment terrible.

Non seulement Léonore pouvait être menacée encore sans qu’il fût là pour la sauver encore, mais cette absence pouvait faire avorter tous les projets de Roland.

Mais pas un instant, il ne songea à renoncer à la poursuite qu’il entreprenait.

Comme la gondole allait atterrir, Roland sortit de la tente et alla se poster à l'avant.

« La terre est là ! dit bientôt le marinier.

– Comment n'avons-nous pas rencontré la gondole que nous poursuivons ?

– La lagune est large. Nous l'avons traversée en ligne droite ; ils ont pu obliquer à gauche ou à droite… Mais non… tenez…

– Silence, dit Roland, j'ai vu. »

À cent brasses, les vagues déferlaient : le rivage était là ; et, dans l'obscurité, Roland venait d'apercevoir un feu pâle.

« Nagez ferme ! » commanda-t-il.

Quelques minutes plus tard, Roland et Scalabrino sautaient à terre. Et là, sur le rivage, deux ou trois mariniers apparurent. Roland se dirigea vers eux.

« Que faites-vous là ? demanda-t-il d'un ton d'autorité.

– Excellence, répondit l'un des mariniers, nous attendons que le vent s'abatte un peu pour regagner Venise.

– Qu'est devenu l'homme que vous avez conduit ici ? Un homme vêtu en cavalier, manteau noir ? Répondez ! Il y va de la vie. »

Les mariniers se consultèrent du regard : sans doute, ils virent qu'ils n'étaient pas de force à résister, car le patron reprit :

« Ma foi, l'homme dont vous parlez nous a grassement payés pour lui faire passer la lagune, mais il ne nous a pas payés pour nous taire…

– Et moi je paie quand on parle », dit Roland en tendant une pièce d'or au marinier qui se courba en deux, et, tout à fait convaincu de la force des arguments de son interlocuteur, ajouta :

« L'homme en question a pris par là, tout droit. »

Il étendait la main dans la direction de Padoue.

« Il y a longtemps ? fit Roland.

– Cinq minutes.

– L'avez-vous reconnu ?

– Non, Excellence. »

Roland comprit que le marinier avait dit tout ce qu'il pouvait dire, et qu'il n'en tirerait pas un mot de plus.

Il se tourna vers le gondolier qui l'avait amené et qui avait sauté à terre en même temps que lui.

« Peux-tu me fournir de quoi écrire ? »

L'homme entra dans la gondole, fit signe à Roland de le suivre, décrocha le fanal de l'avant, et pénétra sous la tente. Là, il ouvrit une sorte de layette ou petite armoire adaptée sous la banquette ; elle contenait deux ou trois flacons de vin, du pain, du poisson salé, et, en outre, une écritoire.

Roland s'assit et se mit à écrire, tandis que le gondolier l'éclairait. Quand il eut fini, il plia le papier, et n'ayant pas le cachet ni de cire, demeura embarrassé.

« Sais-tu lire ? » demanda-t-il brusquement en mettant sa lettre sous les yeux du gondolier, tandis que son regard le dévisageait attentivement.

L'homme secoua la tête.

« Alors, fais lire par un de tes hommes.

– Ils en savent autant que moi, Excellence. »

Roland eut un soupir de satisfaction. Il savait maintenant qu'il pouvait confier sa lettre sans qu'elle fût lue.

« C'est, dit-il, que je ne retourne pas à Venise, et que je n'ai pas sur moi les cent écus que je t'ai promis. »

Le gondolier eût pu lui répondre qu'il lui avait semblé entendre tinter de l'or en quantité dans la ceinture de Roland lorsque celui-ci avait tendu à son confrère de la gondole voisine une pièce qui devait être un beau ducat.

Mais ce gondolier était un homme de bon sens qui se dit aussitôt que son passager, capable de donner un ducat pour un simple renseignement en apparence insignifiant, était incapable de ne pas lui tenir parole quant aux cent écus.

« J'ai confiance en vous, dit-il simplement. Vous me paierez à votre retour.

– Non ; la lettre que voici est un ordre de te payer, non pas cent écus, mais cent vingt. C'est pour cela que je voulais te la faire lire.

– C’est comme si je l’avais lue, puisque Votre Excellence me dit ce qu’elle contient. »

Pensif, Roland fit un signe de tête approbateur. Mais un nouveau soupçon traversa son esprit.

« Puisque tu ne sais pas lire, dit-il, en dévisageant à nouveau le gondolier, c’est donc que tu ne sais pas écrire ?

– En effet, Excellence, fit en souriant le digne marinier.

– D’où vient donc que tu emportes une écritoire dans ta gondole ?

– C’est bien simple, Excellence. Vous avez sans doute remarqué que je stationne à deux pas du palais Arétin. »

Roland tressaillit et son regard se fit plus aigu pour fouiller la physionomie du marinier.

« Eh bien ? fit-il. Qu’a de commun le palais Arétin…

– Eh bien, il arrive souvent que l’Arétin, qui est très ménager de sa belle gondole, emploie la mienne pour se promener.

– Ah ! ah !…

– La première fois que cela est arrivé, il m’a demandé tout à coup une plume, de l’encre et du papier ; nous étions en plein Lido ; et comme je n’avais rien de ce qu’il me demandait, il se mit à jurer comme un vrai païen, en criant que je lui faisais manquer une magnifique inspiration et qu’il perdait plus de mille écus par ma faute. Depuis ce temps, j’ai toujours une écritoire près de mon vin, et s’il faut tout dire, le seigneur Arétin fait autant usage de l’un que de l’autre. »

En un autre moment, Roland eût peut-être souri du naïf récit du brave gondolier.

« C’est bien, dit-il. Voici la lettre. Tu sais ce qu’elle contient, et combien elle est précieuse pour toi.

– Pas de danger que je l’égare… et encore moins de danger que je la lise. Tenez, Excellence, lors même que je saurais lire comme l’évêque lui-même (le gondolier ne s’aperçut pas que son interlocuteur pâlit), vous pourriez être tranquille.

– Allons, pars donc à l’instant et fais en sorte que cette lettre soit remise par toi-même, avant l’aube, à celui à qui elle est destinée.

– Et qui s’appelle ?

– Pierre Arétin. Tu le connais ; donc pas d’erreur possible.

– Il n’y en aura pas. Avant le jour, maître Pierre Arétin aura la lettre.

– Et il te comptera cent vingt écus d’argent », dit Roland qui, en même temps, redescendit à terre.

Le gondolier fit aussitôt ses préparatifs de départ, et Roland vit bientôt disparaître dans la nuit l’embarcation qui l’avait amené.

Quant à l’autre – celle qui avait amené Bembo, il la retint pendant une demi-heure en interrogeant son patron sur des sujets quelconques ; si bien que ce gondolier, qui n’était pas plus bête que son camarade, finit par lui dire :

« Excellence, vous m’avez donné un ducat pour un mot ; si vous m’en donnez un autre, je vous jure sur le Christ et saint Marc que je ne m’en irai pas d’ici avant le jour. »

Roland lui en donna deux, et désormais tranquille, se tourna vers Scalabrino, qui avait assisté à toute cette scène avec une sombre indifférence. Il le prit par le bras, et tous deux s’enfoncèrent dans les terres, vers Padoue.

*
* *

Quant à ce que contenait la lettre écrite par Roland, quant aux instructions, aux recommandations ou aux ordres qu’il donnait, nous ne tarderons pas à le savoir.

*
* *

À Padoue, Roland retrouva la trace directe de Bembo. Il fit exactement ce qu’avait fait l’évêque-cardinal ; c’est-à-dire qu’il acheta une bonne monture pour lui et son compagnon, et se mit aussitôt en route.

De Padoue à Ferrare, et de Ferrare à Bologne, il suivit le fugitif, sans presque perdre le terrain, excepté le temps qu’il lui fallait pour interroger, s’orienter, retrouver la piste quand elle venait à lui manquer.

Il arriva à Firenzuola deux heures après Bembo et comme l’auberge où il s’était arrêté était la seule du village, il fut certain d’obtenir tous les renseignements qu’il voulait.

Tout en mangeant le maigre dîner qu’on leur avait servi, il fit donc causer l’hôte. Dès les premiers mots il acquit la convic-

tion que Bembo était dans l'auberge. Il échangea un rapide regard avec Scalabrino comme pour lui dire :

« Tiens-toi prêt ! Nous le tenons ! »

Le voyage, la rapidité de la course, les multiples incidents qui naissent à chaque pas de cette poursuite et que nous ne rapportons pas de peur de lasser la patience du lecteur, tout cela avait produit l'effet ordinaire sur l'esprit de Scalabrino.

La haine devenait plus forte que la douleur.

Lorsqu'il apprit soudainement par l'entretien de l'hôte et de Roland qu'il tenait enfin l'assassin de sa fille, il poussa un vaste soupir, et se leva brusquement de la table où il était assis.

Roland le contint d'un regard, et acheva son repas avec tranquillité. Le repas achevé, il dit à l'hôte :

« Mon compagnon et moi, n'aimons pas beaucoup à être dérangés la nuit. Or, il y a des voyageurs qui ne se gênent pas pour faire du bruit, vous le savez. Le cavalier qui est arrivé avant nous…

– Oh ! un seigneur bien tranquille, je vous jure.

– Possible ; mais mettez-nous loin de sa chambre. Où est-il, lui ?

– Là » fit l'hôte en baissant la voix.

Il désignait une porte donnant sur la salle commune.

Roland eut ce rapide battement de cils qui, chez lui, indiquait une colère ou une inquiétude.

Son plan avait été d'attendre que l'hôte fût couché et de pénétrer sans esclandre chez Bembo. Mais lorsque l'aubergiste lui eut indiqué la porte, il reconnut aussitôt cette évidence : qu'il était impossible que Bembo ne l'eût pas entendu.

Alors, il se leva, et faisant signe à Scalabrino, il dit à l'hôtelier :

« Au surplus, il faut que je parle sur-le-champ à ce cavalier ; veuillez frapper à la porte.

– Mais… » commença l'aubergiste abasourdi.

Scalabrino ne lui laissa pas le temps d'achever ; il le saisit par un bras et l'entraîna devant la porte. L'aubergiste tremblant obéit alors et frappa. Aucune réponse ne vint.

« Enfonce, dit Roland.

– Arrêtez ! s'écria l'aubergiste, on peut entrer sans rien détériorer, venez. »

Roland fit signe à Scalabrino de demeurer en surveillance où il se trouvait, et lui-même suivit l'hôte qui le conduisit dans la cour de derrière.

La porte-fenêtre laissée ouverte par Bembo frappa aussitôt le regard de l'aubergiste qui se précipita dans la chambre.

« Parti ! gémit-il ; parti sans payer !… »

Mais aussitôt il fit réflexion qu'il eût dû entendre ouvrir la porte charretière, et courut à l'écurie où la vue du cheval et du harnais changea instantanément son désespoir commercial en jubilation.

Roland se rendit compte des pensées de Bembo. Évidemment le cardinal l'avait entendu et avait fui à pied. Il rentra pensif dans la salle commune.

« Eh bien ? fit Scalabrino.

– Enfui… à pied.

– Courons, il est à nous !

– Inutile. Le cardinal est à pied. Son itinéraire de Venise à Firenzuola m'indique aussi sûrement que s'il me l'avait expliqué le but de sa course. Bembo va à Rome. Voici ce qu'il va faire. Il va, à pied, traverser la montagne, puis gagner Florence, et, par Sienne, la campagne romaine. Nous le retrouverons donc, soit à Florence, soit à Sierra, soit à Rome.

– Pourquoi ne pas le saisir dès cette nuit ? fit le colosse dont la voix tremblait légèrement.

– Parce qu'il vaut mieux ne l'atteindre qu'à Rome.

– Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que Bembo n'est pas parti seul de Venise. Je veux voir… »

Ils passèrent donc la nuit dans l'auberge de Firenzuola, et franchirent l'Apennin le lendemain ; ils passèrent ensuite par Florence et Sierra. Puis ils contournèrent le lac de Bracciano et parvinrent enfin à l'auberge de la Fourche le soir du onzième jour de leur voyage.

À la Fourche, Roland sut que Bembo ne les précédait que d'un quart d'heure. Le soir même, ils entraient dans Rome…

*
* *

« Maître, dit Scalabrino, lorsqu'ils furent installées dans une chambre de modeste auberge, savez-vous que ce cardinal est un rare sacripant ? »

Roland interrogea des yeux le rude compagnon qui parlait ainsi, avec d'étranges sonorités dans sa voix.

« Savez-vous, reprit Scalabrino, qu'il a vraiment mérité quelque effroyable châtiment comme on dit qu'en a imaginé pour les damnés un poète qu'on appelle Dante ? »

Roland sourit. Cette fois, il comprenait où son compagnon voulait en venir. Il se croisa les bras, pencha sa belle tête pensive sur sa poitrine et parut écouter avec une profonde attention.

Seulement, il murmura d'une voix sourde qui eût fait frissonner Scalabrino s'il eut entendu.

« Dante lui-même eût reculé d'horreur devant le supplice que j'imagine, moi ! »

Scalabrino arpentait la chambre à pas saccadés. Parfois un sanglot convulsait sa figure et, à d'autres moments, il rugissait.

« Savez-vous, reprit-il en serrant ses poings énormes, tandis que ses yeux s'injectaient de sang, savez-vous que cet homme fut l'inspirateur du crime qui rendit votre père aveugle et fou ?... »

Roland se tut.

« Savez-vous qu'après s'être fait le bourreau de votre père, il infligea à votre mère la mort la plus affreuse, la mort par la misère et la faim… et que, las de la torturer, il acheva de l'assassiner en inventant votre mort ?… Savez-vous que, par lui, vous avez souffert, pleuré, sangloté au fond des puits tout ce qu'un homme peut souffrir, pleurer et sangloter ? »

Il ne regardait pas Roland. Il parlait pour parler. Il étouffait et écumait. Roland paraissait ne pas entendre.

« Savez-vous qu'il s'est emparé de ma fille, reprit Scalabrino, savez-vous qu'il l'a pourchassée comme le tigre pourchasse une gazelle, et que cette enfant, cette pure et noble enfant dont un seul regard eût désarmé le bourreau, cette enfant, ma fille, maître, ma fille, mon sang, ma vie… »

Le colosse s'assit sur un fauteuil, saisit sa tête à pleines mains et sanglota. Roland alla à lui, et lui mit la main sur l'épaule.

Scalabrino redressa la tête.

« Achève, dit froidement Roland.

– Je voulais vous dire ceci : que cet homme, assassin de votre père, assassin de votre mère, assassin de ma fille, je l'ai condamné, moi ! Et que cette nuit même, les deux mains que voilà…

– Non ! dit nettement Roland.

– Non ? fit Scalabrino avec une sorte de révolte. Que voulez-vous dire ?

– Que l'homme dont tu parles ne doit pas mourir purement et simplement ; et qu'il faut pour le raffinement de cette âme monstrueuse un supplice raffiné…

– Et ce supplice ? » haleta Scalabrino.

Roland eut un nouveau sourire livide. Cette fois Scalabrino le vit. Et ce sourire lui fit dresser les cheveux sur la tête.

Roland lui dit alors :

« Attends-moi ici. Une heure, deux heures peut-être. À mon retour, que je trouve un carrosse de voyage, prêt à partir, un solide carrosse, tu m'entends, avec deux bons chevaux. »

Scalabrino fit signe qu'il obéirait, et Roland, s'étant enveloppé dans son manteau, sortit de l'auberge.

XVI

DIGNA TANTO NOMINE…

Roland, une fois dehors, marcha droit devant lui, comme au hasard. Il connaissait Rome pour y avoir séjourné un mois lors de l'embuscade dont il avait été chargé par le Conseil des Dix auprès du pape. Qu'il y avait longtemps de cela !

Il semblait à Roland que toute une éternité le séparait de l'heureux temps où il avait fait ce voyage, prodiguant l'or et les folies de sa jeunesse ardente, assistant à une fête donnée au palais Imperia. Il n'y avait guère que neuf années écoulées.

C'était là, dans cette fête, que la célèbre courtisane l'avait vu ! C'était là qu'elle s'était éprise de lui, d'une fougueuse passion qui devait aller jusqu'au crime !…

Et ce fut vers ce palais que Roland se dirigea alors…

Comme il longeait une rue obscure, il fut rejoint par deux ou trois jeunes seigneurs qui, accompagnés de leurs laquais, porteurs de torches, faisaient grand bruit et riaient très fort.

Roland s'approcha du groupe, salua poliment et dit :

« Messieurs, veuillez excuser la curiosité d'un étranger qui voyage pour son agrément. Est-il vrai qu'une dame, fameuse pour sa beauté et nommée Imperia, soit de retour dans Rome ?

– Imperia la magnifique ! Imperia la glorieuse ! Imperia la divine ! s'écria le plus jeune des seigneurs qui paraissait ivre. Mais, monsieur, on ne parle que de cela dans Rome ! D'où sortez-vous ?

– Ainsi, Imperia est bien à Rome ?

– À telles enseignes que nous allons de ce pas à sa première fête.

– La cruelle rentra il y a quatre jours.

– Après nous avoir sevrés d'amour pendant de longues années. »

Ces exclamations se croisèrent.

« Merci, messieurs », dit Roland en saluant.

Le groupe s'éloigna. Mais le plus jeune, au milieu des éclats de rire, se retourna tout à coup et lança cette question :

« Or çà, seigneur étranger, seriez-vous amoureux de la divine Imperia, vous aussi ?...

– Peut-être ! » dit Roland de sa voix calme et glaciale qui figea tous les rires sur les lèvres des jeunes fous.

Tout le groupe se hâta et disparut silencieusement, tandis que Roland, à pas lents, continuait à marcher dans l'ombre.

Près du pont des Quatre Têtes, une vive lueur éclairait soudain la rue. Et dans le cercle de lumière, des carrosses, des chaises, des laquais, des mendiants, toute cette foule qui apparaît aux abords de toutes les fêtes, domestiques, chevaux et misérables, apparut aux yeux de Roland dans une rumeur confuse.

Il vit la façade du palais qui ruisselait de lumières. Et ce palais, en effet, c'était celui d'Imperia qui, arrivée à Rome, en distançant Bembo de quatre journées, faisait ainsi dans la vie de Rome, dans l'orgie, la débauche et la splendeur d'une fête fastueuse, ce qu'on appelle aujourd'hui une rentrée sensationnelle.

Roland se glissa à travers les groupes.

Dix minutes plus tard il était dans l'intérieur du palais.

Qu'y fit-il ? Une heure plus tard, il sortait du palais sans avoir été autrement remarqué dans la cohue grandissante, et, en toute hâte, reprenait le chemin de l'auberge où il avait laissé Scalabrino.

À ce moment, il était un peu plus de onze heures et demie.

Roland trouva Scalabrino dans la rue, devant l'auberge fermée depuis longtemps.

« Le carrosse ? » demanda-t-il.

Scalabrino, du doigt, lui désigna une masse sombre arrêtée à quelques pas. Roland s'en approcha, examina les chevaux, s'assura que les mantelets du carrosse étaient solides.

« Tu conduiras, dit Roland.

– Oui. Quelle route ?

– Celle que nous avons suivie. Maintenant, viens. »

Scalabrino saisit l'un des chevaux par la bride, et le carrosse s'ébranla. Les deux hommes marchèrent à pied.

Roland se dirigea vers le pont des Quatre-Têtes.

Ils ne se disaient rien.

À vingt pas du palais Imperia, Roland tourna à gauche dans une ruelle, puis encore à gauche. Enfin, il s'arrêta.

Il était sur les derrières du palais. La rue était obscure.

Dans l'intérieur du palais, on entendait les bruits confus de la fête. Roland s'était arrêté devant une porte basse.

Dans le renfoncement de cette porte, un homme attendait.

« Tu es toujours décidé ?

– Pour la même somme, oui, monseigneur, dit l'homme.

– Mille ducats que tu voudras toucher.

– À Venise, oui, monseigneur.

– C'est bien. Tu vas nous conduire, puis tu reviendras ici surveiller le carrosse et tenir les chevaux.

– Venez », dit l'homme.

C'était l'un des valets du palais d'Imperia.

Il se mit à monter un escalier très raide, suivi de Roland et de Scalabrino. Puis il longea des couloirs, redescendit un escalier étroit et pénétra enfin dans une petite pièce éclairée par un flambeau. Il y avait trois portes à cette pièce.

« Ici, dit le valet, c'est la chambre de la signora ; ici, c'est un salon. »

Il désignait successivement la porte de gauche et celle de droite. Quant à la troisième, c’était celle par où ils venaient d’entrer.

« Vous ne vous tromperez pas pour le retour ? demanda l’homme.

– Sois tranquille. Va prendre ton poste au carrosse. »

Le valet s’éloigna. Roland éteignit le flambeau.

Ils demeurèrent alors dans une profonde obscurité.

À leur gauche, tout était silencieux.

Sur leur droite, au contraire, ils entendaient les musiques, le bruit des conversations, les éclats de rire.

Peu à peu, cependant, tous ces bruits s’apaisèrent.

Roland entendit la voix d’Imperia répondant aux adieux de ses invités. Puis, il y eut un silence.

Scalabrino saisit la main de Roland. À cette pression, Roland répondit par une autre. Et cela pouvait se traduire ainsi :

« Est-ce enfin le moment ?...

– Attends !... »

Scalabrino, tout à coup, perçut distinctement le son de deux voix. Il les reconnut aussitôt.

Ces deux voix, c’étaient celles de Bembo et d’Imperia.

Imperia qu'il avait précipitée dans le canal.

« Oh ! murmura-t-il, est-ce un cauchemar ?

– Eh bien, fit Roland d'une voix faible comme un souffle, mais qui gardait toute son autorité, qu'as-tu donc ?…

– Cette voix, maître !…

– C'est celle d'Imperia. Tu as cru l'avoir noyée… Tu t'es trompé, voilà tout…

– Oh !… Je rêve…

– C'est Imperia, te dis-je, Imperia qui a livré sa fille… la tienne, à Bembo… de quoi te plains-tu ?… »

Roland plaça vivement sa main sur les lèvres du colosse pour étouffer le cri de fureur qui montait à ses lèvres.

« Tais-toi !… Écoute… »

*

* *

Nous avons vu Imperia arriver à Rome, s'installer dans son palais, et préparer sa première fête avec une fébrile activité. Nous l'avons vue, à la fin de cette fête, demeurer seule en l'un de ses salons, avec un homme qui venait de se démasquer et en qui elle reconnaissait Bembo.

À la vue du cardinal, Imperia avait tremblé.

Elle croyait si bien avoir laissé derrière elle tout ce qui se rattachait à un passé maudit !

Mais se remettant bientôt, elle demandait :

« Qu'êtes-vous venu faire ici ? Qu'y a-t-il donc de commun entre nous, désormais ?…

– Votre fille, madame, répondit Bembo avec un calme qui fit frissonner la courtisane.

– Ma fille, répéta-t-elle.

– Oui, j'ai pensé qu'il vous serait peut-être agréable d'apprendre ce qu'elle est devenue, et j'ai fait tout exprès le voyage pour vous l'apprendre. »

Il y avait dans la voix du cardinal une si amère ironie, de telles vibrations sinistres, qu'Imperia fut toute secouée.

« Ma fille ! reprit-elle. Eh ! monsieur, ma fille n'est plus ma fille, vous le savez. Réellement, elle était trop vertueuse pour moi. Et comme sa vertu manquait de modestie, elle se dressait devant moi comme un vivant reproche… Pourtant, Dieu sait si je l'ai aimée… Mais pourquoi son regard me poursuivait-il d'une sorte de mépris ?…

– Et surtout, dit Bembo, pourquoi a-t-elle eu le malheur d'aimer le même homme que vous ?

– Taisez-vous ! gronda-t-elle. Cet homme, n'en parlez jamais devant moi, jamais !

– On dirait que cela vous fait peur ?…

– Cela ou autre chose. Passons. Qu'avez-vous à me dire ? »

Le souvenir de Roland, ainsi éveillé tout à coup en elle, l'agitait d'une extraordinaire émotion.

Bembo notait tous ces détails, et échafaudait un plan.

« Chère amie, dit-il, reportez-vous à cette soirée semblable à celle-ci, où vous m'avez dit : « Bianca s'est sauvée. Vous la rejoindrez sur la route de Mestre. »

– Eh bien ?

– Eh bien, je n'ai fait qu'un bond jusqu'à la route de Mestre, j'ai eu la chance de rencontrer votre fille, je l'ai décidée, par persuasion ou autrement, à me suivre à Venise, et alors… elle s'est tuée sous mes yeux d'un coup de poignard. »

Si pénible que soit cette obligation, nous devons donner à cette scène hideuse toute sa signification, en notant que ce fut sans le moindre tressaillement de sa chair, de son cœur ou de son cerveau que Bembo prononça ces paroles.

« Ainsi, balbutia Imperia pâlissant, Bianca est morte…

– Morte », dit Bembo.

Imperia, peut-être, éprouva, à ce moment, un retour de ce sentiment maternel qu'elle avait étouffé.

Mais, si elle eut vraiment quelque regret, si dans l'âme insondable de cette créature, chef-d'œuvre d'impureté, se manifesta une seconde quelque repentir, si la nature voulut pousser en elle un cri de détresse, rien au-dehors n'apparut de ces manifestations.

Il est probable qu'en Imperia la mère était bien morte.

La courtisane seule vivait.

« Il vaut mieux qu'il en soit ainsi », murmura-t-elle, pensive.

Et ce fut toute l'oraison funèbre de la pauvre petite Bianca, morte pour avoir voulu sauver sa mère.

« Décidément, nous allons nous entendre », gronda Bembo.

En effet, ils étaient bien pareils.

Bembo s'assit tranquillement, et dit :

« Voilà, chère amie, ce que je suis venu vous dire. Il m'a semblé tout naturel qu'une pareille nouvelle vous fût apportée par moi.

– Je vous remercie, dit Imperia.

– Mais ce n'est pas tout, reprit le cardinal, j'ai différents projets à vous soumettre, des projets que vous approuverez, j'en suis certain, si vous tenez non seulement à garder à Rome la belle situation que vous y avez acquise, mais encore à…

– Oh ! interrompit Imperia presque avec violence, pas de menaces, mon cher ! C'était bon à Venise où je tremblais devant vous, pour un pauvre coup de poignard donné à ce Davila…

– Aussi, n'est-ce pas avec ce souvenir que je compte vous faire trembler », dit Bembo d'une voix rauque.

Bembo avait pris l'attitude d'un dompteur qui doit sortir vainqueur de la cage des fauves où il est entré.

Imperia était assise face à la porte du cabinet.

Bembo tournait le dos à cette porte.

« Il est d'autres souvenirs, reprit Bembo de sa voix rude. On dirait vraiment que vous oubliez quel pacte nous lie ; ce n'est pas seulement le crime, c'est notre commune défense… or, qui vous défendra, sinon moi !

– Me défendre ! bégaya Imperia. Contre qui donc ?…

– Vous le savez !… Je n'ai pas besoin de dire son nom ! Qui sait s'il ne viendra pas un jour à Rome !…

– Taisez-vous ! Taisez-vous !…

– Vous voyez bien, madame !… Je vous disais donc : Qui sait si, un beau soir, Roland Candiano que vous avez fait condamner, que vous avez jeté dans les puits, ne vous poursuivra pas de sa vengeance !… Qui sait si tout à coup, il ne vous apparaîtra pas, ici même… Mais qu'avez-vous donc, madame ?… »

Imperia, livide, le visage décomposé, les yeux exorbités, regardait quelque chose que le cardinal n'apercevait pas.

Bembo tourna instinctivement la tête. Il vit Roland Candiano…

Un râle d'effroi monta aux lèvres du cardinal et il demeura à sa place, pétrifié, incapable d'un geste. Seulement, comme Roland avançait, ses yeux le suivirent pas à pas. Cette scène muette entre ces trois personnages avait on ne sait quoi de terrifiant. Roland s'était avancé jusqu'à Imperia. Il semblait ne pas voir Bembo. Et un instant, celui-ci éprouva cet espoir insensé que Roland ne venait pas pour lui.

Mais tout à coup, en cette même seconde, il eut un soubresaut terrible. Une main formidable venait de s'abattre sur son épaule, et le cardinal, redressant la tête, vit à deux doigts de son visage le visage de Scalabrino. La clameur d'épouvante qui monta du plus profond de son être fut étouffée net : Scalabrino venait de bâillonner l'évêque. Une fois Bembo bâillonné, le géant le saisit à bras-le-corps, et il l'emporta hors du salon.

Imperia, à demi folle, avait assisté à cette scène rapide sans pouvoir prononcer un mot. Scalabrino et Bembo disparus, il se fit en elle comme une détente.

Elle considéra Roland dont la physionomie lui apparut grave et presque triste, mais non sévère et impitoyable.

« Ah ! balbutia-t-elle alors avec un sourire contraint, j'avoue que j'ai eu peur… un moment… j'ai cru… que c'était à moi… que vous en vouliez… J'étais folle… n'est-ce pas ? Vous ne voudriez pas de mal à une femme… je le sais… Si grand, si généreux… vous ne voudriez pas vous amoindrir… par un meurtre…

– Madame, dit Roland, vous allez mourir. »

Elle recula, effarée, roulant autour d'elle des yeux de folle.

« Mourir !… Pourquoi ? Pourquoi donc ?… »

Roland déposa sur une table un minuscule flacon.

« Voici, reprit-il, un poison qui ne vous fera pas souffrir. Vous avez tué Davila, madame, et cela ne me regarde pas. Vous avez tué votre fille, et c'est cela qui fait que vous êtes une vivante horreur. Bianca est morte. Mourez aussi. »

Elle éclata de rire.

« Me tuer ! s'écria-t-elle en grinçant des dents. Me tuer quand la vie s'offre devant moi si belle ! Vous êtes fou, monsieur !

– La vie, dit Roland, s'offrait belle aussi pour Léonore que vous avez condamnée ; pour Bianca que vous avez assassinée ; pour moi que vous avez voué au malheur. Ne comprenez-vous pas que voilà assez de catastrophes et de crimes ? Et que votre vie à vous, c'est la mort de tout ce qui vous approche ? Allons, madame, vous avez une minute pour vous décider…

– Oh ! fit-elle, vous êtes fou, vous dis-je !… Moi, me tuer !… Tuez-moi, si vous voulez… si vous pouvez !… »

À ce moment, Scalabrino reparut et se planta devant la porte.

« Assassins ! rugit-elle. Mais ne pensez pas que je vais me laisser frapper sans résistance… Je vais appeler… à moi ! à moi !… »

Au même instant, Roland fut sur elle. Il la saisit par un poignet et l'entraîna jusque devant la table où il avait déposé le flacon.

« Madame, dit-il froidement, choisissez entre ce poison et le bourreau de Venise.

– Le bourreau ! bégaya-t-elle.

– Je ne sais qui vous a dénoncée, madame, mais le jour où j'ai quitté Venise, une somme de cinq cents écus était promise à qui pourrait indiquer au Conseil des Dix en quel lieu avait fui Imperia, la meurtrière de Jean Davila.

– Le bourreau ! répéta-t-elle, égarée. Non ! non, pas cela !… Je me tuerai… je vous le jure… mais laissez-moi vivre une heure encore…

– Une voiture est à la porte de votre palais qui nous attend. Si vous voulez vivre un mois encore, venez !

– Non ! non ! oh non ! Grâce, je suis si jeune ! Grâce ! Je t'ai aimé, Roland !… Je t'aime encore… »

Les gémissements de cette femme devinrent atroces à entendre.

Roland se sentit bouleversé.

Et peut-être allait-il faire grâce en effet !…

Scalabrino eut-il l'intuition de ce qui se passait dans l'âme de celui qu'il appelait son maître ?…

Qui sait ?…

Mais, au moment où Imperia se jetait à genoux et tendait ses bras raidis par le désespoir, le colosse, d'un pas pesant et calme, s'avança et saisit le flacon de poison. Puis il marcha sur Imperia, qui le vit venir, horrifiée ; il la prit par les cheveux, lui renversa la tête en arrière, et, comme la courtisane allait jeter une dernière clameur, il versa dans sa bouche le contenu du flacon.

Un spasme terrible et rapide comme l'éclair secoua violemment le corps d'Imperia. Puis elle se tint immobile, toute raide…

Alors, Scalabrino se releva, le visage convulsé :

« À l’autre, maintenant !… » prononça-t-il d’une voix rauque.

Roland avait assisté à cette exécution sans faire un geste pour intervenir. Oui, à la dernière minute, il avait eu pitié ! Les cris de la courtisane avaient remué ses entrailles. Mais le père de Bianca ne lui avait jamais paru plus terrible, avec une sorte de grandeur farouche, qu’au moment où il saisit Imperia par les cheveux.

Il fut le justicier dans toute la force du terme.

Si l’on songe à ce qu’avait été Scalabrino autrefois, si l’on se dit que cet homme, sevré de toute affection pendant toute sa vie, avait senti éclore dans son âme en toute sa force le sentiment de l’affection paternelle, si l’on songe aussi que Bianca qui était sa fille, qu’il s’était mis à adorer de loin, représentait pour lui une vie nouvelle, des joies inconnues, et qu’Imperia avait froidement livré cette enfant à Bembo, alors, on ne verra dans son acte qu’une manifestation de cette chose mystérieuse et souveraine qu’on nomme la justice.

Imperia gisait, morte, au milieu de ce salon qui, une heure avant, était plein de ses adorateurs.

Ce fut là qu’on la retrouva le lendemain matin.

Rome lui fit des funérailles splendides, porta son deuil et lui érigea un monument sur une de ses places publiques.

Quant à Roland, il avait, suivi de Scalabrino, quitté aussitôt le funèbre salon, et avait rejoint le carrosse qui l’attendait.

C’est dans ce carrosse que Scalabrino avait porté Bembo.

Il l’avait solidement ligoté, avait fermé à clef les mantelets du carrosse et était remonté, comme on a vu.

Roland prit place dans la voiture, ayant le cardinal devant lui. Scalabrino monta sur le siège, et bientôt le lourd véhicule, étant sorti de Rome, courut au galop de ses deux chevaux sur la route de Florence… sur la route de Venise !

Bembo, saisi par Scalabrino et entraîné dans le carrosse, s’était dit :

« Voici ma dernière minute. Je vais mourir. »

Dans le carrosse, il s’évanouit.

Lorsqu’il revint à lui, ce qu’il éprouva d’abord, ce fut un étonnement d’être là, dans cette prison roulante.

Puis, au bout de quelques heures, comme il voyait qu’on ne lui faisait aucun mal, il reprit peu à peu possession de ses esprits. Où l’entraînait-on ? Que lui voulait-on ?

Questions insolubles. Ce qu’il y avait de plus clair, c’est qu’on ne le tuait pas, et que l’homme assis en face de lui, calme et silencieux, ne paraissait pas lui vouloir de mal.

Cet homme, c’était Roland. Bembo l’examina longtemps, l’étudia en détail et finit par se dire :

« Il est impossible que cet homme m’ait condamné à mort. Mais que veut-il ? »

Alors l’idée de la Grotte-Noire lui revint, et finit par s’imposer à lui.

Oui, c'était cela : Roland voulait le jeter à nouveau dans quelque cachot. Il frissonna.

Mais on sort des cachots les mieux gardés !

La première nuit, la voiture roula sans que Bembo eût prononcé un mot. On lui avait ôté son bâillon pendant son évanouissement, et on l'avait même débarrassé de ses liens.

À un moment, Bembo, avec d'infinies précautions, essaya de voir s'il ne pourrait ouvrir le mantelet rabattu sur la portière. Il reconnut alors que, des deux côtés, les mantelets étaient solidement verrouillés.

Le lendemain, vers midi, il y eut une halte.

Une portière fut ouverte, Roland descendit.

Une demi-heure plus tard, la portière fut rouverte.

Bembo vit que la voiture était arrêtée en pleine campagne.

Scalabrino se présenta, et dit, sans regarder Bembo :

« Voulez-vous manger ?

– Non, merci », répondit le cardinal, espérant par son air dolent apitoyer ceux qui l'entraînaient.

Roland remonta alors, et la voiture se remit à galoper. Bembo sentait une sorte de joie profonde l'envahir. De plus en plus la conviction lui venait qu'il n'était pas condamné à mort.

Dans cette journée, il essaya de savoir.

« Monsieur… », dit-il, d'une voix qui suppliait.

Roland ne répondit pas, ne tourna pas les yeux vers lui.

Rien que le silence absolu, glacial.

Bembo se rencoigna, frissonnant.

Mais, dans la nuit, lorsque la voiture s'arrêta encore et que Scalabrino, comme la première fois, lui demanda s'il voulait manger, il répondit affirmativement.

Lorsque la voiture se remit en route, Bembo, presque rassuré, commençait à prendre son parti de l'aventure.

« Il me tient, songeait-il. Il va me jeter dans un cachot. C'est entendu. Mais j'en sortirai, dans six mois, dans un an, sans compter l'imprévu. Et alors ce sera mon tour. Mais moi, ce n'est pas dans un cachot que cette fois je le jetterai ! »

Toutes ses pensées convergeaient maintenant vers cette époque imprécise où, redevenu libre, il s'emparerait de Roland.

Il forgeait des supplices dans sa tête.

Le retour de Rome à Padoue dura huit jours. Pendant ces huit journées, Roland ne dit pas un mot au cardinal.

À Padoue, la voiture, au lieu d'obliquer sur les lagunes, fila directement sur Mestre. Bembo ignorait complètement où il se trouvait. Il supposait seulement que Roland l'entraînait vers quelque caverne pareille à la Grotte-Noire et que ce repaire ne devait pas être fort éloigné de Venise.

À Mestre, le carrosse fit une assez longue station. Pendant cet arrêt, Roland descendit et fut remplacé par Scalabrino.

Puis la route fut reprise, sans que Roland eût reparu.

Bembo songea :

« Nous devons être arrivés. Je ne le verrai plus… »

Cependant, s'il ne pouvait rien voir au-dehors, il pouvait entendre, et il comprit qu'à partir du dernier arrêt une troupe de cavaliers assez nombreuse escortait la voiture.

Qu'était devenu Roland ?

Il s'était dirigé vers la maison qu'il avait louée et qu'avaient habitée Juana, Bianca et le vieux doge Candiano.

Roland pénétra dans le jardin. À ce moment, la nuit tombait.

À la porte de la maison, Roland frappa d'une façon spéciale et aussitôt on ouvrit. Un homme au visage un peu effaré parut.

Cet homme, c'était Pierre Arétin.

À la vue de Roland, l'Arétin poussa un profond soupir de satisfaction et grommela à part lui :

« Enfin !… Trois jours encore de cette faction, et, par le ventre de Pocofila, je devenais fou, moi…

– Vous avez suivi mes instructions ?

– De point en point, répondit l'Arétin. Venez, et vous verrez. »

Roland suivit l'Arétin, qui ouvrit une porte et pénétra dans une pièce voisine. Là, un étrange spectacle s'offrait à la vue.

La pièce était éclairée par la lumière pâle et jaune de deux flambeaux posés de chaque côté d'une sorte de table basse dressée sur des tréteaux.

Sur cette table, un objet de forme allongée et oblongue était déposé ; il était recouvert d'un drap blanc dont les plis, en retombant, marquaient les tréteaux de bois qui supportaient la table – sorte d'échafaud provisoire, de forme rectangulaire.

À l'un des bouts de la salle, une jeune femme était assise dans une attitude de méditation attristée.

« C'est Perina, dit l'Arétin à voix basse. Elle a le diable au corps et a voulu absolument m'accompagner. Sur ce seul point vous n'avez pas été obéi, puisque je devais être seul. Mais la drôlesse a tellement insisté… »

Roland interrompit l'Arétin par un geste.

Il marcha à la table et souleva entièrement le drap blanc.

L'objet oblong que cachait ce drap apparut alors.

C'était un cercueil.

Sur le couvercle de chêne, une inscription avait été tracée au moyen de clous à tête noire, plantés tête à tête :

Voici cette inscription :

Bianca
fille d'Imperia
morte à seize ans
assassinée
par le cardinal-évêque

Roland laissa lentement retomber le drap. Et l'Arétin, qui s'était incliné, se dressa alors en murmurant :

« Selon vos ordres, j'ai fait placer la pauvre petite dans un triple cercueil ; le premier est en cèdre, le deuxième en métal et le troisième en chêne ; j'ai eu beaucoup de peine à tracer moi-même l'inscription que m'indiquait votre lettre ; j'ai encore eu plus de mal à faire transporter ici le cercueil. Par le diable ! plutôt que de recommencer une opération pareille, j'aimerais mieux me retrouver dans une de ces mêlées comme Jean de Médicis m'en fit voir jadis.

– Les hommes qui ont transporté le cercueil ?…

– N'ont rien su. Aidé de mes valets, j'avais placé le tout dans une grande caisse.

– C'est bien, dit Roland. Vous pouvez maintenant retourner à Venise. »

Et, se tournant vers Perina :

« Mon enfant, c'est bien vous qui m'avez indiqué la porte, dans le palais de votre maître, la porte derrière laquelle s'accomplissait le meurtre ?

– C'est elle ! dit l'Arétin. C'est bien elle qui cria, au moment où j'allais crier moi-même. ».

Roland sortit de la chambre funéraire, suivi de l'Arétin et de Perina qui, avant de s'éloigner, appuya ses lèvres sur le drap, en signe d'adieu suprême…

« Et vous avez tenu à accompagner ici le corps de la pauvre enfant ? reprit alors Roland.

– Je ne l'ai vue que quelques heures, dit Perina, et je l'aimais pourtant.

– Mon enfant, écoutez-moi et comprenez-moi bien. Êtes-vous heureuse à Venise, dans le palais de votre maître ?... Si cela n'est pas, dites-le-moi sans crainte... L'Arétin consentira, j'en suis sûr, à se séparer de vous, et je me chargerai alors de votre vie et de votre bonheur.

– Elle est libre, s'écria l'Arétin, qui ne put s'empêcher de pâlir, elle est libre, par tous les saints ! »

Perina regarda l'Arétin, et ses yeux se voilèrent. Elle murmura :

« Que deviendrait-il si je le quittais ?... Qui le soignerait comme moi quand il est malade ? Et qui essuierait ses yeux quand il pleure ? »

L'Arétin demeura un instant tout étourdi.

« Ainsi, dit-il d'une voix étranglée par une sincère émotion, ainsi, Perina, tu ne veux pas me quitter ?... Ce seigneur que tu vois est tout-puissant. Il te fera riche comme il dit, car jamais il n'a menti...

– Partons, maître », dit simplement Perina de sa voix douce.

Des larmes roulèrent alors sur les joues de Pierre Arétin.

« Je suis donc aimé, moi aussi ! fit-il. Ô Perina, Perina, perle de douceur, ô Perina plus tendre que la lune, je veux que

ton nom passe à la postérité la plus reculée. Et en attendant, le rôle de servante est désormais indigne de toi. Viens… tu seras l'épouse de l'Arétin !

– Maître Pierre, dit Roland, ce jour-là, vous viendrez me demander les trente mille écus que j'attribue en dot à cette enfant. Allez… allez, maintenant.

– Maître, s'écria l'Arétin enthousiasmé, vous êtes grand et juste… »

Quelques minutes plus tard, Pierre Arétin et Perina quittaient la maison et se rendaient au Soleil-d'Argent, cette auberge où jadis l'Arétin avait vendu deux chevaux à Roland.

Le lendemain matin, ils sortaient de Mestre, et le soir, ils arrivaient au palais Arétin, où nos lecteurs les retrouveront bientôt.

XVII

LA TOMBE DE BIANCA

Le carrosse qui entraînait Bembo, en sortant de Mestre, avait pris la route de Trévise, et, escorté par une douzaine de cavaliers, était arrivé aux gorges de la Piave, puis s'était enfin arrêté devant la Grotte-Noire.

Le cardinal, dans cette dernière partie de son voyage, avait recouvré à peu près sa tranquillité d'esprit. En ces huit jours, il avait échafaudé plans sur plans et avait fini par se dire :

« Voyons d'abord où il me mettra ; jusque-là, rien à faire. »

Sa haine contre Roland n'avait pas grandi, parce que cette haine était déjà poussée aux dernières limites. Mais un phénomène assez bizarre s'accomplissait dans l'esprit du cardinal. Roland qui, pendant si longtemps, lui avait inspiré une terreur folle, cessait d'être à ses yeux le vengeur terrible et implacable qu'il s'était figuré.

Lorsque la voiture s'arrêta et qu'on le fit descendre, d'un rapide coup d'œil il examina le paysage et, bien qu'il fît nuit, il le reconnut.

« La Grotte-Noire, songea-t-il. Je m'en doutais… »

Scalabrino l'avait pris par un bras et l'avait entraîné.

Une porte fut ouverte.

Scalabrino le poussa et entra derrière lui.

À sa stupéfaction, Bembo se vit non pas dans le fameux cachot, mais dans une sorte de chambre convenablement meublée.

Scalabrino avait fermé la porte à triple verrou et s'était assis sur une chaise, sans prononcer une parole. Ses tempes qui, par moments, gonflaient leurs veines, ses yeux injectés de sang, et parfois un rapide frémissement, indiquaient seuls quelle tempête devait se déchaîner dans l'âme du colosse.

Bembo s'assit dans un fauteuil.

La pièce était éclairée par un flambeau.

« Est-ce ici que je dois être enfermé ? » songea le cardinal.

Les heures s'écoulaient. Un profond silence régnait aux alentours. À un moment, il sembla à Bembo que son gardien s'était endormi. Il se leva, le cœur battant, et fit un pas vers la porte.

Scalabrino plaça sa chaise devant cette porte et s'y adossa.

Le cardinal feignit de faire quelques pas et alla se rasseoir dans son fauteuil.

« Fou ! songea-t-il. Trop de précipitation !... Mais je prévois que les occasions vont être nombreuses... »

Il finit par s'endormir sur son fauteuil.

Il dormit longtemps d'un sommeil agité. L'impression soudaine que quelqu'un près de lui le regardait l'éveilla en même temps que la sensation d'un courant d'air froid.

Il ouvrit les yeux et vit que la porte était ouverte.

Sur la table, le flambeau achevait de se consumer lentement.

Devant lui, Roland debout. Le cardinal se dressa, effaré.

« Venez », dit Roland.

Et il sortit de la pièce, laissant la porte ouverte.

Bembo demeura quelques secondes cloué à sa place par une inexprimable terreur. Puis une bouffée d'espoir monta tout à coup à son cerveau, et il franchit la porte.

Il se trouva alors dans une sorte de couloir désert.

À droite tout était sombre, vers le fond de la grotte ; à gauche, une lumière jetait d'indécises lueurs.

Bembo frémit d'une joie folle. À pas de loup, il tourna à droite.

Qu'espérait-il en s'enfonçant dans la grotte ? Peut-être trouver une autre issue pour fuir, ou peut-être se cacher…

Mais au bout de dix pas, il se heurta à trois hommes qui, sans un mot, le repoussèrent, le refoulèrent vers l'entrée de la grotte.

Bembo alors précipita sa course. Ayant constaté que les trois hommes ne le suivaient pas, il fit ce plan de se ruer au-

dehors, de foncer tête baissée contre tout ce qui essaierait de l'arrêter. En quelques bonds il fut dehors, sur cette plate-forme qui s'étendait devant l'entrée de la grotte et qui se terminait brusquement par la coupée à pic de l'abîme au fond duquel mugissait la Piave.

Là, il s'arrêta soudain, et une imprécation jaillit de sa bouche écumante ; autour de lui, une centaine d'inconnus armés formaient un cercle sur un triple rang d'hommes. Le cercle était étroit, hérissé de poignards. Bembo comprit qu'il était perdu et, le vertige s'emparant de lui une seconde, il vacilla sur ses jambes. Mais, par un dernier effort, il se remit et regarda autour et au-dessus de lui.

Autour, c'étaient les visages impassibles des compagnons de Roland ; au-dessus, c'était le ciel pâle où se mouraient les dernières étoiles et où l'aube naissante jetait la blancheur de son éveil.

Cependant, derrière les rangs du cercle qui l'entourait, Bembo entendait des coups de pioche frappant le granit, comme si des ouvriers assez nombreux se fussent livrés à une besogne mystérieuse et pressée.

« Ah ! çà, rugit-il en jetant autour de lui des regards enflammés de haine, que me veut-on ici ?…

– Je vais vous le dire ! » dit une voix qui fit frissonner Bembo.

Roland apparut dans le cercle, s'approcha de lui et lui mit la main sur l'épaule.

Le cardinal fléchit sous cette main pesante.

« Autrefois, dit Roland d'une voix calme, vous étiez un pauvre diable que tout le monde repoussait et méprisait. Vous inspiriez une sorte de méfiance instinctive, et chacun s'écartait de vous. Un seul homme se trouva pour avoir pitié de votre isolement, de votre détresse matérielle et morale, et, vous ayant reconnu de l'intelligence et de la volonté, fit de vous son ami, vous introduisit dans le foyer de son père, vous admit à sa table, et vous mit enfin sur le chemin de la fortune. Voici comment vous m'avez récompensé : vous avez fait aveugler mon père, vous avez tué ma mère, et moi, vous m'avez condamné à mourir dans les puits. »

Bembo éclata d'un rire terrible.

« Je te haïssais ! gronda-t-il, plus que tout au monde, et je te hais encore de toutes mes forces.

– Soit. Une première fois, je vous saisis, et vous enfermai ici.

« J'espérais ainsi que, dans la solitude, vous vous repentiriez du mal que vous aviez fait, et qu'un jour viendrait où je pourrais pardonner. Délivré, vous avez continué dignement la série de vos crimes en assassinant une jeune fille. Que vous avait-elle fait, elle ? »

Bembo serra les poings et rugit :

« Je l'aimais. J'avais juré qu'elle serait à moi, à moi seul. Et si elle vivait !... ah ! si elle vivait !...

– Vous la tueriez ?

– Non ! ricana Bembo la bouche tordue par un rictus de défi, non, mais je serais plus habile, et je la posséderais avant de lui laisser le temps de se poignarder comme elle a fait ! »

À cette révélation soudaine, Roland devint livide. Ainsi, la malheureuse enfant avait dû se tuer pour échapper à l'impure étreinte !

Ainsi, l'assassinat de Bembo se compliquait de cette horrible circonstance que Bianca avait dû se frapper soi-même !

Un gémissement, près de Roland, un rauque sanglot s'éleva.

« Patience ! dit-il, prends patience, père de Bianca ! »

Le même rire insensé éclata sur les lèvres de Bembo.

« Vous triomphez ! hurla-t-il avec un blasphème, tandis que ses poings se levaient vers le ciel où fulguraient les premiers rayonnements de l'aurore, vous triomphez, mais si je meurs, je meurs vengé d'avance, puisque celle que vous aimiez, vous aussi, est morte ! Morte tuée par mon amour ! Morte pour n'avoir pas voulu être à moi ! Tuez-moi, si vous voulez, je meurs, content du mal que je vous ai fait… Roland Candiano, écoute : je t'ai détesté, et je te déteste. Écoute-moi. Si Bianca était là, si tous les trésors du monde étaient étalés devant moi, je renoncerais à Bianca, je renoncerais aux trésors pour la joie unique de te faire souffrir encore… Frappe, maintenant, puisque je lis dans tes yeux que tu m'as condamné ! »

Roland se tourna vers ceux qui l'entouraient :

« Frères, dit-il de sa voix calme et puissante, cet homme mérite-t-il de vivre ?

– Qu'il meure ! répondirent-ils dans un sourd murmure d'imprécations.

– Cet homme mérite-t-il de mourir sans souffrance ? » reprit Roland.

Et le murmure implacable répondit :

« Qu'il soit damné dans son agonie ! »

Alors, Bembo fut saisi par deux hommes et entraîné à quelques pas de là. Un peu en arrière du plateau, le rocher venait d'être creusé, et cela formait comme une étroite cellule.

En avant de l'entrée de cette cellule, le cercueil de Bianca était déposé à terre. Bembo le vit, il lut l'inscription qui fulgura devant ses yeux, et il eut un violent mouvement de recul.

Mais il fut solidement maintenu.

Comme en un rêve formidable, il vit une vingtaine d'hommes soulever le cercueil et le transporter dans la cellule où il fut déposé sur une sorte de banquette pratiquée sur les flancs du roc.

Hagard, chancelant, les cheveux hérissés, Bembo regardait ardemment dans l'intérieur de la cellule devenue une tombe, et faisait d'inutiles efforts pour détacher ses yeux du cercueil de la victime.

Alors, la voix solennelle de Roland s'éleva de nouveau et prononça ces étranges paroles :

« Bembo, maintenant que vous êtes mort, recevez mon pardon et celui du père de Bianca. Reposez en paix !...

– Maintenant que je suis mort ! bégaya Bembo en claquant des dents. Oh ! Qu'est-ce à dire !... Non... Je sens ma raison qui

m'abandonne !… Mort !… Moi mort !… qui a dit cela ?… Non !… Laissez-moi !… Enfer !… Où m'entraînent-ils !… »

Le reste se perdit dans un rugissement d'épouvante.

Et voici ce qui se passait :

À peine Roland eut-il fini de parler que les hommes qui maintenaient Bembo l'avaient poussé dans la cellule, dans la tombe de Bianca, *et aussitôt les ouvriers commencèrent à maçonner l'ouverture qui servait d'entrée*.

Bembo, écumant, épouvantable à voir, faisait des bonds désordonnés dans le tombeau. Des gens de Nervesa assurèrent plus tard qu'ils avaient entendu avec horreur des clameurs insensées qui tombaient de la montagne. C'étaient les cris de Bembo.

Le travail de la fermeture au moyen de blocs cimentés dura une heure. Lorsque le mur fut à hauteur d'homme et qu'il n'y eut plus que quelques pierres à placer, un éclat de rire effroyable fit pâlir les cent hommes qui assistaient à cette exécution…

Bembo était devenu fou !

*
* *

Avant de placer la dernière pierre, l'un des ouvriers qui travaillaient à cette macabre besogne eut l'idée de jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la tombe, et il vit le cardinal étendu sans vie en travers du cercueil de Bianca.

*
* *

Lorsque l’ouverture eut été entièrement fermée, des blocs de rochers furent entassés là, les uns sur les autres.

Dans les interstices, on jeta de la terre végétale. Dans cette terre, on planta des pousses de lentisques et autres arbustes sauvages.

Ces pousses prirent pied… En sorte qu’au bout de quelques jours, nul au monde n’eût pu supposer que cet entassement de rochers cachait la tombe de Bianca, fille de la courtisane Imperia, et de Bembo, cardinal-évêque de Venise.

*

* *

Après l’exécution, Roland laissa à la Grotte-Noire un poste de vingt hommes chargés de surveiller la tombe pendant un mois.

Puis, accompagné de Scalabrino, il descendit la montagne, monta à cheval, gagna Mestre, puis les bords de la lagune, et le soir, vers dix heures, il arrivait à la maison de l’île d’Olivolo. Le premier soin de Roland fut de s’assurer que rien de fâcheux n’était arrivé à son père pendant son absence.

Le vieux doge dormait comme un enfant, selon l’heureux privilège de quelques cas de folie. Roland le contempla quelques minutes avec cette émotion spéciale de l’homme qui vient d’être mêlé à quelque tragédie et qui éprouve une joie rassurante à retrouver des êtres qui lui sont chers.

Ce n’est pas que Roland Candiano ressentît une inquiétude, un remords de l’épouvantable supplice qu’il avait infligé, à Bembo. Mais il était ému de cette sourde trépidation cérébrale qui suit les actions anormales.

Saisir un homme et le murer vivant dans un tombeau, avec le cercueil de sa victime, cet homme eût-il été un abominable criminel, pourra paraître à quelques personnes un acte d'excessive justice. Sans vouloir prendre parti, et tout en nous cantonnant dans notre modeste rôle de conteur, il nous est difficile de ne pas faire observer que les morales se modifient avec les siècles.

L'époque violente et grandiose dont nous avons entrepris en divers ouvrages de tracer une esquisse, comportait tout naturellement de ces excès. L'Italie d'alors, champ de bataille sanglant, éclairée par les lueurs des incendies, ravagée par les bandes de partisans et les armées, hérissée de poignards, rouge de sang, sillonnée d'espions et de reîtres, l'Italie en pleine fournaise de luttes géantes, de débauches fastueuses, étonnait le monde par ses excès. Le crime s'appelait Borgia ; mais l'art, plus excessif encore que le crime, portait ce nom formidable : Michel-Ange ! C'était un pandémonium, où rugissaient les conquérants, où les vaincus poussaient des cris de détresse qui ont traversé les siècles, où chantaient des poètes incomparables, où apparaissaient en troupeaux sublimes des génies que l'art moderne copie encore !

Oui, tout était excès.

La vengeance de Candiano doit être ainsi éclairée, si on la veut de bonne foi.

Quoi qu'il en soit, Roland n'avait éprouvé aucune pitié pour Bembo, puisqu'il ne lui avait pas fait grâce. L'exécution terminée, il n'en eut point de remords.

Aussi, lorsque Roland redescendit dans la salle du bas où Scalabrino l'attendait, Roland montrait une physionomie apaisée.

Lui qui, depuis longtemps, considérait l'ancien bandit, l'ancien condamné à mort, comme son unique ami, causa quelques minutes avec Scalabrino, comme il faisait tous les soirs.

Pas un mot ne fut dit ni de Bianca, ni d'Imperia, ni de Bembo, ni de l'effrayante tragédie du matin.

Puis Roland se retira.

Alors Scalabrino sortit de la maison et s'éloigna de l'île d'Olivolo, se dirigeant vers les vieux quais du Lido. Il marchait lentement, ruminant peut-être un projet qui devait lui être personnel, car il n'en avait pas soufflé mot à Roland.

Dans cette nature farouche, violente, il y avait en effet une étrange timidité. Il paraissait d'ailleurs paisible, et les très rares passants qu'il rencontra durent le prendre pour un bon bourgeois regagnant son logis après quelque fête.

Scalabrino parvenu à l'encoignure d'un large canal, s'arrêta, inspecta les maisons qu'il avait devant lui, et murmura :

« C'est là… »

C'était une maison basse et pauvre, à face lépreuse. Au-dessus de la porte et au-dessous de la fenêtre du premier, une sorte d'enseigne en fer découpé s'avançait, soutenue par une barre de fer. Cette enseigne représentait une ancre qui jadis avait dû être dorée.

C'était en effet le cabaret de l'Ancre-d'Or, tenu par le digne Bartolo, que ses clients nommaient de préférence le Borgne.

Scalabrino vit qu'un filet de lumière passait à travers les barreaux de fer qui protégeaient l'entrée. Il supposa que des buveurs se trouvaient encore dans le cabaret et il attendit.

On se souvient peut-être qu'à côté de la porte qui ouvrait directement sur le cabaret, s'entrouvrait une autre porte donnant sur un couloir par lequel on pouvait également pénétrer dans l'intérieur de la taverne.

Il y avait environ une demi-heure que Scalabrino attendait, lorsque la porte du couloir s'ouvrit, et deux hommes sortirent.

Scalabrino reconnut aussitôt l'un d'eux à sa taille et à sa démarche : c'était Bartolo le Borgne. Quant à l'autre, qui s'enveloppait soigneusement d'un manteau, il ne le reconnut pas.

Les deux hommes ayant laissé la porte entrouverte s'avancèrent d'une dizaine de pas, comme s'ils eussent achevé un entretien commencé dans l'intérieur.

Scalabrino se glissa le long du mur et pénétra dans le couloir. Là, il trouva la porte qui donnait sur le cabaret : il la poussa et jeta un coup d'œil à l'intérieur : la taverne était vide.

Scalabrino entra, passa tranquillement dans la petite salle du fond, s'assit et attendit.

*
* *

Il n'est pas sans intérêt de connaître l'homme qui accompagnait Bartolo et de savoir ce qu'il faisait là.

Revenant donc en arrière d'environ une heure, nous entrons dans le cabaret en même temps que cet inconnu qui, étant

passé par le couloir comme un habitué du lieu, s'assit à une table au moment même où le patron de l'Ancre-d'Or renvoyait ses derniers clients.

Dès que le dernier des buveurs eut disparu, l'inconnu laissa retomber le manteau dont jusqu'ici il avait à demi couvert son visage, et la figure du chef de police Guido Gennaro apparut.

Bartolo se dirigea vers lui en multipliant les salutations.

« Si monseigneur voulait accepter de se rafraîchir, dit-il, je possède dans ma cave quelques bouteilles d'un certain vin de France…

– Va pour le vin de France ! » fit Gennaro en se frottant les mains.

Le Borgne se précipita et revint deux minutes plus tard avec une bouteille de vin de Saumur qu'il déposa sur la table avec toutes les marques de la vénération. Gennaro remplit son gobelet et avala d'un trait la pétillante boisson.

« Oui, approuva-t-il, ces Français ont les premiers vins du monde… Eh bien, maître Bartolo, quelles nouvelles ?

– Très importantes, monseigneur.

– Bah ! fit Gennaro d'un air narquois.

– Monseigneur va en juger : Roland Candiano n'est plus à Venise.

– Diable ! Et sait-on ce qu'il est devenu ?

– Ses fidèles affirment qu'il est à Milan.

– Très bien, Bartolo. Mais ce n’est pas de cela qu’il s’agit. Que dit-on sur le port ?

– Monseigneur, on ne parle que de lui. Depuis qu’il s’est montré à quelques marins, depuis qu’il leur a dit que bientôt de grandes choses s’accompliraient dans Venise, le Lido est comme fanatisé. Ce soir encore, dans mon cabaret, les gens disaient des horreurs de notre vénéré doge Foscari et juraient qu’ils n’avaient plus peur et que bientôt Roland Candiano délivrerait la république. Voilà ce qu’on dit, monseigneur.

– Et penses-tu réellement que le peuple de Venise serait pour ce Candiano du diable ?

– Eh bien, je crois que Roland Candiano n’aura qu’à paraître pour que le peuple de Venise se soulève en sa faveur. Heureusement, nous avons une bonne armée, et surtout une bonne police…

– Oui, fit vivement Gennaro, mais en attendant, tu suis bien mes instructions ?

– À la lettre, monseigneur ! Je fais semblant d’être acharné contre Foscari et je pleure quand on raconte devant moi comment le vieux doge fut aveuglé.

– Très bien ! » fit Gennaro satisfait, sans qu’il fût possible à Bartolo de deviner d’où venait cette satisfaction.

Il y eut un assez long silence. Puis Gennaro, comme rêveur, reprit :

« Ainsi, tu penses que Roland Candiano n’est plus à Venise ?

– Je pense, dit Bartolo, non sans finesse, que Votre Excellence doit le savoir mieux que moi.

– Et son compagnon ? fit tout à coup le chef de la police.

– Scalabrino ? fit Bartolo avec un sourire sinistre.

– C'est bien ainsi qu'il s'appelle…

– Eh bien, je crois que pour celui-là, Votre Excellence fera bien de ne plus s'en inquiéter.

– Pourquoi donc ? Il me paraît être un redoutable compère…

– Il l'était…

– Que veux-tu dire ?

– Que si Roland Candiano est à Milan comme on dit, Scalabrino est parti depuis longtemps pour un pays d'où jamais nul n'est revenu, et c'est moi-même qui ai eu l'honneur de le mettre sur la route.

– Diable ! tant mieux, tant mieux, car la dernière fois que je le vis, il y a une vingtaine de jours… »

Bartolo bondit, pâlit et s'écria :

« Vous dites, monseigneur, que vous avez vu Scalabrino il y a vingt jours ?

– Vu de mes yeux, et le gaillard semblait se porter assez bien pour un homme qui a fait le voyage dont tu parlais. »

Gennaro jeta sur le Borgne un regard malicieux.

« Allons, allons, ajouta-t-il en se levant, tout cela ne signifie rien. L'essentiel, maître Bartolo, est que tu continues à exciter tes amis… oui, cela est essentiel… Il faut que le nom de Roland Candiano inspire vraiment une confiance illimitée. »

Et avec un sourire énigmatique :

« J'y tiens… cela rentre dans mon plan. »

En parlant ainsi, Guido Gennaro sortit, suivi de Bartolo tout étourdi, comme assommé par le coup qu'il venait de recevoir.

Dehors, le chef de police renouvela ses instructions à son agent et finit en lui disant :

« C'est surtout au 1er février prochain qu'il faudra crier plus fort que jamais.

– Pourquoi au 1er février ? demanda le Borgne.

– Il faut, ce jour-là, que notre vénéré doge ait une cérémonie digne de lui… Je veux dire que le triomphe lui sera d'autant plus sensible que le danger aura été d'apparence plus sérieuse.

– Je comprends, Excellence.

– À propos, acheva le chef de police d'un ton d'indifférence, plus tard, si *quelqu'un* te demande quelles instructions je t'avais données en vue de la cérémonie, tu diras la vérité, toute la vérité… »

Gennaro s'éloigna sur ce mot.

« Il comprend ! grommela-t-il, c'est bientôt dit. J'ose pourtant me flatter d'avoir si bien brouillé les choses que le diable, qui passe pour être très malin, n'y comprendrait rien. Mais je ne suis pas le diable, moi. Et il suffît que je sois seul à comprendre… »

Bartolo était demeuré un instant sur le quai, tout pensif.

C'était un des principaux agents secrets du chef de police ; il exerçait une réelle influence sur le monde du port ; des affaires de toute nature se traitaient dans le misérable cabaret ; tel seigneur d'importance y venait à la nuit pour donner des ordres à telle proxénète, des Juifs, marchands d'or, y discutaient les intérêts du prêt qu'ils consentaient à tel jeune écervelé : Bartolo écoutait tout ; et bien qu'il fût borgne, voyait tout.

C'était donc un redoutable espion. Guido Gennaro en faisait grand cas, et l'employait en maintes circonstances.

Bartolo le Borgne s'était arrêté sur le quai, après le départ du chef de police. Mais il ne songeait guère aux ordres que Guido Gennaro venait de lui apporter. C'était Scalabrino qui le préoccupait. Que le chef de police ait vu de ses yeux Scalabrino vivant, voilà ce qu'il ne pouvait se résigner à croire.

« Sûrement, il s'est trompé, finit-il par conclure. À moins qu'il n'ait vu l'ombre de Scalabrino, ce qui est encore bien possible ! »

Il faut noter que maître Bartolo ne plaisantait pas, comme on pourrait le supposer. Après mûres réflexions, certain, d'une part, qu'un homme comme Gennaro se trompait rarement et, d'autre part, que Scalabrino pourrissait au fond de sa cave, il admit très volontiers cette hypothèse que le diable était pour quelque chose dans cette apparition. Il rentra alors dans l'allée, referma soigneusement la porte, et pénétra dans son cabaret où

il se mit à compter la recette de la journée – recette fructueuse, selon l'ordinaire.

Cette besogne achevée, il pénétra dans l'arrière-salle et s'arrêta près de la trappe.

« Est-ce bien possible ? » songea-t-il.

Il se pencha en frissonnant, comme s'il eût redouté d'entendre monter jusqu'à lui quelque gémissement.

Puis il souleva la trappe, la rabattit, se mit à genoux, et plongea son regard dans le trou noir. Les eaux s'étaient lentement écoulées.

Mais il en restait au fond une hauteur de quelques pieds encore.

Bartolo se penchait, un peu pâle, cherchait à voir… cherchait le cadavre… Et comme il ne voyait rien, il se releva, se retourna pour prendre son flambeau, décidé à descendre.

À ce moment, il demeura cloué sur place, les yeux agrandis par l'épouvante, les cheveux hérissés.

Là, assis dans un angle obscur, assis près d'une table à laquelle il était accoudé, Scalabrino le regardait !…

« Je rêve ! murmura le Borgne.

– Eh bien, fit tranquillement Scalabrino, est-ce ainsi que tu reçois un ancien ami ?

– Je vois !… J'entends !… balbutia le cabaretier… Est-ce bien moi qui suis là ?… Est-ce bien lui qui est devant moi ?…

– Je comprendrais, reprit Scalabrino, que tu offres quelque boisson raffinée, comme il y en a dans tes caves… »

Il se leva et marcha sur Bartolo.

Le Borgne reculait à mesure que Scalabrino avançait.

« Justement, dit celui-ci, la trappe est ouverte… Tu n'as plus qu'à descendre. Ton excellent compère Sandrigo t'attend ailleurs et doit s'impatienter… »

Scalabrino parlait non pas avec ironie, mais d'une voix grave.

L'ironie était dans le sens de ses paroles, sans qu'il la cherchât. Il disait ces choses simplement et sincèrement.

Bartolo, arrivé au mur, s'y adossa, les mains en avant, comme pour conjurer un spectre. Scalabrino était près de lui. Le géant tressaillait. Ses instincts violents se réveillaient. Il tourmenta un instant le manche de son poignard, avec, dans les yeux, la vision de Bartolo étendu sanglant à ses pieds.

Mais il se contint. L'égorgement de cet être vacillant et livide lui inspira une sorte de répugnance.

Bartolo, à ce moment, reprit un peu de courage.

« Si tu veux boire, ami, je suis prêt à te servir, bégaya-t-il.

– Bon ! fit Scalabrino avec un terrible éclat de rire, l'eau du canal ? Merci, merci…

– Ce n'est pas moi qui t'ai précipité. Je te jure, je ne voulais pas, c'est Sandrigo ; je lui ai bien dit, va, il n'a rien voulu entendre ; moi, je ne te veux aucun mal, tu sais bien, voyons…

– Moi non plus, dit Scalabrino.

– Alors… que veux-tu ?… Qu’es-tu venu faire ici ?

– Je suis venu te tuer, Bartolo.

– Non, tu ne feras pas cela, allons, tu plaisantes… Diable de Scalabrino, tes plaisanteries ont toujours été un peu tristes… Me tuer ! Moi qui ne t’ai rien fait ! Moi qui parlais de toi tout à l’heure encore !

– Pauvre Bartolo, comme tu as peur de la mort ! »

Le cabaretier, en effet, claquait des dents ; une abondante sueur ruisselait sur son visage blême.

« Tu me fais pitié, reprit Scalabrino.

– Oui, oui, je sais que tu as bon cœur… tu ne me tueras pas. Tiens, veux-tu que je te demande pardon à genoux ? »

Bartolo tomba à genoux.

« Relève-toi », dit Scalabrino.

Le colosse était parfaitement décidé à tuer Bartolo. L’entretien qu’il avait entrepris à ce moment n’était pas chez lui une façon d’infliger une agonie, encore moins une façon de jouer avec Bartolo. Les choses qu’il disait, il les pensait, et croyait devoir les dire. Mais venu pour tuer Bartolo, il éprouvait une sorte de regret farouche à ne trouver qu’une victime là où il pensait rencontrer un adversaire, et c’est pourquoi cette scène bizarre, bien digne du temps et du cadre où elle se trouvait placée, nous a paru ne devoir pas être omise.

Bartolo s'était relevé. Il respira bruyamment. Et il supplia :

« Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? Allons, un bon mouvement, que diable ! Quand je te dis que c'est Sandrigo qui a tout fait ! »

Scalabrino gardait le silence.

« Que médite-t-il ? songeait le cabaretier. De me poignarder ? Non, le voilà qui croise les bras. Peut-être qu'il va m'étrangler… »

« Écoute, Bartolo, dit le colosse ; tu passes pour un des hommes les plus forts de Venise. Je veux te tuer, parce que tu as voulu me tuer, toi, et surtout à cause des malheurs qui sont arrivés, et dont tu es en partie responsable. Tu es une vilaine bête, et tu ne mérites pas de vivre. Mais enfin, j'ai pitié de toi, comme je te le disais.

– Ah ! tu vois bien…

– Oui, et alors, écoute-moi. Je te propose une lutte à nous deux. Je ne t'attaquerai pas à la dague ; mes mains suffiront ; que les tiennes te suffisent. Allons, défends-toi ! »

Ces paroles ranimèrent Bartolo.

Son œil unique s'enflamma d'une sombre lueur. Il gronda :

« Laisse-moi donc un peu de place en ce cas. »

Scalabrino se recula de deux pas, en disant :

« Attention, Borgne, je vais te précipiter dans ta cave ! »

Au même instant, Bartolo, se ruant sur son adversaire, lui arracha le poignard qu'il portait à la ceinture et lui en porta un coup terrible. Scalabrino bondit de côté, mais l'arme l'atteignit au bras, déchira l'étoffe et balafra les chairs.

En même temps, Bartolo recevait sur la tête un coup de poing qui le fit chanceler et l'étourdit.

Il lâcha la dague. Scalabrino le repoussa du pied, et ses deux mains s'abattirent sur les épaules de Bartolo. Un moment, les deux hommes, presque aussi forts l'un que l'autre, demeurèrent enlacés.

Scalabrino avait saisi le Borgne ; il le souleva et le tint étroitement sur sa vaste poitrine. Ses mains se nouèrent derrière le dos du cabaretier, et ses bras, lentement, commencèrent à opérer une formidable pression.

Bartolo, hagard, à bout de souffle, se débattait, cherchait à mordre, à labourer de ses ongles le visage de son adversaire.

La pression augmenta… Les os de Bartolo craquèrent…

Il eut un hoquet, et brusquement sa tête retomba mollement sur son épaule gauche. Il était mort. Scalabrino alors le lâcha. Le cadavre tomba. Du pied, le colosse le poussa dans la trappe. Il entendit la chute du corps et referma tranquillement la trappe.

Tel fut le duel de Scalabrino et de Bartolo le Borgne. Et ce fut ainsi que Guido Gennaro perdit l'un de ses meilleurs agents, sur le témoignage duquel il comptait pour le lendemain de la cérémonie en préparation – que ce fût Candiano ou Foscari qui l'emportât.

XVIII

DEUX AMIS

Quelques jours avant les événements que nous venons de raconter, une scène moins violente par les gestes, mais non moins tragique par la fatalité qui pesait sur elle, s'était déroulée au palais ducal.

Dans ce vaste et somptueux cabinet de travail, en même temps salle de réception, que connaissent nos lecteurs, le doge Foscari et le chef de police étaient seuls, le premier assis dans son grand fauteuil au dossier de bois sculpté, le deuxième debout dans une attitude respectueuse.

Pour la centième fois depuis une quinzaine, le doge relisait une lettre qu'il avait sous les yeux. Cette lettre était ainsi conçue :

Monseigneur et ami,

Des circonstances tout à fait imprévues et qui ne me laissent aucun répit m'obligent à quitter Venise sans avoir l'heur de vous voir.

J'espère, oui, j'espère fermement que bientôt je pourrai revenir prendre auprès de vous mon poste d'ami fidèle et dévoué.

Vous suppliant donc de pardonner ce départ précipité, j'ai voulu tout au moins vous dire que, au loin comme auprès, je demeure

Votre très fidèle, très reconnaissant et très humble ami.

BEMBO,

Par la grâce de Dieu, évêque de Venise.

Un dernier avis sincère et important : agissez avec promptitude et sévérité contre ceux que vous savez. Quant à l'homme qui a fait manquer vos négociations avec Médicis, si votre police est impuissante à le retrouver bientôt, de grands malheurs sont à redouter.

Cette lettre, Bembo l'avait écrite avant son départ et l'avait fait parvenir au doge par une voie sûre, le jour même où il était rentré à Venise avec Bianca, dans le palais Arétin.

Le doge avait relu ce billet qui, depuis quinze jours, l'empêchait de dormir. La signification des dernières lignes lui apparaissait de plus en plus menaçante.

« Eh bien ? dit-il en levant les yeux sur le chef de police, avez-vous quelque nouvelle du cardinal ? Avez-vous abouti dans vos recherches ?

– Monseigneur, dit Guido Gennaro, je crois en effet savoir en quel lieu son Éminence a dû se retirer. Je prie Votre Excellence de remarquer tout d'abord que je ne sais rien de positif, que mes espions lancés de toutes parts sont revenus sans le moindre indice, et qu'enfin en tout cela je procède par hypothèse et induction. Seulement, mes hypothèses, à moi, s'appuient sur des faits tangibles.

– Que supposez-vous donc ?

– Que le cardinal a pris peur tout à coup.

– Peur, monsieur ! Et de quoi ce haut dignitaire de notre république pouvait-il avoir peur ?

– Monseigneur, dit Gennaro en s'inclinant très bas, pour être cardinal, on n'en est pas moins homme. Et si haut placé que soit un homme, on peut, en fouillant son passé, trouver le fantôme qui hante ses nuits, évoquer le geste ou la parole qui pèsent ensuite sur toute une existence…

– Et vous avez trouvé ce fantôme ? fit sourdement Foscari.

– Oui, monseigneur : il s'appelle Roland Candiano. »

Le doge fit un effort pour réprimer le frisson qui l'agita ; mais il pâlit, et cette pâleur ne put échapper au chef de police.

Gennaro songeait :

« Voilà le moment ou jamais de placer mon grand discours au doge. Je l'ai assez répété devant ma glace pour que je sache ce que j'ai à dire.

– Vous pensez donc, reprit le doge, que Bembo a eu peur de Roland Candiano ?

– Je ne le pense pas, monseigneur, j'en suis sûr. Je n'ai pas besoin de rappeler à Votre Excellence le coup terrible qui, en pleine prospérité, frappa la famille Candiano. Ce n'est pas pour en faire un reproche à qui que ce soit, mais le coup fut frappé de main de maître. Ce fut un désastre inouï. Or, Roland Candiano est devenu libre, monseigneur.

– Eh bien ?

– Eh bien, j'ai toutes sortes de raisons de penser que le cardinal Bembo fut l'un des auteurs de la catastrophe en question. Je crois que Roland Candiano doit avoir contre le cardinal une effroyable haine, et que le cardinal n'ignore pas cette haine. Il est parti, parce qu'il a eu peur…

– Et vos hypothèses, dit Foscari en fixant son regard d'aigle sur le chef de police, vous indiquent-elles que d'autres personnages peuvent avoir aussi peur ?…

– Non, monseigneur. Car les personnages auxquels Votre Excellence fait allusion tiennent tête et triomphent. Je pense que je n'ai pas besoin de les nommer. »

Le doge demeura pensif un moment. Puis, avec un sourire :

« Vous êtes un habile homme, Gennaro.

– Monseigneur me comble, fit le chef de police, qui s'inclina plus bas encore que la première fois.

– Et où croyez-vous que Bembo se soit réfugié ?

– Son Éminence *a fui* à Rome, dit le chef de police en appuyant sur les mots que nous soulignons.

– À Rome ! Pourquoi Rome plutôt que Milan, ou Florence, par exemple ?

– Votre Excellence a sans doute entendu parler d'une courtisane romaine qui, installée chez nous, a mené ces dernières années grand train de luxe et de fêtes ?

– Imperia ! fit le doge, qui de nouveau pâlit.

– C’est cela même, Excellence. Eh bien, si je ne me trompe pas, il y avait entre la courtisane et le cardinal certaines accointances mystérieuses que j’ai pu tirer au clair et qui me permettent de supposer que Bembo a de graves intérêts à se trouver là où se trouve Imperia. Or, la courtisane est partie pour Rome. Le cardinal a quitté Venise le même jour : Votre Excellence peut conclure. »

Le doge se leva. Gennaro fit un mouvement pour se retirer, comme s’il eut compris que Foscari lui donnait congé.

Mais le doge le retint d’un geste et d’un mot :

« Asseyez-vous.

– Monseigneur…

– Je le veux. Vous êtes un assez grand personnage pour rester assis devant le doge. Et puis, qu’importent les questions d’étiquette. Vous êtes un homme intelligent, énergique, dévoué, trois qualités qui se font rares… Et cela tient lieu de tous les titres. »

Gennaro s’était assis.

Le doge se promena quelques instants avec agitation.

Puis, reprenant place dans son fauteuil :

« Ne parlons plus du cardinal. Il reviendra, s’il veut…

– S’il peut !

– Comment cela ?… dit Foscari, qui frissonna.

– Je veux dire, monseigneur, que ma conviction est que le cardinal Bembo ne reviendra jamais à Venise, ni autre part, et qu'il a entrepris le grand voyage dont on ne revient pas. Tenez, monseigneur, puisque je suis le chef de la police de la république, laissez-moi parler en chef de police... bien que, dans la réalité, ce ne soit pas moi qui devrait être ici en ce moment, à dire ce que je dis...

– Et qui donc ?

– Mais mon chef direct, il me semble : je veux dire le grand inquisiteur.

– Eh ! vous savez bien que le grand inquisiteur s'est démis... Et d'ailleurs, qu'attendre de Dandolo, poursuivit amèrement le doge, Dandolo, pauvre loque humaine, triste rejeton d'une race illustre, incapable d'une décision ferme... Parlez donc nettement.

– Oui, fit lestement Gennaro, la place de grand inquisiteur est vacante par malheur. Car, en ce moment, il faudrait à ce poste un homme résolu...

– Comme vous, par exemple ! dit le doge.

– Ah ! monseigneur, je suis indigne d'un tel honneur !

– Non pas ! C'est moi qui vous le dis, Gennaro. Servez-moi dans les circonstances que nous traversons, ou plutôt servez l'État comme ferait un grand inquisiteur digne de ce nom, et ne craignez pas d'avoir conçu une chimérique espérance.

– Monseigneur, dit Gennaro en se levant, parlons donc net. Voilà longtemps que j'attendais les paroles que vient de prononcer Votre Excellence. J'étouffe, moi, dans cette position subalterne de chef de police. Que suis-je ? Le premier des sbires, voilà

tout. Si vous pensez que je vaille mieux, que cette intelligence, cette énergie, ce dévouement dont vous parliez méritent de s'exercer sur un théâtre plus vaste, le moment est venu, monseigneur.

– C'est-à-dire que vous me demandez la place de grand inquisiteur ?

– Oui, monseigneur, dit nettement Gennaro.

– Eh bien, je vous la promets : gagnez-la !

– J'y tâcherai, monseigneur, dit Gennaro, qui eut assez de puissance sur lui-même pour cacher son désappointement.

– Ne croyez pas, reprit le doge, que je vous fasse une promesse illusoire. Prenons une date et retenez bien ceci : venez le 2 février me rappeler ma promesse, et je tiendrai parole.

– C'est tout ce que je voulais, monseigneur, et je comprends admirablement vos conditions. Soyez sûr, d'ailleurs, que je n'ai pas attendu la promesse que vous daignez me faire pour prendre toutes les mesures nécessaires en vue de la cérémonie du 1er février. »

Le doge fit un signe de la main pour ratifier ce qui venait d'être dit. Puis il reprit :

« Vous disiez donc que Bembo ne reviendra plus à Venise ?

– Je disais, monseigneur, que selon toutes probabilités, le cardinal est tombé sous les coups de Roland Candiano.

– Voilà de quoi je voulais parler, s'écria le doge, en reprenant sa promenade. Car j'en suis là, que l'on conspire contre moi, presque sous mes yeux, que je ne sais plus à qui me fier, et

que deux cents arrestations opérées depuis quinze jours ne me tranquillisent pas.

– C'est qu'on n'a pas arrêté ceux qu'il fallait, monseigneur !

– Je le crois !… Mais procédons avec ordre. Comment se fait-il que vous soyez si bien instruit des faits et gestes de Roland Candiano et que vous ne puissiez mettre la main sur lui ? La police de la république est-elle à ce point dégénérée qu'un seul homme puisse la tenir en échec pendant des mois ?

– Monseigneur, la question que vous me posez là m'embarrasse quelque peu, je l'avoue… non pour moi… mais il est toujours pénible d'achever la disgrâce de quelqu'un. »

Gennaro parlait et pensait en ce moment avec une sorte de sincérité ironique et de scepticisme dédaigneux.

« Parlez… parlez… et ne ménagez personne.

– Eh bien, tant que Dandolo fut grand inquisiteur, j'eusse pu à trois reprises différentes ; mais par suite d'inexplicables coïncidences, les ordres me furent toujours donnés trop tard, et les mesures que je pris furent détruites par des mesures prises ailleurs.

– Et depuis que Dandolo s'est démis ?

– Depuis, Roland Candiano est absent de Venise, monseigneur.

– Vous êtes sûr ?

– Monseigneur, je ne me trompe jamais parce que jamais je n'avance que ce que j'ai constaté moi-même… »

Le visage du doge montra un visible soulagement.

« Je ne croyais pas, songea Gennaro, que Foscari pût avoir peur à ce point ! »

Le doge reprit en s'efforçant de garder la froideur qui convenait à sa dignité :

« Il est indispensable que Roland Candiano soit saisi et jugé. Il s'est mis hors la loi. Il a accepté de commander une véritable armée de bandits. Cet homme en liberté est un danger permanent pour la République… Malheureusement, je crains qu'il ne soit éloigné pour toujours et qu'ainsi il ne parvienne à échapper à la justice de la république.

– Votre Excellence peut se rassurer, dit Gennaro d'une voix qui vibra étrangement : Roland Candiano reviendra.

– En ce cas, vous agirez ; je vous donne pleins pouvoirs.

– Faites attention, monseigneur, que vous me confiez là une redoutable puissance… momentanée, il est vrai, et que le plein pouvoir peut obliger jusqu'au capitaine général à m'obéir.

– Je sais, – et je confirme. »

Le doge saisit un parchemin, écrivit quelques lignes, signa, apposa son sceau, et tendit la feuille à Gennaro qui tressaillit de joie.

« Maintenant, monseigneur, dit alors le chef de police, parlons de la conspiration qui vous préoccupe. Je vous disais que d'inutiles arrestations avaient été opérées.

– Qui fallait-il donc arrêter ? » demanda le doge frémissant.

À ce moment l'huissier de service entra et annonça :

« Monsieur le capitaine général Altieri demande à être introduit. »

Le doge donna l'ordre de le faire attendre.

Gennaro, comme s'il eût pris une résolution soudaine, s'avança auprès de Foscari et lui dit à voix basse :

« Je crois que Votre Excellence ferait bien de recevoir immédiatement le capitaine général. »

Foscari jeta sur le chef de police un profond regard, puis, faisant un signe à l'huissier qui s'éloigna, il se leva, souleva une tenture, et dit à Gennaro :

« Entrez là. Nous avons à continuer cet entretien.

– C'est mon avis », dit froidement Gennaro.

Le doge laissa retomber la tenture, et reprit sa place au moment même où Altieri entrait dans le cabinet.

Altieri s'inclina devant le doge en disant :

« Je croyais trouver ici le chef de police.

– Il vient de partir à l'instant, mon cher ami. Cependant, si besoin est, je puis le faire rappeler.

– Inutile », dit le capitaine général qui, sur un signe de Foscari, prit place sur un siège.

Altieri paraissait un peu vieilli. Des fils blancs se mêlaient sur ses tempes à sa rude chevelure noire. Les lignes générales du visage s'affaissaient ; mais ses yeux brillaient toujours d'un insoutenable éclat sous ses sourcils touffus, et dans les rides du front, plus dures, se voyait l'expression d'une volonté farouche.

De terribles inquiétudes agitaient l'âme de cet homme.

La conspiration qu'il avait préparée était sur le point d'aboutir.

Et pourtant, il n'était pas satisfait. Or, ce n'était pas l'issue de cette aventure qui l'inquiétait. Certains détails de la préparation elle-même l'effrayaient. D'abord, cette conspiration, il s'y était trouvé mêlé presque malgré lui ; puis il en était devenu le chef sans qu'il l'ait réellement souhaité ; puis enfin toutes les destinées de cette grave tentative s'étaient trouvées concentrées en lui.

Certes, son ambition déchaînée y trouvait son compte.

Certain de devenir doge en un temps où cette dignité armait celui qui en était investi d'une puissance souveraine, Altieri avait comme tant d'autres rêvé une puissance plus souveraine encore. Comme d'autres, il songeait à transformer en royauté la magistrature dictatoriale dont il allait se saisir.

Et l'orgueil faisait battre ses tempes, la passion du pouvoir et de la domination le transportait lorsqu'il se disait que bientôt, des empereurs et des rois comme Charles Quint et François Ier seraient obligés de compter avec lui.

Mais pourquoi les choses se présentaient-elles si facilement ? Pourquoi tels personnages de la république étaient-ils venus spontanément s'offrir à lui, alors qu'il redoutait de les avoir pour adversaires ? Il y avait bien des points obscurs dans

l'organisation de sa tentative ; il lui semblait parfois qu'un génie inconnu et propice s'occupait de sa gloire.

D'autres fois, il s'imaginait que Foscari savait tout depuis longtemps, que Foscari jouait avec lui, le laissait en pleine sécurité pour le frapper au dernier moment. Alors une volonté plus forte se développait en lui, avec un furieux besoin de bataille.

Et tout cela se compliquait de sa passion pour Léonore.

Comme on va le voir, cette passion était demeurée aussi violente qu'aux jours lointains où Altieri négociait avec Dandolo.

Mais elle s'était comme murée en lui-même.

Léonore lui faisait peur, et il y avait des moments où il croyait la haïr. Sa conviction était que la jeune femme serait éblouie lorsqu'il poserait sur sa tête la couronne ducale.

« C'est une descendante de doges, songeait-il parfois ; peut-être qu'elle aimait Roland parce que toutes les probabilités étaient pour qu'il fût doge ; peut-être aussi m'aimera-t-elle lorsqu'elle verra que nul dans la république ne peut m'égaler en courage et en puissance ! »

Ainsi, c'était donc une double conquête que le capitaine général voyait dans l'aboutissement de la conspiration. Conquête du pouvoir, conquête de la femme aimée…

Tel était Altieri le jour où il se présenta devant le doge qu'il étudia tout d'abord d'un regard aigu, prêt peut-être à le poignarder si un soupçon eut traversé son esprit.

« Vous avez bien fait de venir, dit le doge ; votre présence, ami, est une des choses qui me font le plus de plaisir ; et laissez-moi vous en faire le reproche, vos visites deviennent rares.

– J'ai travaillé pour vous, Foscari.

– Je vous reconnais là, ami fidèle. Oui, continua le doge avec une sorte d'agitation, ami… je n'ai plus guère que vous d'ami, depuis le départ de Bembo. »

Quelle que fût l'attention d'Altieri, il ne put recueillir dans la voix ou l'attitude de Foscari aucun indice qui lui permît de supposer que le doge n'était pas sincère.

« Je vous apporte, dit-il, une nouvelle liste. »

Le doge eut un geste de lassitude.

« Encore des proscriptions ! Encore des arrestations !

– Votre puissance est à ce prix.

– La république est décimée, dit le doge ; une foule de patriciens ont fui ; les prisons regorgent ; il y a eu quinze exécutions capitales en deux mois. Lorsque je me hasarde dans Venise, je marche dans un silence accablant, alors que jadis les acclamations retentissaient sur mon passage. Et il me semble que des voix lointaines m'accompagnent seules pour me crier : Assez de sang ! Assez de larmes ! Assez de deuils !…

– Un dernier acte d'énergie est nécessaire. Après cela, vous pourrez, en toute sécurité, vous rendre à la cérémonie du 1er février, et je vous jure que ce jour-là les acclamations ne manqueront pas.

– Il faut donc que je me montre encore impitoyable ! »

Et Foscari ouvrit brusquement le papier que lui tendait Altieri !

Son regard s'enflamma, ses narines se dilatèrent, et l'homme qui venait de prononcer des paroles d'apaisement eut un sourire effroyable en parcourant la liste tragique.

Cependant, Altieri l'entendait murmurer :

« Quoi ! même celui-ci ! Il me protesta hier de son dévouement… Et celui-là ! Oh ! Celui-là, son dévouement ne m'étonne pas… »

Ainsi, pour chaque nom, Foscari jetait une observation rapide.

Il conclut en disant :

« Trente-huit noms !… Je craignais qu'il n'y en eût davantage.

– Non, c'est tout, fit Altieri. Le reste des Vénitiens vous est dévoué.

– Le reste des Vénitiens ! »

Altieri, en prononçant ces mots, eut un sourire sinistre.

« Dans trois jours, dit-il, je vous apporterai le détail des dispositions que j'ai prises pour échelonner les gardes et les archers de façon que vous soyez continuellement entouré…

– Ami ! Cher et fidèle ami !… » répéta le doge en accompagnant le capitaine général jusqu'à la porte.

En se retournant, il vit Guido Gennaro qui sortait de derrière sa tenture.

« Monseigneur, dit le chef de police, vous me demandiez tout à l'heure par qui il fallait commencer les arrestations. Je vous réponds maintenant : par celui qui sort d'ici…

– Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous sur l'heure, car je me demande vraiment si j'ai bien entendu ! »

Foscari était devenu livide, non d'effroi, mais de fureur. Une de ces colères blanches qui étaient bien rares chez lui, mais d'autant plus violentes, faisait trembler ses joues.

Avant que Gennaro eût le temps de répondre à sa dernière question, le doge avait violemment frappé sur sa table avec un marteau qui lui servait à appeler. Le marteau léger en argent se brisa.

« Que faites-vous, monseigneur ? s'écria Gennaro en se jetant devant la porte pour empêcher d'entrer.

– Arrêter le capitaine général…

– Non, monseigneur !

– Je vous fais arrêter vous-même. Holà ! les gardes ! Misérable, place !… »

Foscari s'avança menaçant sur Gennaro, le poing levé.

« Monseigneur, dit rapidement le chef de police, il importe peu que je sois arrêté, moi, et même que je meure ! Mais si vous touchez à Altieri *aujourd'hui,* tout est perdu… Écoutez-moi, de grâce… »

Foscari recula en passant ses mains sur son front.

Et comme les gardes du palais accouraient et entraient, d'un effort de volonté puissante, il se composa un visage impassible.

« Eh bien, dit-il à l'officier accouru au bruit, qu'y a-t-il donc, monsieur ?…

– Pardon, monseigneur, nous avions cru entendre…

– Vous avez mal cru… Qu'on me laisse ! »

Les gardes se retirèrent effarés.

« Parlez, maintenant, dit Foscari au chef de police.

– Monseigneur, dit Gennaro, je tiens toute la conspiration dans mes mains. Je sais que le capitaine général en est le chef. Or, vous connaissez assez Altieri pour supposer qu'en une circonstance aussi grave, il a commencé par s'assurer la fidélité, le dévouement des archers et des arquebusiers. Seule, peut-être, la compagnie des hallebardiers lui échappe ; mais elle serait balayée comme un fétu de paille par la tempête. Or, si vous arrêtez Altieri aujourd'hui, et je suis prêt à le faire si vous m'en réitérez l'ordre, dans deux heures, vous aurez sur les bras une terrible révolte de soldats. Altieri sera délivré, votre palais envahi… et le diable sait ce qui arrivera alors ! Or, monseigneur, il est facile, au contraire, de laisser les conjurés dans une sécurité trompeuse, et de tout disposer pour une impitoyable répression. »

Une sombre flamme s'allumait dans les yeux de Foscari ; l'ardeur de la bataille proche lui fouettait le sang ; car de même que chez la plupart des aventuriers de cette violente époque, il était dénué de ce qu'on appellerait aujourd'hui le sens moral, mais doué d'une bravoure physique extraordinaire.

« Si vous me permettiez un conseil, insinua Gennaro.

– Parlez ; vous me rendez aujourd'hui un service qui vous donne le droit de conseiller.

– Eh bien, monseigneur, à votre place, je commencerais par faire mettre en liberté toutes les personnes arrêtées d'après les listes qui vous ont été remises. »

Le doge hésita un instant.

« Non ! dit-il d'une voix sombre. Puisque ceux-là sont en prison, qu'ils y restent ; c'est plus sûr.

– Mais la plupart de ces malheureux étaient vos amis.

– Ils sont devenus mes ennemis, puisque je les ai frappés ; libres, ils se joindraient aux conjurés ; lorsque j'aurai triomphé, il me sera possible de les relâcher l'un après l'autre, et ce sera alors de la magnanimité, tandis que ce serait aujourd'hui de la faiblesse. »

Gennaro s'inclina, pour dissimuler son désappointement.

« J'admire le génie de Votre Excellence, dit-il.

– C'est bien ; vous devez avoir la liste des gens qui se sont unis à Altieri ? »

Gennaro dicta alors une trentaine de noms.

Le doge les écrivait lui-même sans faire aucun signe de surprise ou d'indignation. Et pourtant, il était atterré.

« Que veulent-ils ? demanda-t-il alors.

– Ce que veulent en général les gens qui renversent un gouvernement pour prendre sa place : des honneurs, des grades, des emplois, le tout bien rétribué, bien entendu.

– Et Altieri ?

– Il veut être *vous,* monseigneur ! »

Le doge demeura longtemps pensif.

« Comment et quand avez-vous découvert tout cela ?

– Quand ? Cette nuit même, monseigneur, puisque c'est aujourd'hui que je vous apporte mon rapport. Comment ? Par des hypothèses, des inductions, de vagues indices qui m'ont enfin amené à assister sans être vu à une réunion des conjurés.

– Où cela ?

– À bord du vaisseau amiral.

– Parfait ! admirable ! Ah ! nous allons en découdre !...

– Et pour quel jour la chose ?

– Pour le 1er février, monseigneur !

– La date qui m'a été indiquée par Altieri comme la plus favorable !...

– Nous avons quelques jours devant nous pour faire avorter toute cette misérable émotion d'ambitieux vulgaires. Monseigneur, puisque vous daignez me laisser mon franc-parler, voici comment je verrais l'affaire : le 1er février au matin, vous feriez monter la compagnie des archers et celle des arquebusiers

sur le vaisseau amiral qui est désigné pour la cérémonie. Deux autres vaisseaux choisis par moi et montés par des hommes à moi, viendront accoster l'amiral au bon moment et menaceront de le couler. Vous, monseigneur, entouré de vos gardes et de vos hallebardiers, vous irez jusqu'au Lido pour vous embarquer. Mais au quai, sur un signe de moi, Altieri et les conjurés qui seront autour de vous seront saisis. Sans troupes ils ne pourront faire aucune résistance, et vous n'aurez qu'à rentrer au palais pour assembler le Conseil et juger, séance tenante les coupables. Mais d'ici-là, le plus grand silence, la plus grande sécurité pour les conjurés. Voilà mon plan.

– Je l'adopte », fit le doge.

Gennaro se redressa.

« Monseigneur, dit-il, lorsque vous serez rentré au palais ducal et que les accusés se trouveront devant le Conseil, qui prononcera le réquisitoire ? Qui établira la culpabilité ?

– Le grand inquisiteur : c'est sa fonction.

– Il n'y a pas de grand inquisiteur.

– Ce jour-là, il y en aura un, Gennaro. Mon premier acte, en entrant au palais, sera de désigner le successeur de Dandolo… Je n'ai pas besoin de vous le nommer, je pense. »

Gennaro s'inclina profondément.

« Allez, dit le doge d'une voix calme ; allez, mais à toute heure de jour et de nuit, vous entrerez chez moi avec ce seul mot : *pont des Soupirs,* que vous donnerez à mon valet de chambre. Complétez vos renseignements, achevez votre liste, ayez l'emplacement exact choisi pour chaque groupe de conjurés, sachez le rôle réservé à chacun, et venez m'informer à me-

sure, sans perdre un instant. Allez, Gennaro… songez que vous tenez dans vos mains ma fortune… et la vôtre. »

Et comme Gennaro allait se retirer :

« Un mot encore… Vous me disiez tout à l'heure que Roland Candiano doit, selon vous, revenir à Venise ?

– C'est mon opinion, monseigneur, dit Gennaro en tressaillant.

– Pensez-vous qu'il revienne avant le 1er février ? »

Le chef de police parut réfléchir.

« En saurait-il plus qu'il ne veut en dire ? » pensa-t-il.

« Eh bien ? Vous ne répondez pas ?

– Je confrontais des hypothèses, monseigneur. Franchement, je ne crois pas que cet homme puisse être de retour avant le 12 ou le 15 février. »

Gennaro se retira sur ce mot en songeant :

« Pare celle-là, si tu peux ! Ah ! tu hésites à me donner ce que je te demande, alors que je t'apportais la vie !… Roland Candiano ne marchandera pas, lui !… Et puis maintenant, quoi qu'il arrive, mon affaire est claire… bonjour, monsieur le grand inquisiteur. »

Le doge, après le départ de Gennaro, était retombé accablé dans son grand fauteuil. Les deux mains sur ses genoux, les sourcils froncés, les yeux ardents et le visage décomposé, il semblait évoquer quelque terrible spectacle.

Et qui se fût trouvé près de lui l'eût entendu murmurer :

« Qu'est-ce que toute cette conspiration auprès de la vengeance que médite Candiano ?... Où est-il ?... Comment va-t-il me frapper ?... »

Par ces mots, on peut mesurer l'épouvante que Roland Candiano inspirait à Foscari.

Il se releva pourtant, se composa un visage serein et même souriant, puis, frappant pour appeler l'huissier, il fit ouvrir à deux battants la porte de son cabinet, et après s'être assuré d'un geste rapide que sa cotte de mailles était bien en place sous le pourpoint, que son poignard fonctionnait bien dans sa gaine, il entra dans le grand salon. Il vit Altieri. Il vit les principaux des conjurés qui s'avançaient vers lui.

Un instant, ses yeux lancèrent des éclairs, et il regarda son capitaine des gardes, prêt peut-être à lui donner un ordre.

Mais la vision de Gennaro, debout dans un coin, les yeux fixés sur lui, le rappela au sang-froid. Ses traits se détendirent.

Et il se mit à sourire aux compliments empressés.

« Monseigneur, disait Altieri, le jour du mariage du doge avec l'Adriatique est proche. Tous les détails de la cérémonie sont réglés, excepté un point : nous ne savons pas quel vaisseau montera Votre Excellence...

– Mais le vaisseau amiral, cher ami... n'est-ce point l'usage ?... »

Altieri s'inclina avec un sourire de triomphe.

« Je crois maintenant que je puis m'en aller », se dit Gennaro qui, effectivement, disparut en se frottant les mains.

« À propos de cette cérémonie, reprit le doge, je désire, mon cher Altieri, que vous vous teniez près de moi, non que je craigne la moindre émotion populaire, mais je désire vous faire honneur… ainsi qu'à vous tous, messieurs ; je compte que vous serez près de moi… »

Et le doge, souriant regagna ses appartements, en passant, impassible, dans la double haie des conjurés inclinés…

XIX

UNE SPÉCULATION DE L’ARÉTIN

Plaise à nos lecteurs de se reporter maintenant à cette nuit tragique où Bianca se tua dans le palais Arétin, où Bembo s’enfuit de Venise pour courir à Rome, où Roland et Scalabrino se mirent à sa poursuite. On se souvient sans doute que quelques heures avant ces divers événements, Imperia elle-même avait quitté Venise, et on n’a pas oublié que la courtisane était partie en ordonnant à son intendant de vendre tout ce qu’elle possédait, excepté le grand portrait encadré d’or qui se trouvait dans le mystérieux réduit où nous avons pénétré au début de ce récit.

Pierre Arétin avait assisté, avec un effroi facile à concevoir, à la scène émouvante qui venait de se dérouler dans son palais : Roland et Scalabrino survenant en tempête, la porte de la chambre de Perina enfoncée par le colosse, Bianca étendue morte, la fuite de Bembo, le désespoir de Scalabrino…

Lorsque Roland eut entraîné son compagnon, Pierre Arétin vit que la chambre de Bianca avait été envahie par ses domestiques et ses servantes accourus.

Il jeta un regard de compassion sur le corps de la pauvre Bianca, puis la terreur reprenant ses droits, il se tourna vers ses domestiques, leur ordonna de tout barricader, de s’armer de pistolets et d’arquebuses, et de faire bonne garde, ajoutant qu’il tuerait de sa propre main quiconque aurait l’audace d’ouvrir une seule porte avant le grand jour venu.

Pendant ce temps, Perina, aidée de ses compagnes, transportait sur un lit le corps de Bianca, puis, faisant le tour des appartements, elle s'emparait de toutes les fleurs qui y étaient toujours à profusion et venait en couvrir la pauvre petite morte.

L'Arétin approuva d'un signe de tête ; puis il ordonna à tout le monde de se retirer et rentra lui-même dans sa chambre, fort agité.

Au lieu de se coucher et de tempêter selon son habitude, il se mit à arpenter sa chambre à pas précipités, tantôt essuyant une larme, tantôt pestant à demi-voix.

« Ce Bembo est un brutal, grommelait-il. Je ne voudrais pas être dans sa peau. Je crois qu'il va passer un mauvais moment. Mais quel démon l'a poussé à choisir ma maison pour y frapper cette enfant ! Me voilà avec ce cadavre sur les bras... Que vais-je en faire ?... Cette petite Bianca ne pouvait-elle aller mourir plus loin ! Tout cela m'apprendra, dans l'avenir, à être moins bon... »

Maître Arétin raisonnait, comme dit l'autre, en subtil personnage.

Il finit par se coucher et ne laissa pas que de dormir le reste de la nuit, quoique d'un sommeil un peu agité de rêves.

Le lendemain matin, de bonne heure, il manda l'un de ses valets, et lui ordonna de s'occuper des funérailles de Bianca : funérailles qui consistaient à placer le corps dans un cercueil, le cercueil sur la gondole des morts, et à conduire la gondole jusqu'au canal Orfano où l'on jetait les corps des criminels et des pauvres.

L'Arétin achevait de prendre ces dispositions lorsqu'il reçut la visite du gondolier que lui envoyait Roland avec une lettre.

On a vu que le poète se conformait scrupuleusement aux instructions que lui donnait Roland Candiano. Ce fut alors qu'il sortit pour s'occuper lui-même des trois cercueils dans lesquels il fallait renfermer le corps de Bianca pour le conserver jusqu'à la date indiquée par Roland, puis pour le transporter à Mestre.

Dans l'après-midi, après s'être entendu avec un menuisier, l'Arétin assombri par ces divers événements, rentrait à son palais en gondole, et passa nécessairement devant le palais Imperia.

Il eut soin de se mettre sous la tente pour éviter d'être vu ; mais comme l'Arétin était un peu femme par le tempérament, et que la curiosité contrebalançait en lui la peur, il risqua un coup d'œil à travers les rideaux au moment où sa gondole passait devant le palais et vit un rassemblement devant la porte.

« Pourquoi tout ce monde ? demanda-t-il à son gondolier.

– Votre Seigneurie ne le sait pas ? Il n'est bruit que de cela depuis ce matin dans Venise : la signora Imperia est partie.

– Tu es sûr ?

– On vend son mobilier… voyez ! »

Maître Pierre, alors, n'hésita plus et, sortant bravement de la tente, ordonna au barcarol de le déposer au quai.

Quelques minutes plus tard il entrait dans le palais, non sans s'être fait confirmer l'étonnante nouvelle ; il se rappela d'ailleurs que la veille, Bembo, à l'instant où il pénétrait dans la chambre de Bianca, lui avait dit :

« Rassure-toi… nous allons rejoindre sa mère. »

Le palais Imperia était plein de monde. Une foule de jeunes seigneurs y causaient avec animation du grand événement : ce départ d'Imperia, cette vente de ses meubles, de ses bijoux, de ses œuvres d'art.

Il y avait là aussi des bourgeois qui négociaient avec l'intendant, et des femmes qu'une curiosité irrésistible avait poussées dans ce palais dont elles avaient tant entendu parler ; c'étaient d'honnêtes femmes, et l'on sait assez l'attrait vertigineux qu'exercent, sur les honnêtes femmes l'intérieur, les mœurs, les bijoux des courtisanes.

L'Arétin, salué par les uns, saluant les autres, fendit la foule et finit par atteindre l'intendant. Le digne homme était en train de tout vendre à vil prix, bien décidé à prendre un chemin directement opposé à celui de Rome.

L'Arétin fit emplette de quelques objets d'art, et les ayant expédiés chez lui, assista curieusement à la fin de la vente, conseillant l'intendant, lui indiquant la réelle valeur des choses.

Sur le soir, il n'y eut plus que quelques acheteurs, et enfin, le palais demeura désert, à moitié dépouillé de son fastueux mobilier, ce qui restait demeuré en désordre, avec une physionomie de tristesse et d'abandon qui faisait rêver le poète.

Pierre ne manqua pas alors de faire remarquer à l'intendant que grâce à ses conseils, le prix de cette première journée de vente s'était sensiblement élevé.

L'intendant connaissait l'Arétin et l'avait étudié comme les domestiques savent étudier les gens qui fréquentent une maison.

Il lui répondit donc rondement :

« Je le sais, *per Bacco !* je le sais, monsieur. Et croyez bien que ma gratitude ne se bornera pas à des paroles. »

Et, désignant d'un grand geste la débandade des salons :

« Choisissez. »

L'intendant eut ce rire d'aise de l'honnête négociant qui accorde le bon courtage, alors qu'il ne lui en coûtera pas un sou.

Quant à l'Arétin, il n'attendit pas une nouvelle invitation, et sans fausse honte, se mit à parcourir le palais, tandis que l'intendant l'accompagnait, un flambeau à la main.

Tout à coup, il entra dans une étroite pièce et tomba en arrêt devant un magnifique portrait.

« Lui ! murmura-t-il. Son portrait ici !... »

Il y avait peu de temps que l'Arétin savait le nom de Roland Candiano. Mais ce temps, il l'avait mis à profit, et il en savait maintenant assez long sur l'homme avec qui, dans la Grotte-Noire, il avait fait l'étrange marché que l'on sait.

« Savez-vous qui représente ce portrait demanda-t-il.

– C'est le fils de l'ancien doge Candiano.

– Votre maîtresse le connaît donc ?...

– Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que le peintre qui fit ce travail l'a achevé en quatre mois, y travaillant assidûment tous les jours.

– Mais, Roland Candiano fréquentait donc alors ce palais ?

– Non ; le peintre a travaillé de mémoire.

– Je ne connais qu'un homme capable d'un tel tour de force, et capable aussi d'une pareille magnificence de coloris, songea l'Arétin. Savez-vous le nom de ce peintre ? ajouta-t-il à haute voix.

– Il s'appelait Titien.

– Je prends cette peinture », grommela le poète.

L'intendant fit la grimace.

« Le cadre est tout en or, dit-il.

– Eh ! pauvre cervelle, qui te parle du cadre ! Décloue-moi la toile, c'est tout ce que je te demande pour prix de mes services.

– À l'instant même ! » s'écria l'intendant rasséréné.

Voilà comment le portrait de Roland Candiano par Titien devint la propriété de l'Arétin. Il rentra chez lui, fixa la toile dans un nouveau cadre, et se mit à l'étudier.

« Hum !... Admirable, par tous les diables... admirable comme tout ce que fait Titien... Quelle puissance de vie dans le regard ! Quelle douceur dans le sourire ! »

Ayant ainsi fait l'éloge mérité du portrait et de l'auteur, l'Arétin ajouta :

« Oui, mais que vais-je faire de cela, moi ? Si j'étais riche, je le garderais… mais positivement, je ne suis pas assez riche… »

Pendant quelques jours, l'Arétin rumina s'il vendrait le portrait à Roland Candiano lui-même. Mais une sorte de pudeur l'arrêtait ; maître Pierre était cynique, mais il avait le cynisme intelligent.

Un matin, après avoir étudié et rejeté une foule de combinaisons il s'écria :

« J'ai trouvé !… Idée superbe ! Idée de génie, digne de moi !… Margherita, mon déjeuner ! Paola, mon pourpoint de satin rose et mon manteau fourré d'hermine ! Chiara, ma toque à plumes blanches ! »

Les Arétines accoururent, et aussitôt le remue-ménage commença, les unes se ruant à la cuisine pour préparer le déjeuner du maître, les autres se hâtant de sortir des armoires ses vêtements de cérémonie. Pendant vingt minutes, on entendit des vociférations qui remplirent le palais, puis soudain, il y eut un grand silence :

L'Arétin venait de se mettre à table !…

La mauvaise humeur et l'appétit du poète s'étant calmés, il donna ordre de préparer sa belle gondole que dirigeait un Nubien vêtu d'une tunique blanche, comme il avait vu faire à Imperia ; la courtisane, en effet, avait été un modèle naturel pour l'Arétin.

Puis il s'écria :

« Je ne vois pas Perina !

– Elle est auprès de la morte, dit Margherita. Elle ferait mieux de s'occuper des vivants…

– Tais-toi, Pacofila ! – c'était sa grande insulte – Perina a plus d'esprit dans le bout de son soulier que toi dans toute la tête. Allons, c'est bien… ne pleure pas, tu me romps la tête… Et si je réussis, je te paierai une belle écharpe d'Orient, et à vous toutes. Silence ! là où habite la mort, on doit parler bas. »

Il faut noter d'ailleurs que l'Arétin tonitruait ces paroles. Ayant dit, il se dirigea vers sa gondole et fit placer sous la tente le portrait qu'il avait acquis, après avoir eu soin de le faire envelopper.

La gondole de l'Arétin s'arrêta devant le palais Dandolo. Mais le palais semblait désert. Un valet de Dandolo annonça à Pierre Arétin que son maître habitait depuis quelque temps le palais Altieri.

Quelques minutes plus tard, maître Pierre entrait dans la maison du capitaine général, insistait longuement pour être admis auprès du seigneur Dandolo, et suivi de deux hommes portant le grand portrait, fut enfin introduit dans une pièce du premier étage.

Autant le rez-de-chaussée bruyant, encombré d'officiers, donnait l'impression de la vie et de la force, autant le premier étage paraissait triste et silencieux.

« Diable ! pensa l'Arétin. Est-ce que la mort habite aussi cette demeure ? »

Comme il réfléchissait ainsi, une porte s'ouvrit, et un homme à la barbe grisonnante, aux cheveux blanchis avec l'âge, s'avança.

« Quoi ! pensa l'Arétin, ce serait là le grand inquisiteur !

– Monsieur, dit Dandolo en montrant un siège avec ce geste de haute et froide politesse des patriciens de Venise, vous avez souhaité parler au grand inquisiteur ? »

Et Dandolo jetait un regard perçant sur l'Arétin.

Dandolo vivait dans une retraite absolue. Mais l'insistance du visiteur, son nom, et certaines vagues intuitions lui avaient fait espérer – et redouter – que ce visiteur venait de la part de Roland Candiano. Il l'étudiait donc avec angoisse. L'Arétin s'était incliné, un peu impressionné par cette atmosphère de tristesse et de mystère.

« Je dois vous prévenir que j'ai résigné mes fonctions... cependant...

– Monseigneur, fit l'Arétin, je regrette pour Venise que vous ne soyez plus grand inquisiteur. D'ailleurs, c'est personnellement au seigneur Dandolo que je voulais parler.

– Ah ! dit faiblement Dandolo, il s'agit donc d'une affaire qui me serait... personnelle ?

– Votre Excellence pourra en juger... Je la supplie d'abord de me pardonner si je me suis trompé. En venant ici, je crois réellement vous être agréable...

– Parlez donc sans crainte en ce cas.

– Voici : je ne sais trop pourquoi, mais j'ai dans l'idée que vous ou quelqu'un des vôtres... devez avoir gardé un profond souvenir d'un homme dont j'ai l'honneur d'être l'ami intime : Roland Candiano. »

À peine l'Arétin eut-il prononcé ces mots dans toute la simplicité de son ignorance, qu'il en fut comme épouvanté.

« Je viens de dire une terrible bêtise », songea-t-il.

En effet, Dandolo s'était brusquement levé, tout blême.

« Qui vous permet de supposer cela ? gronda-t-il à voix basse. Que venez-vous me dire ?... Venez-vous de sa part ?... Est-ce lui qui vous envoie ?... Mais parlez donc !

– Nullement, s'écria Pierre tout effaré, je viens de mon propre mouvement... mais puisque ce nom vous produit une telle impression... c'est que je me suis trompé ! Je me retire donc, je me retire...

– Demeurez, monsieur ! »

Dandolo fixait sur l'Arétin un ardent regard. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Il put enfin se dominer, et ce fut d'une voix calme qu'il reprit :

« Asseyez-vous, monsieur, et parlez franchement. Qu'avez-vous à me dire au sujet de... Roland Candiano ? »

Il prononça ce nom avec un effort visible.

« Monseigneur, dit l'Arétin, je crois que Roland Candiano a dû autrefois faire partie de votre famille ? »

Dandolo frissonna, et un instant l'Arétin put redouter d'avoir ajouté une bêtise plus terrible encore à la première. Mais le père de Léonore, agité de sentiments où dominait la terreur, voulait tout savoir, maintenant. Il se contint donc, et essuyant la sueur qui coulait sur son visage, demanda d'une voix presque paisible :

« Comment le savez-vous ?

– Eh ! monseigneur, s'écria l'Arétin rassuré, l'histoire court les rues de Venise. Savez-vous qu'on appelle encore sur le port Léonore Dandolo et Roland Candiano : les Amants de Venise ?…

– Non, monsieur, fit sourdement Dandolo, je ne sais pas…

– Enfin, et ceci est pour expliquer ma démarche, le bruit public veut que vous ayez gardé une profonde affection à Roland Candiano… Et que vous l'aimiez encore comme un fils quand des circonstances tragiques vous ont séparé malgré vous…

– On dit cela ? reprit Dandolo en devenant plus pâle.

– On le dit, monseigneur. Mais peut-être se trompe-t-on ? »

Et comme Dandolo gardait le silence :

« En tout cas, ce sont ces bruits que j'ai recueillis, qui m'ont donné l'idée de faire ce que j'ai fait. Quoi qu'il advienne, je ne m'en repens pas.

– Qu'avez-vous donc fait ? râla Dandolo.

– Je me suis promené dans le palais Imperia », dit l'Arétin avec un sourire.

Dandolo fut dès lors convaincu qu'il avait devant lui un émissaire de Roland, et que cet homme jouait avec d'effroyables souvenirs pour le frapper d'épouvante.

Mais déjà l'Arétin, tout entier à son idée, poursuivait :

« J'ai visité le palais Imperia au moment où l'on vendait ses meubles et objets d'art… Or, parmi ces objets, j'en ai vu un que des gens se disputaient à prix d'or. Il en valait la peine, car c'est un merveilleux chef-d'œuvre de notre admirable Titien. Vous comprendrez que j'aie été ému, que j'aie voulu arracher ce tableau aux indifférents qui l'entouraient, vous comprendrez que j'aie tout de suite pensé à vous l'apporter, quand vous saurez que ce tableau n'est autre que le portrait de Roland Candiano… un portrait sublime, monseigneur, une œuvre où Titien a mis toute sa grâce généreuse, toute sa magnificence de couleur, toute sa délicatesse de dessin… Quel regret, me disais-je, qu'un pareil tableau doive passer à des mains inconnues et indifférentes ! Non, non ! Et dussé-je y perdre les deux cents doubles ducats d'or que je le paie, je tenterai de remettre ce portrait à des mains amies… »

En parlant ainsi, l'Arétin développait le portrait qu'on avait déposé sur un grand fauteuil. Aux derniers mots, il fit tomber les toiles qui le recouvraient. Il se retourna soudain, s'écarta et, réellement enthousiasmé, s'écria :

« Regardez, monseigneur ! »

Dandolo, livide, frissonnant, pétrifié, regardait en effet ; ses yeux hagards ne pouvaient se détacher de la toile… Et ce n'était plus un portrait qui était devant lui ! C'était Roland lui-même qui lui apparaissait tel que jadis. Une sorte de gémissement râla dans sa gorge, et brusquement, se couvrant les yeux de ses deux mains, il éclata en sanglots, tandis qu'une voix lointaine, la voix de Roland Candiano clamait dans son âme :

« Qu'as-tu fait de mon bonheur ? Qu'as-tu fait du bonheur de ta fille ? »

Et l'Arétin ne voyait rien. Lyrique, le geste théâtral et la voix en clairon, il s'extasiait sur l'œuvre qu'il avait payée si cher…

C'était une tragédie burlesque, une comédie poignante, que le mélange inextricable de ces deux situations : l'Arétin ne songeant qu'à enlever le marché ; Dandolo épouvanté, brisé, se disant qu'une pareille scène avait dû être sûrement imaginée par Roland !…

Enfin, d'une voix rauque, violente, comme s'il eût défié Candiano, le père de Léonore cria :

« Recouvrez ce tableau, monsieur, recouvrez-le !… »

L'Arétin, avec une sincère stupéfaction, se retourna vers Dandolo. Et il allait s'exclamer, mais il se tut, frappé d'étonnement : la porte du fond venait de s'ouvrir, une femme d'une éclatante beauté, d'une beauté sombre, avec quelque chose de fatal, apparaissait, et cette femme, d'une voix qui ne tremblait pas, disait :

« Mon père, j'achète ce portrait… »

L'Arétin se courba en deux avec une admiration que Léonore eût jugée insolente si elle eut daigné jeter un regard sur le poète.

Léonore ne voyait pour ainsi dire pas l'Arétin.

Elle ne regardait pas non plus le portrait.

Elle attachait ses yeux sur son père avec une volonté désespérée, comme si elle eût redouté de les lever sur cette toile où souriait l'homme de son pur et constant amour.

Dandolo comprit sans doute ce qui se passait dans l'âme de sa fille : pas une objection ne monta à ses lèvres.

Il fit signe à l'Arétin de le suivre.

Et le poète eut, lui aussi, l'impression que toute parole sonnerait faux, qu'il n'y avait rien à dire à cette femme, splendidement belle, qui paraissait une idéale personnification de la douleur.

Seulement, comme après une nouvelle et profonde inclination, il se retirait sur la pointe des pieds, il murmura :

« J'ai vu à Rome la maquette que fait Michel-Ange pour son *Pensieroso*... Que n'a-t-il vu, lui, cette *Pensierosa !*... »

Parvenu dans une pièce voisine, Dandolo s'arrêta, ouvrit un coffre et en tira deux cents doubles ducats qu'il posa sur un coin de la table.

L'Arétin rafla la somme.

« Monseigneur, dit-il, je suis heureux que cette belle œuvre de mon ami Titien soit en vos mains. »

Il se retira alors, escorté de Dandolo.

Comme il allait franchir la porte, Dandolo l'arrêta par le bras.

« Jurez-moi, dit-il, jurez-moi que ce n'est pas Roland Candiano qui vous envoie, que tout cela n'est pas une affreuse comédie...

– Monseigneur, dit l'Arétin avec une évidente sincérité, je vous jure que je vous ai dit l'exacte vérité. Puissé-je être fou-

droyé si je mens d'une syllabe. D'ailleurs, je n'ai jamais menti qu'en vers... »

Sur ce mot extraordinaire, l'Arétin s'éloigna et regagna sa gondole.

*
* *

Deux jours plus tard, l'Arétin partait, escorté de Perina, pour aller attendre Roland Candiano à Mestre.

On a vu qu'il emportait avec lui le cercueil de Bianca, sur lequel, pendant la nuit, il avait tracé une inscription au moyen de clous enfoncés l'un près de l'autre.

XX

LE PÈRE ET LA FILLE

Lorsque l'Arétin et Dandolo furent sortis, Léonore demeura quelques minutes encore immobile ; puis, lentement, sa tête se tourna vers le portrait posé sur un grand fauteuil.

Entre la double retombée des lourds rideaux de brocart, passait un rayon un peu pâle et comme attendri.

Et ce rayon s'en venait frapper en plein le portrait, tandis que le reste de la pièce demeurait dans une demi-obscurité mystérieuse.

Léonore s'avança. Et elle-même apparut en pleine lumière.

Léonore Dandolo était, à cette époque, en plein épanouissement de sa beauté, si toutefois le mot épanouissement n'éveille pas l'idée d'un développement trop paisible. Elle était grande, avec une taille flexible ; son visage, auquel on aurait pu reprocher sa perfection même, si cette perfection n'eût été comme adoucie et tempérée par les attitudes de la physionomie, ce visage eût fait le désespoir des peintres – si Léonore eût jamais consenti à poser. Mais jamais, même à Titien, elle n'avait accordé cette faveur. On rapporte même que Titien l'ayant suppliée à genoux, elle avait répondu que seul son fiancé la posséderait en corps et en image. Ce qui rendait surtout cette figure admirable, au point qu'il était impossible de l'oublier quand une fois on l'avait vue, c'était le regard, mélangé de fermeté, de

grâce, de force et de timidité, regard qui bouleversait, regard qui jadis avait fait dire à un ambassadeur étranger :

« J'emporte de Venise trois souvenirs que rien ne pourra effacer de ma mémoire : l'intérieur de Saint-Marc, le ciel étoilé des nuits d'ici, et le regard de Léonore Dandolo. »

De la race dont elle descendait, elle avait gardé la fierté hautaine, le courage et la noblesse de sentiment qui avaient si singulièrement faibli chez son père. Il en résultait que son genre de beauté eût pu paraître un peu grave et sévère si de toutes ses attitudes, de ses gestes, de sa voix, ne se fût exhalée une grâce timide, et, eût-on dit, un peu sauvage. Elle avait la démarche onduleuse, le geste rare et presque hiératique.

Quant à son cœur, il était tout pitié, tout amour. À Venise, on l'avait autrefois surnommée la Madone des pauvres.

Remise de la fièvre qui avait failli l'enlever, Léonore apparaissait un peu amincie, un peu plus féminisée, plus douce et plus douloureuse : peut-être un travail d'apaisement s'était-il fait dans son esprit. Ou du moins peut-être le pensait-elle, mais il semblait qu'elle eût peur de regarder ce portrait, peur de réveiller tout ce qui dormait en elle.

Ce portrait que l'Arétin avait apporté, ce portrait vers lequel elle s'avançait en tremblant, remettait tout en question dans son âme. L'oubli qu'elle espérait sans le chercher devenait impossible.

… Pourtant, qui eût vu Léonore à ce moment, n'eût pu se douter des sentiments qui venaient l'assaillir de toutes parts comme les vagues échevelées par la tempête assaillent quelque roche solitaire au milieu de l'océan. Elle regardait avidement ce portrait qui semblait vivre et palpiter sous ses yeux.

Elle lui parlait doucement, non pas qu'un délire passager se fût emparé d'elle, mais par ce sentiment si naturel, si vrai, si humain, qui nous pousse à croire que quelque souffle de l'être aimé palpite peut-être dans son image.

Elle disait :

« Te voilà donc près de moi encore… Roland, ô mon cher amant, si tu pouvais réellement m'entendre, si tu pouvais écouter tout ce que mon cœur t'a dit depuis l'affreuse journée de notre séparation !… Et si je pouvais, moi, pénétrer un instant dans ton cœur et connaître le jugement que tu as porté sur moi !… J'ai bien souffert, ô mon Roland… j'ai souffert comme je ne pensais pas qu'on pût souffrir sans en mourir… Et pourtant, il suffit que ton image soit devant moi pour que je souhaite de souffrir plus encore… pour toi… par toi… »

Elle ne pleurait pas. Elle parlait doucement et lentement.

Elle s'était assise dans un fauteuil, en face du portrait, et le coude sur le bras du fauteuil, la tête appuyée à sa main, elle plongeait son regard dans les yeux qui la regardaient.

Dandolo rentra.

Il vit sa fille assise devant le tableau et s'approcha d'elle.

« Qui sait, dit-il, si tu n'as pas eu tort, Léonore… à quoi bon ce portrait ici ?… »

Elle secoua la tête.

« Ton intention est donc de le garder ?

– Oui, mon père… je n'avais rien de lui…

– Au moins, qu'il soit placé de façon à ne pas être constamment sous tes yeux…

– Je désire au contraire l'avoir toujours près de moi… »

Dandolo se mit à se promener lentement dans la pièce, la tête penchée, évitant de regarder le portrait de Candiano et sa fille, comme si la conjonction de ce portrait et de son enfant eût éveillé en lui d'insupportables pensées.

Depuis quelque temps, Dandolo se flattait de l'espoir que le souvenir de Roland Candiano s'était évanoui, du moins très affaibli dans l'esprit de sa fille. Un événement étranger était venu confirmer en lui cette croyance. Léonore, en effet, depuis son rétablissement, avait pris l'habitude de sortir deux fois par semaine, et aux mêmes jours, presque aux mêmes heures.

La première fois qu'elle était sortie du palais, le capitaine général l'avait suivie de loin, avec la sombre curiosité de savoir où elle allait, ce qu'elle faisait. Mais à son retour au palais, comme il voyait Léonore rentrer dans ses appartements sans l'avoir même remarqué, il se plaça résolument devant elle.

Léonore s'arrêta comme surprise.

« Que voulez-vous ? » demanda-t-elle.

Toute la résolution d'Altieri s'évanouit devant cette glaciale froideur.

« Vous dire…, balbutia-t-il, qu'il est imprudent… pour vous, de sortir le soir… je vous donnerai une escorte.

– Je ne sortirai donc plus », dit-elle.

Il eut un geste de rage.

« Au moins, reprit-il, choisissez un autre but de promenade…

– Ce but me plaît… il n'éveille en moi aucun remords. »

Altieri se retira, et dès lors cessa de la suivre.

Quant à Dandolo, il accompagnait sa fille toujours ; et souvent même, c'était lui qui faisait office de gondolier. Ce but de promenade qui avait fait rêver Altieri, c'était le pont des Soupirs. Léonore allait jusque-là, à la tombée de la nuit, puis revenait au palais.

Or, un soir, quelques jours avant la scène que nous venons de retracer, en arrivant près du pont des Soupirs, la gondole de Dandolo s'était presque heurtée à une barque.

Dans cette barque, il y avait un homme.

Et cet homme, Dandolo l'avait reconnu !

C'était Roland Candiano !

Il avait parlé à Léonore ! On se rappelle l'avis suprême que Roland était venu jeter à la fille de Dandolo.

Celui-ci avait aussitôt viré de bord et avait fui vers le palais Altieri, en proie à un trouble extraordinaire.

Roland Candiano surveillait donc sa fille !

Que pensait-il ? Que voulait-il ?

Il étudia Léonore et la vit très calme en apparence.

En rentrant au palais, il lui demanda :

« Tu l’as reconnu ?

– Oui, mon père !… »

Dandolo n’avait pas insisté ; mais il avait tressailli de joie à voir sa fille aussi peu émue.

Oui, il était probable qu’elle n’aimait plus Roland, sinon par une sorte d’affection invétérée.

Le projet qu’il mûrissait depuis le jour où il s’était battu avec Altieri et où il s’était installé près de sa fille pour la surveiller, la protéger encore au besoin, ce projet allait donc pouvoir se réaliser…

Mais ce matin-là, à voir sa fille si contemplative devant le portrait de Roland, il recommença à douter…

« Ainsi, reprit-il après un long silence, tu tiens à conserver près de toi ce tableau ?

– Oui, mon père, répondit-elle avec cette brièveté dont elle avait pris l’habitude depuis qu’elle vivait concentrée en elle-même.

– Tu ne crains donc pas, continua-t-il, que cette vue ne t’attriste en réveillant peut-être en toi des souvenirs…

– Quels souvenirs ? »

Et son regard clair et ferme se posait sur Dandolo.

Il y eut un nouveau silence.

Léonore se leva pour se retirer dans sa chambre.

« Écoute-moi, mon enfant », dit alors Dandolo.

Léonore se rassit.

« Sais-tu bien, dit alors Dandolo, que de graves événements se préparent à Venise… Ces secrets que je dois garder, mais qui sont parvenus jusqu'à toi, te prouvent qu'une révolution est imminente…

– Eh bien, mon père ?

– N'as-tu jamais songé que Venise, c'est la ville où nous avons souffert, où tout nous rappelle des douleurs qu'un mot, un incident comme celui de ce portrait qui nous est tout à coup apporté, peut réveiller ?

– J'y ai souvent songé, en effet…

– Sais-tu ce que j'ai fait ? dit-il alors à voix basse.

– J'attends que vous me le disiez, mon père.

– Eh bien, j'ai fait vendre ce que je possède à Venise. Oui, le palais Dandolo lui-même n'est plus à nous. Les objets d'art que nous possédions, je les ai secrètement fait vendre aussi, un à un… J'ai ainsi réalisé en or notre fortune sans avoir essuyé de trop grosses pertes… Un homme à moi, fidèle et sûr, a transporté cet or à Milan et nous y attend… Tu ne comprends pas ?…

– Vous voulez fuir ?

– Oui, ensemble. Écoute : une gondole rapide et légère stationne depuis huit jours devant le palais. Elle est montée par trois habiles matelots qui me sont dévoués. Quand tu le vou-

dras, dès cette nuit, si cela te convient, nous pouvons fuir. J'ai pris toutes mes précautions… Nous n'aurons pas besoin de nous faire ouvrir la porte. Je me suis procuré une excellente échelle de corde. À onze heures, quand le palais est fermé et que tout dort, nous pouvons descendre facilement sans que personne ait rien soupçonné. Acceptes-tu de fuir cette nuit ?

– Non, mon père. Jamais !

– Jamais ! répéta Dandolo atterré. Mais tu ne comprends donc pas ?…

– Mon père, interrompit Léonore en se levant, si vous croyez devoir fuir pour votre sûreté personnelle, faites-le sans remords : je vous jure que je me défendrai ici toute seule. Qu'ai-je à craindre, d'ailleurs ? Qu'Altieri triomphe ou non, il n'y aura rien de changé dans ma vie…

– Mais moi ! Mais moi que guettent les conjurés ! Moi qui serai frappé par Foscari ou par Altieri !…

– Vous avez raison, mon père… vous devez fuir…

– Sans toi !… Oh !…

– Ne craignez rien pour moi, mon père. Et tenez… laissez-moi vous parler franchement. Je songeais moi-même à vous parler de ces choses. Je voulais vous engager à quitter Venise… je prévoyais que vous me demanderiez de vous accompagner… Mais cela, mon père, est au-dessus de mes forces. Jamais, jamais je ne me résoudrai à m'éloigner d'ici… C'est déjà trop que je vive loin d'Olivolo. Mais vous, au contraire, je crois que vous serez délivré de bien des pensées lorsque vous serez loin de Venise… »

Elle parlait avec une sorte d'indulgente pitié.

On ne peut dire qu'il y avait du mépris dans sa pensée.

Mais il est certain que, depuis longtemps, Léonore était entièrement détachée de son père… Cela remontait au jour où elle avait appris que Roland était vivant.

Elle supportait donc Dandolo près d'elle, s'efforçait même de lui laisser croire qu'elle avait tout oublié !

Peut-être si un danger eût menacé son père loin de Venise, peut-être eût-elle consenti à fuir avec lui.

Mais loin de là : Dandolo, en s'éloignant, s'écartait de tout péril, tandis que le séjour de Venise ne tarderait pas à lui devenir mortel. En effet, comme l'avait fort bien expliqué Dandolo lui-même, il était perdu – que Foscari ou Altieri triomphât à la fin. Rendons en passant cette justice à Dandolo que pas un instant sa faiblesse naturelle ne lui suggéra d'aller se faire auprès de Foscari une arme des secrets qui lui avaient été confiés quand il était entré dans la conjuration.

Il avait attentivement écouté sa fille.

« Jamais je ne consentirai à m'éloigner de toi, dit-il.

– J'espère que vous réfléchirez », dit simplement Léonore.

Dandolo rentra dans sa chambre tandis que Léonore regagnait la sienne. Ces deux chambres n'étaient séparées que par un cabinet.

Avec la pièce où était entré l'Arétin, et qui servait de salon, avec une autre qui servait de salle à manger, c'était l'appartement réservé dans le palais Altieri à Dandolo et à sa

fille, – appartement isolé du reste du palais grâce aux multiples précautions de l'ancien inquisiteur.

Léonore avait complètement renoncé à l'appartement qu'elle avait occupé jadis.

Depuis la scène violente qui avait eu lieu entre son père et Altieri, elle vivait confinée dans ce coin d'où elle ne sortait que deux fois par semaine et où elle n'avait d'autre compagnie que celle de Dandolo et de deux femmes dont elle se défiait.

Pourquoi avait-elle refusé de suivre son père loin de Venise ?

Était-ce quelque espoir secret qui la retenait ?

Non… Elle était simplement attachée à Venise par un double sentiment : d'abord par cette sorte d'affection maladive qu'on a pour les paysages où l'on a aimé, – même en souffrant.

Et ensuite, sentiment affreux, par la conviction que bientôt elle aurait cessé de vivre…

Quant à Dandolo, une fois qu'il se fut retiré chez lui, il songea :

« Non, certes, je ne puis fuir sans elle… je ne le ferai pas… Et pourtant !… Si les événements se précipitaient… ne pourrais-je m'éloigner… au moins pour quelques jours ? »

XXI

RENCONTRE

Le lendemain matin du jour où Roland Candiano, après la mort terrible du cardinal Bembo, rentra à Venise, ce matin-là, vers huit heures, le chef de police Guido Gennaro recevait dans son cabinet les rapports de ses principaux agents secrets. Il était assis près d'un bon feu et enveloppé dans une robe de chambre.

Guido Gennaro faisait consciencieusement son métier. Tous les matins, il travaillait ainsi, concentrait chez lui les nouvelles de toute nature, faisait des unes son profit personnel et employait les autres à l'exécution de son métier qui était ostensiblement de protéger la vie et la fortune des citoyens de Venise.

Ce matin-là, 27 janvier, il paraissait d'assez mauvaise humeur, et posait à tous ses agents une question qui demeurait toujours sans réponse. Alors, d'un geste bref, il renvoyait l'agent et criait :

« Ensuite ! »

En effet, les espions du chef de police, au nombre d'une vingtaine, attendaient dans une vaste antichambre, les uns assis sur des banquettes, les autres debout causant entre eux par groupes.

Deux ou trois valets de Guido Gennaro, eux-mêmes espions de ces espions, allaient et venaient constamment dans cette antichambre, recueillant un mot, un geste, un clignement

d'yeux pour ensuite aller raconter à leur maître ce qu'ils avaient surpris. Et cela formait un deuxième rapport, que Gennaro appelait son petit lever.

Le rapport officiel des agents, c'était son grand lever.

Chacun d'eux, en entrant, refermait soigneusement la porte. Puis, son rapport achevé, il s'en allait, la laissant ouverte pour que le suivant, au cri de « Ensuite ! » la refermât à son tour. Cela se faisait régulièrement, cela fonctionnait comme une machine.

Au moment où nous pénétrons dans le cabinet de Gennaro, celui-ci, le coude appuyé sur sa table, les yeux rêveurs fixés sur la fenêtre, écoutait l'un de ses agents.

« Excellence, le bijoutier Molina qui demeure sur le Rialto a été dévalisé cette nuit. Les voleurs sont entrés par la petite allée, ont démoli une porte et fait main basse sur quantité de bijoux. Les archers du guet sont arrivés une demi-heure après l'affaire, aux cris de Molina et de sa femme.

– Bon, pour les consoler, dites-leur que nous sommes sur la piste des voleurs et qu'ils seront infailliblement arrêtés cette année ou une autre. En attendant, qu'il mette une porte plus solide à son magasin, que diable ! C'est tout ?

– Oui, Excellence. »

Gennaro mâchonna quelques sourdes paroles :

« Vraiment, ces bourgeois n'ont pas le sens commun ! où veut-il que je prenne ses voleurs, ce Molina ?... Et puis, il était trop riche, cela le soulagera... Dites-moi : personne de remarquable n'est entré à Venise depuis trois ou quatre jours ?

– Non, Excellence ; des marchands, des marins, voilà tout. »

Gennaro étouffa un juron. C'était la troisième fois qu'il posait cette question et qu'il recevait la même réponse.

Il congédia l'agent qui se retira, et cria :

« Ensuite ! »

Un autre espion entra.

« Quoi de neuf ? demanda Gennaro avec cette brusque jovialité qu'il affectait vis-à-vis de ses agents.

– Votre Excellence saura que j'ai fait hier une tournée dans les cabarets du port.

– Et tu t'y es enivré, hein ?

– Oh ! Excellence !…

– Eh bien, qu'as-tu entendu ?

– Des histoires extraordinaires, Excellence.

– Bah !…

– Que le fils de l'ancien doge Candiano est à Venise, qu'il se prépare à s'emparer du palais ducal, qu'il délivrera le peuple, qu'il punira la tyrannie de Foscari…

– Tu es sûr ?… Tu devais être ivre…

– Non, Excellence. Et on ne se faisait pas faute de crier : vive Roland Candiano ! Déjà on l'appelle le Doge du peuple.

– Bah ! bah ! Sornettes…

– Excellence, je vous assure…

– Assez ! Un bon espion ne doit pas s'enivrer. Retenez bien cela !… Maintenant, continue ce soir ta tournée, et n'oublie pas de me dire exactement ce que tu auras entendu.

– Même ce que je crois entendre quand je suis ivre ? fit l'espion.

– Oui, surtout cela. »

Et Gennaro posa son éternelle question :

« Il n'est entré à Venise personne d'intéressant ?

– Non, Excellence.

– Ensuite ! » cria Gennaro.

L'agent fut aussitôt remplacé par un de ses camarades qui attendit d'abord que son chef l'autorisât à parler, par une question.

« Eh bien, fit Gennaro, vide ton sac…

– Votre Excellence saura qu'à la suite de certaines idées qui m'étaient venues, je me suis mis cette nuit en surveillance devant l'Ancre-d'Or. »

Gennaro tressaillit.

On se rappelle la visite qu'il avait faite cette même nuit à Bartolo le Borgne, patron de ce cabaret.

« Qu'as-tu vu ? demanda-t-il vivement.

– J'ai vu Bartolo sortir avec quelqu'un que je n'ai pas reconnu. »

Gennaro respira.

« À quoi es-tu bon ? grogna-t-il.

– Là n'est pas l'intérêt de mon affaire, Excellence… Pendant que Bartolo le Borgne causait sur le quai avec ce quelqu'un, je surveillais, moi, un troisième individu qui se glissait dans l'allée du cabaret.

– Un voleur ?

– Non, Excellence. Il n'en avait pas la tournure. Un voleur, je flaire ça à cent pas, moi !

– Oui, je sais ton habileté ; continue…

– Eh bien, Excellence, Bartolo rentra à son tour. Alors, j'allai coller mon oreille à la porte, et j'entendis comme un bruit de dispute… et je crus reconnaître la voix de l'inconnu.

– Ah ! ah !…

– Votre Excellence va voir que c'est réellement intéressant. Après le bruit de dispute, j'entendis clairement le bruit d'une lutte. Puis il y eut un long silence, puis l'homme s'en alla enfin.

– Tu l'as suivi ? Reconnu ?…

– Votre Excellence va voir. J'ai suivi l'homme avec d'autant plus de curiosité qu'il m'avait semblé reconnaître sa voix

d'abord, et qu'ensuite je reconnus positivement sa démarche et sa stature. L'homme se rendit à l'île d'Olivolo… »

Le chef de police bondit :

« Et c'était ?

– C'était Scalabrino, Excellence. Je sais maintenant où il gîte, et nous le prendrons quand vous voudrez.

– Pas un mot de tout cela, tu entends ?

– Oui, Excellence ; mais ce n'est pas tout… Je me suis naturellement demandé ce que Scalabrino avait été faire chez le Borgne, – et je sors de l'Ancre-d'Or.

– Et qu'as-tu appris ? fit Gennaro avec une certaine inquiétude.

– Lorsque je suis arrivé, le cabaret était fermé, contre ses habitudes. Nombre de buveurs habitués du lieu frappaient du poing à la porte. Je leur suggérai l'idée qu'un crime s'était peut-être commis dans la maison. Aussitôt on court chercher les archers. Ils arrivent, frappent en vain, et finalement enfoncent la porte. Tout le monde entre. Dans la salle, rien. Dans l'arrière-salle, je vois la trappe d'une cave. J'y descends. Et qu'est-ce que je vois ? Le cadavre de Bartolo à demi plongé dans de l'eau, qui a filtré sans doute du canal et qui croupissait.

– Bartolo assassiné !…

– Par Scalabrino, oui Excellence. »

Guido Gennaro se leva, se promena quelque temps d'un air rêveur.

« C'est bien, finit-il par dire. Tu n'as parlé à personne de cette affaire ?

– Pas de danger, Excellence.

– Oui, tu es discret. Eh bien, il est inutile d'en parler. Il est même utile que le plus grand silence soit observé sur tout ceci pendant… voyons… pendant cinq ou six jours… jusqu'au 2 février, par exemple, tu m'as entendu ?

– Oui, Excellence. »

L'agent se retira. Les autres espions entrèrent successivement, et Gennaro écouta d'une oreille distraite leurs rapports.

Quand le dernier eut disparu, il cria :

« Ensuite ! »

Un homme entra, que Gennaro ne reconnut pas.

« Mes compliments, dit le chef de police. Je ne te reconnais pas moi-même. Qui es-tu ? »

L'homme fit tomber ses cheveux et sa barbe et dit :

« Peut-être me reconnaîtrez-vous maintenant, monsieur Gennaro. »

Le chef de police se leva précipitamment.

« Monseigneur Candiano ! exclama-t-il d'une voix étouffée.

– Si vous criez ainsi mon nom, fit Roland, vous allez être obligé de m'arrêter… à moins que je ne sois forcé de vous arrêter vous-même.

– Excusez-moi, monseigneur, dit-il ; je m'attendais si peu à l'honneur de vous recevoir ici…

– Pourquoi donc, monsieur ? N'avons-nous pas des intérêts communs, et n'est-il pas nécessaire que nous puissions nous voir ? Quant à moi, c'est ma conviction. Et la preuve c'est que, rentré à Venise depuis hier, ma première visite est pour vous. Je viens vous demander si l'occasion vous paraît enfin propice pour vous saisir de ma personne et me livrer au Conseil des Dix… »

Guido Gennaro avait écouté ces paroles avec une certaine stupéfaction. Que lui voulait Candiano ?…

On a vu que le chef de police était l'homme des résolutions rapides. En un instant, il envisagea tout le parti qu'il pourrait tirer d'une arrestation : Foscari sauvé.

Venise frappée de terreur par une exécution à grand spectacle.

Et alors, lui, Gennaro devenait l'homme providentiel et indispensable. Et il obtenait tout ce qu'il voulait.

Mais, non moins rapidement, et avec la même netteté, la contrepartie de ce projet lui apparut.

« Monseigneur, dit-il en se levant et prenant une attitude respectueuse, j'ai renoncé à vous arrêter.

– Je serais curieux de savoir pourquoi ? fit Roland.

– C'est bien simple : d'abord par reconnaissance.

– Vous m'avez largement payé votre dette de gratitude. Ainsi, n'en parlons plus.

– Ensuite, continua Gennaro, parce que je crois décidément que la justice est de votre côté.

– Motif insuffisant, monsieur. Un homme comme vous ne doit considérer qu'en dernier ressort la justice ou l'injustice de ses actes. Non, ce n'est pas cela. Et puisque vous manquez de franchise à mon égard, je vais être franc pour vous.

– J'attends, monseigneur », dit Gennaro avec une apparente froideur.

En réalité, le chef de police tremblait.

« C'est donc moi, continua Roland, qui suis obligé de vous apprendre pourquoi vous ne m'arrêtez pas… Écoutez : si vous m'arrêtez ce matin, Foscari, dans deux heures, vous nomme grand inquisiteur, ce qui est le rêve de toute votre vie.

– Vous voyez bien, monseigneur, que la justice seule…

– Attendez… Ah ! monsieur le chef de police, je vous croyais plus patient. Donc, vous m'arrêtez, vous devenez grand inquisiteur. Et alors, que se passe-t-il ? Le 1er février prochain je ne suis plus là, moi, puisque vous vous empressez de me faire exécuter. La bataille est donc circonscrite entre Foscari et Altieri. Vous savez que toutes les chances sont pour Altieri. Venise exècre Foscari. Le doge ne peut tenir contre un coup de force. Il est perdu, Altieri triomphe, et son premier soin est de jeter dans les puits les créatures du doge déchu, parmi lesquelles, en première place, le digne Guido Gennaro, grand inquisiteur. Voilà pourquoi, maître Gennaro, vous ne m'arrêtez pas. Qu'en dites-vous ?

– Je dis que je me rends, monseigneur.

– Vous auriez dû commencer par là, dit Candiano, et ne pas tenter de m'arracher votre nomination en essayant de me faire croire que vous n'aviez pas les qualités essentielles d'un bon chef de police : c'est-à-dire la ruse impitoyable et la force de résistance contre les mouvements du cœur.

– Est-il trop tard, monseigneur ? fit Gennaro.

– Vous rendez-vous à discrétion ?

– Oui, Excellence ! dit le chef de police sans hésiter.

– Vous êtes à moi sans réticence ?

– Sans restriction mentale… Seulement, je supplie Votre Excellence de se rappeler un jour qu'en somme j'eusse pu être pour elle un sérieux obstacle.

– Ce qui revient à dire que vous demandez la place de grand inquisiteur ? »

Gennaro s'inclina.

« Eh bien, mon cher monsieur, dit Roland, j'ai le regret de vous annoncer que j'ai l'intention de supprimer cette charge. »

Le chef de police pâlit. C'était un coup dur pour lui : l'écroulement d'une espérance longuement caressée.

Il y eut un moment de révolte en lui.

Gennaro regarda vers la porte. Roland suivait tous ses mouvements et notait les fluctuations de sa physionomie.

Au moment où le chef de police allongeait le bras vers un marteau qui se trouvait sur la table, Roland se leva, alla à la fenêtre, et dit :

« Maître Gennaro, je veux vous éviter une sottise inutile. Avant que vous appeliez, venez un peu à cette fenêtre.

– Monseigneur, bégaya Gennaro à la fois furieux et dominé, croyez bien que…

– Venez toujours ! »

Gennaro obéit.

« Regardez, dit Roland. Que voyez-vous ? »

Gennaro, attentif, examina le quai sur lequel s'ouvrait la fenêtre de son cabinet. Et comme il gardait le silence…

« De combien d'hommes pouvez-vous disposer pour m'arrêter ? reprit Roland.

– Si j'appelle, dit Gennaro, dans trois minutes, j'aurai cent sbires ou archers à ma disposition… mais je ne veux pas appeler ! »

Il se recula.

« Vous avez raison, dit Roland en laissant retomber le rideau qu'il avait soulevé. Cette foule insolite de barcarols, d'ouvriers qui vont et viennent, de marins, ce sont des hommes à moi ; il y en a trois cents sur le quai ; il y en a autant dans les rues avoisinantes. Si vous voulez livrer bataille, maître Gennaro, je suis votre homme.

– Monseigneur, je vous ai dit que je me rendais.

– C’est bien, veuillez vous asseoir : nous avons à causer assez longuement. J’ai quelques questions à vous poser au sujet de la grande fête du 1er février… À quelle heure le doge sortira-t-il du palais ducal ?

– À neuf heures du matin très précises.

– Vous me remettrez l’itinéraire exact que doit suivre le cortège pour se rendre au Lido. Qui formera la garde ?

– Les hallebardiers du palais. La compagnie des archers et celle des arquebusiers seront embarquées de bonne heure sur le vaisseau amiral sous le prétexte de protéger et d’honorer le doge.

– Quelle sera la place du capitaine général ?

– Près du doge dès le départ du palais.

– Honneur dû à un ami si fidèle. Je reconnais votre main dans ces arrangements, maître Gennaro, et vous en félicite. Maintenant, que savez-vous de neuf en ce qui concerne les conjurés ?

– Rien que vous ne sachiez, monseigneur. Vous connaissez mieux que moi le plan de la conspiration. Ce que je puis ajouter, c’est que le capitaine général a accepté avec enthousiasme l’idée d’embarquer ses archers et ses arquebusiers sur le vaisseau amiral. En effet, d’après le plan, c’est sur ce vaisseau, au moment même de la cérémonie, qu’Altieri doit arrêter le doge. Pendant ce temps, à terre, un fort parti marche sur le palais à peu près vide de ses hallebardiers. Le sonneur de Saint-Marc a l’ordre de sonner le tocsin, les autres églises lui répondront. Alors les archers et les arquebusiers débarqueront pour occuper différents points de la ville.

– Voyons maintenant la contre-mine de Foscari.

– Elle est très simple : le cortège arrive sur le quai du Lido. Alors le doge, au lieu d'embarquer sur la gondole qui doit le conduire au vaisseau amiral, frappe Altieri qui se trouve près de lui. En même temps les principaux chefs de la conjuration sont frappés chacun par un officier du palais à qui il sera désigné le 1er février au matin. Quant au vaisseau amiral, à ce même moment, il est pris entre deux vaisseaux qui l'accostent et menacent de le couler.

– Simple comme toutes les bonnes idées. Mais vous ne me parlez pas des sbires…

– Mes hommes seront un peu partout dans Venise. Ils doivent crier : vive Foscari ! et entraîner le peuple… mais on peut tout aussi bien leur faire pousser un autre cri.

– C'est inutile, dit froidement Candiano, laissez-les crier : vive Foscari ! tant qu'ils voudront. J'aime mieux cela… Eh bien, mais il ne faut rien changer à votre plan, maître Gennaro ; quant à celui des conjurés, il ne sera pas modifié non plus.

– Il ne me reste donc plus qu'à attendre le 1er février ?

– Aussi paisiblement que j'attendrai moi-même, dit Roland qui se leva. Du moins, je vous le souhaite. »

Roland se dirigea vers la porte.

« Un dernier mot, monseigneur, dit Gennaro. S'il survient un incident imprévu et remarquable, où dois-je vous faire prévenir ?

– Mais à la maison de l'île d'Olivolo, répondit Roland sans l'ombre d'une hésitation, mais en fixant sur le chef de police un regard qui le fit pâlir… J'y suis seul toutes les nuits.

– Seul, monseigneur ! C'est de l'imprudence…

– Seul avec mon vieux père aveugle et fou », insista Roland dont la voix devint rauque et dure, tandis qu'une flamme sombre jaillissait de ses yeux.

Le chef de police s'était incliné plus profondément.

Lorsqu'il se releva, il vit Roland qui traversait son antichambre et s'en allait paisiblement. Il murmura, rêveur :

« Seul !… avec son vieux père aveugle et fou… »

Roland avait disparu depuis longtemps que Guido Gennaro était à la même place, réfléchissant, les sourcils froncés sous l'effort de sa méditation. Il finit par se jeter dans son fauteuil.

Et qui se fût trouvé près de lui à ce moment l'eût entendu dire presque à haute voix :

« Pourquoi supprime-t-il la place de grand inquisiteur ? Tant pis pour lui !… Oui… mais est-il vrai qu'il soit seul la nuit dans cette maison ?… Attention, Gennaro, la décision que tu vas prendre est grave… »

Longtemps, Gennaro parut rêver. Tout à coup, il parut avoir pris une résolution, car il frappa sur la table avec un petit marteau.

Un de ses valets apparut à l'instant. Gennaro le regarda fixement, comme s'il eût pesé à ce moment ce que valait cet homme en qui pourtant il avait une grande confiance.

« Tu vas aller… » commença-t-il.

Puis il s'arrêta. Le valet attendait.

« Non, reprit soudain Gennaro, c'est inutile… tu peux te retirer. »

L'homme obéit.

Gennaro, alors, commença une de ces longues et minutieuses toilettes qui le transformaient complètement.

« Moi seul puis faire une expédition pareille ! » murmura-t-il.

Lorsque Guido Gennaro se trouva prêt, la nouvelle combinaison qui venait de s'échafauder dans sa tête se trouvait prête aussi – du moins à son sens. Voici ce que pensait le chef de police :

S'il laissait marcher les choses, Roland Candiano serait vainqueur. Il n'y avait pas de doute dans son esprit sur ce point. Or, Candiano venait de lui annoncer sa formelle intention de supprimer la charge de grand inquisiteur.

Et Gennaro voulait être grand inquisiteur. Il avait si longtemps convoité ce poste qui équivalait à celui de nos gardes des sceaux, avec quelque chose de plus formidable, de plus absolu – il avait si longtemps fixé les yeux sur ce rêve de sa vie que son désir tournait à la monomanie. Peut-être le chef de police placé entre le titre de grand inquisiteur et celui de doge eût-il hésité ! En effet, ce n'est pas seulement la puissance honorifique et quasi royale qu'il souhaitait si ardemment, c'était le pouvoir effectif, mystérieux, la jouissance de faire trembler Venise du fond de

son cabinet, de tout savoir, de surprendre tous les secrets, et d'arranger tout à sa guise.

Guido Gennaro n'était pas méchant. Il n'était pas ambitieux.

Guido Gennaro était le type parfait du policier, et il rêvait d'être le policier définitif…

La suppression de la charge de grand inquisiteur l'eût laissé morfondu, même si on lui eut offert une situation plus brillante en apparence. Plus de grand inquisiteur ! Qu'eût-il fait dans la vie, lui ! À quoi se fût-il raccroché !…

Pour éviter cette véritable catastrophe, il n'y avait qu'un moyen :

Supprimer Roland Candiano lui-même !

Oui !… Mais là, le raisonnement de Gennaro se bifurquait sur deux routes.

D'abord, s'il se décidait à frapper Roland, il fallait le frapper à coup sûr. Avec un adversaire de cette envergure, il ne fallait pas s'y prendre à deux fois. S'il manquait Roland, Roland ne le manquerait pas, lui ! Et sa vengeance serait terrible.

Ce fut alors que Gennaro eut l'idée subite qui illumine un cerveau : il ne frapperait pas Roland Candiano. Mais il le ferait frapper !

Guido Gennaro, songeant à celui qu'il avait choisi, murmura :

« S'il réussit… s'il tue Candiano, tout va bien. C'est moi qui l'aurai prévenu, c'est moi qui lui aurai indiqué la chose donc je

suis en droit de compter sur sa reconnaissance… S'il ne réussit pas, Candiano ne saura jamais la vérité. »

Or, celui que choisissait Gennaro pour frapper Candiano, c'était le capitaine général Altieri !

On voit toutes les ressources que cet esprit inventif dont nous avons peine à suivre les tortueux méandres pouvait tirer d'une pareille idée.

Le second point du raisonnement de Gennaro portait sur la conspiration elle-même. Si Altieri triomphait, Gennaro lui prouvait qu'il connaissait depuis longtemps la conspiration, et qu'il l'avait servi secrètement. Sans compter qu'il l'aurait mis à même de se débarrasser de Candiano.

Si Foscari, au contraire, rentrait vainqueur au palais ducal, Gennaro triomphait en même temps que lui. Et n'avait-il pas la promesse du doge !…

Ayant achevé ce plan que nous avons exposé pour donner une idée de cette époque de mines et contremines, Gennaro se rendit tout droit au palais Altieri. Il ne manqua pas d'ailleurs l'occasion de séjourner longuement dans les antichambres où personne, grâce à la perfection de ses déguisements, ne le reconnut.

Gennaro ouvrit toutes grandes ses oreilles à tous les mots, et ses yeux à tous les gestes. Pas un murmure, pas un sourire ne lui échappa.

Les nombreux officiers qui attendaient là causaient de la cérémonie du 1er février. Et Gennaro, au courant de tout ce qui se tramait, comprenait à merveille les sous-entendus qui, à chaque instant, amenaient des éclats de rire. Ces gens faisaient cli-

queter leurs épées avec cette insolence particulière aux militaires lorsqu'ils se croient certains d'un prochain triomphe.

Altieri, c'était l'armée…

Dans tout cela, le peuple ne comptait pas plus qu'il ne compte aujourd'hui. Le peuple ne compte que lorsqu'il se met à rugir et à montrer les dents. Mais ces occasions sont rares : l'histoire les enregistre avec étonnement… et passe outre.

Un valet aperçut enfin Guido Gennaro qui se faisait tout mince dans un coin et lui demanda non sans brutalité ce qu'il faisait là.

« Je viens faire une commission à Son Excellence le capitaine général, dit Gennaro.

– De quelle part ?

– De mon maître, le chef de police Guido Gennaro.

– C'est bon. Attendez là. »

Une heure plus tard, Gennaro était introduit dans le cabinet du capitaine général.

« Vous venez de la part de Gennaro ? demanda Altieri non sans une sourde inquiétude.

– Je ne veux pas vous intriguer, dit le chef de police… c'est moi qui suis Gennaro.

– Je vous reconnais maintenant… mais pourquoi…

– Ce déguisement ? Vieille habitude… Et puis, je ne voulais pas qu'on me vît entrer ici. J'ai quelque chose de secret à vous confier.

– Voyons ! » dit Altieri en désignant un siège à Gennaro.

En même temps, il tira son poignard et se mit à jouer machinalement avec la lame acérée. Gennaro sourit.

Altieri attendait avec une inquiétude grandissante, décidé à poignarder le chef de police au premier soupçon.

« Que diriez-vous, fit brusquement Gennaro, si j'arrêtais cette nuit Roland Candiano ? »

Altieri frissonna. Un flux de sang monta à sa tête. Ses yeux flamboyèrent. Gennaro eut un nouveau sourire et continua :

« Je n'ai pas voulu accomplir un acte aussi grave, d'où dépendent tant d'intérêts divers, sans vous en parler.

– En avez-vous parlé au doge ? interrogea vivement Altieri.

– Pas encore. J'ai pensé que vous, le premier, deviez être mis au courant. »

Altieri jeta un sombre regard sur le chef de police.

Il savait que Gennaro était dévoué au doge, ou du moins il le supposait. Sa grande préoccupation depuis longtemps était d'échapper aux investigations de cet homme… Que lui voulait-il maintenant ?… Venait-il l'espionner ?… Pourquoi ce nom de Candiano lui était-il jeté tout à coup comme une amorce ?

« Pourquoi, demanda-t-il avec une sorte de froide violence, venez-vous me parler de cela à moi plutôt qu'à un autre ? Suis-je

donc chargé de la police de la république ?… Ah ! monsieur, laissez-moi vous le dire : si j'en étais chargé effectivement, il y a longtemps que Roland Candiano serait exécuté. Traître, rebelle, chef de rebelles, il a osé venir à Venise !…

– Et il ose y revenir, dit tranquillement Gennaro.

– Que veut-il ? Que vient-il faire ? gronda Altieri en tourmentant sa dague.

– Vous voyez bien que vous avez un intérêt à connaître le sort de Roland Candiano… Vous venez de me parler d'une façon telle que je devrais me lever et me retirer… mais je suis trop votre ami.

– Vous ! mon ami ?…

– Oui. Cela vous étonne ?… Cela est pourtant… Croyez-moi, je sais bien des choses…

– De quelle nature ? s'écria Altieri en pâlissant.

– Mais… en ce qui concerne Roland Candiano… Je sais notamment qu'une haine personnelle et justifiée vous anime contre lui. Soyons francs. La preuve de ma franchise, à moi, c'est que j'ai besoin de vous… Je vous dirai plus tard pourquoi…

– Quand ? haleta le capitaine général.

– Dans un mois… dans quinze jours… D'ici là, je vais être obligé de m'absenter de Venise… Ce qui s'y passera pendant ce temps je veux l'ignorer… qu'on arrête Candiano… qu'on le laisse libre, qu'on fasse… autre chose… je ne le saurai pas !

– Vous partez de Venise ?… Peut-on savoir pourquoi ?

– Uniquement pour ceci : que je ne veux me mêler de rien de ce qui va se passer, que je veux tout ignorer… »

Altieri se leva brusquement. Il était convaincu maintenant que le chef de police connaissait la conspiration.

Il s'approcha de lui.

« Si je dis un mot de trop, pensa Gennaro, je suis un homme mort. »

« Que pensez-vous donc qu'il va se passer ? gronda Altieri.

– Je vous le dis depuis dix minutes : l'arrestation de Candiano. »

Altieri respira. Il reprit sa place.

« Et pourquoi ne voulez-vous pas vous en mêler ? demanda-t-il d'une voix moins rude, déjà à demi dompté.

– Voici : j'ai par deux fois essayé d'arrêter Candiano, et je n'ai pas réussi. Un troisième échec me coûterait cher. Or, j'ai la conviction que la troisième fois, pas plus que les deux premières, je ne réussirai… je ne sais si vous me comprenez bien !

– Je vous comprends ; allez toujours !

– J'ai vu cet homme si terrible, si indomptable, que j'en suis arrivé à le redouter, moi qui ne redoute rien. Et j'ai pensé que décidément l'arrestation de Candiano n'était pas une affaire de police… mais une affaire de famille…, une affaire de duel, si vous voulez. J'ai pensé qu'il y a des gens à Venise qui ont un intérêt puissant à savoir, par exemple, que Roland Candiano sera seul, ce soir dans sa maison. »

À ces mots, Altieri fut agité d'un violent tressaillement.

Mais il se contint et, sourdement, demanda :

« De quelles gens parlez-vous ?

– Vous, par exemple, dit Gennaro avec une sorte de naïveté, admirable effort de son art de la ruse. Vous, Altieri… Voyons, je vous ai dit que je serais franc. Je le serai jusqu'au bout, dût ma franchise vous paraître offensante… Ne sais-je pas que vous et Roland, vous avez eu… la même idole !… Ne sais-je pas que la vie de cet homme est un obstacle à votre bonheur ! Au fond, la prise de Roland m'est indifférente, à moi !… Pourvu que je l'empêche de rien tenter contre la république, j'aurai fait mon devoir… Mais vous, c'est autre chose. *Je vous l'abandonne*. Oh ! ne vous étonnez pas. Vous m'avez écarté de vous parce que vous m'avez cru aveuglément dévoué aux intérêts… d'un autre… Mais moi j'ai suivi vos efforts… avec sympathie. Je me suis affligé de ne pas vous voir dans la situation qui vous conviendrait… Je me suis affligé surtout de vos chagrins. »

Il y eut un long silence.

« Qui trahit-il ? » se demandait Altieri.

Mais bientôt il lui parut évident que Gennaro était de bonne foi. S'il savait la conspiration, s'il était dévoué à Foscari, qui l'empêchait de l'arrêter dans le palais ducal où il se rendait maintenant presque tous les jours ?… Il jeta un regard sur le chef de police impassible.

Et Gennaro lut dans ce regard que sa cause était gagnée.

Le chef de police se leva.

« Je crois, dit-il, avoir accompli une sorte de devoir moral en venant ici. Je vous laisse… Quoi qu'il arrive, souvenez-vous que j'ai agi envers vous en véritable ami. »

Altieri garda le silence, mais se leva aussi pour accompagner Gennaro jusqu'à la porte de son cabinet. Au moment où ce dernier allait la franchir :

« Vous dites, demanda Altieri d'une voix basse, vous dites que Roland Candiano sera dans sa maison, ce soir ?… seul ?…

– Oui, seul… avec son vieux père. »

Gennaro s'éloigna sur ces mots, et rentra rapidement chez lui.

Il se regarda dans un miroir et s'écria :

« Ô grand homme ! Comme tous ces gens pèsent peu dans ta main ! Doges, capitaines, conspirateurs, chefs de parti et chefs de bande, saluez votre maître, et honorez en moi la plus redoutable et la plus magnifique institution du monde civilisé : la police !… »

Ayant dit, Gennaro éclata de rire, se frotta les mains, et appela. Ce valet qui s'était déjà présenté entra.

« Tu connais l'île d'Olivolo ? » demanda le chef de police.

Le valet sourit.

« Tu sais qui y demeure en ce moment ?

– L'homme qui a rendu visite à Votre Excellence après le rapport.

– Ah ! ah ! Tu l'as donc reconnu ? »

Nouveau sourire du valet.

« Eh bien, tu vas, ce soir, t'installer dans le jardin. Tu y passeras la nuit. Quoi qu'il arrive dans la maison ou le jardin, tu ne t'en mêleras pas. Seulement, tu verras tout, et demain matin, tu me rendras compte. Dix écus si tu réussis. Dix coups de bâton si on aperçoit seulement le bout de ton oreille. »

Le valet s'inclina profondément et disparut.

XXII

LA RENCONTRE *(suite)*

Altieri, demeuré seul, était resté debout dans son cabinet, comme si une dernière hésitation eût balancé en lui la résolution violente.

Enfin, il se décida, et appelant un domestique :

« Envoyez-moi Castruccio », dit-il d'un ton bref.

Quelques minutes plus tard, un homme d'une trentaine d'années, portant le costume d'officier des arquebusiers, se présenta.

« Castruccio, lui dit-il, veux-tu m'accompagner ce soir dans une expédition dangereuse ?

– Vous savez bien que je suis toujours prêt à risquer ma vie pour vous.

– Bon. Trouve-toi donc ici ce soir, à dix heures, avec tes amis Romani et Ghiberto, avec de bonnes dagues.

– On y sera. »

L'officier se retira. Altieri eut un sourire. Pour la première fois depuis des années, un peu de calme descendit dans cette âme tourmentée par les passions. En effet, de la visite du chef de police, une conviction lui restait : c'est que Gennaro n'était

point contre lui. C'était un point capital. Bien que le succès de la conspiration lui parût alors assuré, même au cas où elle serait découverte avant l'heure, un homme aussi résolu et aussi subtil que le chef de police pouvait tout faire manquer. Pour des raisons qui lui demeuraient inconnues, la neutralité, sinon la bienveillance de Gennaro, lui semblait acquise. Donc Altieri triomphait : il serait doge !

Enfin, Roland mort, c'était en peu de temps la conquête de Léonore. Que Léonore eût voué une fidélité farouche, inébranlable à Candiano vivant, cela se concevait… Mais cette fidélité avait duré huit ans. Continuerait-elle envers la mort ?…

C'était chose improbable, inadmissible…

La fille si fière des antiques doges serait heureuse de son titre de dogaresse. Son orgueil serait flatté dans toutes ses fibres.

Léonore capitulerait par orgueil… puis l'amour viendrait !

Oui, depuis bien longtemps, Altieri n'avait senti de pareilles espérances gonfler son cœur.

Aussi, très calme, songea-t-il dès lors à organiser pour le soir l'assassinat de Roland Candiano… Et ce fut ce terme d'assassinat qui se présenta tout naturellement à son esprit sans même qu'il en éprouvât une surprise.

Il sortit de son cabinet, calme, presque souriant.

Mais sans traverser ses antichambres, par un escalier dérobé, il monta à l'étage supérieur où se trouvait l'appartement de Dandolo et de sa fille. Il espérait vaguement rencontrer Léonore.

Et s'il la rencontrait, la braver pour ainsi dire, la dompter d'un regard de triomphe anticipé, lui faire comprendre que de grandes choses se préparaient.

Il ne vit ni Léonore, ni Dandolo, et redescendit dans son cabinet, entra dans les antichambres, causa gaiement avec plusieurs officiers.

Jamais Altieri n'était apparu à ses fidèles et à ses courtisans avec un visage de joie. On l'avait toujours vu sombre.

Ce fut un étonnement chez les uns, et presque une inquiétude chez les autres. Car les courtisans d'Altieri, semblables à tous les courtisans, ne se réjouissaient ou ne s'inquiétaient que d'après l'impression que leur renvoyait le visage du maître.

Altieri avait sa cour, comme Bembo avait la sienne, comme le doge Foscari avait encore la sienne.

Seulement les courtisans d'Altieri portaient tous le costume militaire. Son palais ressemblait à un corps de garde où les soldats eussent tous été des officiers de rang.

Dans l'après-midi, comme le soir commençait à venir, Altieri sortit de son palais. Il était seul et s'enveloppait d'un vaste manteau qui lui couvrait en partie le visage.

Altieri fit de longs détours dans Venise. Et comme bientôt la nuit allait remplacer le soir, il arriva dans un des quartiers les plus tristes et aussi les plus mal famés de Venise.

Que venait y chercher le capitaine général ?

Là vivaient les marins de basse catégorie, là vivaient aussi les filles galantes, les malheureuses que la misère poussait, alors

comme aujourd'hui, à vendre leurs baisers pour un morceau de pain.

Là vivaient enfin les mendiants de toute sorte, ceux qui, le jour venu, s'en allaient chanter en s'accompagnant de la guitare, ou ceux qui allaient exhiber sur la place publique une plaie ou une infirmité pour attirer la pitié et gagner une pièce de monnaie.

Mais peut-être d'autres gens que des misérables, des mendiants, habitaient-ils ce triste quartier…

Altieri entra dans une sombre ruelle.

Il marcha courageusement, bien qu'il fût seul.

Nous disons courageusement…

En effet, dans l'ombre s'agitaient des choses confuses, des êtres qui sans doute devaient jouer au poignard aussi facilement qu'à la *morra,* et du fond de la nuit, des yeux luisants le suivaient à la piste, semblables à des yeux de fauves en chasse.

Peut-être la démarche assurée et l'air tranquille d'Altieri le sauvèrent-ils ; peut-être aussi fut-il reconnu et inspira-t-il une terreur salutaire aux êtres qui grouillaient des deux côtés de la ruelle et à travers lesquels il passa paisible, hautain.

Il s'arrêta enfin devant une maison basse, derrière laquelle clapotait l'eau d'un canal. La maison n'avait qu'un rez-de-chaussée surmonté d'un toit que perçait une lucarne. Et cette lucarne entrouverte avait l'air d'un œil de borgne qui guette.

En bas, il y avait une porte et une fenêtre.

La fenêtre était éclairée. Altieri chercha à jeter un coup d'œil à l'intérieur, à travers les vitraux ; mais non seulement ces vitraux, enchâssés dans les mailles de plomb, étaient fort épais, mais ils étaient couverts d'une couche de poussière qui formait un rideau hideux mais excellent contre les indiscrets.

Résolument, Altieri frappa à la porte. Une femme vieille, sordide, édentée, le chef branlant, les yeux clignotants, apparut bientôt, levant au-dessus de sa tête, pour reconnaître l'inconnu, une de ces petites lampes à huile qui s'accrochaient à un clou.

La vieille jeta un coup d'œil sur le visiteur, parut satisfaite de l'examen et attendit silencieusement, comme une sibylle.

« C'est ici que demeure Spartivento ? demanda Altieri.

– Ici, seigneur, tout à votre service », dit la vieille en reculant, avec un sourire qui avait la prétention d'être engageant et qui, sur cette bouche aux lèvres entrouvertes sur des gencives sans dents, n'était qu'un affreux paradoxe.

La porte libre, Altieri entra. La vieille femme referma soigneusement, et désigna à son serviteur un escabeau de bois.

Il refusa d'un signe de tête.

Cet intérieur situé en contrebas de la route, et où l'on arrivait par trois ou quatre marches branlantes, était un rêve de fantaisie, le modèle achevé du capharnaüm. On y voyait des animaux empaillés suspendus au plafond, une nichée de chats noirs qui se promenaient à pas furtifs, le dos en rond et la queue hérissée, des pièces d'étoffes précieuses, des bocaux renfermant des poudres bizarres, des épées, des dagues, des bijoux de prix et des verroteries, des images de madones et des sachets de parfumeries érotiques, des alambics, des ustensiles de cuisine po-

sés sur des fauteuils de valeur, le tout enseveli sous d'épaisses couches de poussière.

Au fond, il y avait une porte et une fenêtre ; la porte s'ouvrait sur un escalier par lequel on montait au grenier. La fenêtre vermoulue s'ouvrait sur le canal dont l'eau noire clapotait doucement, avec des glissements soyeux et sinistres.

Un homme moins brave qu'Altieri eût frémi.

Il jeta sur toutes ces choses un regard circulaire plein d'indifférence et de mépris, puis ramena ce regard sur la vieille qui continuait à sourire. Elle se mit à parler avec volubilité, à voix basse :

« Est-ce pour mon fils que vous venez, seigneur, ou pour ma fille, ou pour moi ? C'est que ce n'est pas la même chose, voyez-vous !... Voulez-vous savoir la bonne aventure, connaître le passé, le présent, l'avenir, savoir si vous serez aimé, et comment vous devez vous y prendre pour l'être ? Alors, c'est moi qui vais vous répondre. Voulez-vous des poudres de jeunesse, des eaux de vie, des secrets d'enchantement et de charme, voulez-vous glisser dans les veines de la femme indifférente et froide comme un marbre tous les feux de la passion dévorante ? C'est encore moi qui vais vous répondre... Voulez-vous quelque poison subtil ne laissant aucune trace, endormant tout à la douce le rival détesté qui vient jouer de la guitare sous les fenêtres de votre belle ? C'est encore moi, seigneur, qui aurai l'honneur de vous servir... Voulez-vous au contraire pour cette nuit une belle compagne, robuste, bien faite, ardente et savante à tous les jeux de l'amour ? C'est ma fille qui va vous l'amener dans un instant. Vous n'avez qu'à dire comment vous la voulez : brune comme la nuit, blonde comme Vénus, Allemande, Française, Espagnole, Nubienne ?... Parlez, seigneur !... Voulez-vous enfin vous défaire de quelque mari jaloux ou de quelque amant brutal, voulez-vous que d'un bon coup de dague celui dont vous devez hériter s'en

aille chez ses aïeux, c'est mon fils que j'appellerai… Choisissez, seigneur : la mère, le fils ou la fille ?

– C'est Spartivento que je suis venu voir, répondit Altieri.

– Mon fils ! Il est justement là, tout à votre service. On eût dit qu'il attendait votre visite. Car il devait aller en expédition, et on lui avait même promis dix écus ; mais il est resté, le cher garçon. Sûrement, quelque chose lui a dit…

– Allons, la vieille, tais-toi, et appelle ton fils !

– Montez, seigneur », dit la vieille en ouvrant la porte du fond.

Altieri vit l'escalier noir et puant.

Il eut une seconde d'hésitation, puis, s'étant assuré que sa dague ne l'avait pas quitté, il monta d'un pas ferme, pendant que la vieille, avec un bâton, frappait deux coups au plafond.

Altieri, au haut de l'escalier, se trouva dans une pièce vaste, mais basse de plafond, dont un angle était éclairé par la lumière triste d'une petite lampe, tandis que tout le reste demeurait dans l'ombre. Ce grenier paraissait désert.

Il n'y avait là qu'un mauvais lit dressé dans un coin, quelques escabeaux autour d'une table, une bouteille et des verres sur cette table, une douzaine d'épées pendues à de gros clous, et un homme long et maigre qui se courbait en deux, la toque à la main – une toque dont la plume balayait le plancher.

« Spartivento pour vous servir », dit cet homme en se redressant.

Spartivento méritait à coup sûr son nom[4], ou son surnom.

Il était mince, tout en angles aigus, avec une figure en lame, un nez en arête vive, une bouche serrée, avec on ne sait quoi de grave. Il était vêtu de noir et portait à la ceinture, pour toute arme, une courte dague enfoncée dans une gaine de velours rouge.

C'était le bravo célèbre, le tueur à gages.

Et maintenant, il attendait que son visiteur se décidât, habitué qu'il était à les voir tous hésiter avant de lui confier leurs projets de ténèbres. Altieri fit comme les autres.

Il paya un dernier tribut à cette chose complexe, fuyante, toujours si formidablement présente, qu'on appelle la conscience.

Brusquement, il se décida… comme les autres !

« Mon maître, dit-il, j'ai entendu parler de ton adresse particulière à manier l'épée ou la dague.

– Je tue assez proprement mon homme. »

Spartivento dit cela avec la réelle modestie de l'homme qui sait sa valeur au plus juste.

« Qui te dit qu'il s'agit de tuer ? fit Altieri.

– Pourquoi êtes-vous ici ? dit le bravo, sincèrement étonné. La mère s'est donc trompée ? »

Et déjà il se dirigeait vers l'escalier, les sourcils froncés.

---

[4] Spartivento : qui coupe, partage le vent.

« Arrête, fit Altieri, et écoute. »

L'homme revint, s'inclina et attendit.

« Tu as deviné, mon maître, reprit Altieri. Il s'agit de tuer quelqu'un.

– Es-tu prêt à faire ce que je te commanderai ?

– Vous connaissez mes prix ?

– Peu importe ton prix. Je te paierai ce que tu voudras, pourvu que tu ne manques pas ton homme. Écoute…

– C'est vingt écus pour un patricien ordinaire.

– Bon. L'homme que je vais te désigner est terrible, je t'en préviens, et je t'engage…

– C'est cinquante écus pour un membre du haut clergé, ou quelqu'un qui tient au gouvernement.

– Au diable ! Quand je te dis…

– La moitié payée d'avance », acheva Spartivento dont la toque, en un nouveau salut, balaya le plancher.

Altieri fouilla dans sa ceinture, en sortit une poignée d'or et déposa les pièces rutilantes sur le coin de la table.

« Oh ! oh ! dit Spartivento simplement.

– M'écouteras-tu maintenant ?

– Parlez.

– Es-tu prêt à tuer ?

– C'est mon métier.

– L'homme est très fort, je t'en préviens. Il serait bon d'emmener avec toi quelques camarades…

– Seul je suffis.

– Je te dis que l'homme est dangereux…

– Il mourra, fût-il brave et fort comme un vrai bravo.

– Et si je voulais, tu agirais dès cette nuit ?

– Dans une heure.

– Et tu frapperas au bon endroit ? L'homme n'en reviendra pas ?… »

Spartivento décrocha une rapière, en tâta le bout, la ceignit à sa ceinture, s'enveloppa d'un manteau et dit :

« Où est-ce ?

– En l'île d'Olivolo… mais, un instant, mon maître. Il ne faut pas y aller tout de suite.

– Et quand ?

– À dix heures… Pas avant ! À dix heures et demie, quand tu auras fini, tu passeras devant le portail de Sainte-Marie-Formose. Tu y verras quatre hommes. Je serai l'un des quatre. Et j'aurai sur moi autant d'or que je viens de t'en donner.

– Bon ! à dix heures donc ! »

Spartivento raccrocha sa rapière à un clou et se débarrassa de son manteau.

« L’endroit exact ? demanda-t-il.

– La vieille maison Dandolo. Tu connais ?

– Je connais.

– L’homme sera à l’intérieur avec un vieux. C’est le jeune qu’il faut frapper, tu entends ?

– J’entends bien.

– Je puis donc m’en aller tranquille ?

– Allez en paix. À dix heures et demie, l’homme aura reçu son coup, et moi je serai sous le portail de Sainte-Marie-Formose.

– J’ai ta parole », dit Altieri qui alors s’enveloppa de son manteau et se dirigea vers l’escalier.

Spartivento l’arrêta d’un geste et dit :

« Vous avez oublié une chose.

– Quoi donc ?

– Le nom de l’homme.

– Que t’importe ? dit Altieri en tressaillant.

– Je sais toujours qui je frappe.

– Tu veux savoir ? reprit Altieri d'une voix sombre.

– C'est indispensable… Sinon je ne frappe pas. »

Altieri demeura rêveur une minute, puis il dit :

« C'est un homme très redoutable, qui a accompli de grandes choses, qui est sorti de la tombe où on l'avait muré, qui a frappé déjà plusieurs de ses ennemis, qui commande aux bandes qui tiennent la montagne et la plaine.

– Son nom ?

– Roland Candiano, dit brusquement Altieri.

– Comment avez-vous dit ?

– J'ai dit : Roland Candiano.

– C'est Roland Candiano que je dois frapper ce soir en l'île d'Olivolo ?… C'est bien cela que vous dites ?

– C'est bien cela : Roland Candiano. »

Le bravo alla à la table où il avait laissé la poignée d'or qu'y avait jetée Altieri. Et il dit :

« Reprenez votre argent.

– Hein ? Quoi ? gronda le capitaine général.

– Je dis : reprenez votre argent.

– Pourquoi ? pourquoi ? grinça Altieri.

– Parce que je ne frapperai pas Roland Candiano. »

Altieri saisit violemment le bras de Spartivento et gronda :

« Misérable, tu veux donc que je te fasse saisir demain et jeter sous les plombs ? Ta hideuse industrie n'est tolérée qu'à condition que tu puisses rendre quelque service à l'État…

– Et moi, je ne reconnais pas l'État, pas de maître. Ne menacez pas, seigneur, croyez-moi. Écoutez… ! qu'entendez-vous ? Les eaux du canal qui gémissent parmi les pilotis de cette maison ?… Ce sont peut-être les gémissements de ceux qui, comme vous, m'ont menacé. »

Le bravo se redressa, sa taille mince parut s'allonger, et il dit :

« On ne me menace pas, moi ! »

Altieri regarda autour de lui avec un commencement de terreur.

Spartivento reprit :

« Que pouvez-vous me reprocher ? Je vous dis de reprendre votre argent ; le marché ne me plaît pas ; mais je ne vous vole pas. Qu'avez-vous à dire ?

– Cet or… je te le laisse. Mais voyons, je ne menace plus. Tu es un brave. Dis-moi au moins pourquoi tu ne veux pas frapper Roland Candiano ? »

Et espérant exaspérer l'amour-propre du bravo, il ricana :

« Mais qu'ai-je besoin de te le demander ! Tu as peur, voilà tout ! Je dirai partout demain que Spartivento a eu peur.

– Nul ne vous croira ; et puis, peu importe, fit gravement le bravo, je vous ai dit que j'ignore la peur.

– Allons donc, poltron ! Tu trembles au seul nom de Candiano !

– Quand cela serait, ce serait permis. Nul n'a jamais touché à Roland le Fort sans s'en repentir amèrement. Mais moi, je ne crains pas la mort.

– Pourquoi, alors ! pourquoi ! parle donc !... Ah ! tu parleras, par tous les diables, tu ne sais pas à qui tu as affaire !

– Pardon, seigneur capitaine général, je le sais, dit tranquillement Spartivento.

– Et sachant qui je suis, tu oses me tenir tête ?

– Pourquoi pas ?... Je vous redoute si peu que je ne prendrai même pas la précaution de vous jeter aux poissons. »

Altieri pâlissait et rougissait coup sur coup ; il grinçait des dents ; mais il est sûr que la contenance du bravo, son attitude paisible et grave lui inspiraient tout au moins de la prudence.

« Quant à vous dire pourquoi je ne veux point frapper Roland Candiano, reprit Spartivento, c'est facile. Voyez-vous, seigneur Altieri, je suis un bravo, mais je ne suis pas un sbire ; chacun son métier, que diable ! Mon métier, moi, c'est de rendre service aux bons bourgeois qui ne connaissent pas le maniement de l'épée. Je leur prête mon bras pour de l'argent. Mais je ne me charge pas des affaires de l'État. Il y a à Venise un doge, un suprême conseil, un tribunal inquisitorial, un chef de police et une nuée de sbires. C'est leur affaire et non la mienne de pourchasser, de saisir et de frapper les ennemis de l'État. Ro-

land Candiano est rebelle, en révolte contre la force juridique et la force armée. À ce titre de rebelle, vous pouvez le saisir. Mais à ce titre, il m'est sacré, à moi ! »

Altieri s'était croisé les bras et écoutait avec une sombre amertume ces paroles qui lui prouvaient la profonde puissance de Candiano. Spartivento continua :

« Je ne sais si vous me comprenez… je crois que vous ne devez pas me comprendre. J'ai encore à vous dire ceci : je ne parle pas trop pour moi. Je suis une exception, moi, un être à part ; j'ai tué, je suis couvert de sang ; peut-être bien que je serai tué un jour ; peut-être que le bourreau compte déjà quel prix il tirera de ma tête, comme j'ai compté le prix que je tirerai de certains coups de dague. C'est tout naturel, parbleu ! Donc, ne parlons pas de moi. Mais il y a dans Venise des milliers d'hommes et de femmes qui n'ont pas volé, qui n'ont pas tué, qui remplissent avec zèle leur office de bons citoyens et exercent avec art leur métier ; par eux Venise est prospère, forte, riche et respectée. Vous ignorez tout cela sans doute ? Eh bien, vous devez ignorer aussi les malédictions qui montent de ce monde-là. Il semble vraiment que le travail, ce soit l'enfer. Non, messieurs les patriciens, vous exagérez vraiment le droit que vous avez de tourmenter les pauvres gens. C'est pour ceux-là que je parle, seigneur capitaine général. Cela vous étonne ? C'est pourtant vrai. Ces gens n'espèrent qu'en Roland Candiano. Il doit les délivrer. Il l'a dit. Il le fera. Ce rebelle parle de la révolte comme d'un acte nécessaire. Il me plaît ainsi. Et si je le tuais, il me semble que je serais ensuite forcé de me tuer moi-même, tellement je me jugerais méprisable ! »

Ainsi parla le bravo.

Il parla simplement, sans emphase, et probablement sans comprendre bien clairement le sens profond de son réquisitoire. Ce qui était sûr, c'est que ce bravo, sorte de rebelle formidable,

en marge de toute morale, écarté de toute société, sinistre champignon poussé dans le sang et la corruption d'une époque inouïe, ce spadassin, dont la profession était de tuer sans pitié, avait pitié des misères qui grouillaient autour de lui.

Spartivento avait dit à Altieri :

« Je ne sais si vous me comprenez… »

Altieri ne comprit pas. Mais il eut l'intuition qu'il se heurtait là à quelque chose de profond, de terrible et d'ignoré.

Il demeura pensif et plein de rage froide.

Ainsi partout, chez lui, dans son palais, dans la chambre de sa femme, sur la place publique, et jusque dans les bas-fonds de Venise, Candiano se dressait devant lui et le défiait !

Alors une sorte de fureur insensée s'empara d'Altieri. Il eut honte d'avoir voulu employer le bravo alors que, plein de force et de courage, il pouvait, il devait se mesurer avec Roland…

Sans mot dire, il s'enveloppa dans son manteau, et descendit l'escalier, tandis que Spartivento, du haut de son grenier, criait à la vieille :

« Ouvre et laisse passer en paix… »

Altieri sortit de cette tanière, s'achemina vers son palais et y arriva comme neuf heures sonnaient. Une heure plus tard, les trois officiers à qui il avait donné rendez-vous se trouvaient dans son cabinet.

Altieri les examina avec satisfaction.

Tous les trois, armés de solides rapières et de dagues, le lourd pistolet à la ceinture, cuirassés de buffle, larges d'épaules, solides, vigoureux et tranquilles, apparaissaient invincibles, formidables…

Romani et Ghiberto étaient dévoués jusqu'à la mort à Castruccio qui, riche et bien en cour, les soutenait de son crédit et de son argent. Castruccio, lui, était dévoué à Altieri qui lui avait promis un haut grade.

Il en résultait que ces trois hommes formaient, dans la garde du capitaine général, une garde particulière.

Castruccio, en entrant dans le cabinet d'Altieri, dit :

« Nous voici, fidèles au rendez-vous.

– Prêts à tout ! » ajoutèrent ses deux compagnons en saluant leur capitaine général.

Altieri, cependant, songeait :

« Ils sont résolus, courageux, adroits, vigoureux. Et nous serons quatre. Mais à nous quatre nous ne valons pas la dague du bravo. Ah ! celui-là me paiera cher sa trahison…

– Où allons-nous ? demanda Castruccio.

– Écoutez, dit Altieri. Le grand jour approche. Toutes les chances sont pour nous. Tout est prêt maintenant. Chacun a son rôle désigné, et son poste… Mais moi, moi qui porte le poids de toutes les inquiétudes d'une pareille aventure, je dois me préoccuper des obstacles qui peuvent surgir à la dernière heure. J'en ai écarté beaucoup déjà. Il en reste un, le plus terrible, qui peut faire avorter le grand projet, m'envoyer à l'échafaud et vous

sous les plombs. C'est cet obstacle que nous allons supprimer cette nuit. »

Les trois hommes écoutaient attentivement.

Altieri reprit :

« Vous savez sans doute que Roland Candiano est à Venise ?

– Ah ! ah ! s'écria Castruccio, c'est de lui qu'il s'agit ?

– On dit que les marins du port sont prêts à se soulever pour lui, ajouta Romani.

– Dans les tavernes, les cabarets, la plèbe, les filles de joie, les portefaix du Lido ne parlent que de lui, dit aussi Ghiberto.

– Oui, reprit dédaigneusement Castruccio, mais pas un patricien, pas un officier, pas un homme ayant un nom dans Venise ne ferait un pas pour l'arracher au bourreau qui le guette. Ce Roland Candiano ne compte pas.

– Tu te trompes, dit Altieri. Candiano a peut-être formé des projets que nous ne connaissons pas.

– Ces projets n'auront pas le temps d'aboutir, puisque dans quelques jours, nous serons maîtres de Venise.

– Je le crois, je l'espère… Pourtant, il faut tout prévoir. Nous aurons assez de besogne le jour du grand combat sans que nous ayons à combattre aussi la plèbe. Candiano peut nous gêner ce jour-là. C'est pourquoi j'ai décidé que nous le supprimerions.

– Supprimons-le ! fit Castruccio.

– Mais, demanda Ghiberto, pourquoi cet homme n'est-il pas arrêté depuis longtemps ? Il est rebelle, en somme…

– Ne nous occupons pas des lâchetés de la police de Venise. Agissons en hommes et pour notre compte. »

Altieri se gardait bien d'ajouter que la police avait vainement essayé de s'emparer de Candiano, et encore moins d'avouer qu'il avait essayé d'envoyer un bravo contre lui.

Il se leva et dit simplement :

« Partons ! En route, nous combinerons notre action. »

Nous devancerons, dans la maison de l'île d'Olivolo, le capitaine général et ses trois acolytes.

Il était environ neuf heures et demie. Roland venait de monter dans la chambre où habitait son père.

Le vieux Philippe s'y trouvait. C'était lui qui, tous les soirs, déshabillait le pauvre fou et l'aidait à se mettre au lit.

Cela se passait généralement vers huit heures du soir.

Mais ce soir-là, Philippe n'avait pas encore déshabillé le vieux doge. Roland lui avait donné l'ordre d'attendre. Lorsqu'il entra dans la chambre du vieillard, Roland le trouva endormi paisiblement dans un vaste fauteuil.

Il le considéra un instant avec une gravité attendrie.

Puis il le toucha à l'épaule, et doucement l'éveilla.

Le vieillard ouvrit ses yeux blancs et regarda fixement dans le vide, comme regardent les aveugles.

« Que me veut-on ? murmura-t-il.

– C'est moi, mon père », dit Roland.

Il l'appelait toujours ainsi, bien que ce nom de père n'eût encore éveillé aucun écho dans l'esprit du dément.

Il lui parlait en général comme si son père eût pu le comprendre.

« Mon père, dit Roland, cette maison va être envahie peut-être cette nuit. Je suis obligé de vous conduire hors de votre chambre dans un endroit où vous serez en sûreté… Venez… »

Et, passant son bras sous celui du vieux Candiano, il l'entraîna.

Parvenu au rez-de-chaussée, Roland trouva Scalabrino qui l'attendait. Il lui fit signe de le suivre.

Le vieux Philippe suivait également.

Il sortit dans le jardin et se dirigea vers le cèdre qui se trouvait au milieu de l'enclos. Peut-être n'a-t-on pas oublié que l'énorme tronc de cet arbre était creux et que l'intérieur avait été aménagé par Philippe comme une sorte de chambre.

« L'échelle ! » dit Roland, lorsqu'il fut arrivé au pied du cèdre.

Scalabrino approcha l'échelle, que sans doute il avait apportée là lui-même. Il monta le premier et atteignit le sommet

du tronc, écarta les ronces et les broussailles qui formaient une espèce de plancher, puis il dit :

« Vous pouvez monter, monseigneur. »

Roland saisit son père dans ses bras. Et pareil à Énée emportant son père Anchise, il monta avec son fardeau sur l'épaule.

Scalabrino s'était laissé glisser au fond du trou que formait le creux du tronc.

Roland saisit alors son père sous les deux aisselles et le fit descendre jusqu'à Scalabrino qui le saisit dans ses bras.

Alors Roland sauta à son tour. Il étendit le vieillard sur une couche sommaire qui avait été préparée dans la journée, puis le couvrit de quelques bonnes couvertures de laine.

L'aveugle s'endormit presque aussitôt.

Alors Roland et Scalabrino regagnèrent le sommet du tronc, et Philippe, à son tour, se laissa tomber dans cette sorte de chambre où il devait passer la nuit près du vieux doge.

Quelques instants plus tard, Roland et Scalabrino, ayant enlevé l'échelle, avaient regagné la maison.

« Maintenant, dit Roland, nous allons voir jusqu'à quel point Gennaro est capable de trahison. »

On se souvient de l'entretien qui avait eu lieu dans la mâtinée entre Roland Candiano et le chef de police. On se souvient qu'en quittant Candiano le chef de police avait demandé :

« S'il survient un incident grave, où dois-je vous faire prévenir ? »

Et que Roland fixant Gennaro, avait répondu :

« À la maison de l'île d'Olivolo où je serai seul… avec mon vieux père. »

Roland avait pénétré le chef de police jusqu'à l'âme.

Il s'attendait à être attaqué.

On vient de voir qu'il avait pris ses mesures pour mettre son père en sûreté.

Quant à ce qui le concernait lui-même, il était résolu à attendre simplement les événements, et à agir en conséquence.

Il avait raconté à Scalabrino sa conversation avec le chef de police et avait ajouté :

« Il est inutile de prévenir nos compagnons. Une action bruyante, en ce moment, compromettrait bien des choses. »

Scalabrino avait approuvé d'un signe de tête, et avait dit :

« À nous deux, nous suffirons. »

Lorsqu'ils furent rentrés dans la maison, après avoir mis le vieux Candiano en sûreté, Scalabrino dit :

« Il n'y a qu'un chemin pour venir ici : ceux qui nous attaqueront, s'ils viennent, sont obligés de longer l'église. Je vais donc me mettre en surveillance à Sainte-Marie, afin que nous soyons prévenus à temps. S'ils sont trop nombreux, monseigneur, je ne vous laisserai pas faire la folie de rester ici.

– Va, dit Roland. Je t'attends. »

Scalabrino s'élança aussitôt au-dehors.

Roland laissa la porte entrouverte.

Il éteignit les deux flambeaux, puis il s'assit dans un fauteuil.

Et dans l'obscurité, il attendit, rêveur.

À quoi songeait-il à ce moment où avec une sorte d'insouciance, ou plutôt avec une folle témérité où perçait son désir de mort, il risquait sa vie ? Était-ce à Gennaro, qu'il avait dompté, et dont il voulait peut-être connaître la vraie pensée ?

Était-ce à ceux qui avaient déjà succombé, englobés dans son œuvre de vengeance ?

Revoyait-il les fantômes de Jean de Médicis, de Sandrigo, de Bembo, de Grimani, d'Imperia, de tous ces morts qui semaient la route qu'il parcourait ?

Songeait-il à la fin si triste et si touchante de la petite Bianca, ou au dévouement de la pauvre Juana ?

Sa pensée, au contraire, courait-elle au-devant de ceux qu'il devait frapper encore ? Dandolo… Foscari… Altieri… ?

Ou plutôt, évoquait-il, dans son amour désespéré, l'image de cette Léonore qu'il n'avait cessé d'adorer depuis le jour si lointain de leur première rencontre ?

Qui pourrait le dire ?

Tout à coup, une ombre se glissa dans la pièce obscure et, près de lui, Scalabrino murmura :

« Ils viennent !...

– Combien sont-ils ? demanda Roland.

– Quatre.

– As-tu reconnu parmi eux Guido Gennaro ?

– Non... et même il me semble que ces hommes ne sont pas des sbires ordinaires. On dirait des officiers. »

Roland demeura silencieux.

Les nouvelles rapportées par Scalabrino le déconcertaient.

« Peut-être ne viennent-ils pas ici ? » murmura-t-il.

À ce moment, il entendit distinctement crisser le sable du jardin sous des pas furtifs. Rapidement, il glissa quelques mots à l'oreille de son compagnon, qui répondit à voix basse :

« Bon, j'ai compris... »

Alors ils se postèrent de chaque côté de la porte et attendirent en silence. Scalabrino avait saisi un lourd tabouret en chêne, arme redoutable dans sa main.

Quant à Roland, très calme, il avait dégainé sa dague.

Ceux qui venaient, c'étaient Altieri et ses trois compagnons.

En sortant du palais du capitaine général, ils s'étaient fait conduire en gondole jusqu'à l'île d'Olivolo.

« Or çà, dit alors Castruccio qui avait son franc-parler, il me semble que si ce Candiano du diable est réellement seul, un d'entre nous aurait suffi. »

Altieri haussa les épaules avec impatience.

« Le gibier est trop précieux, dit-il, pour qu'on risque de le laisser échapper. La maison est vaste, et nous ne serons pas trop de quatre.

– Oui, mais aucun de nous ne connaît la maison.

– Je la connais, moi, et cela suffit. Voici notre ordre de bataille : nous pénétrons dans le jardin et nous nous approchons de la maison. Au rez-de-chaussée, il y a deux grandes salles, dont l'une servait de salle à manger. C'est par cette pièce qu'on montait en haut. C'est donc là que nous devons tenter d'entrer sans bruit.

– Sans bruit… ce sera difficile.

– J'ai une clef, dit froidement Altieri, il y a eu un moment où j'étais maître dans cette maison… »

Altieri prononça ces mots avec un frémissement de rage…

Et ses trois amis songèrent que cette maison où ils allaient avait été habitée par Dandolo, par Léonore, la femme de leur capitaine… et que Léonore avait été la fiancée de Roland Candiano.

Ils comprirent alors qu'ils ne servaient pas seulement la cause de leur conjuration.

Mais, nous l’avons dit, ces trois hommes étaient dévoués. Et puis, c’étaient des soldats : ils suivaient le chef, et étaient prêts à obéir.

Les quatre hommes débarquèrent, longèrent Sainte-Marie-Formose, et arrivèrent à la porte du jardin qu’Altieri ouvrit aussitôt.

Puis, à pas étouffés, ils se dirigèrent sur la maison.

Tout y était obscur et silencieux.

« Il est réellement seul, songea Altieri, sans cela, nous serions déjà signalés et attaqués. »

Puis une idée soudaine traversa son esprit :

« Qui sait s’il est encore là ! qui sait si Gennaro ne s’est pas trompé !… »

Alors il se hâta d’ouvrir, presque sans prendre de précautions.

Comme celle du jardin, cette porte n’opposa aucune résistance.

« À gauche », dit Altieri à voix basse.

Castruccio entra le premier, avec Ghiberto.

Tous deux avaient leur dague à la main.

Derrière eux, Romani.

Altieri, pendant ce temps, refermait la porte.

Castruccio et Ghiberto, selon la recommandation que venait de leur faire le capitaine général, se tournèrent vers la gauche et, de la main étendue, Castruccio toucha la porte qui donnait dans la salle à manger. Elle était entrouverte et céda à la légère pression.

Les deux hommes entrèrent. Castruccio murmura :

« Il faut allumer un flambeau. »

À ce même instant, deux cris de souffrance et d'agonie retentirent dans la nuit : Ghiberto venait de tomber comme une masse, le crâne fracassé par le tabouret de Scalabrino.

En même temps, Castruccio s'affaissait : la dague de Roland venait de pénétrer dans l'épaule gauche.

Altieri et Romani s'étaient arrêtés, pétrifiés par la surprise et l'épouvante.

La porte de la salle à manger s'ouvrit toute grande, et Scalabrino démasqua une lanterne sourde dont le jet de lumière inonda Altieri.

Celui-ci eut ce grincement terrible du fauve acculé à la mort ; le tabouret de Scalabrino se leva sur sa tête… Tout cela n'avait duré que deux secondes.

Le tabouret allait retomber à toute volée sur le crâne d'Altieri, comme il était tombé sur celui de Ghiberto.

Roland s'élança, saisit le bras du colosse…

« Arrière, gronda-t-il, cet homme est à moi ! »

Et Altieri, qui n'avait pas frissonné sous le coup terrible qu'il voyait venir, frissonna sous ces paroles.

« Je me rends », dit Romani jetant son poignard.

Roland recula dans la salle à manger, les yeux fixés sur Altieri.

« Venez », dit-il d'une voix rauque.

Altieri, comme hypnotisé, obéit machinalement.

Quant à Romani, Scalabrino l'enferma dans la pièce voisine.

Lorsque Altieri fut entré, Roland referma la porte. Au moyen de la lanterne sourde de Scalabrino, il ralluma les deux flambeaux.

Puis, s'adressant à son compagnon :

« Laisse-nous. Et quoi que tu entendes, n'entre que lorsque je t'appellerai. »

Scalabrino sortit.

Altieri s'était assis dans un fauteuil, les bras croisés.

Roland se tourna vers Altieri.

Son visage, convulsé l'instant d'avant, avait repris une sorte de calme farouche. Il demanda :

« Vous veniez pour me tuer ?

– Oui », dit nettement Altieri.

Le capitaine général était doué de cette bravoure physique qui vient de la longue habitude des armes et des combats.

Il avait eu peur un instant.

Maintenant, sûr de ne pas être surpris, sûr qu'il n'aurait affaire qu'à deux adversaires, tout l'effort de son esprit tendait à combiner sa défense et à disposer le combat qu'il prévoyait.

« Voilà assez longtemps que nous nous cherchons, dit-il avec un rictus de haine et de défi.

– Je ne vous ai pas cherché, Altieri, dit Roland. Si je vous avais cherché, je vous eusse trouvé depuis longtemps, comme j'ai trouvé Bembo, votre ami, et Imperia, votre instrument de crime. »

Altieri tressaillit.

« Mais puisque vous voilà, continua Roland, il ne me paraît pas inutile de vous dire certaines de mes pensées...

– C'est cela ! Expliquons-nous donc, avant de nous entr'égorger. Car vous mourez d'envie de m'assassiner, et moi je vous avoue que, sans grande émotion, je vous ouvrirais le ventre à coups de dague.

– Il n'y a pas d'explication entre nous, Altieri. Vous êtes dans l'erreur. Je veux simplement vous dire ce que je pense. Vous souvenez-vous du soir de mes fiançailles ? »

Altieri secoua violemment la tête, et dit :

« Non, je ne me souviens pas.

– Je me souviens, moi. Vous vous êtes approché de moi. Vous m'avez tendu votre main loyale, et vous m'avez dit : « Soyez heureux, Roland Candiano… » Vous avez fait cela, vous avez dit cela. Une demi-heure plus tard, vous me faisiez arrêter. »

Roland se tut un instant.

Une rougeur envahissait son front dont les veines se gonflaient.

« Voilà, continua-t-il, comment vous vous êtes défait de l'homme que vous haïssiez. Eh bien, Altieri, cette parole que vous m'avez dite en me tendant la main, je l'ai eue dans l'esprit pendant des années. Et j'ai cherché longtemps à quelle race vous apparteniez… Je ne pouvais pas vous considérer comme un homme d'épée ; en effet, ayant à vous défaire d'un rival, nous n'aviez pas osé employer le fer. »

Altieri fit un mouvement de rage.

« Écoutez-moi froidement, puisque je vous parle froidement… Donc, vous n'étiez pas un soldat, malgré votre costume. J'ai pensé un instant que vous aviez peut-être l'âme d'un bravo ; mais ce ne pouvait être cela, puisqu'un bravo m'eût poignardé, et vous, vous n'avez pas osé… Alors, je me suis demandé si vous n'étiez pas simplement un sbire… Mais j'ai vu que vous étiez plus bas qu'un sbire, car un sbire m'eût arrêté, ou eût essayé de m'arrêter, mais ne m'eût pas tendu la main.

– Misérable ! rugit Altieri, ce sera là ta dernière insulte ! »

En même temps, il voulut se lever pour se ruer sur Candiano ; mais il ne put faire ni un mouvement ni un geste ; Roland, d'un geste plus prompt que la pensée, avait saisi les deux bras

d'Altieri et il le maintenait cloué sur son fauteuil, écumant et livide.

Progressivement, il le lâcha.

« Je vous ai dit de m'écouter froidement, reprit-il. D'ailleurs, j'aurai vite fini… Donc, vous n'étiez ni un homme d'épée, ni un bravo, ni un sbire. Et ce que vous venez de faire, cette attaque à quatre, me prouve encore que je ne m'étais pas trompé en vous plaçant enfin dans la catégorie des lâches. »

Altieri, dompté une première fois, bondit sous l'outrage :

« C'est vous qui êtes le lâche, puisqu'ici vous êtes le plus fort ! »

Roland haussa les épaules.

« Nous sommes seuls dans cette salle ; vous avez un poignard à la main, et moi je n'en ai pas, le mien est resté planté au cœur de votre ami Castruccio. »

En parlant ainsi, Roland se croisa les bras.

Altieri, debout, frémissant, livide, leva la main. Une seconde, la vie de Roland ne fut plus qu'une affaire de hasard.

Il ne broncha pas, maintint sur Altieri un regard de mépris.

Altieri, tout à coup, jeta violemment son poignard.

« Je savais bien que vous n'oseriez pas, dit Roland. Vous avez peur.

– Tu mens ! grogna le capitaine général.

– Vous avez peur. Vous vous dites que si vous me frappez, mon compagnon ne vous épargnera pas.

– Démon ! rugit Altieri.

– C'est tout ce que je voulais vous dire, Altieri : que vous êtes non pas un lâche, mais la lâcheté même. Je vais donc vous traiter comme les lâches qu'il est impossible de toucher. Je vous tiens en mon pouvoir : allez, Altieri, je vous fais grâce de la vie.

– Cela vous coûtera cher, bégaya Altieri.

– Non, puisque vous êtes lâche ; vous ne pouvez rien contre moi ; libre, demain, dans un mois, dans un an, jamais vous n'oserez vous mesurer à moi, puisque vous êtes lâche ; allez, Altieri, je ne m'inquiéterai pas plus de vous dans l'avenir que je ne m'en suis inquiété dans le passé ; vous n'existez pas, puisque vous êtes lâche… »

Roland avait ouvert la porte.

Il vit Scalabrino qui attendait, et il dit :

« Laisse passer cette guenille humaine ; rien, Scalabrino… pas même un soufflet… Laisse passer ce lâche… Je le gracie… »

Altieri haletait. Une abondante sueur ruisselait sur son front. Il connaissait la honte absolue.

Il s'avança vers la porte, titubant, et tourna autour des cadavres de Castruccio et de Ghiberto, puis recula épouvanté.

« Tu vois, Scalabrino, dit Roland, il n'ose pas enjamber les corps de ces deux hommes qui étaient des bêtes féroces, mais non des lâches. Tu vois, il est si lâche qu'il ne peut supporter la

vue de la mort… Mais qu'attend-il pour s'en aller, puisque je le gracie… »

Altieri jeta une sorte de rugissement rauque.

D'un bond insensé, il franchit les deux corps.

L'instant d'après, il était dans le jardin.

Roland l'avait suivi. Il l'accompagna jusqu'à la porte.

Et comme le capitaine général la franchissait…

« Ne ferme pas, dit Roland ; ne ferme pas, Scalabrino ; laisse toutes les portes ouvertes. Toute précaution contre le lâche serait infamante… Laisse-le… il est gracié… »

Altieri s'enfuit, ivre de honte, hébété de rage, et si abattu, si tremblant qu'avec un cri de terreur il se demanda :

« Oh ! vraiment, est-ce que je suis devenu lâche !… »

XXIII

ÉVASION DE DANDOLO

Depuis le jour où Pierre Arétin avait apporté au palais Altieri le portrait de Roland Candiano, le père de Léonore menait une vie plus triste, plus agitée de terreur, plus retirée aussi. Il sentait bien que tout lien était brisé entre sa fille et lui.

En lui-même, d'ailleurs, les ressorts vitaux, qui l'avaient soutenu, qui l'avaient fait criminel, s'étaient détendus. Plus d'ambition.

Venise lui faisait horreur. Il rêvait d'achever sa vie en quelque coin ignoré, d'y oublier le passé, et jusqu'à sa fille, et jusqu'à ce nom de Dandolo qui l'écrasait de son antique grandeur.

L'approche des événements qu'il redoutait, la conspiration dont il avait fait partie prête à éclater, Altieri sans doute bientôt doge, sa fille installée au palais ducal, ces choses l'effrayaient. Que deviendrait-il en tout cela, lui ! Le vide de sa vie lui apparaissait comme un abîme que rien ne peut combler.

Parfois, il se disait que peut-être, à la longue, une réconciliation se ferait entre sa fille et Altieri. Cette idée qu'il avait suscitée lui-même, il la fortifiait peu à peu : elle lui servait en effet d'excuse à sa fuite.

Dandolo avait résolu de quitter Venise pour ne plus jamais y revenir. Il prépara tout en conséquence.

On a vu qu'il avait fait transporter une grosse somme en or à Milan et qu'une gondole, montée par trois marins qui lui étaient dévoués, attendait en permanence devant le palais Altieri.

Trois jours après la scène que nous avons racontée dans le précédent chapitre, Dandolo entra chez sa fille.

Il ne la voyait plus que rarement.

Le prétexte de la défendre, de la protéger n'existait plus guère, et toutes les fois qu'il l'invoquait, Léonore lui répondait :

« Rassurez-vous, mon père, je ne suis plus malade, et je vous jure que je me défendrais si le capitaine général avait quelque mauvais dessein contre moi ; mais il n'en a aucun… il ne peut plus me faire de mal. »

Cependant, lorsque Dandolo venait chez sa fille, elle l'accueillait en s'efforçant de lui laisser croire qu'elle avait oublié le passé. Mais sous ce masque, le père voyait clairement la froideur et peut-être la répulsion de sa fille.

Ce jour-là, il entra chez Léonore, décidé à faire une dernière tentative pour l'emmener avec lui. Et puis peut-être avait-il encore autre chose à dire à sa fille, car, en entrant chez elle, il murmura :

« Il faut qu'elle sache ce détail… qui sait si cela ne la ramènera pas à moi ! »

Léonore s'occupait à filer au rouet. C'était alors le travail des femmes du peuple et des paysannes. Les patriciennes occupaient leurs doigts à des besognes plus relevées, comme de faire des pièces de dentelle pour orner leurs voiles ou leurs écharpes.

Mais Léonore aimait ce travail. Le bruit doux et monotone du rouet la calmait, tandis que sa pensée pouvait suivre ses rêves qui se formaient lentement pour se dissiper tout à coup, pareils à ces paysages aériens que forment les nuages.

Léonore salua son père d'un signe de tête, et ses doigts agiles continuèrent à faire tourner le fuseau.

« Mon enfant, commença Dandolo, as-tu réfléchi à cette proposition que je te fis il y a quelques jours ?...

– Laquelle, mon père ?

– De quitter ensemble Venise et de nous retirer dans telle ville ou village qui te conviendrait...

– Je vous ai répondu, mon père.

– Oui, c'est vrai ; tu m'as dit ta volonté impitoyable...

– Pourquoi impitoyable, mon père ?

– Parce que cette volonté de demeurer ici, même si je m'en allais, moi, m'indique clairement que je n'ai plus de fille... »

Léonore garda le silence.

Dandolo reprit avec une émotion qu'il chercha vainement à dissimuler :

« Pourtant, ma fille, je fus peut-être moins coupable que je ne parais... Ma faute... Ah ! laisse-moi parler, Léonore, je crois vraiment que c'est nécessaire... ma faute me fut inspirée par mon amour pour toi.

– Je le sais, mon père, dit Léonore généreusement, je le sais : votre faute fut une erreur de votre amour paternel ; je le sais, sans quoi, je ne serais pas ici près de vous…

– Ce n'est pas seulement cela que je veux dire, Léonore. »

Elle leva sur son père un profond regard que Dandolo ne put supporter, car il détourna les yeux.

« Écoute, reprit-il, je veux que tu connaisses cet incident, il le faut ; il te prouvera au moins que si… Roland Candiano avait pu être sauvé, il l'eût été par moi… Il faut donc, mon enfant, que tu te reportes à cette nuit effroyable…

– Mon père, dit Léonore en se levant, tandis qu'une pâleur soudaine envahissait son visage, quel nom prononcez-vous ! Quels souvenirs osez-vous éveiller en moi !

– Un nom que ton cœur prononce encore à chaque instant de ta vie ! s'écria Dandolo ; des souvenirs qui m'accablent encore plus qu'ils ne te désespèrent… Et pourtant, il faut que tu m'écoutes… car je ne veux pas, si je meurs, si je disparais, emporter l'affreuse certitude que ma fille me maudit…

– Je ne vous maudis pas, mon père, fit doucement Léonore en détournant la tête.

– Soit. Tu me pardonnes. Mais tu gardes la conviction, que dans cette tragédie, j'ai été du commencement à la fin traître à mes devoirs. En cela tu te trompes, et, quelque peine que cela te cause, il faut que je rétablisse l'exacte vérité. Cela est nécessaire à mon repos… aujourd'hui plus que jamais. »

Léonore reprit sa place à son rouet que, machinalement, elle mit en mouvement, et, baissant la tête :

« Si cela est nécessaire à votre repos, parlez, mon père…

– Sache d'abord, avant que je n'aborde le fait essentiel, sache que si Roland Candiano n'a pas été arrêté dix fois depuis son évasion, c'est que le grand inquisiteur de Venise n'a pas voulu qu'il le fût… Savais-tu cela ?

– Non, mon père, dit Léonore d'une voix étouffée.

– Sache encore ceci… Quelques jours après l'évasion, un sbire vint me dire qu'il connaissait la retraite de Candiano. Cet homme disait vrai… Alors, je le conduisis au milieu du Lido, et lorsque nous fûmes seuls, loin de tout témoin, seuls dans notre gondole, je lui demandai de ne pas dénoncer le fugitif… Le sbire refusa… Sais-tu ce que je fis ?… Je poignardai l'homme et je jetai son cadavre à la mer : ainsi Roland Candiano fut sauvé. »

Léonore frissonna. Mais elle demeura penchée sur son rouet.

« Je comprends, fit amèrement Dandolo. Tout cela n'était qu'une tardive réparation… Mais écoute encore… ce que j'ai à te dire maintenant remonte plus haut… à la veille même de la nuit terrible… Écoute… »

Léonore, palpitante, le front penché, souffrait amèrement : la lie affreuse de ces souvenirs ainsi remuée par son père lui causait d'intolérables vertiges. Mais son père avait dit :

« Il est nécessaire à mon repos que je parle. »

Et l'enfant, généreuse jusqu'au bout, acceptait ce dernier sacrifice.

Dandolo se recueillit. Il s'était mis à marcher à pas lents.

Soudain, comme il arrivait au fond de la chambre, ses yeux tombèrent sur le portrait de Roland. Léonore l'avait fait placer là.

D'ailleurs, elle le regardait rarement. Elle craignait plutôt de le contempler ; mais il lui semblait que de l'avoir ainsi près d'elle, c'était un peu de Roland qui veillait sur son âme endolorie.

« Sais-tu, demanda Dandolo, en quel lieu ce portrait a été acquis ?

– Oui, mon père, dit Léonore : au palais de la courtisane Imperia.

– Et tu ne t'es pas demandé, reprit-il, comment et pourquoi un portrait de lui se trouvait en un tel lieu ?

– À quoi bon ?…

– Je puis te renseigner sur ce point : cette femme a fait exécuter cette peinture par Titien qui l'a faite de mémoire… Ce portrait, Léonore, me ramène à ce que je voulais te dire… Je l'ai vu une fois déjà, dans le palais Imperia…

– Vous, mon père !

– Souviens-toi, Léonore, la veille de tes fiançailles… Roland vint, selon son habitude, en notre vieille maison de l'île d'Olivolo. Vous étiez dans le jardin, tous deux…

– Mon père, dit Léonore d'une voix étouffée, par pitié, épargnez-moi…

– Je ne te dirai que le strict nécessaire… Venise était en fête. Et moi, écoutant les bruits lointains des vivats, songeant à

ton bonheur, mon enfant, j'étais heureux, oui, bien heureux. Mais d'autres pensées de joie mauvaise se mêlaient à cette joie si pure… et c'est là que fut mon crime… Je songeais que la décadence de la maison Dandolo allait prendre fin… et je sentais de sourdes ambitions monter à mon cerveau… J'étais dans la salle à manger dont la fenêtre était ouverte, et j'allais, je venais, tantôt laissant errer mon regard vers ce cèdre sous lequel vous aimiez à vous réfugier, tantôt écoutant les bouffées d'harmonie qui montaient de Venise… Ce fut la plus belle soirée de ma vie… le dernier beau soir… »

Léonore avait cessé de filer sa laine.

Elle avait mis une main sur ses yeux, et des larmes brûlaient ses paupières.

Le dernier beau soir ! Hélas ! pour elle aussi !…

« Il pouvait être onze heures et demie, reprit Dandolo. Tout à coup, j'entendis marcher dans le jardin. Je crus d'abord que c'était toi… Je m'approchai de la fenêtre et je vis Altieri. »

Un sourd gémissement échappa à Léonore.

« Oui, reprit Dandolo, c'était Altieri. Je n'aimais pas cet homme. Et je savais qu'il ne m'aimait pas. Sa venue à pareille heure me causa une impression de malaise… Pourtant, je lui dis :

– « Soyez le bienvenu, Altieri. »

« Il entra, et alors seulement je remarquai que son visage était bouleversé. Il était pâle et paraissait tremblant :

Il me dit :

– Dandolo, je suis venu vous parler d'une affaire d'importance.

– Je vous écoute, lui répondis-je.

– Pas ici…

– Où donc ?

– Venez place Saint-Marc, au pied du lion.

– Quoi ! à pareille heure ?

– Oui, Dandolo. À une heure après minuit, je vous attendrai, au pied du lion. J'ajoute que si vous ne venez pas, de grands malheurs sont à craindre…

– Je viendrai », lui dis-je alors.

Il n'en entendit pas davantage, me salua d'un signe de tête et sortit. Dans le jardin, il s'arrêta un instant, et je vis qu'il tremblait convulsivement, comme si quelque accès de fureur l'eût agité. Puis, il s'en alla en courant… »

À ce moment de son récit, Dandolo respira péniblement comme s'il eût fait effort pour continuer.

« Cette étrange visite, reprit-il, ce rendez-vous plus étrange encore m'avaient frappé de pressentiments sinistres. Aussi lorsque tu rentras dans la maison, ayant accompagné ton fiancé jusqu'au bout du jardin, tu me demandas pourquoi j'étais si troublé…

– Je me souviens, mon père, dit Léonore en frissonnant. Je me souviens de ces instants jusque dans le moindre détail.

– Je te répondis que la joie de ton proche bonheur me causait une émotion presque insupportable.

– Oui, mon père, et je vous dis que moi-même j'étais en proie à un trouble pareil, et que je redoutais des catastrophes… Hélas !…

– Je suis heureux, mon enfant, que tu aies gardé un souvenir exact de cette minute. Car tu peux ainsi me suivre pas à pas…

– Je vous suis, je vous suis, mon père ! dit Léonore avec une émotion plus violente.

– Eh bien, tu te souviens que nous causâmes ensemble jusqu'à minuit et demi, heure à laquelle tu te retiras dans ta chambre de jeune fille… Alors, je songeai à tenir parole à Altieri. Je sortis, et un peu après une heure du matin, j'arrivais sur la place Saint-Marc… Altieri m'y attendait. Il m'aperçut le premier et vint au-devant de moi. Je vais tâcher, Léonore, de te retracer exactement l'entretien très court que nous eûmes. Altieri, d'ailleurs, paraissait calmé. Il m'aborda en me prenant la main et en me disant :

« – Merci d'être venu, Dandolo, c'est un bon signe.

– Mais pourquoi, dis-je à mon tour, pourquoi avez-vous voulu me parler ici plutôt que chez moi ? »

Altieri devint très sombre et me dit :

« – Parce que chez vous, je me sentais comme fou ; parce que ma présence… et celle… d'un autre dans votre maison constituait une monstruosité…

– Je ne vous comprends pas, Altieri, m'écriai-je.

– Et puis, reprit-il, parce que j'ai par ici un rendez-vous qui sera ou ne sera pas, selon ce que vous allez me dire.

– Parlez, en ce cas… »

Altieri hésita quelques secondes qui me parurent très longues.

Et tout à coup, il me dit :

« – Le mariage de votre fille avec Roland Candiano est-il tout à fait décidé ?…

– Vous le savez bien, Altieri !

– Rien ne peut le rompre ?

– Rien, Altieri ! Un Dandolo et un Candiano ne peuvent forfaire la parole engagée.

– Et si je vous disais que ce mariage ne peut se faire !

– Je crois que vous voulez m'insulter, Altieri.

– Non !… Je vous dis simplement : voulez-vous user de votre autorité pour rompre ce mariage ?

– Pourquoi ? Donnez-moi des raisons…

– Peu importent les raisons… Répondez-moi, Dandolo ?

– Eh bien, je vous réponds : non, Altieri.

– Ainsi, vous laisserez s'accomplir demain les fiançailles ?

– Oui. Demain, Léonore Dandolo et Roland Candiano seront fiancés devant le patriciat de Venise.

– Rien au monde ne saurait révoquer votre résolution ?

– Rien au monde, Altieri… »

Il demeura comme frappé par la foudre. Et moi, insensé, je ne vis pas clair dans l'âme de cet homme. Je ne compris pas qu'il t'aimait… Je crus qu'il s'agissait de quelque négociation politique et qu'on voulait marier le fils du doge à quelque jeune fille plus riche !… Aussi, lorsque Altieri me demanda d'une voix frémissante si c'était mon dernier mot, je répondis :

– Altieri, une parole de plus dans ce sens serait considérée par moi comme une grave offense. »

« Alors il s'éloigna rapidement en laissant échapper une sourde imprécation. Et moi, mû, poussé en avant par je ne sais quel pressentiment, je me mis à le suivre… Je ne le perdis pas de vue… Je le vis entrer… où ?… dans le palais de la courtisane Imperia ! »

Léonore, maintenant suspendue aux lèvres du narrateur, palpitante, comprenant qu'elle allait avoir la clef d'un horrible mystère, attendait en frémissant.

« Il faut ici que je reprenne mes esprits, mon enfant. Car maintenant encore, après tant d'années, je me demande si j'ai rêvé ou si j'ai réellement vu la scène affreuse… Je t'ai dit que j'avais vu Altieri entrer dans le palais Imperia. J'y arrivai presque en même temps que lui. Je frappai sans trop savoir ce que je faisais… on m'ouvrit… Un valet me dit :

– Entrez, seigneur Foscari. On n'attend plus que vous. »

« Mon manteau me couvrait en partie le visage. Ce valet m'avait pris pour Foscari, alors grand inquisiteur… Je fus sur le point de m'écrier que je n'étais pas Foscari… Mais j'étais si bouleversé que je me tus, et ayant fait un signe au valet, je le suivis. Il me fit entrer dans un vaste salon, et me dit :

« – Ouvrez la porte du fond… moi, il m'est interdit d'aller plus loin… »

« Alors, il me laissa, et je demeurai seul dans cette grande pièce déserte, n'osant faire un pas, me disant que j'avais indignement abusé de l'erreur de ce valet, et que je pénétrais des secrets qui n'étaient pas les miens. Mais Altieri avait prononcé ton nom, celui de Roland Candiano ! Altieri était entré là !… Je restai, décidé à savoir ce qui se tramait… Je m'approchai de la porte que le valet m'avait indiquée… Mais à ce moment, s'éleva un gémissement plaintif et sourd… comme celui de quelqu'un qui va mourir… »

Dandolo, suffoqué par l'émotion que ces souvenirs déchaînaient en lui, s'arrêta de nouveau. Léonore glacée, paralysée, n'avait plus de vivant en elle qu'un sentiment d'horreur et d'effroi.

« Ce gémissement, continua Dandolo, ce gémissement que j'avais entendu venait d'une pièce voisine. J'étais pétrifié. Je me demandais quel terrible mystère s'accomplissait dans ce palais. Je n'osais plus aller vers cet inconnu qui se mourait sans doute, ni vers la porte que m'avait indiquée le valet… Te dire avec quelles précautions je parvins à l'ouvrir serait chose impossible. Car dans ce moment tous mes sens me paraissaient surexcités. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'arrivai enfin à ouvrir, ou plutôt à entrebâiller cette porte. Une tenture me cachait encore l'intérieur de cette pièce. Je la soulevai juste assez pour glisser un regard et, autour d'une table, je vis deux hommes et une femme. La femme, c'était la courtisane Imperia ; les deux hommes,

c'étaient Altieri et Bembo… celui qui devint évêque et cardinal… Et maintenant, Léonore, voici ce qui se disait entre ces trois êtres :

« – C'est bien simple, disait Bembo, voici la dénonciation écrite ; madame n'a qu'à la signer, et je me charge de la faire parvenir ; je la jetterai moi-même dans le tronc…

« – Oui, oui, reprenait Altieri d'une voix fiévreuse. Ton idée est admirable, Bembo… Oui… l'assassin, c'est *lui !*… C'est *lui* qui sera accusé. C'est *lui* qui sera condamné.

« – Mais, disait froidement Imperia, je serai appelée devant le Conseil des Dix ?…

« – Ce n'est pas certain, s'écriait Altieri. Et moi, j'en fais mon affaire. Vous ne serez pas appelée… signez sans crainte…

« – Il y a erreur, reprenait Bembo. Il faut au contraire que madame comparaisse devant le suprême conseil. Il faut que son témoignage écrase à jamais cet *homme.* »

Dandolo s'arrêta encore, respira bruyamment et essuya la sueur qui coulait de son front. Léonore entrevoyait l'horrible vérité…

Dandolo poursuivit :

« Lorsque Bembo eut ainsi parlé d'un ton d'autorité, il y eut chez la courtisane une sorte de révolte. Elle s'écria :

« – Et si je refuse ! Si je ne veux pas apporter ce témoignage ! »

« Je vis Altieri tourmenter son poignard.

« Mais Bembo lui fit un signe, et il dit, paisible, sinistre :

« – En ce cas, madame, c'est nous qui viendrions apporter notre témoignage. Et nous dirions la vérité… il faut une tête au bourreau, madame. La vôtre ou celle de cet homme… choisissez ! »

« En même temps, il tendait une plume à la courtisane.

« Il me semble voir encore cette femme.

« Elle était livide, et alors seulement, je remarquai que sa main droite et une partie de son bras étaient rouges de sang…

« Elle prit la plume et signa !

« Je compris que c'était la condamnation de quelque malheureux, mais j'étais à cent lieues de supposer l'effroyable vérité.

« Je vis Bembo s'emparer avidement de la feuille dénonciatrice.

« J'en savais assez ; je reconstituais cette tragédie… Imperia avait assassiné quelqu'un, et c'est un autre qu'on allait faire passer pour l'assassin !… Doucement, je me reculai, tandis que Bembo, Altieri et Imperia continuaient à causer à voix basse… Il me reste à te dire le plus terrible… »

Et Dandolo, ayant prononcé ces mots d'une voix étouffée, se tut encore, comme si vraiment la force lui eût manqué pour raconter le reste… Léonore n'avait pas dit un mot.

Ce reste que son père hésitait à dire, elle ne le comprenait que trop ! Elle eût assisté à la place de Dandolo à ce drame qu'elle l'eût maintenant reconstitué aussi bien.

Quelques minutes pleines d'angoisse se passèrent, la fille et le père évitant de se regarder.

Enfin Dandolo, d'une voix sourde, reprit :

« J'en savais assez… je me reculai !… j'arrivai jusqu'au milieu du salon… À ce moment, une nouvelle plainte parvint jusqu'à moi… Cet homme ! quel était cet homme qui agonisait là, à trois pas de moi ! Je voulais le savoir à tout prix, dussé-je être entendu, dussé-je être surpris et poignardé moi-même. Sans hésitation, j'ouvris une porte ; je me trouvai dans un couloir obscur, au fond duquel il y avait une autre porte. C'est de là que venaient les gémissements…, j'entrai dans une étroite pièce violemment éclairée… Sur le panneau du fond, il y avait un portrait sur lequel mes yeux tombèrent du premier coup, et ce portrait, Léonore, c'était celui-ci !… Et à terre, baigné dans son sang, un homme râlait… Je me baissai, je reconnus Davila !… Je lui pris la main, il ouvrit les yeux…

« – Davila, m'entendez-vous ?

« – Oui !, répondit-il dans un souffle.

« – Qui vous a frappé ?…

« – Imperia !

« – Écoutez, Davila… savez-vous ce qui se trame près de vous ? M'entendez-vous ?

« – Parlez !

« – Eh bien, on complote de dénoncer comme votre assassin un malheureux…

« – Oh !

« – J'ai tout entendu.

« – Qui ?

« – Je ne sais pas !

« – Oh !… râla Davila… cela ne sera pas… je vais… j'irai… au Conseil…

« – Bien !… Puis-je quelque chose pour vous en ce moment ?

« – Non…

« – Je vais prévenir vos gens ?

« – Non ! non !

« – Pourquoi ?

« – Parce qu'elle… se douterait… elle… m'achèverait… allez… allez-vous-en…

« – Adieu, Davila.

« – Adieu… Allez… vite !… »

Je me relevai, je m'enfuis, je retrouvai le valet, j'eus la présence d'esprit de me couvrir le visage ; il m'accompagna jusqu'à la porte du palais, et une heure plus tard j'étais ici… Le lendemain…

« Le lendemain, mon père, dit alors Léonore d'une voix brisée, Imperia venait témoigner que Roland avait assassiné Davila !

– Mais Davila ! Davila ! Il ne vint donc pas ?...

– Il vint !...

– Il ne parla donc pas ?

– Il voulut parler : la mort ferma sa bouche... »

Il y eut une minute de silence pesant et sinistre.

Puis Léonore se leva. Lentement, elle alla jusqu'au portrait.

« Oh ! Roland, dit-elle avec une sorte de solennité douloureuse, pourquoi mon père a-t-il tant attendu pour me dire l'horrible vérité que j'apprends ?...

– Léonore ! Léonore ! s'écria Dandolo. N'étais-tu pas assez malheureuse ! Fallait-il encore t'infliger ce supplice ! Je ne me suis décidé à te raconter ces choses que parce qu'un pressentiment m'avertit que nous allons être à jamais séparés !

– Oh ! Roland, continua Léonore, si j'avais su !... Depuis longtemps tu serais vengé... Mais va, mon cher amant, sois tranquille, tu le seras ! L'homme dont je porte le nom mourra de cette main que j'étends vers toi en signe de suprême serment ! »

Ayant ainsi parlé, Léonore revint prendre sa place.

« Léonore ! » murmura Dandolo.

La jeune femme s'était couvert les yeux de ses deux mains.

« Léonore ! » répéta le père.

Elle fit signe qu'elle écoutait.

« Écoute ma prière, mon enfant… Ne veux-tu pas fuir cette cité maudite où tu vis parmi des fantômes sanglants ?…

– Jamais, mon père ! répondit-elle sourdement.

– Je t'en supplie… Viens… partons ensemble… fuyons…

– Maintenant moins que jamais. Quoi ! J'ai donc parlé en vain ! Ou bien n'avez-vous pas entendu le serment que je viens de faire !… »

Elle se dressa toute droite, terrible.

« Altieri mourra, reprit-elle, à moins… que quelqu'un ne le prévienne !… »

Dandolo poussa un gémissement. Il recula, hagard, tremblant, livide, trouva la porte et s'y cramponna.

« Adieu, Léonore… murmura-t-il.

– Adieu, mon père… »

Il disparut, s'en alla, titubant, ivre de honte…

Ainsi ce récit, qui devait convaincre sa fille, n'avait servi qu'à creuser encore l'abîme qui le séparait d'elle !

Ainsi, c'était fini ! Il n'avait plus de fille…

Oh ! fuir, maintenant ! Ne plus jamais revoir sa fille telle qu'il venait de la voir, debout, pâle, un remords vivant !

Il parvint jusqu'à sa chambre et, en toute hâte, s'occupa de rassembler quelques objets auxquels il tenait. Puis il ramassa des papiers en tas, les jeta pêle-mêle dans la cheminée sans les examiner et y mit le feu.

Puis il se couvrit d'un épais manteau, et but un verre de vin capiteux qui ramena un peu de sang à ses joues décolorées.

Alors, comme un voleur, il sortit de l'appartement qu'il occupait avec sa fille. L'escalier était désert. Il s'y engagea, et put gagner la porte du palais sans avoir été remarqué par les domestiques.

Dehors, sur le quai, il respira longuement. Il se tourna vers la façade du palais… vers la fenêtre de Léonore, et répéta :

« Adieu ! adieu, ma fille ! »

À ce moment, comme pour répondre à l'adieu du triste père, la fenêtre de Léonore s'éteignit subitement.

Il pouvait être dix heures du soir.

Dandolo demeura quelques minutes à la même place, frappé de stupeur. Puis il murmura :

« Allons, tout est fini… la gondole est là… fuyons… »

Il se tourna vers le canal et demeura pétrifié :

Un homme était là, devant lui, enveloppé d'un manteau.

« Qui êtes-vous ? » demanda Dandolo en frémissant.

Car cet homme, cet inconnu immobile et silencieux, lui apparaissait comme un spectre.

« Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

– Vous ne me reconnaissez pas, Dandolo ?… Tant mieux ! Cela évitera des complications. »

Dandolo respira, soulagé.

Il avait redouté que cet homme ne fût Roland Candiano.

Non, ce n'était pas lui ! Sans doute quelque seigneur de Venise qui, le rencontrant, avait à lui faire quelque confidence. Et cette pensée se fortifia lorsqu'il demanda :

« Que me voulez-vous ? »

L'homme répondit poliment :

« Vous dire quelque chose en secret, Dandolo… mais pas ici… on pourrait nous guetter… Consentez-vous à me suivre ?

– Soit ! »

L'inconnu se mit en marche. Dandolo l'accompagnait, sans trop de préoccupation, ennuyé seulement de retarder son départ.

Ils arrivèrent non loin du palais Arétin. Il y avait là une sombre ruelle, et le quai lui-même était entièrement désert.

L'homme fit quelques pas dans la ruelle. Puis il s'arrêta.

« Dandolo, demanda-t-il, avez-vous votre dague ?

– Elle ne me quitte jamais, fit Dandolo avec hauteur.

– Très bien. En cas que vous fussiez désarmé, j'en avais apporté une qui devient inutile. Je la jette, pour que je n'aie pas sur vous l'avantage d'être deux fois armé. »

L'homme, en effet, jeta au loin un poignard.

En même temps, il se débarrassa de son manteau.

« C'est donc un duel que vous êtes venu me proposer ? fit Dandolo.

– Vous l'avez dit.

– Je ne me battrai pas contre un inconnu.

– En ce cas, je serai forcé de vous égorger. Le mieux donc, pour vous, est de vous défendre… Maintenant, avant de vous attaquer, je vous dois une explication.

– J'attends, monsieur.

– Savez-vous, Dandolo, que nous sommes aujourd'hui le 29 janvier ? La question vous paraît oiseuse ? Elle vous semblera naturelle quand j'aurai ajouté qu'en conséquence nous serons dans deux jours au 1er février. »

Dandolo tressaillit.

« Je vois que nous commençons à nous entendre, reprit l'inconnu. Je n'ai pas besoin de vous rappeler ce qui se passera le 1er février. Mais je dois vous rappeler que vous connaissez tous nos secrets, et que vous avez volontairement quitté notre association. Je dois également vous apprendre que votre mort a

été également décidée… ainsi que celle d'une personne qui vous tient de près…

– Léonore !… murmura sourdement Dandolo.

– Enfin, pour terminer, je vous apprendrai que j'ai été désigné pour vous tuer, et que voilà quinze jours que je vous guette. Vous devez donc me remercier de ce que je vous offre un combat à armes égales, au lieu de vous poignarder simplement, ce que j'eusse pu faire vingt fois depuis dix minutes.

– Je vous remercie en effet, dit gravement Dandolo. Mais je ne vois pas la nécessité de ce duel… je parle à votre point de vue, notez-le ; au point de vue de vos intérêts et des intérêts de vos compagnons. Je comprendrais la nécessité de ma mort si j'étais capable de trahir…

– L'homme est faible, Dandolo… Il peut surgir telle circonstance qui vous oblige à dire ce que vous savez.

– Si j'avais voulu trahir, il y a longtemps que ce serait fait.

– Il y a encore deux jours, Dandolo. C'est plus qu'il n'en faut.

– Je quitte Venise dès cette nuit.

– Un messager est vite envoyé… La vie de mille hommes peut-être dépend de la vôtre… Quoi qu'il en soit, Dandolo, j'ai reçu une mission, je l'ai acceptée, je l'exécuterai, avec cette seule atténuation qu'un assassinat me fait horreur, et que j'ai confiance dans l'issue du duel que je vous propose. »

L'inconnu parlait avec une gravité solennelle.

Dandolo comprit qu'il n'avait plus qu'à essayer de défendre sa vie. Il jeta son manteau, tira sa dague et se mit en garde.

L'inconnu en fit autant.

L'instant d'après, les deux adversaires marchaient l'un sur l'autre, et la lutte dans la nuit, au fond de cette ruelle obscure, commença, sans bruit, sans ce cliquetis qui anime les duels à l'épée, avec seulement le sourd halètement des deux hommes.

Cela dura cinq minutes.

Tout à coup, Dandolo se rua sur son adversaire.

Il y eut un corps à corps, une étreinte féroce…

Un corps tomba.

L'adversaire demeuré debout se pencha, tâta son poignard profondément enfoncé dans l'épaule gauche et murmura :

« Il en a pour dix minutes… »

Alors le survivant ramassa son manteau, s'en enveloppa et s'éloigna sans hâte.

XXIV

OÙ L'ARÉTIN ÉCRIT ENCORE UNE LETTRE

Ce soir-là, maître Pierre Arétin était rentré dans son palais vers huit heures, de fort méchante humeur.

En effet, invité à un dîner que devait suivre une fête, l'Arétin s'était rendu à l'heure prescrite au palais de l'amphitryon.

Bon appétit, surtout ! Maître Pierre n'en manquait jamais.

Il adorait ces sortes d'agapes : d'abord parce qu'il dînait plantureusement sans bourse délier ; ensuite parce que dans ces fêtes, il risquait toujours de se lier avec quelque généreux Mécène à qui, moyennant finances, il dédiait une de ses poésies, avec quelque patricien féru de gloriole dont il écrivait la biographie.

Pour ces biographies, l'Arétin avait établi des tarifs dont il tenait compte scrupuleusement, en honnête commerçant.

Telle épithète valait un écu, tel éloge en valait dix. Il faut bien gagner sa pauvre vie.

Et d'ailleurs, on aurait tort de trop blâmer le pauvre Arétin, qui avait au moins pour excuse de vivre à une époque où le mot « morale » n'avait pas du tout le même sens que de nos jours.

Or donc, ce soir-là, maître Pierre, invité comme nous l'avons dit, avait trouvé le palais de l'amphitryon fermé. On lui avait annoncé que fête et dîner étaient remis à plus tard.

Il était donc rentré de fort méchante humeur, et on pense bien que les Arétines durent essuyer des bordées d'injures, sauf toutefois Perina, pour qui, depuis la scène de Mestre, il professait une sorte de tendresse étonnée.

« Que diable se passe-t-il à Venise ? grommelait maître Pierre Arétin en achevant de dîner, solitaire, à sa table. On ne voit que visages inquiets, mines longues d'une aune, regards qui louchent, gens qui parlent à voix basse. Si cela continue, je cesserai d'embellir Venise de ma présence, et je m'en irai. Voyons… où pourrais-je bien m'en aller ?… À Rome ? Diable ! le cardinal Rospoli m'a fait bâtonner… À Paris ? François de France est assez brutal pour me faire pendre… Je réfléchirai à la chose… mais il est certain que Venise devient insupportable. »

Sur ce, l'Arétin gagna sa chambre à coucher, fit arranger le feu dans la cheminée, bassiner son lit, et finalement, s'étant couché, commença bientôt à rêver qu'il arrivait à Paris et que François 1er venait au-devant de lui en le suppliant d'accepter un coffre rempli d'or.

« Monseigneur ! monseigneur ! » dit près de lui la voix de ses valets.

En effet, l'Arétin se faisait donner du Monseigneur ou tout au moins de l'Excellence par ses gens. Il s'éveilla en sursaut :

« Qu'y a-t-il ? Le feu est-il au palais ?

– Non, monseigneur, mais il y a sous nos fenêtres, du côté de la ruelle, un homme qui gémit à l'agonie.

– Maraud ! Pantoufle ! En quoi cela me regarde-t-il ?… Tu oses me réveiller parce qu'un ivrogne pleure sous mes fenêtres !

– Pardonnez-moi, monseigneur, ce n'est pas un ivrogne. C'est un homme de condition, blessé à mort, et qui demande à vous parler.

– Tu l'y as donc été voir ?

– Oui, monseigneur. Ayant entendu des gémissements dans la ruelle, nous nous armâmes tout à l'heure de lanternes et de dagues et nous fûmes voir… Un homme était là, étendu et perdant son sang par une affreuse blessure. Il nous vit. Nous lui demandâmes si nous pouvions lui être utiles. Et lui nous demanda si ce palais était bien celui de Pierre Arétin. Sur notre réponse affirmative, il nous supplia de le transporter auprès de vous.

– Quel est cet homme ? Comment s'appelle-t-il ?

– Nous l'ignorons, monseigneur.

– Au diable soit le blessé ! Que la gangrène étouffe ce mourant qui trouve moyen de déranger les gens pour mourir. Eh ! par tous les diables, ne saurait-on dormir en paix sans que tous les agonisants de Venise viennent vous tirer par les pieds ! »

Ayant dit, l'Arétin donna l'ordre d'aller chercher le blessé, et de le transporter dans le palais avec tous les ménagements que comportait son état.

« C'est ce que nous avons fait, dit le valet.

– Et où l'as-tu mis, fieffé coquin ! Tu penses donc de ton propre chef que ma maison est un hôpital ?

– Monseigneur, nous l’avons mis dans la chambre du bas où il y a un bon lit. Et j’ai envoyé chercher un chirurgien.

– C’est bon ! Va-t’en !… »

Le valet disparut. L’Arétin sauta à bas de son lit et s’habilla promptement, tout en continuant d’ailleurs à grommeler :

« Qui diable peut encore avoir eu cette idée de venir mourir chez moi ! J’enrage de voir que ma maison devient un refuge de moribonds… Et pourtant, il faudrait être Turc pour ne pas entrebâiller sa porte à qui pleure !… Allons voir !… »

Il se hâta de descendre dans la chambre du bas où avait été déposé le blessé sur un lit.

Le moribond venait de perdre connaissance.

L’Arétin s’approcha et le reconnut aussitôt.

« Dandolo ! murmura-t-il. Dandolo à qui j’ai vendu le portrait de Roland Candiano ! »

Et ces deux noms combinant une association d’idées, Pierre Arétin tressaillit.

« Hum ! fit-il. Il me semble bien que celui qui a donné ce rude coup pourrait s’appeler… »

À ce moment, le blessé rouvrit les yeux et son regard se fixa sur l’Arétin.

« Courage, monsieur, dit le poète, courage ! Un chirurgien va venir… Vous serez sauvé, sur ma parole… bien que je risque de m’attirer certaines colères… »

Le blessé fit un signe. L'Arétin se pencha.

« Que désirez-vous ?… Pouvez-vous parler ?…

– Le chirurgien ! fit Dandolo avec effort.

– Il va venir… il vous sauvera… courage !…

– Non !… je vais… mourir… »

L'Arétin allait renouveler ses encouragements lorsque la porte s'ouvrit, et le chirurgien entra. Il s'approcha aussitôt du blessé, et vit que le poignard était resté dans la plaie. Il en examina la position sans le toucher, et se releva.

Dandolo fixait sur lui un regard calme et désespéré.

« Je sais… que je suis perdu… murmura-t-il. Dites-moi seulement quand… je dois mourir…

– Prenez confiance, dit évasivement le chirurgien.

– Parlez… je le veux… Je ne crains pas… la mort…

– Eh bien, dit le chirurgien… quand on retirera le poignard de la plaie, il est possible que vous ayez alors à redouter… mais ce n'est pas sûr… Prenez courage !…

– J'ai compris, fit Dandolo. Pouvez-vous me donner un cordial… pour me… permettre de parler ?

– Facilement », dit le chirurgien avec empressement.

Et il se hâta de fouiller dans une petite boîte qu'il avait apportée avec lui. Il y prit un flacon et en versa tout le contenu dans la bouche de Dandolo.

Un peu de sang vint mousser aux bords de la blessure, autour de la lame profondément enfoncée ; mais en même temps, les joues livides du blessé reprirent un peu de couleur.

« Je me sens mieux, dit-il… Merci… vous pouvez vous retirer… je n'oublie pas ce que vous m'avez dit… »

L'Arétin accompagna le chirurgien jusqu'à l'antichambre.

« Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

– Cet homme mourra dans une heure ; il mourrait tout de suite si on enlevait la dague… »

L'Arétin fit une grimace de commisération et s'empressa de revenir auprès du blessé.

« Tout va bien, dit-il, le chirurgien a bon espoir…

– Il ne s'agit pas de cela, dit Dandolo avec une certaine fermeté dans la voix. Répondez-moi vite et franchement. Dans une demi-heure peut-être sera-t-il trop tard…

– Parlez, et soyez tranquille sur ma franchise. Je ne voudrais pas mentir à…

– À un mourant… Bien… Vous m'avez dit l'autre jour que Roland Candiano était de vos amis ?

– C'est-à-dire… écoutez… je me suis peut-être un peu vanté. »

Les yeux de Dandolo se remplirent de désespoir.

« Ainsi, dit-il, vous ne pourriez lui remettre une missive secrète… je ne pourrais vous confier une chose qui le touche de près ?

– Pardon ! fit vivement Pierre. Au contraire, pour ces sortes de choses, je suis plus que personne en situation de vous aider. Je puis voir Candiano. Il vient ici. Je puis tout entendre sur lui. Car je suis plus que son ami… Je suis son obligé.

– Ainsi donc, vous pourriez lui remettre une lettre ?

– Je m'en charge.

– Et cette lettre, vous consentiriez à l'écrire sous ma dictée ?

– Très volontiers.

– Et vous me jurez d'oublier ensuite ce que vous aurez écrit ?

– Je le jure de tout mon cœur. Soyez sans nulle crainte sur tous ces points. Si j'ai un peu menti en disant que Candiano était de mes amis, je puis du moins vous assurer que je lui suis dévoué. Dictez donc, mon cher seigneur, dictez sans crainte… Et enfin, pour vous ôter un dernier souci de la tête, ne dictez que le strict nécessaire, je me charge de transcrire ensuite votre lettre avec les ornements poétiques nécessaires… Je suis habitué à ces besognes », ajouta l'Arétin non sans fierté.

En même temps, il avait approché une table du lit, placé une écritoire et du papier sur cette table ; puis il s'était assis en saisissant une plume. Dandolo avait suivi ces préparatifs d'un œil d'angoisse et d'impatience mortelle.

« Écrivez », dit-il.

Et il dicta :

« Roland,

« Je vais mourir. Frappé à mort, rien ne peut me sauver. C'est donc la parole d'outre-tombe qui va vous parvenir. Considérez-la comme une vérité sacrée.

« Roland, j'ai été lâche. Une faiblesse me fit commettre un crime. De ce crime, vous avez souffert.

« Et s'il ne s'agissait que de vous, peut-être me consolerais-je…

« Car je ne saurais oublier que votre père le doge me laissa végéter dans la pauvreté, à l'écart du gouvernement de la république, moi le fils des Dandolo… Mais il y a quelqu'un au monde qui souffre aussi, plus que vous, peut-être.

« C'est ma fille. Elle souffre injustement.

« Elle est punie d'une faute qu'elle n'a pas commise.

« Voici les faits exacts, Roland, exacts je le jure sur mon sang qui coule, je le jure sur la mort… »

Dandolo s'arrêta un instant, respirant avec difficulté.

« Est-ce que vous ne pensez pas, dit l'Arétin, que tout cela est un peu sec et précipité, et que je devrais orner la nudité de ces phrases de quelques littéraires épithètes ?… L'Art, monsieur, l'Art !… L'Art a des droits imprescriptibles… »

Le bon cuistre brandissait sa plume.

« Je vous supplie de ne pas changer un mot à tout cela… Monsieur, êtes-vous homme d'honneur ?

– Certes, mais l'Art… Ah ! l'Art… Enfin, je vous promets de respecter ces proses, bien qu'elles me semblent sèches et pauvres… »

Dandolo fit un signe de remerciement et continua :

« Ma fille, Roland, est digne de vous. Son grand cœur, héritier futur de nos aïeux, a accepté un terrible sacrifice… Écoutez…

« Vous étiez dans les cachots. Altieri me menaça de la ruine complète, de la mort des suspects si je ne lui obéissais.

« Je fus lâche… J'obéis. Sur son ordre, je dis à Léonore que vous aviez fui, l'abandonnant, renonçant à son amour.

« Ensuite, je lui dis que vous étiez mort. Enfin, je lui dis que seul son mariage avec Altieri pouvait me sauver, moi, son père…

« Léonore consentit à porter le nom d'Altieri.

« Elle consentit cet abominable sacrifice qui lui brisait le cœur…

« Mais elle ne consentit que cela !…

« Me comprenez-vous, Roland ?… M'entendez-vous ?… Avez-vous foi dans la parole d'outre-tombe qui monte jusqu'à vous ?…

« Léonore porte le nom d'Altieri…

« Et jamais Léonore n'a été la femme d'Altieri…

« Vous croyant mort, elle vous a voué le deuil éternel des veuves antiques qui demeuraient fidèles à leur époux, par-delà le tombeau…

« Et lorsqu'elle a su que vous étiez vivant, cette constante fidélité du cœur le plus tendre, de l'âme la plus pure vous est demeurée acquise… Voilà ce que je voulais vous dire…

« Je meurs… je ne puis vous dire la vie infernale que Léonore a consenti à vivre près d'Altieri pour vous demeurer fidèle. Fidèle ! constante ! Toute la vie de cette fille se condense dans ce mot.

« Serez-vous unis un jour ?… Je l'ignore…

« Je ne le crois pas… Les événements qui se préparent me semblent d'un triste présage pour ma fille.

« Je crois donc que vous êtes à jamais séparés… Mais, de loin, Roland, n'ayez plus une pensée mauvaise pour cette enfant… Vénérez-la. Admirez-la… C'est une victime, une martyre… victime de sa constance et de ma lâcheté, martyre par la fidélité…

« Adieu, Roland… Adieu, Léonore… Adieu, vous que jadis on appelait les Amants de Venise…

« Je meurs en signant…

« Donnez-moi la plume », dit Dandolo d'une voix ferme…

L'Arétin plaça le papier devant le blessé, et lui mit la plume dans la main. Dandolo signa.

Puis, d'un geste lent, apaisé, comme si cette confession suprême lui eût rendu enfin la paix du cœur si longtemps cherchée, il arracha le poignard de la plaie et, l'instant d'après, il expira…

L'Arétin ne vit rien de cette fin suprêmement poignante dans sa silencieuse et tragique simplicité.

Comme la comédie côtoie toujours le drame dans la vie, comme une ironique divinité semble avoir décrété que la mort elle-même doit toujours s'environner de gestes grotesques, l'Arétin avait saisi la lettre qu'il venait d'écrire, aussitôt que Dandolo l'eut signée.

Sans plus faire attention au blessé, il se mit à relire à voix basse, en s'approchant du flambeau qui était sur la table. Avec force grimaces désapprobatives, il grommelait des mots sans suite. Puis il reprenait sa lecture ininterrompue. Finalement, il eut un haussement d'épaules et murmura :

« Enfin ! on ne peut exiger de cet homme ce qu'on eût pu exiger d'un artiste… de moi par exemple. Il ignore l'Art, le malheureux. »

Il prononçait « l'Art » en mettant un accent circonflexe sur l'A, en levant les yeux au ciel.

Au fond, il n'y croyait guère.

Mais il avait pris cette habitude une bonne fois, afin qu'à force de l'entendre parler de grand art on pût dire autour de lui :

« Quel artiste !… »

En cela, il ne se trompait pas : on le disait en effet !

Et c’était macabre, fantastique, cet homme que dominait le souci du *cabotinage,* tandis que l’autre mourait…

Ayant fini ses remarques, observations, critiques et haussements d’épaules, l’Arétin se tourna vers Dandolo et dit, persuadé que le blessé avait suivi toute cette mimique avec admiration :

« Monsieur, je vous ai juré de respecter votre prose ; ainsi ferais-je, mais vraiment… tiens… il est mort… »

Avec une certaine terreur et une pitié plus sincère qu’il n’eût voulu – car cela fait encore partie du grand art, que de ne pas se laisser émouvoir par les spectacles simples et forts – il considéra le cadavre.

Dandolo tenait dans sa main crispée le poignard qu’il venait d’arracher de la plaie. Son visage, si tourmenté alors qu’il vivait, avait pris une sorte de sérénité reposée.

Et quelque chose comme un sourire se jouait sur ses lèvres. Ayant payé son tribut à cette rêverie spéciale qui s’empare de l’esprit de tout être vivant devant la mort, l’Arétin murmura avec humeur :

« Me voilà encore avec un cadavre sur les bras !… Que vais-je en faire ?… Pourvu que je ne sois pas obligé de recommencer le voyage que j’ai fait avec la pauvre Bianca !… Pour mille écus… hum ! pour mille écus, peut-être je recommencerais… mais pas pour moins !… Je frémis encore quand j’y songe ! Cette nuit passée à enfoncer des clous noirs sur un cercueil pour tracer une inscription… Heureusement, Perina m’aidait. Brave petite Perina !… Or çà, voyons si le défunt n’avait pas sur lui quelque recommandation suprême… »

Il s'approcha, défit le pourpoint, et, dans une poche intérieure, trouva en effet un papier qu'il ouvrit vivement.

Ce papier contenait ces lignes :

« Moi, Dandolo, j'entreprends ce jourd'hui un voyage hors de Venise. Je sais que j'ai des ennemis nombreux et acharnés.

« Il est donc possible qu'un malheur arrive en route.

« Si cela est, si je suis tué, au nom des sentiments humains les plus sacrés, je supplie celui qui trouvera mon cadavre de se conformer à ma volonté dernière qui est :

« 1° Que ma mort soit annoncée avec tous les ménagements possibles à ma fille Léonore qui demeure à Venise au palais de son époux, le capitaine général Altieri.

« 2° Que mon corps soit ramené à Venise et placé avec une pompe décente dans le tombeau des Dandolo, mes pères…

« 3° Que l'on se rende à Milan, *via degli Bastori,* dans l'avant-dernière maison à gauche en allant vers le Campo Santo de la ville. On descendra dans les caves. On creusera dans l'angle nord de la dernière cave, et on trouvera un coffre contenant…

« Hein ! tonna l'Arétin. Je lis mal ! J'ai la berlue ! Voyons, voyons… soyons calme. »

Il se rapprocha du flambeau. Le papier tremblait dans ses mains.

Il passa ses mains sur ses yeux et, alors, reprit sa lecture : « … un coffre contenant cinquante mille écus de six livres (cinquante mille écus ! oui, oui ! c'est écrit !)… dix mille ducats

d'or… (oh ! je deviens fou !) et enfin des pierreries et des bijoux pour une valeur d'environ vingt-cinq mille écus…

L'Arétin faillit s'évanouir et poussa un grand cri.

Des valets accoururent. Il bondit, furieux :

« Que voulez-vous, ivrognes, voleurs, coquins ? »

Il y eut une fuite de valets.

L'Arétin ferma soigneusement la porte, et revint s'asseoir près du cadavre dont le visage s'était immobilisé dans un pâle sourire.

« Oh ! fit-il d'une voix sourde, j'ai bien lu ! Je lis bien ! Je ne rêve pas ! On a bien apporté ici Dandolo blessé ! Il est bien mort sous mes yeux ! C'est bien moi qui ai défait les aiguillettes de ce pourpoint ! Et c'est bien une lettre, un papier que je tiens dans ma main ! Une fortune !… Une fortune complète ! Plus de vers ! Plus d'Art ! Plus d'éloges ! Plus de critique ! La vie assurée, large et princière !… Oh ! revoyons… relisons… ne nous trompons pas… il y a bien vingt-cinq mille écus de bijoux… dix mille ducats d'or… cinquante mille écus de six livres… et tout cela se trouve bien… à Milan… *via degli Bastori,* l'avant-dernière maison à gauche… en allant vers le Campo Santo !. Par le ventre de ma mère, morte de misère à l'hôpital d'Arezzo !… Riche ! riche ! Je suis riche !… Patriciens, cardinaux, scribes, poètes, artistes, tous, tous, saluez Pierre l'Arétin, qui vient enfin de trouver le chef-d'œuvre que le monde a toujours honoré, que tout le monde honore, que tout le monde honorera dans les siècles des siècles… la richesse !… »

Il se mit à se promener à grands pas, froissant convulsivement le papier, murmurant avec fièvre :

« J'épouserai Perina, et de ce chef Roland Candiano m'a promis trente mille écus de trois livres… J'ai environ dix-huit mille écus dans mes coffres… Comptons bien… au total, me voilà possesseur de près de huit cent mille livres… Je me retire de mon commerce… Je vis en grand seigneur, tantôt à Venise, tantôt à Milan ou à Florence, tantôt à Parme ou à Modène, pas à Rome… le pape me ferait assassiner pour hériter de moi… et, à mon tour, je paie des poètes, de pauvres Arétins pour chanter ma gloire, ma magnificence, ma vertu, mon courage, mon génie, tout ce que je voudrai ! ah !… »

Un peu calmé, il déplia le papier qu'il avait froissé.

« Voyons s'il n'y a pas autre chose », murmura-t-il.

Brusquement, il pâlit et bégaya :

« Diavolo ! diavolo ! »

Et il ajouta :

« Si je ne lisais pas la fin ?… Voyons ! qui m'oblige à lire la fin ?… Ce papier ne peut-il être tombé au feu juste au moment où j'allais lire la fin ?… Que diable ! Non, non, je n'ai pas lu, je ne veux pas lire la fin !… »

Malheureusement, il l'avait bien lue, cette fois !

Et il avait beau fermer les yeux, elle flamboyait dans son esprit :

Or, voici ce qu'elle disait cette fin :

« … Que si ce papier tombe dans les mains d'un patricien, d'un poète, d'un artiste, enfin d'un homme de cœur, je ne lui ferai pas l'injure de lui offrir une récompense…

« Que si mon corps est trouvé par un voleur, je crois néanmoins avec fermeté qu'il respectera les dernières volontés d'un mort et qu'il se contentera de quatre mille écus pour sa part…

« Que si, enfin, mon corps est trouvé par un pauvre, je l'autorise à distraire des sommes sus-indiquées cinq cents ducats d'or pour le payer de sa peine… Quel que soit l'homme qui lira ces lignes, volonté suprême d'un mourant, je le conjure de faire deux parts égales de ce qu'il trouvera dans le coffre de Milan.

« Une pour Roland Candiano que l'on retrouvera à Venise, ou aux gorges de la Piave, non loin du village de Nervesa.

« L'autre pour ma fille Léonore, épouse d'Altieri, capitaine général de Venise.

« Et je signe… »

Suivait la signature près de laquelle Dandolo avait apposé son sceau et qu'il accompagnait de son titre d'ancien grand inquisiteur de la république.

L'Arétin jeta un regard d'inexprimable reproche sur le cadavre.

« Pourquoi m'avoir donné cette joie ! » murmura-t-il.

Et il reprit sa promenade, mais, cette fois, lente et les yeux baissés.

« Voyons, réfléchit-il, je ne puis pas décemment me considérer comme un voleur ; par conséquent la part des quatre mille écus n'est pas pour moi… Je suis forcé d'avouer que je suis dans

la catégorie des poètes, c'est-à-dire à qui on ne fait pas l'injure d'offrir des récompenses… »

Il ajouta amèrement :

« L'injure ! L'injure ! Je l'eusse acceptée, moi, l'injure ! »

Et tout à coup, se frappant le front :

« Mais, *per Bacco !* Je puis bien me mettre dans la catégorie des pauvres !… Pauvre, je le suis ! Qui l'est plus que moi ?… Voyons… relisons… combien laisse-t-il à celui qui serait pauvre ?… Deux mille ducats d'or, je crois ?… Non… non, hélas ! c'est cinq cents ducats… Si seulement c'étaient des doubles ducats !… Arétin, pauvre Arétin, combien pauvre, il faudra te contenter de cinq cents ducats… Un beau denier, certes ! À ce prix, je voudrais bien tous les jours qu'il me pleuve des cadavres à la maison ?… »

Un peu consolé, l'Arétin sortit de la chambre du mort, après avoir soigneusement plié et caché dans son pourpoint les deux papiers.

Alors, il regagna sa chambre, appela les Arétines à grands cris et, tout geignant, se fit faire de la tisane, et comme Perina lui demandait quel était son mal…

« Un grand mal, ma fille, répondit-il. J'ai failli devenir riche !… »

Ayant bu sa tisane calmante, maître Arétin renvoya tout le monde, non sans pousser force gémissements, et, une fois dans son lit, il récapitula ce qu'il avait à faire.

D'abord prévenir la signora Altieri du malheur qui la frappait.

Ensuite, s'occuper des funérailles de Dandolo, si toutefois le capitaine général lui laissait ce soin. Puis se rendre à Milan et en rapporter le fameux coffre en n'en distrayant, hélas ! que cinq cents pauvres ducats – une petite fortune.

Et enfin, remettre à Roland la lettre dictée par Dandolo.

Il ne nous paraît pas inutile de corroborer d'un mot une réflexion que le lecteur a dû faire certainement.

L'Arétin ne songea pas un instant à garder pour lui la fortune entière de Dandolo. L'idée ne lui en vint même pas. Sans discussion, il accepta de se conformer aux vœux du mort.

Cela est à la louange du poète tant honni et conspué.

La peur des morts, la croyance qu'ils venaient se venger des vivants était pour beaucoup dans la probité de maître Arétin.

C'est ce qu'il exprima, au moment de s'endormir, en murmurant :

« Diable ! Je lui obéirai de point en point… je n'ai pas envie qu'il vienne me tirer par les pieds… »

XXV

L'ÉPOUSE

Le lendemain matin, de bonne heure, ayant fait une toilette de demi-deuil et pris une figure de circonstance, l'Arétin se prépara à accomplir la première partie de sa mission.

Il avait caché dans la doublure de son pourpoint les deux papiers. Celui qui avait été écrit de la main de Dandolo et que l'Arétin comptait remettre plus tard à Léonore… Celui qui avait été dicté pour Candiano.

« Dois-je parler à la signora de ce que contient ce papier ? se demandait l'Arétin. Évidemment, elle aurait intérêt à le connaître. Mais qui sait quelles complications en résulteraient dans l'intérieur de cette famille si troublée… d'après la missive même de Dandolo ?… Et qui sait si toutes ces haines et ces désespoirs que j'entrevois ne finiraient point par former un nuage qui crèverait sur ma tête ?… De quoi me suis-je chargé ? De remettre à Roland Candiano la lettre que j'ai là dans mon pourpoint. Voilà tout… »

En descendant, il entra dans la chambre du mort comme pour bien se convaincre qu'il n'avait pas rêvé, que les étranges événements de la nuit s'étaient bien déroulés chez lui. Dandolo était dans la même position, sa main toujours crispée sur le poignard.

L'Arétin donna l'ordre de déshabiller le corps et de l'ensevelir convenablement, en attendant que, selon la coutume, on le vînt habiller dans ses habits de fête.

Alors, il se rendit au palais Altieri et, après divers pourparlers, obtint d'être admis en présence de la signora Léonore.

Léonore avait passé une nuit terrible.

La dernière révélation de son père sur le rôle exact joué par Altieri dans l'arrestation de Roland avait bouleversé sa douleur et l'avait transformée en une sorte de colère froide.

« Altieri mourra de ma main ! » avait-elle dit à Dandolo.

Elle l'avait dit sincèrement, elle le pensait, et était résolue à exécuter son projet. Pourtant, elle savait que ce meurtre la séparait définitivement de Roland.

S'il restait encore une lueur d'espoir, cette lueur serait éteinte du même coup qui frapperait Altieri. En effet, Léonore, esprit libre, mais soumis encore à toutes les lois sociales de l'époque, était trop fière pour encourir la réprobation qui entacherait le nom de Dandolo dont elle avait la garde.

Et sûrement, tout Venise crierait qu'elle avait tué Altieri pour se rapprocher de Roland Candiano.

Léonore envisagea donc ce meurtre comme une séparation irrémédiable avec l'homme qu'elle aimait.

Est-il à dire qu'elle avait gardé un espoir quelconque ?

Quoi ?… Elle ne savait… Elle n'espérait ni la mort de son mari, ni que Roland saurait un jour sa fidélité, ni que son amour constant verrait luire une fois encore les beaux jours de jadis…

Elle espérait, voilà tout.

Donc, en prenant la résolution de tuer Altieri, elle prenait en même temps la résolution d'entrer dans le désespoir définitif.

C'est-à-dire qu'à l'instant même où elle résolut de frapper l'homme dont elle portait le nom, elle comprit qu'elle devrait aussi se frapper soi-même. Cette pensée de suicide ne s'était jusqu'ici que vaguement présentée à l'esprit de Léonore. Dès ce moment, au contraire, cette pensée domina sa vie.

Cette nuit où Dandolo fut tué, elle la passa à arranger l'acte suprême qu'elle envisageait. Ainsi, tandis que le père mourait misérablement dans le palais de l'Arétin, la fille, au même moment, prenait des dispositions pour mourir à son tour.

Cette malheureuse famille donnait ainsi un spectacle pareil à celui que les Atrides, jadis, durent offrir au monde, alors que la fatalité armait le bras d'Oreste contre ses proches.

Le meurtre d'Altieri n'était pas chose facile.

Après avoir débattu et rejeté bien des projets avec ce calme effrayant que donnent les résolutions irrévocables, Léonore finit par s'en remettre au hasard du soin de lui fournir une occasion favorable. Elle guetterait nuit et jour, voilà tout.

Et dès qu'elle le pourrait, elle frapperait Altieri.

Elle frapperait sans pitié, et, lui semblait-il, sans émotion.

L'existence du capitaine général lui apparaissait, en effet, comme un défi, une anomalie, un crime qui se perpétuait.

Quoi ! tant de bonheur détruit, tant de malheur entassé, tant de souffrance et de deuil, uniquement parce qu'il avait plu à cet homme de la vouloir pour femme !

Ce fut à tourner et à retourner ces idées qu'elle passa la nuit, après l'adieu de son père.

Au matin seulement, elle trouva quelques heures d'un repos fiévreux, entrecoupé de rêves affreux.

Lorsqu'on vint lui annoncer que maître Pierre Arétin demandait la faveur de l'entretenir, elle refusa d'abord de l'admettre.

Puis, comme le poète insistait, elle se souvint que le portrait de Roland Candiano avait été apporté par cet homme ; elle imagina qu'il avait peut-être encore quelque précieux souvenir à vendre, et, avec une curiosité maladive, ordonna de l'introduire.

L'Arétin, comme la première fois, commença par admirer en silence Léonore, dont la beauté, en ces jours d'angoisse, paraissait avivée plutôt qu'abattue.

La fièvre donnait un éclat singulier à ses grands yeux. Ses joues ordinairement pâles se teintaient de rougeurs fugitives, tandis que l'incarnat de ses lèvres semblait presque violent.

« Madame, dit l'Arétin avec une émotion dont il ne fut pas maître et que nous portons à son actif, je suis porteur de nouvelles qu'il m'était impossible de ne pas vous communiquer… c'est pourquoi vous me pardonnerez d'avoir tant insisté… »

Léonore fit un geste de vague politesse, et l'Arétin, très embarrassé, reprit :

« Ces nouvelles concernent votre illustre père… »

Il s'attendait à une explosion de questions.

Mais Léonore demeura silencieuse.

« J'ai vu le noble Dandolo, cette nuit, reprit l'Arétin… Je l'ai vu dans mon palais… où il est venu… involontairement… »

Et comme Léonore continuait à le regarder fixement :

« Je veux dire qu'on l'a porté chez moi…

– Porté ? demanda cette fois Léonore avec un calme qui déconcerta l'Arétin.

– Porté, je dis bien cela, madame. Et cela, je pense, vous laisse supposer que votre illustre père était blessé…

– Il m'appelle près de lui, n'est-ce pas ? partons, monsieur ! » dit Léonore, résolue à accomplir jusqu'au bout son devoir filial.

Elle se levait, jetait déjà une écharpe sur ses épaules.

« Madame, s'écria l'Arétin, daignez m'écouter. Le noble Dandolo ne vous appelle pas… il est blessé dangereusement… mortellement…

– Mon père est mort ! », dit sourdement Léonore.

L'Arétin apprêtait déjà une dénégation évasive ; mais l'attitude de Léonore le stupéfia. Elle ne pleurait pas ! La crise de larmes attendue ne se produisait pas ! Ce genre de douleur dérouta complètement le scribe. Il lui parut évident que Léonore ne souffrait pas, qu'elle demeurait indifférente. Et, aban-

donnant aussitôt la grimace apitoyée dont il avait cru devoir orner son visage, il s'écria tout d'une haleine :

« Eh bien, oui, il est mort… On l'a transporté agonisant dans mon palais où je l'ai recueilli malgré le grave dérangement que cela me causait, et il n'a eu que le temps de me prier de vous avertir. Ce que je fais, madame, en vous assurant… »

De la main, Léonore lui demanda le silence.

Cette nouvelle la stupéfiait et l'atterrait.

Lorsque son père lui avait dit adieu, elle avait compris qu'il allait pour toujours quitter Venise.

Et elle n'en avait éprouvé qu'une faible émotion. Depuis longtemps, les liens d'affection qui l'unissaient à son père s'étaient dénoués. Les derniers s'étaient brisés en cette scène même où Dandolo raconta comment et pourquoi il l'avait livrée à Altieri.

Mais la mort a l'effrayant privilège d'effacer les haines.

En cet instant, Léonore se rappela seulement que Dandolo était son père. La chair, en elle, cria…

En outre, elle se vit désormais seule au monde.

Elle n'avait pas d'amis. Elle eut peur…

Et, chose triste, ce fut seulement la pensée de son prochain suicide qui la rassura.

Qu'avait-elle à craindre, puisqu'elle allait mourir !

Tout était fini pour elle !

Et ce fut avec le même calme qu'elle demanda :

« Vous dites que mon père a été blessé ?

– Oui, signora, d'un maître coup de poignard. Le noble Dandolo a du être attaqué par quelque bravo. La chose s'est passée dans la ruelle qui longe le côté gauche de mon palais. Nous avons entendu des cris. Je me suis aussitôt jeté dehors dans l'intention de porter secours à celui qui gémissait. Hélas ! Il était trop tard. Le malandrin avait fait son coup. J'ai trouvé votre illustre père baigné dans son sang et je n'ai pu que le faire transporter dans mon palais, où un chirurgien, appelé en toute hâte, m'a déclaré que le blessé n'en avait plus que pour quelques minutes. Et c'est bien ce qui est arrivé, hélas ! »

Léonore avait écouté sans un tressaillement ce récit agrémenté de quelques légers mensonges.

« Je vous remercie, monsieur, dit-elle à la fin, je vous remercie de tout ce que vous avez fait.

– Mon devoir simplement, dit l'Arétin. Mais ce n'est pas tout. Le noble Dandolo m'a chargé de veiller à ses funérailles…

– C'est moi que ce soin regarde, dit Léonore.

– Je devrai donc faire transporter ici le corps ? fit l'Arétin avec empressement.

– C'est à quoi je vais m'employer moi-même, répondit Léonore. Veuillez, jusqu'à l'endroit où repose mon père, me servir de cavalier…

– Je suis tout vôtre, madame », dit Pierre en s'inclinant profondément, frappé de respect et devinant sous le calme apparent de Léonore quelque terrible orage.

Du palais Altieri au palais Arétin, le chemin était court.

Il se fit silencieusement. Léonore songeait que son père avait dû être frappé par Altieri ou par l'un de ses hommes.

Son horreur contre lui ne s'en augmentait pas.

Qu'Altieri eût fait assassiner Dandolo, c'était dans l'ordre…

Il allait payer ses crimes d'un seul coup…

Léonore, conduite par l'Arétin, entra dans la chambre où gisait le corps de Dandolo. L'Arétin la laissa seule.

À la vue de son père, cette force factice qui soutenait Léonore faillit l'abandonner. Elle sentit des sanglots monter à sa gorge…

Mais, surmontant cette faiblesse, elle s'approcha du cadavre et lui prit la main en signe de pardon suprême.

En ce moment, la porte s'ouvrit violemment et un homme entra avec précipitation…

En effet, tandis que Léonore s'approchait du lit où son père avait été étendu, une scène presque sinistre et presque burlesque se passait à la porte du palais. Un homme enveloppé d'un manteau avait monté les marches du palais moins d'une minute après l'Arétin et Léonore.

Il pénétra brusquement dans l'antichambre, y aperçut maître Pierre, et, le saisissant violemment par le bras :

« Où est la femme que vous avez conduite ici ? Menez-moi à l'instant près d'elle ?

– Holà ! cria l'Arétin, êtes-vous fou, mon maître ! Ou bien voulez-vous être bâtonné par mes valets !...

– Misérable, gronda l'homme, je t'éventre si tu n'obéis !...

– Ohimé, bégaya l'Arétin, blême de terreur. Vous abusez, monsieur ! Cette dame est là... remplissant un pieux devoir... et vous devriez avoir honte... »

L'homme n'en écouta pas davantage. Il se dirigea vivement vers la porte que l'Arétin venait de lui indiquer d'un geste, et entra...

Léonore, au bruit, à cette haleine rauque qu'elle sentit sur sa nuque, se retourna et vit Altieri.

« Vous m'espionnez, maintenant ? dit-elle avec un sourire livide ; vous êtes complet !... »

Altieri, à la vue du cadavre de Dandolo, s'était découvert, et reculait lentement.

Il avait vu Léonore sortir du palais. Où allait-elle !...

Roland était dans Venise... Un rendez-vous, sans doute !

Ou bien, elle fuyait.

Il s'était jeté alors dans une gondole et était arrivé au palais Arétin presque en même temps que Léonore.

« Vous avez voulu vous assurer que votre nouvelle victime avait bien succombé ? reprit Léonore.

– Ma victime ! balbutia le capitaine général… J'ignorais cet événement, madame… je vous le jure… Dandolo *avait trahi* assez de gens dans Venise… Je le haïssais, pour ma part, continua-t-il d'une voix plus ferme. Cet homme ne m'a fait que du mal… mais il était votre père !… Non, non, madame, ce n'est pas moi qui l'ai frappé… Cherchez *parmi ceux qu'il a trahis*… comme il m'a trahi moi-même… comme il vous a trahie… Je me retire, madame… Si j'avais su où vous alliez… je ne serais pas venu vous déranger… »

À ce moment, les yeux de Léonore tombèrent sur le poignard qu'on n'avait pas encore retiré de la main crispée du cadavre.

Mais avant qu'elle eût pu faire un geste pour s'en saisir, Altieri s'était retiré et avait disparu aussi brusquement qu'il était entré.

Léonore demeura immobile, frappée d'une horreur nouvelle.

Les paroles d'Altieri bourdonnaient dans ses oreilles :

« Dandolo avait trahi assez de gens dans Venise… Cherchez parmi ceux qu'il a trahis… »

Qui donc avait été, par Dandolo, plus trahi que Roland !…

Cette pensée soudaine s'ancra avec force dans son esprit.

C'était son amant qui avait frappé son père !…

Et si cela était !… Pouvait-elle se plaindre et le blâmer ? Non, non, une terrible fatalité armait l'un contre l'autre ceux qui jadis s'étaient tant aimés…

Il n'y avait qu'à courber la tête sous cette fatalité !

Cependant, au milieu de ces tragédies qui bouleversaient son âme, Léonore gardait son sang-froid. Le souci du bon renom de la famille la soutenait encore, tant les lois factices de l'existence en société ont de force et d'emprise.

Il fallait que le chef de la famille Dandolo eût des funérailles dignes de la haute situation qu'il avait occupée.

Ainsi, cette fille étonnante, dans les circonstances dramatiques où son cœur avait tant souffert, avait toujours songé à sauvegarder sa dignité et celle des siens.

C'est ainsi que nous l'avons vue, dans les premiers temps de son mariage avec Altieri, et tant qu'elle ignora la vérité sur l'arrestation de Candiano, faire en sorte que nul ne soupçonnât quel abîme la séparait de l'homme accepté pour époux.

Sur ses indications claires et précises, le corps de son père fut porté par des valets dans la sente d'une gondole, et une heure plus tard, Dandolo reposait sur son lit, dans sa chambre, habillé de son costume de cérémonie de grand inquisiteur.

Personne dans Venise ne sut quelle avait été la fin tragique de Dandolo.

Altieri avait assisté de loin au départ de Léonore sortant du palais Arétin et il l'avait suivie jusqu'au moment où elle rentra dans son appartement, escortant le corps de son père.

Alors elle donna elle-même des ordres pour les funérailles qu'elle fixa au surlendemain, 1er février.

Et, vaillante jusqu'au bout, elle se mit à veiller le mort…

La journée se passa, morne et sans incidents pour Léonore.

Mais si elle avait été moins préoccupée par les funèbres pensées qui l'assaillaient, elle eût été sans doute frappée du mouvement extraordinaire qui régnait dans le palais Altieri.

Des officiers entraient et sortaient. Des gens à mine louche venaient aussi à chaque instant, puis repartaient après avoir été reçus par l'un des officiers d'Altieri, qui leur donnait probablement des ordres au nom du capitaine général.

La nuit vint. De longues heures s'écoulèrent sans doute.

Léonore n'en avait pas conscience.

Ni le temps ni les circonstances extérieures n'existaient plus pour elle. Elle s'enfonçait, avec une joie mauvaise, dans des pensées de suicide.

Et ce qui la préoccupait surtout, c'était le moyen de mettre à exécution son projet. Peut-être finit-elle par trouver une solution satisfaisante, car ses traits se détendirent enfin, et elle se leva du fauteuil où elle était assise, au pied du lit sur lequel Dandolo dormait son éternel sommeil.

Alors seulement, elle vit que quelqu'un était là qui la regardait, et que ce quelqu'un était son mari.

« Madame, dit sourdement Altieri, voilà trois longues heures que je suis ici… et vous ne vous êtes pas aperçue de ma présence… J'ai attendu patiemment que votre regard vînt à tomber

sur moi… Oh ! je sais nos conventions… Moyennant votre silence sur mes projets, je m'étais engagé à ne jamais entrer ici, à ne jamais vous parler… Cependant, aujourd'hui, il le faut… car ce que j'ai à vous dire est grave, et je ne sais si je pourrai parler encore sous peu…

– Qu'avez-vous à me dire ? » demanda Léonore.

Altieri tressaillit d'une joie profonde.

Il n'y avait ni colère ni répulsion dans la voix de Léonore.

Elle ne le repoussait pas violemment !…

« Oh ! fit-il d'une voix tremblante, vous consentez donc à m'écouter !…

– Puisque vous avez rompu notre pacte, déchirez-le jusqu'au bout. Parlez, je vous écoute. »

Il est bon de remarquer qu'en consentant à recevoir Altieri et à lui parler, Léonore était parfaitement logique avec elle-même.

Tant qu'Altieri n'avait été que le mari dont elle avait horreur, elle s'était arrangée pour s'épargner sa présence.

Maintenant qu'elle était résolue à se faire la meurtrière du capitaine général, il devenait un ennemi avec qui il fallait prendre contact au plus tôt. Cette situation d'ennemi qu'elle allait combattre relevait pour ainsi dire Altieri à ses yeux.

Altieri reprit :

« J'ai voulu vous parler devant la mort, devant ce qu'il y a de plus sacré pour nous autres Vénitiens. Votre père que je haïs-

sais de son vivant n'est plus maintenant qu'un témoin impartial de l'effort suprême que je veux tenter. Je jure sur ce mort de vous parler selon la vérité que contient mon cœur… », ajouta-t-il étendant la main.

Elle demeura silencieuse, immobile et froide.

« Madame, dit alors le capitaine général, vous savez quels graves événements se préparent… Vous êtes au courant de la conspiration du patriciat vénitien contre le doge Foscari ; vous savez que c'est moi qui suis désigné pour le remplacer… Après-demain, à midi, j'aurai mis sur ma tête la couronne ducale de Venise. Rien ne peut sauver Foscari à l'heure présente, et rien ne peut m'empêcher de prendre un titre que nul n'oserait me contester… »

En parlant ainsi, Altieri étudiait attentivement Léonore, espérant, dans un geste, dans un signe, surprendre sa pensée.

« Vous occuperez donc, reprit-il, une situation qui est presque celle d'une reine, situation en tout cas égale à celle des princesses italiennes… Et rien ne prouve que ce titre de dogaresse qui a ébloui tant de femmes de haute noblesse ne puisse pas un jour se transformer en celui de reine… »

Léonore garda la même impassibilité.

« Si près du moment solennel où les destinées de Venise me seront confiées, continua Altieri, j'ai regardé autour de moi, j'ai scruté l'avenir… et je me demande si mon foyer sera désert dans le palais ducal comme il l'est ici… Pour la gloire de l'État, il est nécessaire que l'union soit parfaite entre le doge et la dogaresse ; il est indispensable que celle-ci s'occupe de plaire à la haute société au sein des fêtes, pendant que le doge s'occupe des affaires de l'État… Me comprenez-vous madame ?

– Je vous entends.

– Je vous demande quelle attitude vous voulez prendre vis-à-vis de moi lorsque je vous aurai fait entrer dans ce palais où vos aïeux, jadis, furent maîtres…

– L'attitude d'une femme qui a été vendue, que vous avez achetée, l'attitude d'une esclave qui hait son maître… En voyez-vous une autre possible pour moi ? »

Altieri frémit. Il avait parlé avec une sourde confiance.

Il avait espéré que Léonore était enfin lasse de pleurer dans la solitude, et que l'ambition satisfaite, la gloire de briller au palais ducal achèverait ce que la lassitude avait peut-être commencé.

La réponse de Léonore l'écrasa, non pas tant par le sens pourtant définitif des paroles que par le ton de la voix calme, indiquant une inébranlable résolution. Jamais, jamais Léonore ne consentirait à remplir auprès de lui son rôle de dogaresse.

Il étouffa un grondement, et changea aussitôt son dispositif de bataille.

« Écoutez-moi encore, dit-il d'une voix plus ardente. Vous rejetez cette couronne que je vous offre, soit ! Vous ne voulez pas être la princesse la plus enviée de l'Italie, c'est bien… J'accepte aveuglément et sans discussion votre arrêt. Maintenant, laissez-moi vous dire ceci : savez-vous, madame, qui a organisé, lentement, patiemment, cette conspiration qui doit éclater demain ? Savez-vous pourquoi, après-demain, des hommes vont s'égorger, pourquoi une révolution va ensanglanter Venise ?… C'est pour vous, madame ? La conspiration, c'est moi ! Et le but de cette révolution, de tout ce sang répandu, de ces larmes, de ces deuils qui vont s'abattre sur Venise, c'était votre

conquête !… Je m'étais dit qu'en vous élevant si haut, peut-être ne pourriez-vous plus voir ce qui s'était passé en bas… J'avais imaginé que la princesse Léonore finirait par oublier les haines de la signora Altieri. C'est pour vous, dis-je, pour vous seule que, depuis des années, j'ai travaillé, combiné, cherché, acheté les uns, frappé les autres, terrorisé les adversaires, réchauffé les tièdes, exalté les amis. Pour vous, ce travail énorme qui m'a coûté des nuits et des nuits sans sommeil ; pour vous, cette entreprise formidable où pendant quatre ans j'ai risqué ma vie, et dormi la tête sur le billot du bourreau… »

Il souffla un instant, puis il dit :

« Je renonce. Puisque vous ne voulez pas être princesse dans le palais ducal, il ne m'est plus utile d'y être le doge ! »

Léonore ne fit pas un geste.

« Je vous offre ceci, continua Altieri en s'exaltant ; nous quitterons Venise ; nous irons où vous voudrez, nous vivrons comme vous voudrez… Nous partirons dès demain. J'abandonnerai mes compagnons et, comme pour vous j'aurais été héros, pour vous, je serai lâche. Est-ce là ce que vous voulez ? Dites ? Acceptez-vous ?

– Dites-moi, Altieri, est-ce vous qui avez mis au tronc des dénonciations la lettre d'Imperia ?

– Que voulez-vous dire ? balbutia le capitaine.

– Vous m'avez entendue, je crois ?… Imperia écrivit au Conseil des Dix pour lui dire que Roland Candiano avait assassiné Jean Davila. Est-ce vous qui avez dicté la lettre, Altieri ?…

– Mensonge ! Mensonge ! Je ne suis pas capable d'une telle infamie ! gronda Altieri.

– Ô mon père ! dit Léonore en étendant la main. Vous l'entendez ?... Il a pourtant juré de dire la vérité... La lettre écrite, Altieri, qui de vous l'a mise au Tronc ? Car vous étiez plusieurs à comploter l'assassinat de Candiano.

– Mensonge ! Mensonge ! rugit Altieri dont les cheveux se hérissèrent de terreur. Jamais je ne conseillai rien à Imperia ; il n'y eut pas de lettre jetée au Tronc...

– Altieri, qui donc avait donné rendez-vous à mon père sur la place Saint-Marc, quelques minutes avant la réunion des assassins au palais Imperia !... Parlez, parlez, mon père ! s'écria Léonore en saisissant la main du cadavre et en l'agitant furieusement. Réveillez-vous, mon père ! Parlez ! Dites à Altieri ce que vous avez vu ! Refaites-lui le récit que vous m'avez fait à moi !...

– J'avoue ! J'avoue ! clama Altieri dans un cri d'angoisse tel qu'on eût dit le cri d'un homme qu'on égorge. C'est vrai ! Tout est vrai ! Tout ! Je fus criminel ! Je fus scélérat ! C'est moi que Bembo entraîna le soir où du haut du palais ducal j'entendais avec une frénésie de jalousie le peuple de Venise acclamer les noms de Roland et de Léonore unis ! C'est moi qui fis auprès de Dandolo une suprême tentative ! C'est moi qui entrai chez la courtisane, qui approuvai la lettre dénonciatrice et qui la fis jeter au Tronc ! C'est moi, Léonore, c'est moi ! Je fus criminel ! Eh bien, sache-le... S'il fallait, pour t'empêcher d'appartenir à Roland, être plus odieux, plus lâche et plus vil encore, s'il fallait ouvrir l'enfer et me mettre à la tête de ses démons pour menacer le Ciel, Léonore, je le ferais ! Des crimes ! Pour que tu sois à moi, pour que tu ne sois pas à l'homme exécré, des crimes, j'en commettrai. Je noierai Venise dans l'horreur, et je changerai ses canaux en fleuves de sang, mais j'atteindrai ton Roland ! Il m'a vaincu déjà ! Il m'a bafoué ! Il m'a souffleté de son mépris ! Il a fait crier en moi les fibres les plus secrètes de mon orgueil... Mais tout cela n'est rien, vois-tu ! Que Roland m'écrase de sa

pitié insultante, qu'il m'accable de sa grâce, qu'il m'insulte, tout cela ne compte pas ! Ce qui compte et ce qui le condamne, ce qui fait que, pour mieux l'atteindre, je révolutionne Venise, ce qui fait que je lui ouvrirai moi-même les entrailles et que je me repaîtrai de son cœur maudit, c'est que tu l'aimes !… »

Haletant, la gorge en feu, les yeux sanglants, Altieri, à ces mots, marcha sur Léonore. Elle ne broncha pas.

Une main appuyée au dossier d'un fauteuil, elle garda ses yeux fixés sur le cadavre, funèbre témoin de cette scène violente.

Les deux poings d'Altieri se levèrent, comme pour écraser Léonore. Alors, seulement, elle tourna un peu la tête de son côté.

« Achevez donc, dit-elle d'une voix basse et pénétrante, achevez votre œuvre. Quand vous m'aurez tuée, il ne restera plus personne à assassiner autour de vous. »

Dans un geste de rage exaspéré, Altieri laissa retomber ses bras. Il recula.

« Adultère ! » gronda-t-il.

L'insulte, maintenant, se pressait sur ses lèvres blêmies.

Un tressaillement agita Léonore.

« Oui, adultère ! continua-t-il. Adultère par la pensée, adultère par cet amour que vous n'osez ni avouer ni renier. Moi, je suis franc, au moins ? Je vous aimais. Je vous aime toujours en véritable insensé. Eh bien, j'ai fait ce que je devais pour vous avoir toute à moi ! Mais vous, vous qui en aimiez un autre, vous avez accepté de porter mon nom. On aime la trahison, dans vo-

tre famille ! Vous vous transmettez cela de père en fille !… Mais répondez donc !

– J’ai à dire que je vous fais grâce…

– Vous !… Vous… me faites grâce ! haleta Altieri.

– Ne m’avez-vous pas dit que Roland vous avait gracié ?… Une femme doit se conformer en tous points à la pensée de l’homme qu’elle aime. »

Altieri saisit ses cheveux à pleines mains.

« Oh ! rugit-il, pouvoir la tuer ! l’écraser ! Mais non… je suis trop lâche… je l’aime trop !…

– Allez, Altieri, acheva Léonore, je vous fais grâce… comme lui vous a fait grâce !… »

Il recula jusqu’à la porte, tendit le poing et gronda :

« Soyez maudite ! »

Et il s’enfuit. Léonore retomba dans son fauteuil.

« Non, murmura-t-elle, il n’a pas osé me tuer… Je serai donc obligée de me tuer moi-même… »

Cette parole de désespoir indique la pensée qui avait guidé la malheureuse femme en essayant de surexciter Altieri comme elle l’avait fait. En vain son mépris avait été jusqu’à la cruauté…

Elle était vivante encore !… alors qu’elle avait espéré qu’Altieri la délivrerait de l’affreuse obligation du suicide.

Quant à cette grâce dont elle avait parlé, elle était sincère.

Léonore, résolue à frapper Altieri, renonçait à ce meurtre. Pourquoi ?

Était-ce, comme elle l'avait dit, pour se conformer à la pensée de Roland Candiano ? Ou plutôt, une aube de pitié ne se levait-elle pas tout au fond de son cœur pour cet homme qui s'était fait criminel et vil pour l'amour d'elle ?

Il est probable que les deux sentiments la guidèrent à la fois, bien qu'ils fussent en elle obscurs et indistincts.

Ce qu'il y avait de plus positif, ce qui dominait toute sa pensée, c'était une lassitude énorme. Elle avait assez de la vie, et, à part l'horreur instinctive qu'elle éprouvait du suicide, elle allait au-devant de la mort avec un véritable soulagement.

Les dernières dispositions s'arrêtèrent dans son esprit. Elle conduirait, à l'heure dite, au jour convenu, les funérailles de son père.

Une fois que Dandolo aurait pris sa place immuable dans le tombeau de la famille, elle se tuerait.

Voici ce qu'elle convint à ce sujet :

Le tombeau de la famille Dandolo se trouvait dans l'île d'Olivolo, derrière Sainte-Marie-Formose.

De là à la vieille maison des Dandolo, il n'y avait que quelques pas. Elle s'y rendrait, bien que la maison appartînt maintenant à Roland Candiano.

« Il peut me donner cette hospitalité », songea-t-elle.

Alors, dans la maison, elle s'enfermerait dans ce qui avait été sa chambre de jeune fille, et se revêtirait du costume de vierge qu'elle portait la veille de ses fiançailles. Ce n'était pas une vaine mise en scène qu'elle cherchait en convenant de redevenir vierge par le costume comme elle l'était dans la réalité.

Avec son esprit sérieux, positif, et logique, elle trouva injuste que l'on pût croire qu'elle avait été follement mourir hors de la maison de son mari.

Nous retrouvons là cette préoccupation de sa dignité qui ne l'abandonna jamais.

Il fallait que la société vénitienne sût que si elle était sortie du palais Altieri pour mourir, c'est qu'elle en avait le droit.

Peut-être aussi songea-t-elle que Roland comprendrait alors ce qu'elle était trop fière pour lui dire :

Qu'elle n'avait jamais été la femme d'Altieri.

Une fois vêtue, elle s'empoisonnerait.

Ces différents détails, Léonore les discuta froidement avec elle-même, et les adopta l'un après l'autre, tandis que, seule, dans la chambre funéraire, la tête penchée, les mains sur ses genoux, immobile, elle veillait le corps de son père.

Et il lui semblait par moments que c'était sa propre veillée funèbre qu'elle accomplissait.

*
* *

Le lendemain matin, Dandolo fut mis au cercueil, revêtu de ses habits de cérémonie, selon l'usage.

L’usage voulait également que le cercueil ne fût pas fermé. On promenait les morts illustres à découvert avant de les descendre au tombeau.

Mais le corps n’ayant pas été embaumé, le cercueil fut fermé dans cette matinée du 31 janvier et placé sur une sorte d’estrade drapée de noir autour de laquelle des pénitents gris et des moines vinrent à tour de rôle réciter les prières du rite catholique auquel appartenait le défunt.

*

* *

Cette journée s’écoula, morne et lente.

Léonore s’était retirée dans sa chambre et, succombant à la nature, s’était endormie d’un sommeil pesant.

Elle se réveilla dans la nuit et revêtit les habits de deuil qu’elle devait porter pendant les funérailles.

Elle paraissait très calme.

Les personnes qui la virent dans cette nuit dirent que seule elle semblait avoir conservé son sang-froid au milieu de l’agitation extraordinaire qui se manifestait dans le palais Altieri.

Cette agitation ne venait certes pas de la cérémonie des funérailles qui s’apprêtait.

Dans le grand salon du rez-de-chaussée, Altieri, pâle et résolu au milieu de ses officiers vêtus en guerre, donnait ses derniers ordres…

L'aube se leva, froide et claire. L'aube du 1er février…

À huit heures du matin, lorsque les douze porteurs, les confréries, les prêtres se présentèrent pour faire la levée du corps, il n'y avait dans le palais que Léonore et quelques parents éloignés venus pour escorter le descendant des Dandolo.

Altieri et ses officiers avaient disparu…

XXVI

JETTATURA

Les événements que nous allons maintenant raconter se condensent dans la seule journée du 1er février.

Lorsqu'il veut étudier un corps, gaz, liquide ou solide, le savant est obligé d'en faire l'analyse, c'est-à-dire de séparer les éléments combinés qui constituent ce corps, de les étudier l'un après l'autre.

Après quoi, il peut faire la synthèse, c'est-à-dire la reconstitution exacte du corps avec des éléments connus.

Qu'on nous passe cette comparaison, mais elle nous paraît assez juste. Un événement dramatique, pour être compris, doit être étudié dans ses divers éléments.

Nous serons donc obligé de prendre l'un après l'autre les épisodes qui concoururent, qui aboutirent tous fatalement à cette journée du 1er février, bien que venus de sources différentes.

Nous ferons *l'analyse* et le lecteur fera la *synthèse.*

Donc, ce matin du 1er février, vers cinq heures, le chef de police Guido Gennaro était encore debout.

Il avait passé la nuit en conciliabules avec ses principaux agents.

Ayant dormi deux heures dans un fauteuil, il venait de déjeuner sobrement, mais en arrosant son repas d'une bouteille de vieux vin pour prendre des forces.

Après quoi, il ouvrit sa fenêtre et regarda au-dehors.

Tout était silencieux, grave et calme dans Venise endormie.

Les étoiles brillaient encore dans un ciel d'un bleu sombre, et, à l'horizon, par-delà les flèches, les aiguilles, les dômes, les architectures byzantines, la lune en son dernier croissant descendait lentement.

Ce silence, ce calme étaient saisissants.

Mais ce n'est pas à cela que songeait Guido Gennaro.

« La matinée est fraîche, murmura-t-il en refermant sa fenêtre, mais tout à l'heure, il fera chaud… Tout dort dans Venise. Dans quelques heures, le réveil sera terrible. »

Alors, il passa dans ce qu'on pourrait appeler son cabinet de toilette, et qui était chez lui une pièce d'une extrême importance.

Des costumes de toute nature s'y trouvaient soigneusement catalogués, des perruques, des barbes, des cosmétiques, enfin tout ce qui est nécessaire à un bon comédien et à un bon policier.

Gennaro apportait toujours un grand soin à s'habiller. Son orgueil était de se déguiser assez bien pour que ses fidèles même ne pussent le reconnaître.

Mais ce matin-là, ce fut plus que des soins qu'il apporta à sa toilette.

Il procéda en véritable artiste.

Si bien que lorsqu'il fut habillé, il ne put retenir un petit rire d'admiration.

Le fait est qu'il ne se reconnaissait pas lui-même.

Il avait adopté le costume des huissiers du palais ducal, afin que, sans être remarqué, il pût se tenir constamment près du doge.

Et il s'était fait la tête d'un vieil huissier solennel, guindé, très fier de ses fonctions.

« Holà ! monseigneur, fit-il avec un sourire sardonique, je vous présente le plus fidèle, le plus indispensable, le plus intelligent, le plus huissier des huissiers de votre palais. »

Ayant dit, le chef de police quitta sa maison par une porte basse qui ne servait qu'à lui.

Quelques minutes plus tard, il arrivait aux abords du palais ducal devant lequel, déjà, une compagnie de hallebardiers suisses avait pris position.

Gennaro franchit non sans peine la ligne des soldats, entra au palais, et grâce au mot de passe que le doge lui avait donné, fut aussitôt introduit dans le cabinet de Foscari.

Ce mot était, on ne l'a peut-être pas oublié : *pont des soupirs*.

Le cabinet était désert.

« Or çà, grommela-t-il, récapitulons un peu nos petites affaires. Il me semble qu'elles ne sont pas en trop mauvais état… C'est aujourd'hui le grand jour, Gennaro… La traditionnelle et auguste cérémonie va s'accomplir !… Mariage du doge et de l'Adriatique… Seulement, qui sera doge ce soir ?… Altieri ? Foscari ? Candiano ? Quel que soit le triomphateur, je triomphe, moi !… Si je considère Foscari, je vois que je lui suis indispensable, et d'ailleurs il a formellement promis… Le premier acte qu'il signera en rentrant au palais, c'est ma nomination de grand inquisiteur… Bon… Voyons Altieri, maintenant. Je lui ai rendu un immense service en le prévenant que Candiano était seul dans la maison d'Olivolo… Il n'a pas réussi, tant pis… mais le service n'en est pas moins rendu. En outre, il est démontré dans l'esprit d'Altieri que je connaissais la conspiration. Au besoin, je lui en donnerais des preuves indéniables. Or, je ne l'ai pas dénoncé puisque les choses ont suivi leur cours. Donc, je lui étais secrètement dévoué. Et à ce dévouement qui a seul assuré la réussite de son entreprise, il faut une haute récompense : la charge de grand inquisiteur. De ce côté-là tout va bien, *bene, benissime.* Reste Candiano. Je l'ai mis au courant de ce que faisait Foscari, et de ce que préparait Altieri. En outre, je me suis constamment refusé à l'arrêter alors que c'était mon devoir. De ce côté aussi, mon dévouement est clair et irréfutable. Il est vrai que Candiano parle de supprimer la charge de grand inquisiteur… mais la chose n'est pas faite, et je saurai lui prouver par quelque bon petit guet-apens dont je le tirerai à temps qu'un grand inquisiteur est nécessaire à Venise… Le résumé de tout cela, c'est que je vois fort embrouillées les affaires des trois ennemis qui vont batailler aujourd'hui, tandis que les miennes sont resplendissantes. Parmi eux, deux au moins succomberont, et quelque soit le troisième larron, il faut qu'il partage avec moi. N'est-ce pas le comble de l'art ?… Ah ! Gennaro, si le Ciel était juste, si les hommes n'étaient pas aveugles, ton génie serait… »

Le chef de police fut interrompu dans ces riantes réflexions par l'entrée soudaine de Foscari.

Il ne le reconnut pas d'abord.

« Pourquoi ce déguisement ? demanda-t-il lorsqu'il fut certain que cet huissier grisonnant et correct n'était autre que le chef de police.

– Monseigneur, dit Gennaro, j'ai fait dire à Altieri que je m'absentais de Venise. Il ne faut donc pas qu'il me reconnaisse. Sous ce costume, je pourrai me tenir constamment près de Votre Excellence, et le capitaine général n'aura garde de suspecter le brave huissier qui marchera sur vos talons.

– Mais pourquoi Altieri est-il prévenu que vous quittez Venise ?

– Votre Excellence ne comprend pas ? Les conjurés, jusqu'à la dernière minute, pouvaient se défier de moi et changer leur dispositif de bataille. Moi absent, ils sont rassurés… »

Foscari admira.

Le doge paraissait d'ailleurs de bonne humeur.

Ses hésitations avaient disparu. Ses craintes semblaient s'être évanouies. La bataille proche lui rendait toute son énergie.

Foscari était l'homme des coups d'audace et des entreprises périlleuses, lui qui avait arrêté un évêque de Venise sur l'autel même de Saint-Marc, lui qui avait arrêté Candiano en pleine fête, dans son propre palais.

Bataille !… La situation était claire, au moins.

Depuis longtemps, il vivait dans la continuelle terreur d'un danger inconnu.

Par où allait-on le frapper ? Et qui devait frapper ?

L'incertitude l'avait assombri.

Le danger connu, précisé, avec des noms, des dates, des circonstances, n'était plus un danger.

Foscari était sûr du triomphe.

Dans cette sérénité, pourtant, il y avait un point noir.

« Toujours pas de nouvelles de Roland Candiano ? demanda-t-il.

– Aucune, Excellence.

– Donc, il n'est pas à Venise ?

– Je puis vous affirmer qu'il n'y était pas encore hier, dit Gennaro sans mentir – on verra pourquoi.

– Donc, reprit le doge, il ne sera pas là… tout à l'heure ?

– Sur ce point, monseigneur, je me contenterai de probabilités et d'hypothèses.

– Voyons…

– Vous savez avec quelle rapidité cet homme se déplace. On le croit à Venise, il est à Rome, qui tue Imperia. On le croit à Rome, il est aux gorges de la Piave, où il se livre à des besognes

suspectes… Nous le croyons aux gorges… il sera peut-être au Lido dans une heure.

– Et que viendra-t-il y faire ? s'écria le doge.

– Votre Excellence remarquera qu'il s'agit seulement d'hypothèses. L'hypothèse, c'est mon fort. Eh bien, je suppose… Je dis : je suppose… que Candiano a été prévenu de ce qui se prépare.

– Par qui l'aurait-il été ?

– Est-ce qu'on sait ! Ce ne sont là que des suppositions. Mais enfin, s'il est prévenu, il est certain qu'il voudra être là. De cette façon, acheva mentalement Gennaro, lorsque Foscari apercevra Candiano, s'il le voit… eh bien, je n'en aurai que plus de mérite !…

– Et quelles seraient ses intentions, reprit le doge qui, comme on le voit, même en cette matinée où sa couronne et sa vie étaient en jeu, se préoccupait plus encore de Candiano que de la conjuration.

– Ses intentions ?… Encore des hypothèses, ou plutôt des probabilités, cette fois. Candiano déteste Altieri ; il le hait d'une haine mortelle. Il me semble que son intérêt serait de faire échouer le capitaine général… en sorte que bon gré mal gré, il serait aujourd'hui votre auxiliaire…

– Oui, fit le doge rêveur, pour n'avoir ensuite qu'un ennemi à combattre… cela me paraît évident.

– Juste, monseigneur, très juste !… Mais tout cela n'existe qu'au cas où Candiano sait ce qui doit se passer aujourd'hui, et ce cas n'est qu'une hypothèse…

– Nous verrons bien », dit Foscari en reprenant cet air de sérénité digne et calme, dont il s'était fait comme un masque.

Ce jour-là, pourtant, cette sérénité était réelle.

« Toutes vos dispositions sont prises ?

– Oui, monseigneur. Sur vos ordres, la place Saint-Marc est déjà occupée par les Suisses. Mes agents et mes espions sont à leur poste, disséminés le long de la route que suivra le cortège. Au fur et à mesure que vous avancerez, ils se placeront autour de vous, en sorte qu'en arrivant au quai tout ce qu'il y a de sbires dans Venise sera concentré sous mes ordres. Chacun d'eux porte un poignard et cachera un pistolet tout chargé. Avec les Suisses, c'est une force de mille hommes à toute épreuve…

– Très bien, Gennaro… très bien combiné…

– Je crois en effet que la jonction successive de mes agents au cortège est une heureuse trouvaille en ce sens que, par ce moyen, je protège l'itinéraire et je finis par avoir tout mon monde sous la main. Ce n'est pas tout, monseigneur. Depuis trois jours, nous avons distribué pas mal d'écus dans le peuple, et il faut compter qu'au moins un écu sur trois sera une voix pour crier en votre honneur…

– Très bien, Gennaro, très bien…

– Enfin, reprit le chef de police en s'inclinant modestement, j'ai disposé d'une compagnie partagée en un certain nombre de postes de quarante hommes. Ces postes, à partir de dix heures, occuperont tout à coup les points importants de Venise. Puis, à un signal que je donnerai et qui partira du clocher de Saint-Marc, tous les postes détacheront une troupe de vingt hommes. Ces diverses troupes se mettront en marche à la même minute, en criant en votre honneur, en bousculant la populace

si elle s'émeut, et convergeront vers le palais ducal où elles arriveront en même temps que Votre Excellence.

– Très bien, Gennaro, très bien…

– Quant à ce qui doit se passer sur le quai du Lido, il est convenu qu'une barque d'importance, dorée et pavoisée, doit vous prendre pour vous conduire au vaisseau amiral où M. le coadjuteur de l'évêque *absent* doit dire la messe. Le vaisseau amiral se trouvera à cinq ou six encablures du quai. Les deux compagnies d'Altieri s'y embarquent en ce moment. Et vous savez que là est le nœud de la conjuration : une fois à bord, vous êtes prisonnier d'Altieri… Mais, en arrivant au quai, monseigneur, au lieu d'embarquer, vous donnez le signal. Mes deux vaisseaux découvrent leurs canons qu'ils braquent sur l'amiral. Au même instant, les principaux conjurés qui n'ont cessé de vous entourer tombent mortellement frappés par mes hommes. Le reste se rend, vous déclarez que la cérémonie est remise, et vous reprenez aussitôt le chemin du palais ducal tandis que le tocsin sonne à toute volée et que le peuple vous acclame.

– Très bien, Gennaro, admirable…

– Monseigneur, mon devoir est d'avoir de l'intelligence lorsqu'il en faut… À vous le courage et la présence d'esprit… »

Foscari ne releva pas ces mots qui étaient un conseil et qui, par conséquent, semblaient mettre en doute ce courage dont Foscari était justement si fier.

« Attendez-moi ici, dit le doge, je vais me faire habiller. »

Foscari devait en effet revêtir le costume de grande cérémonie et poser sur sa tête la couronne ducale.

Le palais, à ce moment, était en rumeur.

Les grands dignitaires civils et ecclésiastiques, les officiers, les membres du Conseil des Dix, du tribunal secret, tous les fonctionnaires d'État se trouvaient rassemblés, et déjà le grand maître des cérémonies assignait à chacun la place qu'il devait occuper dans le cortège.

Altieri était là, lui aussi.

Il était l'un des rares qui, dans cette foule aux visages inquiets, eût conservé tout son sang-froid.

Altieri jouait en désespéré sa dernière carte.

Et cela lui donnait la même intrépidité qu'à Foscari.

Il faisait maintenant tout à fait jour.

Conjurés et amis du doge s'étudiaient, s'examinaient du coin de l'œil tout en causant de choses indifférentes.

Il se faisait de brusques silences, pareils à ces inquiétants silences de la nature au moment où l'orage va éclater.

Puis, soudain, les conversations reprenaient, plus vives, plus fiévreuses, avec des rires qui décelaient des angoisses.

Et c'était le même aspect de foule qu'au soir des fiançailles de Léonore et de Roland.

Sous les mêmes étincelants costumes brillaient les mêmes cuirasses entrevues ; sous les soies aux couleurs vives, les mêmes cottes de mailles ; sous le même air de fête, les mêmes sourdes menaces.

Seulement, au-dehors, le peuple se taisait.

Mais ce silence ajoutait encore à l’angoisse générale.

Soudain, une grande porte, celle qui menait à la salle du conseil, s’ouvrit.

C’est par cette porte même que Roland Candiano avait disparu jadis en jetant à Léonore un dernier sourire confiant.

Le doge Foscari apparut, en grand costume, couronne en tête, manteau ducal sur les épaules, et au côté la lourde épée à la poignée si étincelante de pierreries qu’on l’eût dite taillée dans un seul diamant.

Deux valets de cérémonie portaient la queue de l’immense manteau.

Le maître des cérémonies marchait en tête.

Derrière lui, six huissiers.

Et immédiatement derrière Foscari, six autres huissiers. Les dignitaires de la maison du doge, encadrés eux-mêmes d’huissiers, venaient ensuite.

Et enfin, quarante hallebardiers gigantesques fermaient la marche.

Ce fut dans cet ordre que ce groupe entra dans l’immense salle des Doges, sous le regard des anciens doges de Venise fixés dans leurs cadres, sous les mille regards aussi des dignitaires, patriciens, fonctionnaires et officiers réunis.

Foscari s’avança d’un pas majestueux.

Aussitôt douze hérauts sonnèrent une courte fanfare.

L’entrée de Foscari ainsi encadré de costumes d’une richesse inouïe, la main rudement appuyée à la garde de son épée, la tête haute, les yeux étincelants, produisit un effet indescriptible.

Les amis du doge poussèrent d’enthousiastes acclamations.

Les conjurés se turent.

Mais Altieri, d’une voix forte, cria :

« Vive le doge ! »

Et la masse des conjurés comprenant que leur chef évitait ainsi de donner une marque de sympathie à Foscari, tout en feignant de l’acclamer, poussèrent un immense cri de : Vive le doge !…

Foscari comprit.

Car les yeux de tous ces hommes qui criaient ainsi étaient tournés vers le capitaine général.

Les hérauts sonnèrent encore, le coude levé, la trompette haute.

Puis le maître des cérémonies fit un geste solennel, et un lourd silence plana sur cette assemblée.

Les membres du Conseil des Dix s’avancèrent alors vers le doge et le saluèrent.

« Salut à vous, répondit Foscari, gardiens vigilants de nos lois, vous, espoir des fidèles, terreur des traîtres… »

Il avait prononcé ces mots d'une voix si vibrante qu'Altieri, qui s'avançait à son tour, eut une hésitation et pâlit légèrement, tandis que, dans le groupe compact des conjurés, les mains cherchaient la garde des poignards.

Peu s'en fallut que la collision n'éclatât dès ce moment.

Mais déjà Altieri, se remettant, parlait à voix haute et distincte.

« Mes officiers et moi, disait-il, nous sommes heureux d'assister Votre Magnanime Excellence dans la belle cérémonie qui se prépare…

– La cérémonie, dit Foscari, sera aussi belle qu'on pouvait la souhaiter puisque vous en serez. Je vous remercie, monsieur le capitaine général, vous et vos officiers… »

Les membres du clergé se présentant aussitôt firent oublier un instant ce que les paroles échangées pouvaient avoir de sous-entendus menaçants.

Après le clergé, les différentes institutions d'État, représentées par leurs membres les plus éminents, saluèrent tour à tour Foscari.

À mesure que ces formalités s'accomplissaient, le maître des cérémonies composait le cortège et plaçait chacun à son rang.

Mais pour Altieri, il y eut une exception. Le doge indiqua formellement sa volonté de l'avoir près de lui.

Au moment où ces préparatifs se terminaient, les cloches de Saint-Marc se mirent à sonner à toute volée.

C'était le signal du départ.

Au-dehors, on entendait la confuse rumeur d'une foule qui se place pour voir un spectacle.

Alors le cortège s'ébranla et descendit l'escalier des géants.

Au moment où ils débouchèrent sur la place Saint-Marc, les hérauts vêtus de soie pourpre et galonnés d'or entonnèrent une marche triomphale, les trois cents prêtres, vicaires, chanoines, coadjuteur en tête, attaquèrent des chants liturgiques, la foule énorme poussa des acclamations enthousiastes et dans toute cette pompe, dans tout cet apparat théâtral, Foscari marchait d'un pas pesant, la tête haute, les yeux durs, la main prête à tirer l'épée.

L'un des deux huissiers qui portaient son manteau jetait des regards inquiets tantôt sur la foule, tantôt sur Foscari, tantôt sur Altieri.

Cet huissier, c'était Guido Gennaro, le chef de police.

La moitié du trajet du palais ducal au Lido s'accomplit sans incident.

La foule criait.

Altieri échangeait des coups d'œil expressifs avec ses principaux lieutenants.

Foscari rayonnait.

Le peuple était pour lui. Il ne pouvait plus en douter.

Soudain, la tête du cortège fut arrêtée.

Foscari, à ce moment, se trouvait sur l'un des innombrables ponts qui coupent les canaux.

Le pont était à deux pentes.

Le doge se trouvait au sommet du pont au moment où le cortège s'arrêta.

C'est-à-dire qu'on le voyait de loin.

Et lui voyait aussi au loin.

Devant lui, en travers, c'était un quai noir de monde. De l'autre côté du quai, c'étaient deux rues étroites faisant leur jonction devant le port et formant ainsi une étroite place où s'était entassée une foule, tandis qu'à toutes les fenêtres pavoisées de pièces d'étoffe de toutes couleurs apparaissaient des spectateurs.

« Pourquoi s'arrête-t-on ? » murmura Foscari.

Soudain, un grand silence se fit sur la petite place, dans la foule, et sur le pont, parmi le cortège, aux costumes magnifiques, immobilisé.

Toutes les têtes, dans la foule, se découvrirent.

Foscari pâlit. Et Altieri devint livide.

Ce qui arrêtait l'étincelant cortège du doge, c'était un autre cortège qui le coupait, en vertu des droits imprescriptibles accordés à la mort.

C'était un convoi funèbre. Douze valets en deuil portaient à bras un lourd cercueil sur lequel étaient jetés les insignes de grand inquisiteur.

Immédiatement derrière le cercueil venait une femme toute seule. Elle était vêtue de noir.

Et un immense voile noir l'enveloppait tout entière de la tête aux pieds.

« Léonore ! » murmura sourdement Altieri.

Elle passa sans peut-être voir l'étincelant spectacle qui l'entourait.

Les prêtres et les confréries, cierge en main, défilèrent…

Les voix tristes psalmodiant les chants funéraires s'éloignèrent…

Et le cortège du doge se remit en route…

À ce moment, les yeux de Foscari et d'Altieri se rencontrèrent.

Les deux hommes se virent également pâles, chacun d'eux paraissant se dire :

« Qui de nous deux a subi le *mauvais œil* de cette rencontre !… À qui de nous deux le cortège funèbre a-t-il lancé la *jettatura !… »*

*
* *

Aujourd'hui encore, la jettatura est une chose redoutable. Si dans Venise, dans Milan, dans Rome ou dans Florence, il vous arrive, à la tombée du jour, de croiser quelque vieille

femme au visage livide, dont la tête s'encapuchonne de noir, fuyez :

C'est peut-être une jettatura.

Si, dans la campagne, au détour d'un chemin solitaire, tout brûlé de soleil, vous apparaît un vieux berger immobile, vous regardant de loin de son œil louche, fuyez :

C'est peut-être une jettatura.

Ces rencontres sont surtout mortelles sous le coup de midi, alors que dans la campagne alourdie pèse le silence du mystère, ou sous le coup de minuit, alors que seuls les stryges, les vampires, tous les êtres maléficieux sont dehors, guettant des proies…

Et lorsque vous avez fait l'une de ces rencontres, malheur à vous !

Peut-être allez-vous vous casser la jambe contre un tas de cailloux inoffensif en apparence, peut-être allez-vous apprendre que votre femme se meurt ; ou bien, en rentrant chez vous, saurez-vous que votre banquier est en fuite ; ou bien quelque fièvre violente se déclarera…

En tout cas, n'hésitez pas, et faites les exorcismes nécessaires.

Puissantes encore, ces superstitions étaient alors dans toute leur vigueur.

Le cercueil de Dandolo croisant le cortège du doge, c'était pour lui un signe menaçant.

Et Altieri, de son côté, était profondément troublé.

C'étaient pourtant tous deux des hommes d'esprit vigoureux…

Mais lorsque le cortège reprit sa route un instant interrompue, tous les deux murmuraient :

« Est-ce sur moi qu'est tombée la jettatura ?… »

XXVII

ROLAND CANDIANO

Dans la nuit du 30 au 31 janvier, les gorges de la Piave et les abords de la Grotte-Noire présentaient un étrange spectacle.

Le sombre passage, les rochers abrupts s'éclairaient de torches dont la lueur pénétrait dans les abîmes au fond desquels roulait le fleuve en grondant.

Autour de ces torches, les premiers plans en pleine lumière, les arrière-plans noyés d'ombre, une foule était assemblée.

Il y avait là cinq cents hommes environ.

Ils portaient tous le costume des montagnards.

C'étaient des rudes figures, des physionomies abruptes comme les rochers de ce paysage.

Ces hommes, appuyés sur leurs arquebuses, le pistolet et le poignard au ceinturon, composaient une assemblée formidable.

Sur la plate-forme qui s'étendait devant l'entrée des grottes, ils formaient un cercle serré.

Ceux qui n'avaient pu prendre place dans ce cercle s'étaient placés comme ils avaient pu, les uns grimpés sur des rochers, les autres accrochés à quelque arbuste…

En dedans du cercle, dans l'espace vide que les torches éclairaient violemment, un homme parlait.

Il était monté sur un échafaud, qui avait été rapidement construit.

Le silence était profond.

On n'entendait que la voix de l'homme.

Ceux qui l'entouraient ne manifestaient ni approbation ni improbation.

Mais à leurs ardents regards, à leurs physionomies tendues vers le chef qui parlait, il était facile de voir que chacune de ses paroles éveillait en eux une indestructible sympathie.

L'homme, c'était Roland Candiano.

Au moment où nous nous approchions de ce groupe fantastique, il achevait :

« Maintenant, vous êtes des hommes, puisque vous avez compris que le grand devoir des hommes n'est pas seulement de protéger les faibles, mais encore d'attaquer et de détruire les forts…

« Qu'est-ce en effet que la protection donnée aux faibles, si, par lâcheté, on tolère que les forts subsistent ?

« Les révolutions des opprimés seront à recommencer tant que ce principe n'apparaîtra pas comme évident.

« Le moyen le plus sûr, le plus honnête et le moins sanguinaire de protéger les opprimés, de les arracher à l'esclavage, c'est de s'attaquer aux puissants.

« En vain vous affirmera-t-on qu'il est des puissants animés de bons sentiments.

« Un homme est dangereux, mauvais, par le seul fait de sa puissance. Plus d'oppresseurs, donc plus d'opprimés…

« Voilà ce que vous avez admis, et c'est pourquoi vous êtes des hommes.

« C'est pourquoi, aussi, moi qui pense ces choses, je n'accepterai pas le pouvoir que vous voulez me confier.

« Si nous triomphons, je prendrai pour six mois la conduite des affaires publiques et, doge par le nom, mais non par l'esprit, je m'efforcerai d'enseigner au peuple de Venise que la liberté est le plus précieux des biens, et qu'il n'a pas besoin de maîtres, surtout de bons maîtres, pour être heureux… Après quoi, je vous dirai adieu pour toujours… »

Roland se tut.

Nous ne nous chargeons pas d'établir ici une critique des idées étranges qu'il exposait. Laissant ce soin au lecteur, nous nous obstinons dans notre rôle de narrateur.

Sans doute, les hommes qui entouraient Candiano étaient de son avis, puisque aucun d'eux n'essaya de le faire revenir sur sa détermination de ne garder le pouvoir ducal que pour six mois.

L'avenir, d'ailleurs, l'avenir de Venise ménageait des surprises à ces hommes et à Roland Candiano lui-même.

Ce qui est certain, c'est que Roland parlait sincèrement.

Mais les motifs d'ordre général et philosophique invoqués par lui n'avaient pas été les seuls à lui dicter sa résolution.

La vérité, c'est que Roland était atteint d'un mal terrible : il s'ennuyait dans la vie.

Sa passion pour Léonore, loin de s'abattre, se fortifiait de jour en jour.

Or, Léonore ne pouvait plus jamais être sienne.

Dès lors, à quoi bon s'intéresser au monde, à la vie d'un peuple même qui le considérait comme le messie sauveur patiemment attendu !

« Oui, songeait-il, si je suis vainqueur, prendre le pouvoir pour écraser à tout jamais les oppresseurs ; enseigner à ce peuple comment on devient libre, puis m'en aller n'importe où, et tout sera fini pour moi. »

Voilà ce que pensait à ce moment-là Roland Candiano.

Lorsque Roland eut fini de parler, il descendit de l'échafaud qui avait été dressé afin que chacun pût le voir et l'entendre. Il entra dans la Grotte-Noire.

Là, les chefs se réunirent autour de lui.

Roland donna à chacun d'eux des instructions précises pour le jour du 1er février.

Chaque chef devait partir dans la nuit même avec ses hommes et se diriger sur Venise, les uns par mer, les autres par la lagune.

Depuis huit jours, mille hommes étaient déjà partis et se trouvaient à Venise.

En tout, Roland disposait d'une force un peu inférieure à deux mille hommes. Nous parlons ici des combattants.

Car, dans le peuple même de Venise, parmi les marins, les barcarols, les débardeurs du port, les ouvriers et même parmi les marchands, l'immense majorité faisait secrètement des vœux pour lui.

Altieri avait les soldats.

Foscari avait les fonctionnaires de toute nature.

Une fois que ce suprême et dernier conseil se fut tenu dans la Grotte-Noire, des bandes commencèrent à descendre silencieusement la montagne.

Roland se disposa à gagner Venise et chercha des yeux son fidèle compagnon.

« Me voici, maître, dit Scalabrino.

– Partons, fit Roland.

– Je voudrais d'abord vous parler, maître », dit Scalabrino. Roland l'interrogea des yeux.

« Tout à l'heure, acheva le colosse, quand tous nos frères seront partis… »

XXVIII

SCALABRINO

Les dernières bandes se mirent en mouvement, chacune conduite par son chef.

Il faut remarquer que ces hommes marchèrent sur Venise avec une sorte de gravité calme, non comme des soldats ivres d'enthousiasme pour la bataille, mais comme des citoyens d'une idéale république sachant qu'ils vont risquer leur vie pour l'accomplissement d'une besogne nécessaire.

Quelques années auparavant, la plupart de ces hommes étaient des brigands ; mais ils avaient en eux une lumière qui finit par éclairer les consciences les plus obscures : l'amour de la liberté.

Ces explications et celles que nous avons données dans le court chapitre précédent étaient nécessaires pour faire comprendre le grand drame qui allait se jouer à Venise.

« Parle ! dit Roland lorsqu'il se vit seul sur la plate-forme avec Scalabrino.

– Maître, dit le colosse avec une profonde tendresse, je vais vous dire adieu.

– Que veux-tu dire ? fit Roland.

– Ceci : vous avez distribué à chacun son rôle, excepté à moi…

– Mais toi, tu restes près de moi, tu ne me quittes pas…

– Laissez-moi finir, maître, reprit Scalabrino avec la même profonde tendresse. Je me suis donné un rôle à moi-même… et je vous demande en grâce de ne pas m'interroger là-dessus. Pour l'exécution de ce que j'ai médité, il faut que je vous quitte dès maintenant…

– Scalabrino !…

– Monseigneur…

– Jure-moi que tu ne vas pas te tuer ! »

Ce fut au tour de Scalabrino de tressaillir.

Mais il garda le silence.

Roland prit la main du colosse :

« Ainsi, c'est bien vrai ! La vie t'est devenue insupportable !

– Monseigneur, oseriez-vous affirmer qu'elle vous est supportable ? J'étais une matière impure. Vous m'avez animé, vous m'avez appris à penser, et par conséquent à souffrir. Lorsque j'ai connu Bianca, j'ai cru que le paradis s'ouvrait pour moi. Pauvre homme qu'aucune affection n'avait jamais éclairé au fond de son enfer… J'avais une fille… Mon tort fut de me mettre à l'adorer, à l'idolâtrer, et maintenant qu'elle n'est plus, oui, c'est vrai, maître, la vie m'est insupportable. Mais ne croyez pas que je veuille me tuer… Vous êtes, vous, ma grande affection, et cela seul suffirait pour me réconcilier avec la vie… Je vous jure, maître, que je ne vais pas au suicide… Seulement, ce que

j'entreprends… ce sera peut-être ma mort… et c'est pourquoi j'ai voulu vous dire adieu… comme si j'allais mourir…

– Qu'est-ce donc que tu entreprends ?

– Maître… Je vous ai prié… de ne pas m'interroger… »

Roland garda quelques minutes un silence plein d'angoisse.

« Et si tu en réchappes, dit-il, me jures-tu de revenir me trouver sans attenter à toi-même ?

– Oui, maître, dit gravement Scalabrino, je vous le jure !… Et maintenant, comme la chose est pressée, comme il faut que j'arrive à temps… je vous dis adieu, maître. »

Pour la première fois, Scalabrino tendit le premier sa main.

Roland ouvrit ses bras tout grands.

Ces deux hommes s'étreignirent avec la joie immense de sentir dans leur cœur le même dévouement, et la douleur de comprendre que, sans doute, ils se voyaient pour la dernière fois.

Un sanglot déchira la gorge de Scalabrino.

Puis, s'arrachant à l'étreinte, il s'enfuit, disparut derrière l'entassement des rochers.

Roland descendit seul la montagne au pied de laquelle il trouva un de ses hommes qui l'attendait avec un cheval.

Et, mortellement triste, il prit le chemin de Mestre.

Scalabrino, après avoir franchi la ligne des rochers, s'était arrêté. Il vit Roland s'éloigner, et revint sur la plate-forme de la Grotte-Noire.

Tant qu'il put distinguer la silhouette de Roland qui descendait les rampes de la montagne, il la suivit des yeux dans l'obscurité.

Mais bientôt il la perdit de vue.

Un soupir gonfla alors sa vaste poitrine, et, à pas lents, il se dirigea vers l'entassement des rochers qui se trouvait sur la gauche de la grotte.

C'est là qu'une tombe avait été creusée pour Bianca.

Déjà des touffes sauvages croissaient là : des lentisques aux parfums pénétrants, un myrte qui fleurirait au printemps prochain.

Longuement, Scalabrino regarda ces choses, tournant autour des rocs, arrangeant les arbustes, redressant le myrte qui se penchait.

C'est ainsi qu'il faisait ses adieux à Bianca.

Jamais plus il ne reviendrait arroser ces plantes sauvages… mais l'eau du ciel s'en chargerait…

Il ne parlait pas ; sa pensée muette ne lui suggérait aucune parole à l'adresse de la morte.

Mais brusquement, comme il avait fini d'arranger à sa guise les plants que le hasard avait fait pousser de terre, il se laissa tomber à genoux, puis se coucha en travers des rochers, et la tête dans les deux mains, se prit à sangloter.

L'obscurité se dissipa soudain au moment où la lune, en son dernier quartier, se dégagea des nuages et versa sur la plate-forme une lueur pâle.

Scalabrino se releva, parut hésiter un instant encore, puis se détournant, commença à descendre la montagne sans retourner la tête vers les rochers sous lesquels sa fille dormait à jamais.

Il marcha à pied jusqu'à Trévise, probablement pour étourdir le désespoir qu'il portait en lui.

Mais à Trévise, où il arriva dans la matinée, une fatigue insurmontable s'empara de lui.

Il fréta une voiture qui le conduisit à Mestre.

De Mestre à la lagune, il fit encore le trajet à pied, traversant cette forêt où Bembo avait poursuivi Bianca.

Enfin, il arriva à Venise le soir du 31 janvier.

Il se rendit droit au port du Lido et entra dans une auberge, où il se fit servir un repas sommaire.

Il y toucha d'ailleurs à peine.

Évidemment, il avait simplement voulu se donner une contenance.

Son repas terminé, une bouteille devant lui, il attendit, le coude sur la table, les yeux fixés sur la porte.

À neuf heures, un homme entra dans la taverne, l'aperçut et vint s'asseoir en face de lui.

Il portait le costume de marin.

« Me voici à l'heure, dit cet homme en s'asseyant.

– C'est bien, fit Scalabrino. Vous êtes prêt ?

– Oui, et vous, vous avez la somme ? »

Scalabrino toucha du doigt sa ceinture de cuir.

La figure du marin s'éclaira.

« Venez donc, en ce cas », dit-il.

Scalabrino paya sa dépense et sortit, accompagné du marin.

« Comment allez-vous faire ? demanda le colosse une fois dehors.

– Venez, vous allez voir. »

Ils marchèrent en silence le long des vieilles maisons du quai.

Dans la rade, les navires de l'État apparaissaient confusément, les lignes de leurs mâts et de leurs cordages enchevêtrés sur le fond du ciel, leurs châteaux de poupe alignant leurs fenêtres éclairées qui renvoyaient dans l'eau des reflets mobiles, semblables à des feux follets voltigeant à la surface de la mer.

Le marin entra dans une maison, monta au premier étage, ouvrit une porte et entra dans une chambre où il alluma une lanterne.

Sur un escabeau, il y avait un paquet enveloppé dans une grande toile. Il le montra du doigt à Scalabrino, et dit :

« J'ai apporté ça hier. »

Scalabrino ouvrit le paquet.

Il contenait un costume complet de marin à sa taille.

Aussitôt, il commença à s'en revêtir, se dépouillant au fur et à mesure des vêtements qu'il portait.

Lorsqu'il retira sa ceinture de cuir, il la jeta au marin en disant :

« Voyez si le compte y est. »

L'homme s'en saisit avidement, l'ouvrit et se mit à compter avec soin.

« Le compte y est, ma foi ! » s'écria-t-il bientôt.

À ce moment, Scalabrino était complètement habillé et transformé en marin de la république vénitienne.

Il demanda :

« À quelle heure embarque-t-on les soldats ?

– À la pointe du jour, répondit l'homme.

– Bon. Comment allons-nous faire ?

– Ne vous inquiétez de rien. Seulement, en accostant, si quelqu'un vous parle, dites comme moi… ou plutôt ne dites

rien… Là-dessus, en route ! car après onze heures l’opération deviendrait impossible. »

Le marin cacha la ceinture pleine d’or sous les carreaux de la cheminée qu’il avait dû desceller dans la journée, puis sortit en refermant la porte à triple tour.

Dehors, ils se remirent à suivre la ligne des quais.

Le marin s’arrêta devant une embarcation.

Il y prit place, et Scalabrino y sauta à son tour.

Aussitôt le marin se mit à ramer, se dirigeant droit vers la ligne des vaisseaux d’État.

Au bout de dix minutes, il montra une masse sombre à Scalabrino, et dit :

« Voici le vaisseau amiral. Nous accostons. »

Scalabrino mit alors sa main sur l’épaule de son conducteur.

« Voulez-vous un conseil, l’ami ?

– Donnez toujours…

– Eh bien, après m’avoir fait monter à bord, regagnez la terre, si vous pouvez… et ne revenez plus sur le vaisseau. »

L’homme se mit à rire silencieusement.

« Merci du conseil, dit-il… j’en profiterai d’autant mieux que c’était justement le conseil que j’étais en train de me donner à moi-même… Croyez-moi, j’ouvre l’œil, et j’y vois clair… »

La petite embarcation filait à ce moment sous le château d'arrière du vaisseau amiral. Puis elle se glissa le long du géant assoupi sur les flots et atteignit l'avant.

Là, le marin siffla doucement.

Un coup de sifflet pareil au sien, signe de reconnaissance des marins entre eux, lui répondit du bord.

Alors il attacha son embarcation aux flancs du vaisseau, et saisit une corde à nœuds.

« Saurez-vous monter par un tel chemin ? demanda-t-il inquiet. C'est qu'on s'apercevrait vite…

– Je monterai », dit Scalabrino.

Le marin s'élança avec légèreté. Au moment où il franchissait le bordage et sautait sur le pont, Scalabrino arrivait lui aussi.

« C'est un ancien marin », songea l'homme.

Le pont était désert, à peine éclairé par les pâles reflets des lanternes suspendues de distance en distance aux cordages.

Seules, les sentinelles veillaient : il y en avait trois à bâbord et trois à tribord.

C'est auprès de l'une de ces sentinelles que Scalabrino venait de sauter. Il se dirigea aussitôt vers le grand mât, comme s'il eût parfaitement connu le pont de ce navire.

En même temps, le marin parlementait avec la sentinelle.

« C’est toi, Giuseppo ?

– Oui. Tu rentres en retard. Qui est avec toi ?

– Veux-tu gagner deux écus ? fit le marin sans répondre à cette question.

– Si je le veux ! Moi qui n’ai pas une baïoque depuis des semaines !

– Eh bien, en voici déjà un… prends… mais à une condition : tu ne signaleras pas que nous sommes rentrés en retard, le camarade et moi.

– Ça va… Et l’autre écu ?

– Écoute. Je vais signaler au maître de couchage que je suis là ; puis je m’éclipserai. J’ai fait une conquête… tu comprends ?

– Oui, oui… mais qui sera mis aux fers demain matin ? C’est moi !

– Imbécile ! À quatre heures du matin, je serai rentré.

– Tu le jures ?

– Par la madone. C’est dit ? Tu me laisses filer ?…

– Et tu me donnes l’autre écu ?

– En enjambant le bord !…

– Tu es donc devenu riche tout à coup ?

– Ma conquête… tu comprends ?… »

Le marin s'éloigna, laissant la sentinelle émerveillée, et rejoignit Scalabrino immobile au pied du grand mât.

« Le plus difficile est fait ! murmura-t-il.

– Ne vous inquiétez pas du reste, dit Scalabrino. La sentinelle ?

– Ne dira rien.

– C'est bon. Vous pouvez me laisser ici.

– Ah ! ça ! vous connaissez donc le navire ?

– Oui.

– Et, sans indiscrétion, que voulez-vous faire !… Voyons… quelque coup de poignard à un chef ?… Hein ?… Vous avez dû être matelot sur quelque navire…

– Eh bien, c'est vrai ! dit Scalabrino. J'ai servi autrefois… Un officier m'a mis injustement aux fers et m'a fait fouetter… J'ai su qu'il était maintenant à bord de l'amiral…

– Bon, bon… je comprends… mais je serais pendu à la grande vergue, moi, si on savait…

– Puisque vous vous sauvez… Vous êtes riche maintenant.

– C'est vrai. Allons, bonne chance !… Moi aussi, j'ai été fouetté et mis aux fers, et je voudrais bien me venger… mais je n'ai pas votre courage… Bonne chance, camarade !

– Merci !… »

Le marin revint à la sentinelle, et lui tendit son écu.

« Passe ! Mais sois ici à quatre heures… sans quoi, je te signale comme absent de toute la nuit…

– Sois donc tranquille ! » fit le marin en enjambant le bord et en se laissant glisser le long de la corde jusqu'à son embarcation qui, aussitôt, démarra et fila vers le quai.

Vers le milieu de la rade, il croisa une grosse embarcation qui, à toutes rames, se dirigeait vers le vaisseau amiral.

*
* *

Scalabrino, demeuré seul, s'approcha de la grande écoutille centrale.

Il se pencha, et écouta un instant…

L'intérieur du navire était sombre, silencieux…

Scalabrino leva les yeux vers le ciel, contempla une minute les étoiles qui scintillaient là-haut, puis, lentement, il s'enfonça dans les flancs du vaisseau amiral.

L'embarcation que nous venons de signaler croisant celle du marin fugitif au milieu de la rade atteignit rapidement le vaisseau amiral.

Celui qui la conduisait héla alors les gens du navire.

Il y eut des allées et venues sur le pont.

Un officier interrogea la barque.

Et sur les réponses qui lui furent faites, une échelle fut jetée.

Alors, tandis que rameurs et patron demeuraient à leur place, un homme saisit l'échelle, quitta la barque et se mit à monter avec une rapidité qui prouvait sinon son adresse, du moins sa force et sa volonté.

« Menez-moi à l'amiral », dit cet homme d'un ton bref en touchant le pont du vaisseau.

L'officier comprit, sans doute, que cet inconnu avait le droit de lui donner des ordres, car il ne fit aucune objection, le conduisit au château d'arrière, frappa à une porte et s'effaça.

La porte s'ouvrit et se referma aussitôt sur l'inconnu.

Mais si vite que ce mouvement se fut fait, si peu qu'eut duré le rayon de lumière venu de l'intérieur, l'officier eut le temps d'apercevoir le visage du visiteur.

« Le capitaine général ! murmura-t-il. Diable ! le moment approche… »

C'était Altieri en effet.

Il demeura vingt minutes dans la chambre de l'amiral, puis sortit et, escorté par le commandant du bord jusqu'à l'échelle, regagna son embarcation.

Au moment où il avait franchi le bordage, l'amiral lui avait dit :

« Je commence la manœuvre dans un instant. »

Dès qu'Altieri eut disparu, l'amiral réunit dans sa chambre les officiers de son bord et leur exposa la manœuvre qui devait se faire à l'instant même et sans bruit.

Aussitôt, les matelots furent réveillés ; un étrange mouvement se produisit sur le pont du navire ; dans l'obscurité, silencieusement, pieds nus, les marins obéissaient aux commandements qui leur étaient transmis à voix basse… des chaloupes mises à la mer allèrent du vaisseau à la terre, transportant un long câble… puis les ancres du vaisseau furent halées, et bientôt l'énorme masse se mit en mouvement, lentement tirée vers le quai…

À quatre heures du matin, le vaisseau amiral était amarré au quai sans que les autres navires de guerre se fussent aperçus de sa manœuvre.

Sur le quai, les deux compagnies d'Altieri, celle des archers et celle des arquebusiers étaient alignées.

Les soldats commencèrent aussitôt à s'embarquer.

À cinq heures, cette dernière manœuvre était terminée.

XXIX

LE VIEUX DOGE

On a vu que le cortège de Foscari s'était croisé avec le cortège funèbre de Dandolo.

Cette rencontre, qui avait si vivement impressionné le doge et le capitaine général, n'avait pas été voulue par Léonore.

Le hasard seul l'avait faite – le hasard, ou plutôt la disposition particulière des rues de Venise.

Il n'y avait, en effet, dans la cité des eaux que peu de voies praticables par terre pour une nombreuse réunion ; il était presque fatal que les deux cortèges devaient se rencontrer.

Léonore, d'ailleurs, si elle s'aperçut de cette rencontre, n'y prêta qu'une médiocre attention.

Mais peu à peu, à mesure qu'elle avançait, cette attention fut violemment sollicitée par ce qui se passait autour d'elle.

Des bandes parcouraient la ville silencieusement, mais avec une allure et des attitudes menaçantes.

Toutes les maisons, toutes les boutiques étaient fermées.

Une heure environ après la rencontre du cortège Foscari, de grandes clameurs s'élevèrent au loin, du côté du Lido.

Les bandes que Léonore avait remarquées, et qui étaient silencieuses, criaient maintenant :

« Altieri !… Altieri !… »

« Altieri est vainqueur », songea Léonore.

Que lui importait, après tout !

Elle-même l'avait dit : que ce fût le capitaine général ou le doge régnant qui triomphât, ses préoccupations, à elle, étaient ailleurs.

Les rumeurs augmentaient d'intensité.

Des coups de feu éclataient.

Puis une formidable détonation ébranla les airs…

Il y eut comme une accalmie d'un instant.

Puis les clameurs recommencèrent.

Toutes les églises sonnaient le tocsin.

Ce fut dans l'indescriptible tumulte d'une ville en révolution que Léonore marchait derrière le cercueil de son père.

« Altieri est vainqueur », songeait-elle.

Et une plus grande hâte d'en finir lui venait.

Lorsque le convoi funèbre entra dans l'île d'Olivolo, le calme soudain qui l'enveloppa lui fit lever la tête et regarder autour d'elle.

Voyant qu'on arrivait enfin, elle sourit.

Le tombeau des Dandolo était adossé à Sainte-Marie-Formose.

Les prêtres et les confréries s'arrêtèrent devant la petite construction entourée d'une grille.

Les porteurs entrèrent seuls.

Dehors, en hâte, les prêtres récitèrent les prières, effarés, épouvantés par l'énorme tumulte qui grondait au loin…

Puis, le tombeau, la grille furent fermés.

Les quelques parents éloignés qui avaient escorté Léonore s'approchèrent d'elle et lui proposèrent de la reconduire au palais Dandolo.

Elle refusa, disant qu'elle allait se retirer pour quelques jours dans l'ancienne maison Dandolo.

Puis elle ajouta :

« En d'autres temps, cousins, j'eusse rempli les devoirs de l'hospitalité en vous offrant le repas des funérailles. Mais vous savez ce qui se passe, peut-être… ma maison est désorganisée… »

Avec empressement, ils acceptèrent la liberté que leur rendait Léonore, curieux d'aller voir quel trouble étrange agitait la ville, et pourquoi, le jour du mariage du Doge et de l'Adriatique, ils avaient rencontré des bandes menaçantes qui criaient :

« Altieri ! Altieri !… »

Alors, Léonore se dirigea accompagnée de deux serviteurs vers la maison Dandolo.

Devant la porte de la maison, elle renvoya les serviteurs qui se retirèrent au palais Altieri.

Elle entra, gagna la maison et sur le seuil rencontra le vieux Philippe qui, avec angoisse, écoutait les bruits lointains de la bataille.

« Vous, signora ! s'écria le vieillard en joignant les mains.

– Oui, moi… Peux-tu me confier la clef de la chambre que j'habitais quand j'étais jeune fille ?

– Vous confier…

– Mais oui, dit-elle avec un sourire qui était calme et qui traduisait des idées terrifiantes, oui, puisque la maison n'est plus à nous…

– Oh ! signora… chère signora… tout est bouleversé de fond en comble… venez… la maison est à vous… vous le savez bien, *puisqu'elle est à lui.* »

Léonore tressaillit violemment, ouvrit la bouche pour répondre… mais aucune parole ne lui vint.

Elle fit seulement un signe de tête et entra.

« Voici la clef de votre chambre, signora, dit le vieux Philippe. Elle a été respectée et rien n'y a été changé.

– Merci », dit-elle faiblement.

Une minute elle regarda autour d'elle, s'emplissant les yeux de ce décor qui, jadis, avait encadré son bonheur.

Le vieillard comprit sans doute que quelque chose d'extraordinaire et de solennel s'accomplissait dans l'âme de sa maîtresse.

Il la regarda avec anxiété, sans dire un mot.

Il la vit qui montait lentement l'escalier de bois et s'enfonçait dans la pénombre, comme un fantôme qui s'évanouit.

Soudain, il poussa une exclamation, comme s'il eût deviné.

« Advienne que pourra ! murmura-t-il. Mais lui seul peut… »

Et il se mit à courir à toutes jambes vers le grand cèdre qui se trouvait au milieu du jardin.

Dix minutes plus tard, il en revenait, entraînant avec lui le doge Candiano qu'il venait de faire sortir de la cachette où Roland l'avait fait descendre pour la journée.

Il l'installa dans la salle à manger.

« Attendez-moi, monseigneur », dit-il…

L'aveugle, indifférent, s'était laissé faire.

Le vieux Philippe monta rapidement l'escalier.

Il frappa à la porte de Léonore, ayant soin de crier :

« C'est moi, signora… »

Léonore vint ouvrir.

« Que veux-tu ? » demanda-t-elle doucement.

En même temps, elle cachait dans son corsage un flacon minuscule.

Ce mouvement ne put échapper au vieux serviteur.

« Voilà ce que je redoutais ! », songea-t-il.

« Que veux-tu ? demanda encore Léonore, très doucement.

– Signora ! Signora ? pourquoi avez-vous remis vos vêtements de jeune fille ! s'écria le vieillard en joignant les mains.

– Est-ce là ce qui t'inquiète ?… Un caprice…

– Signora ! Signora ! pourquoi venez-vous de cacher du poison dans votre sein ? »

Elle détourna la tête et, pour la troisième fois, demanda avec la même douceur :

« Que veux-tu ?…

– Signora… un homme est là, en bas, dans la salle à manger, qui veut vous parler…

– Un homme ?…

– Oui… quelqu'un que vous connaissez… un noble vieillard que jadis vous aimiez comme un père…

– Comme un père ! dit sourdement Léonore.

– Signora, si cinquante années de bons services passées dans la maison Dandolo méritent une récompense, si vous n'avez pas oublié que je guidai vos premiers pas dans ce jardin, que vous fûtes toujours ma constante adoration, consentez à voir cet homme qui vous attend… »

Deux larmes coulaient sur ses joues ravagées par la vieillesse et les chagrins.

Une puissante émotion étreignit le cœur de Léonore.

« Soit ! dit-elle faiblement. Descendons… »

Qu'espérait donc le vieux Philippe en entraînant Léonore auprès du père de Roland ?

Avait-il surpris chez ce pauvre dément quelque lueur d'un réveil d'intelligence ?

Léonore, au moment de descendre, demanda :

« Quel est cet homme ?

– Vous l'allez voir, signora », répondit Philippe en s'élançant.

Elle descendit plus lentement.

Elle avait revêtu le costume qu'elle portait la veille de l'arrestation de Roland Candiano, costume conservé non seulement avec le soin qu'on accordait alors aux objets d'usage familial, mais encore avec toute la piété du souvenir.

Lorsque Léonore entra dans la salle à manger, elle vit un homme seul, assis dans un fauteuil, le visage tourné vers la lumière.

Philippe avait disparu.

Léonore s'avança et reconnut aussitôt le vieux doge.

« Le père de Roland ! » murmura-t-elle.

Et tout d'abord, elle recula avec une sorte d'effroi.

« Non ! oh ! non ! balbutia la malheureuse jeune femme. Je ne veux pas qu'il me voie… »

Mais tout aussitôt, elle se souvint que le doge avait subi l'affreux supplice de l'aveuglement.

Alors elle s'avança doucement et contempla le vieillard.

Et elle songeait :

« Comme les années et le malheur l'ont peu changé !… Il me semble le voir encore tel que je le vis le soir où il vint ici, dans cette salle même, et me prenant la main, me dit en souriant : « Je ne pouvais souhaiter une fille plus belle ni plus sage… » Comme j'étais heureuse alors ! Comme mon pauvre cœur battait tandis qu'il me parlait ainsi !… Et puis il ajoutait que son fils ne parlait que de moi, qu'il en était comme fou, et qu'il fallait le morigéner d'importance pour qu'il vaquât à ses affaires au lieu de passer son temps à me faire des vers… Il me disait tout cela en riant… »

Léonore, à ce souvenir, se prit à sourire.

« Quel bon vieillard c'était !… Lorsque j'allais au palais ducal, et qu'il m'admettait avec mon père à sa table familiale, il ne voulait pas qu'il fût question d'étiquette ; lui-même me plaçait auprès de Roland, et il me grondait en riant pour l'appeler monseigneur, me disant que le titre de père dans ma bouche lui paraissait bien plus beau. Oui, il rayonnait de bonté… Comme j'étais heureuse !… »

Et cette fois, ce fut un sanglot qui déchira sa gorge.

« Maintenant, c'est fini, murmura-t-elle… je vais mourir… mourir désespérée, seule, sans un regard d'affection autour de moi… »

« Qui est là ? » demanda tout à coup le vieux doge.

Il avait perçu le léger bruit du sanglot et, instinctivement, étendait ses mains en avant.

Léonore était demeurée immobile, frémissante, éperdue.

« Qui est là ? reprit le vieillard. Est-ce toi, Philippe ?… »

Léonore était dans une de ces minutes d'émotion suprême où l'on vit une vie anormale, où l'âme ballottée comme une épave perd le sens de la direction, où il semble que le cœur va éclater…

Elle allait se tuer.

Quelques minutes encore, et elle ne serait plus.

Déjà l'amertume de la mort était en elle.

Et ce besoin si absolu, si profondément humain, d'épancher sa désolation, s'empara d'elle.

Elle se laissa tomber à genoux, près du vieux Candiano, saisit sa main et, sanglotante, laissa parler sa douleur :

« Celle qui est là est une pauvre fille que vous ne voyez pas, mais que vous avez vue jadis, monseigneur doge... Vous rappelez-vous encore Léonore Dandolo ? Vous souvenez-vous comme vos yeux brillaient et comme votre cœur se dilatait lorsqu'elle vous tendait son front ? Vous souvenez-vous qu'un jour vous avez dit : Cette enfant est née pour le bonheur... Eh bien, monseigneur doge, la malheureuse qui pleure à vos pieds, c'est Léonore Dandolo...

– Qui m'appelle doge !... Je suis donc le doge ?... Moi !... Quelle plaisanterie !... »

Léonore n'entendit pas ces paroles du fou.

Elle continua son lamento parmi des sanglots :

« Ô mon père ! Vous ne savez pas l'affreux malheur qui s'est abattu sur moi... On a aveuglé vos pauvres yeux... Moi, on m'a aveuglé l'âme... On a brûlé vos paupières... Moi, on m'a broyé le cœur et on m'a défendu d'aimer... Vous ne savez pas le supplice atroce que cela est ! Aimer de toute son âme, et savoir qu'il me méprise, sans que je puisse lui prouver que je suis digne de lui. Ma seule faute fut de vouloir sauver mon père... Oh ! monseigneur doge, c'est tout de même trop injuste, cela ! Je vais mourir, et avant de m'en aller à jamais, je veux vous crier mon innocence et en appeler à votre justice ! »

Le vieillard avait pâli. Ses mains tremblaient légèrement.

Il murmura :

« Qui pleure donc ainsi ?... Qui donc a assez souffert pour que de tels accents puissent déchirer des oreilles humaines ?...

– Léonore, monseigneur doge, votre Léonore ! Celle que vous appeliez votre petite Léonore !... Léonore Dandolo... Vous l'avez donc oubliée[5] ?... Quoi ! Encore cette douleur, alors que j'attendais pour mourir la bénédiction qui allait tomber de vos lèvres !

– Léonore !... Léonore Dandolo ! murmura le fou en tâtonnant dans les ténèbres éternelles de ses yeux. Il me semble, en effet... oui... une belle fille... belle et sage... oui... j'ai dû la connaître... Et vous dites que Léonore Dandolo a beaucoup souffert ? »

La malheureuse eut un cri de désespoir farouche :

« Je dis qu'elle sanglote à vos pieds, et qu'elle se meurt ! Voilà ce que je dis, monseigneur doge ! Je dis que le ciel et la terre sont des abîmes d'iniquité, puisque des innocents peuvent être condamnés comme je l'ai été, puisque belle, jeune, éprise de vie, je suis poussée à la mort par le crime des autres !

– Léonore Dandolo ! murmurait le vieillard d'une voix étrange. Attendez... ne venait-elle pas jadis, il y a longtemps, bien longtemps... dans un palais... près d'un canal... un palais plein de gens magnifiques ?...

– Votre palais, monseigneur doge !... Quoi ! auriez-vous donc souffert, vous aussi, au point de perdre la mémoire !... Ah ! que maudits soient les auteurs de tant de malheurs !

– Il est trop tard pour les maudire ! » gronda une voix rude, rauque, haletante.

---

5 Léonore ignorait la folie du vieux Candiano.

Léonore se releva d'un bond, se retourna :

Altieri était devant elle !

Mais Altieri, poudreux, déchiré, le visage ensanglanté, terrible, les yeux convulsés, les cheveux en désordre, les muscles de la face tordus par d'effroyables passions déchaînées. Il fit un pas vers Léonore.

« Tu veux mourir ! rugit-il. Viens ! Mourons ensemble ! Mais avant de mourir, j'aurai tes baisers… tu seras à moi… »

Léonore recula.

En reculant, elle se heurta au vieux doge qui venait de se dresser tout debout, et qui la saisit dans ses bras.

« Ô mon père ! clama-t-elle, je veux mourir… mais non subir la honte de mourir avec lui… Protégez-moi ! Défendez-moi ! Réveillez-vous, monseigneur doge !… À mon secours !… »

XXX

TRIOMPHE DE FOSCARI

Le cortège du doge Foscari, un moment arrêté par le cortège funèbre de Dandolo, reprit sa marche vers les quais du Lido.

À mesure qu'il avançait, Foscari sentait de sourdes inquiétudes monter en lui.

Aux abords du palais ducal, sur la place Saint-Marc, on avait beaucoup crié en son honneur, soit que Guido Gennaro eût placé là un plus grand nombre de ses hommes, soit que les curieux, non initiés à ce qui se préparait, se fussent portés de préférence sur cette place.

Or, une foule indifférente est toujours prête à acclamer le spectacle d'un riche cortège où chatoient les costumes, où éclatent les fanfares, où brillent les armures.

Le peuple enthousiasmé, avait donc crié : « Vive Foscari ! » sans trop savoir pourquoi et uniquement parce qu'il lui fallait à tout prix traduire l'émotion que le spectacle mettait en lui.

Mais peu à peu, malgré les cloches de toutes les églises sonnant à toute volée, malgré les fanfares des hérauts, malgré cette sourde rumeur qui monte des foules profondes, le doge s'était senti enveloppé d'un silence plein de menaces…

Et cela avait duré jusqu'au moment de la rencontre des deux cortèges.

À partir de cet endroit, au silence commencèrent à succéder de nouveaux cris.

Mais si l'on entendait encore des « Foscari ! Foscari ! », les clameurs en l'honneur d'Altieri dominaient.

« Vive le général ! Vive le sauveur de la République ! »

Dans certaines ruelles, partisans de Foscari et partisans d'Altieri en venaient aux mains… le sang coulait déjà…

Altieri marchait près de Foscari qui ne le perdait pas de vue.

Au début, le capitaine général avait voulu se placer trois pas en arrière du doge, par respect, disait-il. Mais le doge avait absolument voulu honorer son capitaine général en le faisant marcher près de lui.

Comme les « Vive Altieri ! » redoublaient…

« Il me semble qu'on vous acclame fort, dit le doge.

– Monseigneur, répondit Altieri, le peuple se trompe quelquefois. »

Comme on approchait des quais, Foscari se retourna et vit Guido Gennaro qui, imperturbable dans son rôle d'huissier, continuait à porter un pan de son manteau.

Il lui fit signe d'approcher.

Insensiblement, l’huissier gagna du terrain et se trouva presque côte à côte avec le doge.

D’ailleurs, à ce moment, l’étiquette de la cérémonie semblait s’être singulièrement relâchée.

Les rangs s’étaient rompus. Dans le cortège même, plusieurs officiers, impatients d’engager la bataille, encourageaient les bandes qui criaient pour Altieri.

Les hallebardiers suisses, pourtant, tenaient bon contre les poussées de plus en plus violentes de la foule.

Ils s’étaient massés autour du groupe dont Foscari et Altieri étaient le centre, et de temps à autre croisaient leurs hallebardes contre les émeutiers qui alors reculaient en grand tumulte.

Guido Gennaro avait rejoint le doge.

« Eh bien, fit celui-ci non sans amertume, me répondez-vous toujours que je vais rentrer vainqueur au palais ?

– Oui, monseigneur, j’en réponds sur ma vie si vous demeurez jusqu’au bout d’un aussi admirable sang-froid.

– Sur votre vie ?

– Sur ma vie ! » répéta audacieusement Gennaro qui en lui-même se disait :

« Je ne donnerais pas un écu de la couronne de Foscari et pas une baïoque de sa peau. »

Foscari reprit :

« Les deux compagnies d'Altieri ?

– Sont embarquées sur l'amiral. Tout va bien de ce côté.

– Mais si elles tentent un débarquement ?

– Impossible ! L'amiral est à huit ou dix encablures du quai, et s'il essaie un mouvement, il sera coulé bas.

– Vous en répondez ?

– Sur ma vie ! » dit Gennaro pour la troisième fois.

À ce moment, le cortège débouchait sur le quai.

Une immense clameur de haine et de malédiction accueillit Foscari.

Livide, le doge jeta un suprême regard sur la rade pour s'assurer que le vaisseau amiral était bien surveillé.

Un cri de fureur, de rage et de désespoir éclata sur ses lèvres.

Il venait de voir le vaisseau amarré au quai, auquel il se reliait par un large pont en planches.

Et sur le pont du vaisseau, noir de monde, les deux compagnies d'Altieri agitaient leurs armes.

« Monseigneur, dit Altieri d'une voix vibrante d'ironie et de triomphe, nous avons voulu vous éviter la peine de vous rendre jusqu'au vaisseau amiral. C'est lui qui est venu à vous.

– Trahison ! trahison ! » hurla Foscari qui, d'un geste frénétique, tira sa dague.

*
* *

Or, tandis que Foscari, Altieri, tout le clergé de Venise, le haut patriciat, le conseil, les dignitaires d'État, pendant que tout ce cortège s'avançait sur les quais, d'étranges mouvements s'accomplissaient en silence.

Au fur et à mesure que le cortège avait dépassé un point important, soit quelque pont, soit quelque carrefour, ce point était aussitôt occupé par une bande.

Chacune de ces bandes, qui prenaient ainsi position dans la ville et semblaient avoir pour objectif de couper toute retraite vers le palais ducal, se composait d'hommes qu'on ne connaissait pas dans Venise, et qui, sur un costume qui laissait libres tous les mouvements, portaient une cuirasse de cuir fauve. Aussi le peuple les appela-t-il sur-le-champ : les cuirasses jaunes.

Ces hommes étaient solidement armés, chacun d'eux ayant, outre son poignard, une bonne arquebuse et un pistolet.

Ces bandes étaient de plus en plus fortes à mesure que le point où elles se plaçaient était plus rapproché du palais ducal. Elles ne se composaient que de quinze hommes vers le Lido, elles en comprenaient cinquante au milieu de la ville, et enfin, aux abords de la place Saint-Marc, il y en avait trois qui se composaient chacune de cent hommes.

Sur la place elle-même, cinq cents de ces combattants s'étaient silencieusement rangés.

En même temps, une bande forte de trois cents hommes marchait sur le palais ducal, désarmait en un clin d'œil les qua-

rante suisses qu'on y avait laissés et occupait aussitôt la salle des Doges.

Alors cinq de ces hommes entraient dans la salle du Conseil et prenaient place sur les sièges.

Trois autres se rendaient dans la salle des séances du tribunal secret.

Tout cela s'était fait avec une rapidité, une audace et un ensemble qui prouvaient deux choses :

D'abord, que ces gens étaient décidés à mourir sur place.

Ensuite, que le mouvement combiné avait été longuement étudié.

Ces bandes, c'étaient celles de Roland Candiano.

Son plan était d'une extrême simplicité :

Laisser Altieri et Foscari en venir aux mains sur les quais du Lido, et se détruire ou tout au moins s'affaiblir mutuellement…

Puis, lorsque le vainqueur, quel qu'il fût, chercherait à regagner le palais ducal, l'attaquer à son tour, par des assauts de plus en plus violents, et s'il arrivait jusqu'à la place Saint-Marc, lui livrer bataille à cet endroit :

Roland Candiano lui-même, escorté de cinq ou six de ses compagnons qui le suivaient à distance, se montra dans la ville dès que Foscari et Altieri eurent atteint le Lido.

Il avait revêtu le costume qu'il portait jadis avant d'être arrêté. Aucun déguisement ne masquait sa mâle figure, empreinte d'une étrange audace qui se voilait de mélancolie.

Pour toute arme, il avait au côté son épée de parade.

Roland était sorti d'une maison qui avoisinait le Lido, et se dirigeait vers le palais ducal.

Une femme du peuple le reconnut la première.

Elle le désigna à quelques commères que la curiosité avait poussées dehors.

Ces femmes se mirent à le suivre en criant :

« C'est Roland Candiano ! Il est revenu ! Il vient nous délivrer ! »

Alors ce nom se répandit comme une traînée de poudre :

« Roland Candiano !… Roland le Fort ! »

Au bout d'un quart d'heure, Roland avait autour de lui une foule délirante qui lui tendait les mains. Des jeunes filles à qui on avait raconté l'histoire de ses amours avec Léonore pleuraient.

De vieux marins, des barcarols qui jadis l'avaient conduit, à qui il avait donné des poignées de main et des poignées d'or, sanglotaient et disaient :

« Venise est sauvée ! Voici Roland le Fort ! »

Des milliers de mains se tendaient vers lui. On s'écrasait, on s'étouffait autour de lui. Et pourtant, le chemin du palais du-

cal lui demeurait libre. Des clameurs de joie furieuse montaient de ces poitrines haletantes.

Au loin, sur le Lido, les coups de feu éclataient, la bataille rugissait.

Et des gens, se précipitant dans les églises qu'ils rencontraient en chemin, se mettaient à sonner le tocsin.

Roland arriva à un carrefour.

En un clin d'œil, au moyen de tonneaux vides sur lesquels on posa une porte qui fut arrachée de ses gonds, une estrade fut improvisée.

Des centaines de bras se tendirent vers lui. Il fut saisi, porté sur l'estrade.

« Parle ! parle ! criaient les femmes.

– Sauve-nous ! À nous, Roland ! » hurlaient les hommes.

Et comme il faisait un signe, un silence terrible plana tout à coup sur cette foule.

D'une voix forte, Roland demanda :

« Voulez-vous l'esclavage ou la liberté ? »

Ce fut une clameur, un hurlement indescriptible :

« Liberté ! Liberté !...

– Voulez-vous me confier la garde de votre liberté ? »

Et la clameur s'éleva, plus furieuse, plus intense :

« Oui, oui, Roland ! Roland le Fort ! Le doge du peuple !... »

Roland fit signe qu'il acceptait ce que le peuple acceptait.

Ce fut ainsi que fut conclu, dans le tumulte de l'émeute, parmi les bruits de la bataille, le pacte entre Roland Candiano et le peuple de Venise.

Roland descendit de l'estrade et continua à marcher vers le palais ducal.

*
* *

Maintenant, voici ce qui se passait dans les flancs du vaisseau amiral au moment où Foscari et son cortège débouchaient sur les quais du Lido.

Au moment où Scalabrino avait commencé à descendre l'escalier de la grande écoutille, tout dormait dans le vaisseau.

L'heure de mettre les matelots au courant de ce qui allait se passer n'était pas encore venue pour l'amiral de la flotte.

Scalabrino put donc descendre sans avoir été vu par qui que ce fût.

Il descendit deux ponts, puis se trouva enfin dans le dernier pont qui le séparait de la cale.

Alors, sûr qu'on ne viendrait pas le chercher là, il tira de ses vêtements de marin une petite lanterne sourde et l'alluma.

Puis il chercha le trou d'homme qui permettait de descendre à la cale.

C'était, au milieu du pont, une écoutille hermétiquement fermée, le couvercle maintenu par de solides cadenas.

Scalabrino regarda autour de lui et, dans un coin, aperçut une barre de fer.

Avec cette barre, il fit sauter les cadenas.

Puis il leva le couvercle et posait déjà le pied sur le premier échelon de fer lorsqu'un étrange mouvement se manifesta au-dessus de sa tête, dans le vaisseau.

Il s'arrêta court, et prêta l'oreille.

Il entendait de sourdes rumeurs, des grincements de chaînes, des ordres jetés d'une voix étouffée.

Alors, il referma soigneusement l'écoutille, éteignit sa lanterne et remonta d'un étage.

Là, il écouta encore, immobile, l'esprit tendu, cherchant à comprendre ce qui se passait.

Des voix parvinrent jusqu'à lui.

Un balancement plus prononcé du navire lui indiqua que les ancres venaient d'être levées.

Au bout d'une heure de cette attente dans les ténèbres, Scalabrino sourit.

Il avait compris…

Alors, il regagna l'écoutille de la cale et, cette fois, s'y enfonça sans hésiter…

Le fond de la cale était divisé en deux vastes compartiments.

Celui qui s'étendait sous l'avant renfermait des boulets de fer, des balles d'arquebuse, des piques, des sabres d'abordage. Celui qui s'étendait sous l'arrière contenait la poudre placée dans une quinzaine de tonneaux. Chacune de ces chambres était fermée par une porte solide.

Avec sa barre de fer, Scalabrino fit sauter la serrure des deux portes.

Et il visita les deux compartiments.

Il besognait sans se hâter, avec méthode et précision.

Il commença par rapprocher les tonneaux l'un de l'autre.

Puis il pratiqua dans le tonneau central une entaille avec son poignard.

Un peu de poudre s'égrena.

Scalabrino introduisit alors dans l'entaille l'extrémité d'une mèche qu'il tira de sa cotte de marin.

La mèche était assez longue.

« Il faudra à peu près une minute », calcula-t-il.

Alors, il posa sa lanterne sourde près de l'extrémité de la mèche demeurée au-dehors et l'ouvrit.

Puis il se mit à genoux.

Et il attendit.

Soudain, en haut, sur le pont, des clameurs retentirent.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Scalabrino, à genoux, sa lanterne ouverte à la main, écoutait.

Les clameurs se turent tout à coup, et des ordres brefs retentirent :

« En avant ! à terre ! à terre !… »

Alors, il saisit le bout de la mèche et le plaça sur la flamme de sa lanterne.

La mèche se mit à pétiller et se tordit comme un serpent de feu.

Scalabrino se releva, laissant là sa lanterne.

« Je lui ai juré de ne pas me tuer », murmura-t-il.

Et d'un pas tranquille, sans hâte, il se mit à remonter.

« Trahison ! trahison ! » tonna Foscari en apercevant le vaisseau amiral amarré au quai.

En même temps, il se retourna vers Guido Gennaro et lui porta un furieux coup de dague à la poitrine.

Gennaro tomba en criant :

« Je suis mort ! »

Et la face contre terre, il ne bougea plus.

Mais si quelqu'un eût eu la curiosité de s'approcher de lui très près, il l'eût peut-être entendu qui murmurait :

« Décidément, maître Molina est le premier armurier du monde ; ses cottes de mailles sont des chefs-d'œuvre. »

Et ce curieux eût vu le mort entrouvrir un œil à la façon des chats et regarder ce qui se passait autour de lui.

Au cri de Foscari, Altieri et les conjurés avaient tiré l'épée.

« À moi, les Suisses ! hurla le doge. À moi, sénateurs, on étrangle la loi, on assassine la liberté !...

– Non pas, tonna Altieri de son côté, c'est vous seul qu'on veut tuer si vous ne vous rendez... Rendez-vous, Foscari ! »

Le doge jeta autour de lui des yeux sanglants. Il vit les conjurés se ruer sur les Suisses qui tinrent bon.

« Courage ! courage ! » leur cria-t-il en se jetant au milieu d'eux.

Les deux bandes en présence se précipitèrent l'une sur l'autre ; les coups de pistolet, les arquebusades, les hurlements de fureur, les gémissements des blessés se heurtèrent, formèrent un chaos de bruits étranges et formidables.

« À terre ! rugit Altieri en faisant signe à ses deux compagnies.

– Je suis perdu ! » gronda le doge.

Du haut du vaisseau amiral, des clameurs répondirent à la clameur d'Altieri, et ses soldats se ruèrent sur le large pont de planches.

À ce moment, une détonation inouïe ébranla les airs.

Le vaisseau amiral s'ouvrit comme un volcan.

Une immense colonne de flammes surmontée d'un panache de fumée noire s'éleva toute droite.

Puis une pluie de feu, débris embrasés, membres déchiquetés, se mit à tomber en mer et sur le quai.

Un instant de stupeur épouvantée suspendit l'ardente bataille.

Puis il y eut un silence lugubre.

Le vaisseau amiral avait disparu, et, avec lui, les deux compagnies d'Altieri, et la plupart des conjurés qui s'étaient embarqués.

Alors on entendit un hurlement féroce.

Et Foscari, levant son épée, ivre de joie, se précipita, entraînant non seulement les Suisses, mais tous les patriciens qui jusqu'à ce moment avaient hésité.

Ce fut une tuerie affreuse.

En quelques instants, deux cents cadavres jonchèrent le sol.

Altieri, avec une dizaine de ses amis, se battait encore lorsqu'un Suisse gigantesque, d'un coup de hallebarde, brisa son épée.

Altieri, alors, jeta sur Foscari un regard de folie.

Il saisit ses cheveux à pleines mains, et un lamentable sanglot éclata sur ses lèvres tuméfiées.

« Qu'on le saisisse ! » tonna le doge vainqueur.

D'un bond, Altieri se mit hors de portée.

On le vit s'enfuir, disparaître au tournant d'une ruelle. Et le doge, dans l'ivresse du triomphe, dédaigna de le faire poursuivre.

« Au palais ducal ! » cria-t-il.

XXXI

LE PONT DES SOUPIRS

Et comme la foule des sénateurs et des patriciens s'ébranlait acclamant Foscari, celui-ci se prit à demander :

« On sonne le tocsin ! Pourquoi sonne-t-on le tocsin ?

– Au palais ! au palais ! lui crièrent quelques sénateurs.

– On crie là-bas... Pourquoi ces clameurs ?... »

Cependant, il se mit en route.

Dans la bataille, cent cinquante de ses Suisses étaient tombés. Mais il avait encore autour de lui une force imposante.

Autour de lui, on criait : « Foscari ! Foscari !... »

Après une heure de marche lente où l'on avançait de trois pas pour reculer de deux, marche arrêtée à chaque instant par des bandes du peuple, Foscari atteignit le carrefour *della Croce,* étroit embranchement de plusieurs ruelles.

« Prenons par les canaux ! lui dit un des Dix.

– Non ! répondit le doge, le peuple croirait que j'ai peur de lui ! »

Mais du carrefour, une arquebusade soudaine éclata. Quinze hommes rangés en bataille, quinze inconnus, venaient de lâcher ensemble leur coup d'arquebuse et se repliaient aussitôt dans la direction du palais ducal en criant :

« Liberté ! Liberté !...

– Candiano ! Roland Candiano ! répondit le grondement du peuple.

– Roland Candiano ! » murmura Foscari en pâlissant.

L'arquebusade avait tué quatre hommes et en avait blessé sept ou huit.

« En avant ! » cria le capitaine des Suisses.

Et on avança.

Mais la foule, maintenant, clamait :

« Candiano ! Candiano !... »

Et à distances régulières, on se heurtait à des bandes de plus en plus nombreuses qui lâchaient leur arquebusade et se retiraient en criant :

« Liberté ! Liberté !... »

Aux maisons, les femmes, de toutes les fenêtres, criaient :

« Liberté ! Candiano ! »

Du haut des toits, une foule de projectiles tombait sur le cortège du doge, pots de fleurs, tuiles, pavés...

Livide, Foscari s’avançait. À chaque pas, il voyait tomber l’un des siens. Et la clameur se faisait plus violente, l’enveloppait d’un formidable tourbillon :

« Liberté ! Liberté !...

– Oh ! rugissait le doge, tenir le pouvoir huit jours encore ! Seigneur, je ne demande que huit jours et je réduirai en cendres cette ville de rebelles !

– Liberté ! Liberté !... »

La clameur menaçante l’affolait. La parole enflammée le souffletait. Liberté !... Il eût mieux aimé entendre crier sa mort...

« Liberté ! Liberté !... »

L’ardente, l’inextinguible clameur montait comme le souffle des nations ! Ce n’était plus seulement Venise, c’était l’Italie, c’était la France, l’Espagne, l’Europe, le monde qui rugissait, sanglotait son éternelle aspiration...

« Liberté ! Liberté !...

– Rebelles ! tonnait le doge.

– Liberté ! Liberté !... »

C’était le peuple de Venise qui s’exaltait, s’enivrait de sa clameur ; c’était le cri des générations antiques, des milliers de générations qui avaient, pendant des siècles, travaillé pour le riche, produit pour ceux qui ne faisaient rien, enfanté dans la douleur le patrimoine humain que se disputent les corbeaux impurs...

« Liberté ! Liberté !… »

C'était l'âme de l'humanité qui faisait explosion, vomissait sa haine inassouvie des menteurs, des oppresseurs, des rois, des maîtres qui déguisent l'immonde soif de despotisme sous tous les noms, sous tous les masques…

« Liberté ! Liberté !… »

C'était un tel hurlement, une telle joie, une si effroyable décharge d'âmes que Foscari, doge, sénateurs, fonctionnaires, patriciens, dignitaires, prêtres, soldats en frémissaient jusqu'au fond de leurs entrailles. Et cela les couvrait comme d'une écume, cela les emportait comme les grandes vagues de l'Océan démonté emportent les épaves, cela les faisait vaciller comme vacillent les arbres sous le souffle infiniment pur, infiniment auguste des tempêtes qui nettoient la terre…

« Liberté ! Liberté !…

– Esclaves ! Rebelles ! hurlaient les sénateurs.

– Liberté ! Liberté !… »

Le cortège en désordre, habits déchirés, faces blêmes, regards en folie, le cortège hérissé, ballotté, poussé, repoussé, déboucha sur la place Saint-Marc.

« Enfin !… Au palais !… » rugit le doge, fou furieux d'épouvante et de haine.

À l'instant même, une troupe de plus de huit cents hommes s'avança.

Candiano était à sa tête.

Il avait laissé au fourreau son épée de parade.

Et ce fut, pareil au rugissement de mille lions en rut, ce fut dans Venise une clameur qui dut ébranler le vieux monde sur ses antiques assises :

« Liberté ! Liberté ! Liberté ! »

Le doge regarda autour de lui et vit la plupart des sénateurs s'enfuir. À ses côtés, il n'y avait plus guère qu'une cinquantaine de Suisses ; les membres du clergé avaient disparu depuis longtemps ; seuls, trois membres du Conseil des Dix tenaient ferme.

Cette petite troupe se trouva en quelques instants entourée de tous côtés par les hommes de Candiano.

Foscari vit venir Roland comme il eût vu venir la mort.

Son épée qu'il tenait lui échappa des mains.

Et ce fut comme le signal de sa déchéance : les Suisses rendirent leurs armes.

L'instant d'après, Roland et Foscari étaient face à face.

Foscari, livide, les yeux exorbités, effrayant d'immobilité, murmura le mot qu'il avait lu dans la lettre de l'Arétin sur la mort de Jean de Médicis :

« Voici le justicier qui vient…

– Foscari, dit Roland, employant les termes mêmes dont le doge s'était servi contre lui neuf ans auparavant, Foscari, je vous déclare traître et rebelle, et je vous arrête. »

Foscari tira sa dague et voulut s'en frapper ; vingt bras le saisirent aussitôt et le désarmèrent.

Quelques minutes plus tard, il était dans le palais ducal et gardé à vue. On dit qu'au moment où il commençait à monter l'escalier des géants, il saisit sa couronne et la jeta à terre d'un geste violent, ce même geste qu'il avait vu faire au vieux Candiano la nuit des terribles fiançailles.

Au-dehors, la grande rafale des clameurs populaires portait très haut, dans une large envolée, le nom de Roland. Et toujours, le même cri passionné, délirant, se déchaînait en tempête :

« Liberté ! Liberté !... »

Roland, pâle et calme, donna alors des ordres pour faire garder les principaux points de Venise. Une centaine de patriciens qu'il accueillit froidement accoururent l'assurer de leur bonne volonté. Ce qui restait de sénateurs vint aussi faire sa soumission.

Telle fut cette révolution qui se termina en quelques heures et qui fut semblable à toutes les révolutions de Venise, à cela près que le peuple y joua le grand rôle.

Tandis que les divers mouvements indiqués par Roland s'accomplissaient, tandis que tous les papiers étaient saisis dans le palais, que les portes des puits et des plombs s'ouvraient devant les prisonniers extasiés, que les chefs de la flotte accouraient prêter serment au nouveau doge et que des chants d'allégresse emplissaient la ville, tandis que des fêtes s'improvisaient partout et que les prisonniers de Foscari étaient portés en triomphe, tandis que tout s'activait dans le peuple des barcarols pour une illumination générale des canaux, Roland se

dirigeait vers le pont des Soupirs, descendant l'escalier qu'il avait descendu jadis.

Une puissante émotion étreignait son cœur…

Il était doge, ses ennemis étaient tous tombés l'un après l'autre.

Il tenait le dernier, le plus terrible dans sa main.

Mais tout cela lui rendait-il le bonheur perdu… l'amour… Léonore !…

« Que va-t-elle devenir, hélas !… Comment va-t-elle supporter le coup qui frappe l'homme qu'elle avait choisi !… »

Il atteignit le pont.

Il était entouré des principaux de ses compagnons de la montagne qui tous connaissaient son histoire et le rôle joué jadis par Foscari. Ils étaient graves comme des juges qui vont accomplir une œuvre terrible et nécessaire.

Foscari était attaché sur la chaise de pierre, la terrible chaise où jadis on avait assis le vieux Candiano pour l'aveugler.

Roland s'avança vers lui, et dit :

« Foscari, nous sommes ici pour vous juger et délibérer sur vos actes passés : j'entends seulement le crime que vous avez commis sur le doge Candiano… car pour moi, je vous pardonne ! »

*
* *

Il faut, pour quelques instants, nous transporter au palais Arétin. Là, tout est fermé, cadenassé, barré de chaînes ; aux fenêtres on a placé des matelas. Il semble que la révolution n'ait d'autre but que d'épouvanter maître Pierre.

Posté au centre de son palais, dans la pièce la mieux abritée, enfermé à triple verrou, l'Arétin tremble, grelotte, sue et blêmit.

Il n'a même pas la consolation d'avoir autour de lui ses Arétines, qui toutes ont été se poster à une fenêtre que, malgré les menaces apocalyptiques de maître Pierre, elles ont refusé de matelasser.

Elles veulent voir. Et penchées à tomber, elles regardent…

Seul un valet de confiance est auprès de Pierre ; tous les autres ont reçu l'ordre de se placer devant la porte d'entrée, armés de pistolets, d'arquebuses.

« Faites-vous tuer jusqu'au dernier pour que j'aie le temps de m'enfuir ! » a clamé l'Arétin.

Son valet de confiance, Gianetto – cet ancien marin que Roland avait placé près de Pierre Arétin – Gianetto, donc, s'efforce en vain de rassurer son maître.

Tout à coup, des cris retentissent.

Ah ! cette fois, c'est bien l'extermination finale : c'est dans le palais même que ces cris éclatent.

« Ohimé ! gémit l'Arétin aplati sous son lit. Je suis mort ! mort sans rémission !… »

On frappe à grands coups à la porte de la chambre.

« Grâce ! hurle l'Arétin. Je n'ai rien fait, par la madone !... »

La porte a été ouverte par Gianetto et... et ce sont les Arétines qui entrent à la débandade, en frappant des mains et en criant :

« Candiano ! Candiano ! C'est Roland Candiano qui l'emporte !...

– Grâce ! Grâce ! clame l'Arétin d'une voix qu'il croit plaintive et qui demeure tonitruante.

– Candiano ! Candiano ! répètent les Arétines.

– Hein ? » s'exclama Pierre.

Et de dessous le lit apparaît sa tête effarée que les jolies filles saluent d'un éclat de rire.

« Coquines ! vocifère l'Arétin, qu'avez-vous à rire, quand j'ai risqué cent fois d'être tué ! »

Les Arétines, alors, le rassurent, l'aident à sortir de dessous le lit, le frictionnent, l'embrassent, et finalement lui racontent la victoire de Candiano.

« La lettre ! murmure l'Arétin en se frappant le front. La lettre de Dandolo !... Comment la lui faire parvenir sans risquer d'être tué !... »

Ses yeux tombent sur Gianetto.

Il lui parle à voix basse.

Il lui remet la lettre. Gianetto part en courant.

*
* *

Scalabrino, après avoir mis le feu aux poudres du vaisseau amiral, était remonté sur le pont. Dans le tumulte et le désarroi, nul ne fit attention à lui. Il portait d'ailleurs le costume de marin du vaisseau.

Il atteignit le pont au moment où, répondant aux cris d'Altieri, les officiers poussaient leurs soldats vers le pont en planches.

Ce fut vers le bord opposé à ce pont que Scalabrino se dirigea, jouant des coudes, se frayant un passage à coups de poing.

Ce mouvement, il l'exécuta d'ailleurs sans hâte, avec peut-être l'espoir qu'il n'atteindrait pas à temps le bordage.

Il l'atteignit pourtant !…

« Allons ! murmura-t-il, il paraît qu'il faut que je vive encore ! »

Et enjambant le bordage, il plongea du haut du pont.

Deux secondes plus tard, le vaisseau s'ouvrait comme un cratère.

Scalabrino demeura plus d'une minute entre deux eaux : la manœuvre lui était familière.

Lorsqu'il atteignit le quai, d'un coup d'œil il vit qu'Altieri était perdu. Il le vit fuir…

Et il s'élança à sa poursuite.

« Celui-là ne m'échappera pas », songea-t-il.

Altieri atteignit en courant son palais. En quelques bonds il monta à l'appartement de Léonore et enfonça la porte d'un coup de pied, parcourut les pièces.

« Partie ! Partie ! » hurla-t-il.

Brusquement, il se ressouvint que Léonore avait suivi le cercueil de son père…

Des serviteurs rentraient…

« Où est la signora ? gronda-t-il.

– À l'île d'Olivolo », répondirent-ils, épouvantés de voir leur maître sanglant, déchiré, les yeux égarés.

Altieri reprit sa course éperdue.

Vingt minutes plus tard, il atteignit la maison, se jeta dans le jardin, étourdit d'un coup de poing le vieux Philippe qui lui barrait le passage, et fit irruption dans la salle à manger.

Léonore, dans les bras du vieux doge, cria :

« Protégez-moi, mon père ! Réveillez-vous, monseigneur doge ! À mon secours !… »

D'un geste violent et doux à la fois, le vieillard entoura Léonore d'un de ses bras et étendant l'autre en avant :

« Qui vient là ?… Quel est le bravo qui fait ainsi trembler la femme ?

– C’est moi !… Moi, Altieri !…

– Que réclamez-vous ?

– Ma femme !

– Votre femme ! » fit le vieux Candiano avec l’étonnement infini d’un homme qui se réveille d’un long sommeil.

Oui… ces brusques secousses, ces clameurs lointaines, les appels de Léonore, sa voix déchirante, alors que prosternée à ses pieds elle lui disait son malheur, ces émotions violentes avaient accompli dans l’âme du vieillard une révolution dernière, achevant de lui rendre la raison que les paroles de son fils et les soins de Philippe avaient commencé à éveiller…

« Ma femme ! répéta violemment Altieri. Allons, arrière, vieillard ! Et rends grâce au Ciel que ta folie te protège ! Mais par l’enfer ! elle ne te protégera pas longtemps, si… »

Altieri ne put en dire davantage.

Une main lourde venait de s’abattre sur son épaule.

Il se retourna avec un cri de rage…

Scalabrino était devant lui.

« Que me voulez-vous ? demanda Altieri d’une voix rauque.

– Vous tuer ! » dit Scalabrino.

En même temps, il bondit vers une panoplie, en arracha deux poignards, en jeta un aux pieds d’Altieri et garda l’autre dans sa main.

Altieri le ramassa.

Par une soudaine et prompte manœuvre, Scalabrino se plaça entre le capitaine général et le groupe formé par Léonore et Candiano.

Le vieux doge avait repris sa place dans le fauteuil, et son regard vide se fixait droit devant lui, comme s'il eût voulu noter les coups qui allaient se porter.

Léonore, agenouillée, cachait sa tête sur les genoux du vieillard, pour ne pas voir…

Altieri avait ramassé le poignard.

Alors seulement, il vit bien Scalabrino, avec sa stature colossale, son œil terrible, sa figure calme, ses cheveux collés au front par l'eau de mer.

Altieri eut un mouvement brusque comme pour se précipiter sur lui.

Mais ce mouvement ne s'acheva pas.

Peut-être le formidable aspect de Scalabrino noya-t-il son âme en quelque découragement mortel.

Il se tourna vers Léonore, et, tragique, secoué d'un tremblement convulsif, d'une voix éteinte, il dit :

« Je meurs ; soyez heureuse puisque votre bonheur sera fait de ma mort !… Mais en mourant, je vous maudis… soyez heureuse… soyez damnée ! »

En même temps, il eut un regard désespéré, et, levant le poignard, il s'en frappa violemment.

Un instant encore, il demeura debout, dardant sur Léonore des yeux de haine atroce.

Puis, brusquement, il tournoya sur lui-même, et s'abattit, sans un souffle.

Ses yeux demeurèrent ouverts et une étrange expression de menace parut s'y cristalliser, comme si Altieri mort eût été encore agité des mêmes sentiments violents qui avaient conduit sa vie.

Scalabrino jeta son poignard et s'approcha de Léonore prosternée, anéantie…

« Signora… dit-il doucement, tout est fini… vous êtes délivrée…

– Qui êtes-vous ? demanda le vieux Candiano.

– Un ami de Mgr Roland Candiano… un ami de la signora… un de vos amis…

– Roland ! fit le vieillard d'une voix où vibrait une douleur – donc, une intelligence ! Roland !… Où est-il ?… Où est mon fils ?…

– Votre fils ! s'exclama Scalabrino haletant. Vous dites bien : Votre fils !… Vous savez donc !… Vous comprenez donc !… »

Deux larmes coulèrent lentement sur les joues flétries du vieux doge qui baissa la tête…

« Mieux eût valu pour moi que je ne recouvre jamais la mémoire… Je me souviens, hélas !… Et dans la mémoire qui se lève au fond de ma nuit comme une aube livide, je ne vois que douleurs, deuils et épouvante… Mon fils ! Mon fils ! continua-t-il avec un sanglot. Sans doute, il se désespère au fond d'un cachot !… Mon fils !… Roland, Roland, où es-tu ?… »

Scalabrino allait parler, dire tout ce qu'il savait, l'évasion, la longue lutte, la révolution dans Venise…

À ce moment, deux hommes entrèrent dans la salle.

L'un était le vieux Philippe.

L'autre, Gianetto.

Celui-ci vint droit à Scalabrino, et lui dit :

« Il est urgent que je voie le maître…

– Pourquoi ?

– Cette lettre…

– Donne ! »

Scalabrino saisit la lettre – la lettre écrite par l'Arétin sous la dictée de Dandolo à son lit de mort. Il la parcourut d'un trait, étouffa une sorte de rugissement…

« Vous deux, dit-il à Gianetto et à Philippe, veillez sur la signora… empêchez-la de sortir… ne la laissez pas seule… »

Puis, saisissant le vieux Candiano par le bras :

« Vous voulez savoir où est votre fils ! Vous voulez le toucher, le voir avec vos mains, avec vos baisers… puisque vous ne pouvez le voir avec vos yeux… Eh bien, venez avec moi !…

– Mon fils ! Mon fils ! haleta le doge.

– Venez ! venez !…

– Mon père ! ne m'abandonnez pas ! sanglota Léonore.

– Venez ! Venez ! » répéta Scalabrino en entraînant le vieillard, tandis que d'un coup d'œil, il recommandait encore la vigilance à Philippe et à Gianetto.

Léonore, toujours agenouillée, laissa tomber sa tête sur le fauteuil, et, à bout de forces, sa vaillante nature brisée, se prit à pleurer… pleurer sans fin.

Philippe, avec une force et une promptitude décuplées par l'émotion, saisit le cadavre d'Altieri et l'entraîna au-dehors…

XXXII

SUPPLICE DE FOSCARI

Nous revenons maintenant sur le pont des Soupirs.

Foscari avait été enchaîné sur la chaise de pierre où neuf ans auparavant il avait fait enchaîner le doge Candiano pour lui infliger l'horrible supplice de l'aveuglement.

Mais même à ce moment il n'avait pas abdiqué son orgueil.

Son regard, empreint d'une sauvage expression de haine, se fixait sur Candiano.

Ce masque de sérénité majestueuse dont pendant si longtemps il avait recouvert sa physionomie, ce masque était tombé.

Maintenant qu'il n'était plus besoin de dissimuler, son âpre nature d'ambition forcenée apparaissait en relief.

L'orgueil dominait dans ses traits fortement accentués.

Son œil d'aigle ne se baissa pas sous le regard de Roland.

Et il y avait dans l'attitude du doge vaincu, enchaîné, une grandeur farouche qu'elle n'avait jamais eue tandis qu'il exerçait à Venise la puissance royale.

Mais l'attitude de Roland, dans sa simplicité forte et sereine, dominait encore celle de Foscari.

Le juge et l'accusé étaient dignes l'un de l'autre.

« Foscari, dit Roland, les paroles seraient vaines. Je représente ici un homme que, pour satisfaire votre soif de despotisme, vous avez brisé en plein bonheur. Je suis ici le fils de Candiano saisi par vous, aveuglé par vous, jeté par vous, seul, pauvre, sur une route solitaire, condamné par vous à la misère, poussé par vous à la folie. Comprenez-moi : Je ne suis pas un tribunal. Je suis un fils. Qu'avez-vous à dire ?

– Que vous faites bien de venger votre père, dit Foscari.

– Foscari, je vous hais, en effet, comme l'homme qui a fait le malheur d'un vieillard inoffensif... Ma volonté est de vous faire souffrir ce que mon père a souffert pour vous...

« Foscari, regardez-moi bien. C'est mon visage que vous verrez dans la nuit de vos remords... Foscari, dans quelques instants, vous ne verrez plus. Car vous allez être aveuglé comme le fut mon père, jeté sur une route solitaire comme le fut mon père, livré à la risée et à la mendicité comme le fut mon père !... »

Foscari eut un long frisson.

Une seconde, cette âme s'amollit.

Mais il retrouva aussitôt son orgueil et leva sur Roland un regard clair, empli de haine.

Les yeux de Roland flamboyèrent.

Il fit un signe.

Un homme s'approcha...

« Le bourreau ! murmura Foscari. Adieu, lumière du jour !… »

À ce moment, un grand cri retentit à l'entrée du pont, les hommes qui entouraient Roland s'écartèrent, et un vieillard soutenu par un colosse, le vieux doge Candiano guidé par Scalabrino, apparut, les mains tendues, frémissant, et si terrible dans son émotion, avec des accents si déchirants que tous ces rudes montagnards tremblèrent et se prirent à pleurer.

Le bourreau s'était reculé de Foscari.

« Mon fils ! mon fils ! appelait le vieillard. Mon fils ! Je t'entends ! Je te retrouve ! Mon fils ! Mon fils !… »

L'instant d'après, Roland, à demi fou, ivre d'une joie surhumaine, tombait dans les bras de son père.

Leur étreinte fut longue, entrecoupée de mots sans suite…

Ils oubliaient tout en ce moment. Roland ne se demandait pas comment son père avait recouvré la raison. Le vieux doge ne cherchait pas à savoir pourquoi son fils était maître dans le palais ducal…

Une main toucha enfin Roland au bras.

Roland se retourna, comme éveillé d'un rêve.

Le montagnard qui l'avait touché lui montra Foscari, et lui dit :

« Il ne faut pas prolonger son agonie… »

Roland tressaillit, saisit violemment son père par le bras, l'amena devant Foscari, et, d'une voix haletante :

« Mon père, ici est l'homme qui vous a aveuglé !

– L'homme qui m'a aveuglé ! fit sourdement le vieux doge.

– Rappelez-vous, mon père !… Celui qui vous a fait saisir pendant la nuit maudite…

– Foscari !…

– Celui qui vous a fait enchaîner sur cette chaise de pierre…

– Foscari !…

– Celui qui vous a condamné à la nuit éternelle…

– Foscari !… »

Foscari, cette fois, baissa la tête et, dans ses liens, eut un mouvement de recul instinctif.

Lui qui n'avait pas tremblé sous le regard de Roland, trembla devant ce regard vide, car cette épouvantable physionomie ravagée, c'était sa propre physionomie qu'il voyait par avance !

« Il est là, mon père, continua Roland d'une voix qui gronda en sourds accents. Il est là ! Dites, mon père ! Parlez vous-même ! Que faut-il faire de cet homme ?

– Foscari ! répéta l'aveugle en étendant les mains. Où est-il ! Fais que je le touche, mon fils ! après la joie de toucher ce que j'aime le plus au monde… toi ! Donne-moi la joie de toucher ce que je hais par-dessus tout, Foscari ! »

Roland saisit les mains de son père et les plaça sur la tête de l'homme enchaîné.

« Foscari, reprit le vieux doge, êtes-vous là ? Est-ce bien vous qui êtes là, sur la chaise de pierre où l'on attache les traîtres ?

– Oui, Candiano, répondit le doge déchu d'une voix calme et orgueilleuse… c'est moi ! moi… sur la chaise du pont des Soupirs où je vous ai fait attacher…

– Mon père ! mon père ! cria Roland, prononcez la condamnation…

– Vaincu, je l'attends d'une âme invincible ! dit Foscari.

– Parlez, parlez, mon père !

– Oui, mon fils ! » dit le vieux Candiano.

Ses mains s'imposèrent fortement sur la tête du doge vaincu et, d'une voix auguste, le front radieux de sérénité, tandis que les souffles impurs des prisons qui balayaient le pont des Soupirs agitaient sa barbe blanche et ses longs cheveux d'argent, il prononça :

« Foscari, je vous pardonne… Allez, mon fils, et, si vous le pouvez, vivez en paix avec votre conscience ! »

Alors, on dit que Foscari baissa la tête et pleura.

Cet homme de fer s'avouait vaincu !…

Et tandis qu'on le détachait, tandis qu'il s'en allait lentement, le dos courbé, le front pensif, comme s'il eût interrogé cette conscience que la parole du vieillard avait évoquée, Roland

se laissait tomber à genoux, collait ses lèvres aux mains tremblantes de son père, et balbutiait :

« Ô mon père, vous êtes grand parmi les grands… Car vous m'apprenez en ce jour que la plus terrible des vengeances, la plus sûre et la plus accablante, réside en la magnanimité du Pardon… »

ÉPILOGUE

LES AMANTS DE VENISE

Léonore était demeurée à genoux dans la salle à manger de l'antique maison Dandolo, en île d'Olivolo.

Lorsque le vieux Candiano fut parti avec Scalabrino, elle eut la sensation que tout était fini pour elle.

De suprêmes et mortelles pensées s'agitèrent confusément au fond de son âme, dans l'adieu qu'elle disait à toutes choses : la vie, le ciel bleu, les rêves de sa jeunesse, la vieille maison où elle avait aimé… adieu, tout cela !

Adieu le sourire enchanteur de son amour !

Adieu, Roland !

Et ce nom résumait, formulait la synthèse de ses dernières pensées.

Elle voulait mourir avec ce nom sur les lèvres.

Elle le prononçait avec cette ferveur et ce désespoir qui lui révélaient à elle-même la profondeur de son amour.

Peut-être fut-ce le moment de sa vie où elle eut pleine conscience de ce qu'il y avait de pur, de définitif, de sublime dans son cœur.

Toute son existence, toute sa pensée, tout le sentiment de son cœur, tout en elle prenait sa source dans son amour. Elle aimait comme on respire. Elle n'était que par Roland. Séparée de lui, sa vie devenait une anomalie.

Quelle heure effroyable et touchante elle passa alors à parler à Roland du fond de son âme, à lui dire ce qu'elle avait souffert, et quelle était sa désespérance, et qu'elle ne l'avait pas trahi, et qu'elle était toute fidélité, tout amour !…

Elle se releva enfin.

Vit-elle Gianetto et le vieux Philippe qui la surveillaient ?

Il est probable qu'elle ne vit que son rêve suprême.

« Roland, murmura-t-elle, je t'aimais… je t'aime… adieu, Roland… »

Elle porta la main à son corsage et en tira le flacon qu'elle y avait caché.

Ses yeux que troublait déjà l'horreur instinctive de la mort se fixèrent par la fenêtre grande ouverte dans l'espace gazé de brumes légères.

Une dernière fois, elle murmura :

« Roland !…

– Léonore !… cria de loin, du fond du jardin, une voix délirante, une voix qui la fit palpiter, tressaillir des pieds à la tête comme d'une violente secousse.

– Roland ! répéta-t-elle éperdue de mille angoisses, transportée soudain dans le domaine de l'irréalisable.

– Léonore ! » gémit Roland en apparaissant au seuil de la porte.

Pendant une minute longue comme un siècle, ils demeurèrent ainsi en présence l'un de l'autre.

Aucune explication ne fut nécessaire entre eux.

Léonore comprit que Roland connaissait sa constance immuable.

Roland comprit qu'il était aimé comme il aimait…

Ce fut pour eux un des ces terribles instants où il semble que le cœur s'arrête, que l'âme entre dans le néant, que les forces de l'être seront impuissantes à supporter l'effroyable fardeau de la joie poussée au-delà des limites humaines.

Leurs bras se tendirent.

De leurs yeux, des larmes s'échappèrent, amères, brûlantes…

Et ce fut ainsi, les bras tendus l'un vers l'autre, vaillants, enivrés, sublimes de leur amour, ce fut ainsi qu'ils marchèrent, ce fut ainsi qu'ils se rejoignirent, ce fut ainsi qu'ils échangèrent dans cette étreinte convulsive leurs âmes, leurs cœurs, leurs pensées, leurs amours…

Et, comme si toute la douleur du passé se fût enfuie avec des larmes bénies, ils se regardèrent alors et, doucement, d'un sourire infiniment doux, d'un sourire extasié, ils se sourirent.

*
* *

Ce sourire termine cette histoire que nous venons de raconter de notre mieux.

Nous osons espérer que le lecteur y aura trouvé quelque enseignement, et qu'il nous aura suivi sans trop de déplaisir.

*
* *

Cinq mois après les événements que nous venons de retracer, le mariage de Léonore Dandolo et de Roland Candiano fut célébré en grande pompe.

Par une pensée toute naturelle qui consistait à enchaîner le présent au passé – au point où leur rêve de bonheur avait été si brusquement interrompu – Roland voulut que l'union fût couronnée le 6 juin, jour anniversaire de leurs fiançailles.

La veille, Roland Candiano, élu doge par le peuple le 1er février précédent, fit afficher des tablettes où, selon sa promesse, il se démettait du pouvoir et conseillait au peuple de Venise de vivre en liberté.

Hélas ! l'heure de la liberté n'avait pas sonné pour Venise.

Pendant un an ou deux, le peuple vécut libre et sans maître. Mais bientôt l'ambition, la soif de despotisme de quelques-uns, les vices des autres devaient replonger la cité dans de nouveaux malheurs.

Mais cela déborde le cadre de notre récit…

Disons simplement que Scalabrino, qui avait refusé obstinément le poste de capitaine général, assista Roland et se tint constamment à ses côtés pendant la cérémonie du mariage.

Il devait d'ailleurs le suivre dans le long voyage à travers l'Italie et le monde, que Roland Candiano voulait entreprendre.

L'Arétin composa un épithalame qu'il déclara lui-même magnifique et glorieux comme le soleil, de crainte que ses auditeurs ne fussent pas assez empressés à le glorifier.

Guido Gennaro, un mois après la chute de Foscari, s'était présenté au palais ducal et avait demandé à être réintégré dans ses fonctions de chef de police.

« Il n'y a plus de chef de police, lui aurait dit Roland ; mais je vous nomme aux fonctions de rechercher et de me signaler les infortunes des quartiers pauvres, et j'augmente vos appointements. »

C'est à cet usage, en effet, que fut employée la fortune de Dandolo, bravement restituée par l'Arétin.

Gennaro accepta cette police nouvelle et y déploya des qualités qui l'étonnèrent lui-même.

Quant à la fête qui suivit le mariage et qui fut présidée par le vieux Candiano, nous n'en parlerons pas.

Disons seulement que ce fut la fête de Venise tout entière.

Et comme, le soir venu, le peuple délirant acclamait les Amants de Venise, Léonore et Roland apparurent sur l'escalier des Géants, dans la lumière d'un embrasement du vieux palais ducal.

Et ce fut, dans la gloire des acclamations, dans la splendeur des maisons illuminées, dans la griserie chaude des chansons qui montaient des gondoles pavoisées, dans cette impalpable poussière de joie sublime qui s'élevait de cette foule enivrée, ce fut comme une triomphante apothéose de la Liberté, de la Constance et de l'Amour.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Novembre 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Vincent, Jean-Marc, Coolmicro et Fred.